



Class

230.42D

Book

C139c

General Theological Seminary Library
Chelsea Square, New York

PRESENTED BY

Soc'y for Promoting Religion and Learning



OEuvres choisies

DE

JEAN CALVIN

PUBLIÉES PAR LA

COMPAGNIE DES PASTEURS

DE GENÈVE

GENÈVE

A. JULLIEN, ÉDITEUR

—
1909



Digitized by the Internet Archive
in 2025

OEUVRES CHOISIES

DE

JEAN CALVIN



CALVIN A 50 ANS

BOIS EXÉCUTÉ A GENÈVE EN 1559

OEuvres choisies

DE

JEAN CALVIN

PUBLIÉES PAR LA

COMPAGNIE DES PASTEURS

DE GENÈVE

GENÈVE

A. JULLIEN, EDITEUR

—
1909

1509 -
-64

2004.10
21.10.12

11111

IMPRIMERIE DU JOURNAL DE GENÈVE

ANNUAIRE 1880
1881
1882



CALVIN

EAU-FORTE DE WOIRIOT, GENÈVE 1566

AVANT-PROPOS

La Compagnie des Pasteurs de Genève a voulu, par la présente publication, donner un témoignage de son respect et de sa profonde reconnaissance à la mémoire du grand serviteur de Dieu, qui fut son fondateur et son premier modérateur. Elle a voulu, à l'occasion du quatre centième anniversaire de la naissance de Calvin, mettre entre les mains des personnes cultivées des documents qui leur permettent de se faire une idée personnelle de l'œuvre religieuse et littéraire du Réformateur, car si Calvin est illustre, il est trop peu et trop mal connu. Elle a donc choisi, parmi les opuscules français de Calvin, quelques-uns des plus caractéristiques de son vaste et fécond génie. Ce sont :

1° *La Préface du Commentaire sur le livre des Psaumes*. Dans cette préface, Calvin, d'ordinaire si réservé, se laisse entraîner, comme jadis saint Paul, à parler de lui-même, de son passé, des luttes et des combats qu'il a soutenus et soutient encore contre ses détracteurs et ses ennemis.

2° *L'Épître au Roi François I^{er}*, la célèbre préface de l'*Institution chrétienne*. Protestation éloquente d'une conscience chrétienne contre la persécution qui accable les évangéliques et contre les accusations calomnieuses dont on les poursuit indignement.

3° *Le Petit traité de la Sainte-Cène*. Exposé magistral, péné-

tré d'un souffle religieux communicatif, d'une doctrine alors ardemment discutée.

4° *Le Traité des Reliques*. Calvin demande qu'on fasse l'inventaire des reliques offertes à la vénération des fidèles, et il dévoile, par un exposé critique fortement documenté et d'une merveilleuse érudition, l'inanité et l'absurdité du culte des reliques.

5° *La Préface de « La forme des prières et chants ecclésiastiques »*. Quelques pages dans lesquelles Calvin exalte la vertu incroyable du chant religieux pour émouvoir le cœur des hommes.

6° La préface aux éditions genevoises du Nouveau Testament, intitulée: *Comment Jésus-Christ est la fin de la Loi*. Puissant exposé de la valeur incomparable des Saintes-Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament.

7° *Avertissement contre l'Astrologie judiciaire*. Opuscule où Calvin s'affirme comme l'ennemi implacable de la superstition, et comme le défenseur convaincu de la vraie science, de la vraie méthode pour parvenir à la vérité.

8° *Quatre sermons*, sur le devoir du chrétien de conformer ses actes extérieurs à ses convictions intimes et de professer publiquement sa foi en Christ.

9° *L'ordre du Collège de Genève*, ou règlements sur l'organisation des études secondaires et supérieures dans l'Ecole fondée par Calvin en 1559.

10° Quelques *Lettres françaises* de Calvin.

L'orthographe du texte a été modernisée, afin de rendre la lecture plus aisée. Les « Introductions » qui précèdent chacun des chapitres donnent quelques indications bibliographiques et littéraires.

Les épreuves ont été relues par M. Théophile Dufour, directeur honoraire des Archives d'Etat et de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève. La Commission de publication a été heureuse de profiter de la grande obligeance et de l'exceptionnelle érudition de M. Dufour; elle lui en exprime ici toute sa plus vive reconnaissance.

Puisse l'effort de saine et bonne vulgarisation, tenté par la Compagnie des Pasteurs, être apprécié du public; puisse ce

volume contribuer à ce que justice soit mieux rendue à un homme dont les intentions et dont l'œuvre ont été souvent méconnues et calomniées ; puisse-t-il surtout servir en quelque mesure la cause de Celui dont Calvin fut le disciple dévoué, la cause de Celui « qui est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité », la cause de Jésus-Christ, le maître souverain des consciences, et contribuer ainsi à la gloire de Dieu et à l'avancement de son règne !

Pour la Compagnie des Pasteurs :

Le Modérateur,

Henry BERGUER.

Pour la Commission de publication :

Eugène CHOISY, *président*.

PRÉFACE
DU
COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES

INTRODUCTION

Le Commentaire de Calvin sur le livre des Psaumes a paru en latin, en juillet 1557, puis en français à la fin de février 1558. Déjà antérieurement Calvin avait expliqué ce livre dans les leçons publiques qu'il faisait sur les Saintes Ecritures (p. 7). L'idée de publier un commentaire lui était venue en apprenant que ses leçons avaient été recueillies par quelques-uns de ses auditeurs, et en constatant que le besoin d'un tel travail se faisait sentir. Lorsque l'impression fut commencée, Ambroise Blaarer, pasteur à Winterthur, obtint de recevoir les bonnes feuilles à mesure qu'elles sortaient de presse : il les lisait avec délices. L'imprimeur Robert Estienne avait omis de demander au Conseil de Genève l'autorisation réglementaire. Aussi lorsque le volume fut présenté à Messieurs du Conseil, ceux-ci déclarèrent qu'ils entendaient qu'aucun livre ne fût imprimé sans leur licence.

La Préface du Commentaire sur les Psaumes est un des morceaux les plus remarquables du Réformateur, un des seuls dans lesquels il sorte pour quelques instants de sa réserve habituelle et excessive et se laisse entraîner à parler ouvertement de lui-même et des expériences de sa vie.

Calvin commence par rendre hommage aux travaux des autres théologiens sur le livre des Psaumes et confesse combien, en face de la grandeur de sa tâche, il sent sa propre faiblesse. Il donne (p. 9) du livre une définition admirable, en le nom-

mant une anatomie de toutes les parties de l'âme. Les Psaumes, dit-il, nous présentent tous les sentiments, toutes les émotions, dont les esprits des hommes ont coutume d'être agités. Ils nous offrent aussi (p. 10) la règle la meilleure et la plus certaine de la prière, ils nous encouragent à déployer devant Dieu nos infirmités, ils nous enseignent parfaitement soit la manière de louer Dieu, soit comment nous devons porter notre croix et laisser Dieu gouverner et disposer notre vie. Enfin, remarque Calvin (p. 12), les Psaumes sont tout pénétrés du sentiment de la grâce, et rien n'y manque de ce qui concerne la science du salut.

Dans les expériences et les combats des Psalmistes, Calvin a reconnu l'image de ses propres expériences et de ses luttes douloureuses (p. 12). Il nous avoue qu'il est d'un naturel timide et craintif à l'excès, qu'il n'aime pas se mettre en avant, que son rêve eût été de vivre d'une vie d'étude, tranquille et cachée (p. 14). Mais Dieu en a décidé autrement et il se laisse conduire par lui. Quand on vient le chercher pour qu'il annonce l'Evangile, quand on fait appel à sa conscience, il n'hésite pas à faire violence à ses goûts et à ses préférences, quelque dur et douloureux que soit le sacrifice. C'est ainsi qu'il cède aux objurgations de Farel, à Genève en 1536, que plus tard, sur les vives instances de Bucer, il accepte de professer à Strasbourg, et qu'en 1541 il répond à l'appel des Genevois et consent à reprendre sa place à la tête de leur Eglise (p. 18). Dans une occasion capitale, cependant, Calvin a agi entièrement de sa propre initiative. C'est lorsqu'il a publié son *Institution chrétienne* (p. 15). En face des calomnies et des mensonges qu'on répandait sur le compte des protestants de France, il ne pouvait se taire sans être lâche et déloyal : il fallait qu'il parlât.

Le *Commentaire sur les Psaumes* a été publié après une période de luttes extrêmement pénibles, au moment où le triomphe politique de ses amis (en 1555) lui procure un repos relatif (p. 19). Cependant Calvin est encore en butte à une malveillance qui ne désarmera jamais. A force d'être injurié, il s'est habitué aux injures, mais il ne peut pas ne pas ressentir avec amertume, avec douleur, les attaques d'anciens amis, de frères en la foi (p. 20). On remarquera la page éloquente dans laquelle, avec une grande dignité, avec une indignation et une émotion contenues, Calvin repousse hautement les accusations absurdes et infamantes que l'on colporte contre lui.

Éditions latines du Commentaire sur les Psaumes :

- XVI^e siècle. GENÈVE, 1557, 1564, 1578. (Cette dernière édition renferme les corrections que Calvin lui-même avait faites sur son exemplaire).
- XVII^e siècle. GENÈVE, 1610, 1617.
AMSTERDAM, 1667.
- XIX^e siècle. BERLIN, 1836 (par les soins du professeur Tholuck).
BRUNSWICK, 1887 (par MM. Baum, Cunitz et Reuss : vol. XXXI des *Calvini Opera*).

Éditions françaises :

- XVI^e siècle. GENÈVE, 1558, 1561, 1563.
- XIX^e siècle. PARIS, 1859 (par la librairie Meyrueis).

Les éditeurs des *Calvini Opera* ont donné la Préface dans les deux langues, à cause de sa très grande importance. La Préface française a été aussi réimprimée en 1864 à Genève, par MM. Viguet et Tissot, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de Calvin, dans le volume intitulé : *Calvin d'après Calvin*.

Des traductions anglaises ont été publiées à Londres en 1571 et 1840, à Edimbourg en 1845 et une traduction hollandaise à Utrecht en 1894.

E. C.

PRÉFACE DU COMMENTAIRE SUR LES PSAUMES

JEAN CALVIN

AUX FIDÈLES ET DÉBONNAIRES LECTEURS, SALUT.

Si la lecture de ces miens Commentaires apporte aussi grand avancement à l'Eglise de Dieu comme j'y ai senti de profit en mon endroit en les écrivant, je n'aurai point d'occasion de me repentir d'avoir entrepris ce labeur, combien qu'ayant exposé ici en notre petite école le livre des Psaumes trois ans auparavant, je pensais m'être suffisamment acquitté par ce moyen, et avais délibéré de ne publier point plus loin ce que j'avais traité privément entre ceux avec lesquels je converse. Et de fait, avant que j'entreprisse d'exposer ce livre en mes leçons à la requête de mes frères, j'avais dit (ce qui était vrai) que je m'en déportais. pour autant que Martin Bucer, très fidèle docteur de l'Eglise de Dieu, y avait besogné en tel savoir, diligence et fidélité, et si bien rencontré que pour le moins il n'était pas si requis que j'y misse la main. Et quant aux Commentaires de Wolfgang Musculus, si lors ils eussent déjà été mis en

lumière, je n'eusse pas voulu oublier à en faire mention par même moyen, vu que lui aussi, au jugement des gens de bien, a acquis grand louange en cet endroit par sa diligence et industrie.

Or n'étais-je pas encore venu à la fin du livre, que me voici sollicité par de nouvelles prières que je ne permisse point que mes lectures, lesquelles certains personnages avaient recueillies proprement et fidèlement, non sans grand labeur, vinssent à être perdues. De moi, je persiste en mon propos, promettant seulement ce que de longtemps j'avais eu en fantaisie, à savoir que j'y écrirais quelque chose en langue française, afin que les gens de notre nation ne fussent dépourvus d'aide, pour bien entendre un livre si utile en le lisant. Quand je veux commencer à y besogner, soudain, contre ma première délibération, il me vint je ne sais comment en l'esprit de dresser en latin, seulement comme par manière d'essai, l'exposition d'un Psaume. Puis après, quand je vis que la chose rencontrait selon mon désir beaucoup plus que je n'avais espéré, le courage me vint : ainsi je commence à essayer de faire de même en quelque peu d'autres Psaumes. Ce qu'ayant aperçu, mes familiers, comme me tenant par ce moyen obligé, prirent plus grande hardiesse de me solliciter que je ne désistasse point. Il y eut une raison qui m'y fit condescendre, laquelle aussi m'avait dès le commencement incité à faire ce premier essai, à savoir que je doutais que quelque jour contre mon vouloir, ou pour le moins sans mon su, ce qu'on avait recueilli de mes leçons ne vint à être mis en lumière. Certes je puis bien dire que plutôt cette crainte m'a tiré à dresser l'ouvrage que je n'y ai été conduit de franche volonté.

Cependant, à la poursuite et continuation, j'ai connu plus assurément comment le labeur n'était point inutile, et même j'ai senti par mon expérience propre que j'apporterais aux gens qui ne sont pas des plus exercés une bonne aide pour entendre les Psaumes. Au reste, il est difficile d'exprimer par paroles les grandes richesses et de diverses sortes qui sont contenues en ce trésor ; tant y a que je sais bien que tout ce que j'en pourrai dire n'approchera point de l'excellence de la chose. Mais pource qu'encore vaut-il mieux donner aux lecteurs quelque goût avant, plus petit, de la merveilleuse utilité qu'ils en recevront, que du tout n'en dire mot, je pourrai toucher en bref ce que la grandeur de la chose ne permet point de déduire parfaitement.

J'ai accoutumé de nommer ce livre une anatomie de toutes les parties de l'âme, pource qu'il n'y a affection en l'homme laquelle ne soit ici représentée comme en un miroir. Même, pour mieux dire, le Saint-Esprit a ici pourtrait au vif toutes les douleurs, tristesses, craintes, doutes, espérances, sollicitudes, perplexités, voire jusques aux émotions confuses desquelles les esprits des hommes ont accoutumé d'être agités. Le reste de l'Ecriture contient les enseignements que Dieu a enjoint à ses serviteurs de nous annoncer ; mais ici les Prophètes, d'autant que parlant à Dieu ils découvrent toutes les affections intérieures, appellent ou plutôt tirent un chacun de nous à examiner soi-même, afin que rien, de tant d'infirmités auxquelles nous sommes sujets et de tant de vices desquels nous sommes pleins, ne demeure caché. C'est certes un excellent et singulier profit, quand, toutes cachettes découvertes, le cœur est produit en lumière, bien purgé de cette méchante infection d'hypocrisie. Bref, si l'invocation de Dieu est un des principaux

appuis de notre salut, comme ainsi soit qu'on ne peut prendre meilleure ni plus certaine règle d'icelle ailleurs qu'en ce livre, selon qu'un homme aura bien profité en la connaissance d'icelui, il a aussi compris la plus grand'part de la doctrine céleste. La vraie prière et vive procède premièrement d'un sentiment de notre nécessité, puis après d'une assurance certaine de la promesse. Or est-il ainsi qu'en ce livre les hommes seront fort bien réveillés à sentir leurs maux, et quant et quant avertis de chercher les remèdes. En somme, tout ce qui peut servir à nous encourager, quand il est question de prier Dieu, nous est enseigné en ce livre. Et non seulement on y voit les promesses, mais souventesfois, entre le conviement de Dieu et les empêchements de la chair, nous est proposée la personne qui se prépare et efforce à prier, afin que si quelques fois nous nous trouvons agités de divers doutes, nous apprenions de résister et combattre, jusqu'à ce que l'esprit étant libre et développé de tous ces empêchements s'élève à Dieu. Et non seulement cela, mais aussi qu'au milieu des ébranlements, craintes et tremblements, nous nous efforcions toutefois à prier, jusqu'à ce que nous sentions quelque allègement qui nous apaise et contente. Car jà soit que défiance ferme la porte à nos prières, sachons toutefois qu'il n'est pas question de nous laisser surmonter et abattre toutes fois et quantes que nos cœurs sont vacillants ou agités d'inquiétude, mais faut nous évertuer jusqu'à ce que la foi vienne finalement à sortir hors de ces combats victorieuse. Et de fait, en plusieurs endroits, on peut apercevoir les serviteurs de Dieu tellement flottants en faisant leurs prières, que, de deux coups l'un étant quasi accablés, ils emportent toutefois le prix en s'efforçant à bon escient.

Là, d'un côté se montre l'infirmité de la chair, de l'autre aussi se déploie la vertu de la foi, sinon tant vaillante et courageuse qu'il serait à désirer, pour le moins prête à combattre jusques à ce que, petit à petit, elle vienne à avoir une force accomplie.

Toutefois, pour ce qu'on trouvera en tout le livre par-ci par-là les choses propres pour enseigner la vraie manière de bien prier, je ne m'amuserai point maintenant à traiter les choses qu'il faudra puis après répéter, de peur d'arrêter les lecteurs et les retarder qu'ils ne passent outre. Seulement j'ai pensé qu'il était besoin de montrer, en passant, que ce livre nous apporte un bien qui est souhaitable sur tous autres, c'est que non seulement nous avons accès familier à Dieu, mais aussi qu'il nous est permis et libre de déployer devant Dieu nos infirmités, lesquelles nous avons honte de déclarer devant les hommes. Au reste, pour offrir dûment à Dieu le sacrifice de louange, lequel (comme il déclare) lui est fort agréable et de très bonne odeur, la règle infaillible nous en est ici prescrite. Il n'y a livre où on trouve de plus expresses et magnifiques louanges. tant de la singulière libéralité de Dieu envers son Eglise que de toutes ses œuvres ; il n'y a livre auquel soient récitées tant de délivrances, ni auquel les témoignages et expériences de sa providence et sollicitude paternelle envers nous soient si richement exaltés et d'une façon si authentique. Bref, il n'y a livre auquel plus parfaitement nous soit enseignée la manière de louer Dieu, ou auquel nous soyons plus vivement sollicités à cet exercice de piété. Davantage, jà soit que ce livre soit plein de tous enseignements qui peuvent servir pour réformer notre vie à toute sainteté, droiture et justice, principalement toutefois il nous enseignera et duira à porter

la croix, qui est une vraie épreuve de notre obéissance, à savoir d'autant que, renonçant à nos propres affections, nous nous soumettons entièrement à Dieu, et le laissons tellement nous gouverner et disposer notre vie, que les misères qui sont les plus rudes et amères à notre nature nous deviennent douces, d'autant qu'elles procèdent de lui. Pour le dernier, non seulement nous y trouverons les louanges générales de la bonté de Dieu, lesquelles enseignent aux hommes de se reposer en lui seul et y prendre tout leur contentement, afin que les fidèles de tout leur cœur attendent de lui en toutes leurs nécessités un secours assuré : mais nous trouverons aussi que la remission gratuite des péchés, laquelle seule apaise Dieu envers nous et nous acquiert tranquillité de conscience devant lui, y est tellement prêchée et magnifiée, que nous ne pouvons pas dire que rien y défaille de ce qui concerne la science du salut éternel.

Au reste, si les lecteurs viennent à sentir quelque fruit et profit du labeur que j'ai pris à écrire ces Commentaires, je veux bien qu'ils sachent que l'expérience que j'ai eue par les combats, èsquels le Seigneur m'a exercé, encore qu'elle n'ait pas été des plus grandes, m'y a toutetois grandement servi : non seulement à ce que je pusse déduire comment il faut pratiquer et mettre en usage toute la doctrine qu'on en pouvait recueillir, mais aussi à ce que j'eusse plus grande ouverture à comprendre l'intention de chacun de ceux qui ont composé les Psaumes. Et pource qu'entre tous ceux-là David est le principal, ce qui m'a beaucoup servi pour entendre plus à plein les complaints qu'il fait des afflictions que l'Eglise a à soutenir au dedans de soi, et par ceux mêmes qui se disent en être mem-

bres, c'est que j'ai souffert les mêmes choses ou semblables des ennemis domestiques de l'Eglise. Car combien que j'en suive David de bien loin, et qu'il s'en faille beaucoup que je sois à comparer à lui, ou pour mieux dire, combien qu'en aspirant lentement et avec grande difficulté à tant de vertus qui ont été excellentes en lui, je me sente encore entaché des vices contraires. toutefois si j'ai quelques choses de commun avec lui, je suis content de les considérer et faire quelque comparaison de l'un à l'autre. Ainsi donc, jà soit qu'en lisant les témoignages de sa foi, patience, ardeur, zèle et intégrité, je me sois souventesfois mis à gémir et soupirer que je n'en approchais que de bien loin, toutefois ç'a été une chose qui m'a beaucoup servi, de contempler en lui, comme en un miroir, tant les commencements de ma vocation que le discours et la continuation de ma charge; à ce que je reconnusse plus assurément que tout ce qu'a souffert et soutenu ce Roi et Prophète tant excellent m'était proposé de Dieu pour exemple, afin de l'imiter.

Vrai est que ma condition est beaucoup moindre et plus basse, et n'est pas besoin que je m'arrête à le montrer, mais comme il fut pris d'après les bêtes et élevé au souverain degré de dignité royale, ainsi Dieu, de mes petits et bas commencements, m'a avancé jusqu'à m'appeler à cette charge tant honorable de ministre et prêcheur de l'Evangile. Dès que j'étais jeune enfant, mon père m'avait destiné à la Théologie; mais puis après, d'autant qu'il considérait que la science des Lois communément enrichit ceux qui la suivent, cette espérance lui fit incontinent changer d'avis. Ainsi cela fut cause qu'on me retira de l'étude de Philosophie et que je fus mis à apprendre les Lois, auxquelles combien que je m'efforçasse de m'employer fidèlement,

pour obéir à mon père. Dieu toutefois par sa providence secrète me fit finalement tourner bride d'un autre côté.

Et premièrement, comme ainsi soit que je fusse si obstinément adonné aux superstitions de la Papauté qu'il était bien mal aisé qu'on me pût tirer de ce borbier si profond, par une conversion subite il dompta et rangea à docilité mon cœur, lequel, en égard à l'âge, était par trop endurci en telles choses. Ayant donc reçu quelque goût et connaissance de la vraie piété, je fus incontinent enflammé d'un si grand désir de profiter, qu'encore que je ne quittasse pas du tout les autres études, je m'y employais toutefois plus lâchement. Or je fus tout ébahi que, devant que l'an passât, tous ceux qui avaient quelque désir de la pure doctrine, se rangeaient à moi pour apprendre, combien que je ne fisse quasi que commencer moi-même. De mon côté, d'autant qu'étant d'un naturel un peu sauvage et honteux, j'ai toujours aimé recoi et tranquillité, je commençai à chercher quelque cachette et moyen de me retirer des gens : mais tant s'en faut que je vinsse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraites et lieux à l'écart m'étaient comme écoles publiques. Bref, cependant que j'avais toujours ce but de vivre en privé sans être connu, Dieu m'a tellement promené et fait tourner par divers changements, que toutefois il ne m'a jamais laissé de repos en lieu quelconque, jusques à ce que, malgré mon naturel, il m'a produit en lumière et fait venir en jeu, comme on dit.

Et de fait, laissant le pays de France, je m'en vins en Allemagne de propos délibéré, afin que là je pusse vivre à recoi en quelque coin inconnu, comme j'avais toujours désiré. Mais voici, pour ce que pendant que je demeurais à Bâle, étant là comme caché et connu de peu de gens, on brûla en France plusieurs fidèles et saints personnages, et

que le bruit en étant venu aux nations étrangères, ces brûlements furent trouvés fort mauvais par une grand'partie des Allemands, tellement qu'ils conçurent un dépit contre les auteurs de telle tyrannie ; pour l'apaiser, on fit courir certains petits livres malheureux et pleins de mensonges, qu'on ne traitait ainsi cruellement autres qu'anabaptistes et gens séditeux, qui par leurs rêveries et fausses opinions renversaient non seulement la religion, mais aussi tout ordre politique. Lors moi voyant que ces pratiquers de Cour, par leurs déguisements, tâchaient de faire non seulement que l'indignité de cette effusion du sang innocent demeurât ensevelie par les faux blâmes et calomnies, desquelles ils chargeaient les saints martyrs après leur mort, mais aussi que par après il y eût moyen de procéder à toute extrémité de meurtrir les pauvres fidèles, sans que personne en pût avoir compassion, il me sembla que sinon que je m'y opposasse vertueusement, en tant qu'en moi était, je ne pouvais m'excuser qu'en me taisant je ne fusse trouvé lâche et déloyal. Et ce fut la cause qui m'incita à publier mon Institution de la Religion chrétienne : premièrement, afin de répondre à ces méchants blâmes que les autres semaient, et en purger mes frères, desquels la mort était précieuse en la présence du Seigneur ; puis après, afin que d'autant que les mêmes cruautés pouvaient bientôt après être exercées contre beaucoup de pauvres personnes, les nations étrangères fussent pour le moins touchées de quelque compassion et sollicitude pour iceux. Car je ne mis pas alors en lumière le livre tel qu'il est maintenant, copieux et de grand labour, mais c'était seulement un petit livret contenant sommairement les principales matières ; et non à autre intention, sinon qu'on fût averti quelle foi tenaient ceux lesquels je

voyais que ces inéchants et déloyaux flatteurs diffamaient vilainement et malheureusement.

Or que je n'eusse point ce but de me montrer et acquérir bruit, je le donnai bien à connaître, parce qu'incontinent après je me retirai de là ; joint même que personne ne sut là que j'en fusse l'auteur ; comme aussi partout ailleurs je n'en ai point fait de semblant, et avais délibéré de continuer de même jusqu'à ce que, finalement, maître Guillaume Farel me retint à Genève, non pas tant par conseil et exhortation que par une adjuration épouvantable, comme si Dieu eût d'en haut étendu sa main sur moi pour m'arrêter. Pource que pour aller à Strasbourg, où je voulais lors me retirer, le plus droit chemin était fermé par les guerres, j'avais délibéré de passer par ici légèrement, sans arrêter plus d'une nuit en la ville. Or, un peu auparavant, la Papeauté en avait été chassée par le moyen de ce bon personnage, que j'ai nommé, et de maître Pierre Viret ; mais les choses n'étaient point encore dressées en leur forme, et y avait des divisions et factions mauvaises et dangereuses entre ceux de la ville. Adonc un personnage, lequel maintenant s'est vilainement révolté et retourné vers les Papistes, me découvrit et fit connaître aux autres. Sur cela Farel (comme il brûlait d'un merveilleux zèle d'avancer l'Évangile) fit incontinent tous ses efforts pour me retenir. Et après avoir entendu que j'avais quelques études particulières, auxquelles je me voulais réserver libre, quand il vit qu'il ne gagnait rien par prières, il vint jusqu'à une imprécation, qu'il plût à Dieu de maudire mon repos et la tranquillité d'études que je cherchais, si, en une si grande nécessité, je me retirais et refusais de donner secours et aide. Lequel mot m'épouvanta et ébranla tellement que je me désistai du voyage que j'avais entrepris ; en sorte

toutefois que, sentant ma honte et ma timidité, je ne voulus point m'obliger à exercer quelque certaine charge.

Après cela à grand'peine se passèrent quatre mois que d'un côté les anabaptistes nous vinrent assaillir, et de l'autre un méchant apostat, lequel étant secrètement soutenu et appuyé du crédit d'aucuns des principaux, nous pouvait beaucoup faire de fâcherie. Cependant survinrent en la ville séditions les unes sur les autres, qui nous affligèrent et promènèrent d'une façon qui n'était point lâche. Ainsi, combien que je me reconnais être timide, mol, pusillanime de ma nature, il me fallut toutefois, dès les premiers commencements, soutenir ces flots tant impétueux ; auxquels j'à soit que je ne succombasse pas, si est-ce que je ne me trouvai point garni d'une si grande magnanimité que, quand par le moyen de certains troubles on me chassa, je ne m'en réjouisse plus qu'il ne fallait.

Lors par ce moyen étant en liberté et quitte de ma vocation, j'avais délibéré de vivre en repos sans prendre aucune charge publique. jusques à ce que l'excellent serviteur de Christ, Martin Bucer, usant d'une semblable remontrance et protestation qu'avait fait Farel auparavant, me rappela à une autre place. Etant donc épouvanté par l'exemple de Jonas, lequel il me proposait, je poursuivis encore en la charge d'enseigner. Et même combien que toujours je continuasse à être semblable à moi-même, c'est à savoir de ne vouloir point apparaître ou suivre les grandes assemblées, je ne sais comment toutefois on me mena comme par force aux journées impériales, où, bon gré mal gré, il me fallut trouver en la compagnie de beaucoup de gens. Depuis, quand le Seigneur, ayant pitié de cette ville, eut apaisé les émotions et troubles pernicious qui y étaient, et par sa vertu admirable dissipé

tant les malheureux conseils que les efforts sanguinaires des perturbateurs de la République, contre mon désir et affection la nécessité me fut imposée de retourner à ma première charge. Car combien que le salut de cette Eglise me fût en telle recommandation que pour icelle je n'eusse point fait de difficulté d'abandonner ma vie, ma timidité toutefois me présentait beaucoup de raisons de m'excuser, pour ne point reprendre derechef sur mes épaules un fardeau si pesant. Mais à la fin le regard de mon devoir, que je considérais avec révérence et conscience, me gagna et fit condescendre à retourner vers le troupeau d'avec lequel j'avais été comme arraché : ce que je fis avec tristesse, larmes, grande sollicitude et detresse, comme le Seigneur m'en est très bon témoin, et plusieurs bons personnages, qui m'eussent bien voulu voir hors de cette peine, n'eût été que ce que je craignais, et qui m'avait fait consentir, les retenait aussi et leur fermait la bouche.

Maintenant si je voulais réciter les divers combats par lesquels le Seigneur m'a exercé depuis ce temps-là, et par quelles épreuves il m'a examiné, ce serait une longue histoire. Mais, afin que j'ennuie point de paroles inutiles les lecteurs, il me suffira de réitérer en bref ce que j'ai touché un peu devant, qu'en considérant tout le discours de la vie de David, il me semblait qu'à chacun pas il me montrait le chemin, et que cela m'a été un merveilleux soulagement. Car comme ce saint Roi a été fâché de guerres continuelles par les Philistins et autres peuples étrangers, ses ennemis, mais encore navré plus grièvement au milieu de son peuple par la malice d'aucuns déloyaux et malheureux, ainsi je puis dire, quant à moi, que de tous côtés j'ai été assailli, tellement qu'à grand peine ai-je pu être en repos un bien

peu de temps, que toujours je n'eusse à soutenir quelque combat, ou de ceux de dehors, ou de ceux de dedans. Satan a souventesfois tâché par ses menées de renverser l'état de cette Eglise ; mais la chose une fois vint jusques-là que, tout faible et craintif que je suis, je fus néanmoins contraint, pour rompre et apaiser des combats à la mort, de mettre en danger ma vie et me jeter tout à travers des coups. Puis après, par l'espace de cinq ans, que des méchants garnements s'étaient faits par trop grands et avaient crédit, et que même une partie du commun peuple, gâtée par les allèchements et propos malheureux de telles gens, appetait une licence débordée, il fallut combattre sans cesse pour tenir bon et maintenir la discipline de l'Eglise. Car ces gens profanes et contempteurs de la doctrine céleste ne se souciaient pas si l'Eglise allait en ruine, pourvu qu'ils pussent parvenir à avoir la puissance qu'ils demandaient, afin de faire du tout à leur plaisir. Il y en avait aussi plusieurs que la pauvreté et la faim poursuivait, les autres étaient poussés d'une ambition insatiable, ou d'avarice et cupidité de gain déshonnête ; et tous ceux-là étaient tellement enragés qu'ils aimaient encore mieux se ruiner, en nous ruinant, que se tenir cois en vivant paisiblement et honnêtement. Tout ce temps-là, qui a été long, je pense qu'ils n'ont rien omis de tout ce qui se peut forger en la boutique de Satan pour parvenir à leur but. Et à la parfin l'issue de leurs machinations maudites n'a pu être autre que par un esclandre ignominieux sur leurs têtes, lequel aussi m'a été un spectacle ennuyeux et pitoyable. Car combien qu'ils fussent bien dignes de grands tourments, toutefois je désirais toujours qu'ils pussent prospérer et demeurer à leur aise, ce qui fût advenu, sinon qu'ils

eussent été toujours incorrigibles et rebelles à tous bons avertissements.

Or jà soit que l'examen de ces cinq ans m'ait été bien fâcheux et dur à porter, je ne sens pas moins de râcherie de la malignité de ceux qui ne cessent d'aboyer contre moi et mon ministère par leurs calomnies envenimées. Car combien qu'une grande partie d'iceux soit tellement aveuglée d'une cupidité de médire et détracter, qu'à leur grand déshonneur ils montrent incontinent leur impudence ; les autres, quelque fins et rusés qu'ils soient, ne se peuvent pas tellement couvrir ou déguiser, qu'ils ne demeurent honteusement convaincus. toutefois quand un homme se sera purgé cent fois d'un blâme, et qu'on vienne recharger sur lui sans cause ni occasion quelconque, c'est une vilenie outrageuse et bien dure à porter. Pour ce que j'affirme et maintiens que le monde est conduit et gouverné par une providence de Dieu secrète, un tas de gens arrogants s'élèvent, gazouillant qu'à ce compte Dieu serait auteur de péché. C'est une calomnie frivole, et qui d'elle-même aisément s'évanouirait, sinon qu'elle rencontrât gens qui ont les oreilles chatouilleuses et prennent plaisir à humer tels propos. Mais il y en a plusieurs desquels les cœurs sont tellement préoccupés d'envie et dépit, ou d'ingratitude, ou d'une malignité, qu'il n'y a mensonge si étrange, voire même monstrueux, qu'ils ne le reçoivent si on leur en parle. D'autres tâchent de renverser l'éternelle Prédestination de Dieu, par laquelle il discerne entre les réprouvés et les élus ; les autres veulent maintenir le libéral arbitre. Incontinent, aux rêveries de ceux-là plusieurs se jettent, non pas tant par ignorance que par une affection, je ne sais quelle, de complaire. Et si c'étaient les ennemis manifestes qui me

fissent ces fâcheries, la chose serait aucunement supportable; mais que ceux qui se cachent, couverts du titre de frères, et non seulement mangent le saint pain de Christ, mais même l'administrent aux autres, bref, qui à pleine bouche se glorifient d'être prédicateurs de l'Evangile, me fassent la guerre si malheureusement, quelle horreur est-ce? Et à ce propos je puis bien à bon droit me plaindre à l'exemple de David: « L'homme de ma paix et qui mangeait le pain avec moi a levé le talon contre moi. » Item: « Mon ami familier et mon compagnon, qui marchait vers le Temple de Dieu avec moi, auquel je prenais plaisir de communiquer mon secret, m'a poursuivi d'injures en ennemi. » (Ps. 41, 10 et 55, 14).

Les autres sèment des bruits et font courir propos frivoles de mes trésors; les autres, d'une trop grande autorité et puissance infinie qu'ils disent que j'ai; les autres parlent de mes délices et magnificence. Voire, mais quand un homme se contente d'un petit ordinaire et d'habillements communs, et ne requiert point plus de frugalité des plus petits qu'il ne montre et pratique lui-même, dira-t-on qu'un tel soit trop somptueux et fasse du brave? Quant à la grandeur et puissance de laquelle ils me portent envie, je voudrais bien m'en pouvoir décharger sur eux; car ils estiment un royaume la multitude d'affaires et le pesant fardeau de travaux qu'il me faut porter. Et s'il y en a à qui je ne puisse persuader de mon vivant que je ne sois riche et pécunieux, ma mort le montrera finalement. Certes, d'autant que je n'appête rien plus que ce que j'ai, je confesse bien n'être pas pauvre. Or combien qu'il n'y ait aucune couleur en tous ces propos controuvés, il se trouve toujours néanmoins beaucoup de gens qui sont bien aises d'en être

abreuvés et y applaudissent : et la raison est que la plus grand part estime que le seul remède, pour couvrir ses méchancetés, est de brouiller tout et mêler le blanc parmi le noir : et leur semble bien que c'est le souverain moyen et le plus court pour vivre en toute licence et impunité, que l'autorité des serviteurs de Christ vienne à déchirer. Outre tous ceux-là, il y a aussi les gaudisseurs de table, desquels David se plaignait Ps. 35. 16 : et je n'entends pas seulement les friands, qui cherchent quelque lippée pour farcir leur ventre, mais tous ceux qui par faux rapports cherchent de complaire aux grands.

Or combien qu'étant de longtemps accoutumé à humer telles injures, j'y sois quasi endurci, il ne se peut toutefois faire que, quand l'insolence de telles gens croît et augmente toujours, je ne sente quelquefois en mon cœur quelques pointes d'amertume. Mais encore ce n'était pas assez d'être traité ainsi inhumainement par mes voisins, sinon qu'en un pays lointain, vers la mer glacée, le temps se troublât aussi, je ne sais comment, par la fureur d'aucuns, pour puis après faire lever contre moi comme une armée de gens, qui sont trop de loisir et n'ont que faire s'ils ne s'escarmouchent à empêcher ceux qui travaillent à édification. Je parle encore des ennemis domestiques de l'Eglise, à savoir de ceux lesquels se vantant bravement de l'Evangile de Christ, néanmoins d'autant que je ne veux adhérer à leur lourde conception et fantaisie d'une façon charnelle de manger Christ, se ruent contre moi d'une impetuosité pais grande que ne font pas les adversaires manifestes : et d'iceux je puis protester, à l'exemple de David (Ps. 120. 7) que quand je cherche paix, ils s'emeuvent à faire guerre. Or l'ingratitude barbare de tous ceux-là se montre

en ce qu'ils ne font point de difficulté d'assaillir, et à côté et par derrière, celui lequel s'emploie fort même à maintenir une cause qu'ils ont commune avec lui, et qui pourtant devait par eux être aidé et secouru. Certes, s'il y avait en telles gens une goutte d'humanité, la fureur des Papistes, qui se jette contre moi d'une impétuosité débordée, devait apaiser toutes les plus grandes haines qu'ils aient contre moi.

Mais puisque la condition de David a été telle qu'ayant fait beaucoup de plaisir et profit à son peuple, il a toutefois sans occasion été haï de plusieurs (comme il se plaint — Ps. 69, 5 — qu'il a payé ce qu'il n'avait point ravi), quand je me suis vu sans cause être assailli des haines de ceux lesquels me devaient aider et soulager, ce m'a été une grande consolation de me conformer à l'exemple d'un tel personnage et si excellent. Et même cette connaissance et expérience m'a de beaucoup servi pour entendre les Psau-
mes, afin que je ne m'y trouvasse trop nouveau comme en un pays inconnu. Et de fait, les lecteurs (comme je pense) reconnaîtront qu'en déclarant les affections intérieures tant de David que des autres, j'en parle comme de choses desquelles j'ai familière connaissance.

Au reste, comme ainsi soit que j'aie mis peine en bonne conscience de communiquer ce trésor à tous fidèles, encore que je n'y aie pas tant fait que j'eusse bien désiré, si est-ce que le devoir que j'en ai fait mérite qu'on m'en sache quelque gré. Toutefois je ne requiers autre chose, sinon que chacun juge de mon labeur en bonne équité, selon le profit et le fruit qu'il en sentira. Tant y a que seulement en lisant ces Commentaires, on pourra voir à l'œil que je n'ai point cherché de plaire, sinon en tant qu'il y avait quant

et quant moyen de profiter aux gens. Et pourtant non seulement j'ai observé partout une simple façon d'enseigner, mais aussi afin de m'éloigner tant plus de toute ostentation, je me suis abstenu le plus souvent de réfuter les autres, qui était toutefois l'endroit où j'avais plus belle matière de me montrer avec applaudissement de ceux qui pourront lire mon livre. Et si n'ai jamais touché les opinions contraires, sinon là où il était à craindre qu'en me taisant je laissasse les lecteurs en suspens. Cependant je sais combien plusieurs trouveraient mieux à leur goût qu'on fit un amas de beaucoup de matières, d'autant que cela a grand lustre et acquiert bruit à ceux qui le font; mais je n'ai rien eu en plus grande recommandation que de regarder à l'édification de l'Eglise. Dieu, qui m'a donné ce vouloir, fasse par sa grâce que l'issue en soit telle.

De Genève, ce XXII de Juillet, M. D. LVII.

ÉPITRE

AU TRÈS CHRÉTIEN ROI DE FRANCE

FRANÇOIS,

PREMIER DE CE NOM,

EN LAQUELLE SONT DÉMONTRÉES LES CAUSES DONT PROCÈDENT
LES TROUBLES QUI SONT AUJOURD'HUI EN L'EGLISE.

INTRODUCTION

La lettre à François I^{er} sert de préface à l'*Institution de la religion chrétienne*, l'œuvre capitale de Calvin, dont l'impression fut terminée au mois de mars 1536, à Bâle, où Calvin avait passé une quinzaine de mois dans une retraite laborieuse. Il demeurait au faubourg St-Alban, chez une matrone distinguée, qui plus tard logea aussi le philosophe Ramus (†1572) et qui ne se lassait pas de dire à celui-ci combien elle avait été émerveillée du génie austère de son hôte (*sanctitate singularis ingenii mirifice capta*).

L'Épître au Roi fut écrite sous le coup des événements qui se passaient en France. (Voir plus haut, p. 14, ce que raconte à ce sujet Calvin dans la *Préface du livre des Psaumes*.)

François I^{er}, qui avait besoin des princes protestants de l'Allemagne dans sa lutte contre Charles-Quint, s'efforçait de leur persuader que les bûchers qu'il allumait en France n'étaient destinés qu'à des « restes d'anabaptistes, ennemis de l'ordre public, des fous furieux, excités par l'Esprit de mensonge » : tel était le sens d'un grand placard qu'il adressa aux États de l'Empire à la date du 1^{er} février 1535. Telle est la contre-vérité, telle est l'affirmation mensongère que la lettre-préface voulait dissiper.

La lettre est écrite en latin, aussi bien que le livre. Nous en donnons le texte français, d'après Herminjard, qui reproduit la traduction faite par Calvin (1541) sur la deuxième édition latine

(1539). Cette traduction de la Préface parut aussi à part sous ce titre :

Epistre au treschrestien Roy de France. Francoys premier de ce nom, en laquelle sont démontrées les causes dont procedent les troubles qui sont aujourdhuy en l'Eglise... Par Iean Calvin. (Genève), MDXLI. In-4°.

* * *

En composant l'*Institution Chrétienne*, Calvin ne se proposait d'abord qu'une chose : enseigner les éléments de la vraie piété. Mais, plus tard, il a cru nécessaire de faire servir cet ouvrage à la défense des Français persécutés pour l'Évangile. Jusqu'ici leur cause a été jugée, non instruite. Il est digne de la Majesté Royale d'examiner sérieusement cette doctrine dont les sectateurs sont poursuivis par la calomnie et voués à la mort.

Calvin réfute ensuite les arguments que les prêtres allèguent pour nier la légitimité de l'Église réformée. Il repousse le reproche de nouveauté et d'incertitude adressé à la doctrine évangélique. Il affirme qu'étant la vérité elle n'a pas besoin d'être confirmée par de nouveaux miracles ; il nie qu'elle soit contraire à l'enseignement des Pères de l'Église, il nie qu'elle soit schismatique. Finalement il proteste contre l'accusation que la prédication nouvelle jette le trouble dans les esprits et soit une cause de dissensions et de séditions. Ce ne sont pas les amis de l'Évangile, mais ses adversaires qui provoquent les troubles.

« Cette préface, dit M. Bossert, est l'un des morceaux les plus éloquents que Calvin ait écrits, où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, l'habileté dans la gradation des effets, ou la conviction profonde qui donne le mouvement à l'ensemble. » (*Calvin*, Paris, 1906, p. 50). La dédicace à François I^{er}, qui s'adressait autant au clergé de France qu'au roi, est un plaidoyer, dont l'*Institution chrétienne* est la pièce justificative.

À l'âge de 27 ans, Calvin se levait comme le champion de l'Église nouvelle, méconnue dans son enseignement, calomniée jusque dans ses martyrs.

* * *

L'*Institution* a fait époque dans l'histoire de la pensée religieuse, comme dans l'histoire de la langue française.

Calvin s'y révèle philologue et historien dans son exposition des doctrines tirées de l'Écriture sainte, il s'y révèle aussi et surtout moraliste et psychologue de premier ordre. Or, c'est là en France un fait absolument nouveau et très remarquable.

« La théologie de Calvin, dit M. Lanson, repoussant le lourd appareil de la scolastique, prend, pour la première fois, une base d'argumentation dans la nature, dans les faits, dans l'expérience enfin ; elle étudie l'homme, elle lui applique les dogmes, elle tire de son état, de ses besoins, la démonstration de la religion, qui rend compte de cet état et répond à ces besoins. Ici Calvin n'a personne devant lui, il a ouvert la voie le premier, et ce qu'il y a de solide et pénétrante psychologie dans la théologie de Pascal et de Bossuet, c'est lui qui le premier a enseigné à l'y mettre. » *Histoire de la littérature française*, p. 260).

L'*Institution* latine est le chef-d'œuvre d'un grand penseur chrétien et d'un grand humaniste ; en la traduisant en français afin d'en rendre le contenu accessible à un plus grand nombre de ses compatriotes, Calvin en a fait un chef-d'œuvre de la prose française.

« Dans le latin, dont il était plus maître que de son parler natal, dit encore M. Lanson (p. 262), Calvin donna à sa pensée toute son ampleur et toute sa force ; et quand ensuite il la voulut forcer à revêtir la forme de notre pauvre et sec idiome, elle y porta une partie des qualités de la belle langue romaine. L'*Institution* française est vraiment une forte et grande chose : il y a une gravité soutenue de ton, un enchaînement sévère de raisonnements, une véhémence de logique, une phrase déjà ample, des expressions concises, vigoureuses et, si j'ose dire, entrantes, qui en plus d'un endroit, font penser à Bossuet. »



L'action du livre fut immense. Les éditions se succédèrent, revues et augmentées par le Réformateur, d'année en année, en latin, en français (dès 1541), puis en italien (1557), en hollandais (dès 1560), en anglais (dès 1561), en allemand (1582), en espagnol (1597).

Aujourd'hui on réimprime et l'on traduit encore l'*Institution chrétienne*. Le XIX^e siècle, à lui seul, a vu paraître au moins vingt éditions nouvelles, plus un certain nombre d'*abregés*.

L'édition française la plus complète est celle de 1560, que les éditeurs de Strasbourg ont reproduite dans le tome III des *Calvini Opera*. La traduction de 1541, qui est toute entière l'œuvre authentique de Calvin, est actuellement sous presse : elle paraîtra prochainement à Paris par les soins de M. Abel Lefranc.

E. C.

ÉPITRE AU ROI DE FRANCE

A TRÈS HAUT, TRÈS PUISSANT ET TRÈS ILLUSTRE PRINCE,
FRANÇOIS, ROI DE FRANCE TRÈS CHRÉTIEN, SON
PRINCE ET SOUVERAIN SEIGNEUR, JEAN CALVIN,
PAIX ET SALUT EN DIEU.

Au commencement que je m'appliquai à écrire mon livre, intitulé l'*Institution chrétienne*, je ne pensais rien moins, ô très noble Roi, que d'écrire choses qui fussent présentées à Ta Majesté. Seulement mon propos était d'enseigner quelques rudiments, par lesquels ceux qui seraient touchés d'aucune bonne affection de Dieu fussent instruits à vraie piété. Et principalement voulais, par ce mien labeur, servir à nos Français, desquels j'en voyais plusieurs avoir faim et soif de Jésus-Christ, et bien peu qui en eussent reçu droite connaissance. Laquelle mienne délibération on pourra facilement apercevoir du livre, en tant que je l'ai accommodé à la plus simple forme d'enseigner qu'il m'a été possible.

Mais, voyant que la fureur d'aucuns iniques s'était tant élevée en ton Royaume qu'elle n'avait laissé lieu aucun à toute saine doctrine, il m'a semblé être expédient de faire servir ce dit livre, tant d'instruction à ceux que premiè-

rement j'avais délibéré d'enseigner, que aussi de confession de Foi envers toi ; dont tu connaisques quelle est la doctrine contre laquelle, d'une telle rage, furieusement sont enflambés ceux qui, par feu et par glaive, troublent aujourd'hui ton Royaume. Car je n'aurai nulle honte de confesser que je y ai compris quasi une somme de cette même doctrine, laquelle ils estiment devoir être punie par prison, bannissement, proscription et feu, et laquelle ils crient devoir être déchassée hors de terre et de mer. Bien sais-je de quels horribles rapports ils ont rempli tes oreilles et ton cœur, pour te rendre notre cause fort odieuse. Mais tu as à réputer, selon ta clémence et mansuétude, qu'il ne resterait innocence aucune, n'en dits n'en faits, s'il suffisait d'accuser.

Certainement, si quelqu'un, pour emouvoir haine à l'encontre de cette doctrine, de laquelle je me veux efforcer de te rendre raison, vient à arguer qu'elle est déjà condamnée par un commun consentement de tous états, qu'elle a reçu en jugement plusieurs sentences contre elle, — il ne dira autre chose, sinon qu'en partie elle a été violemment abattue par la puissance et conjuration des adversaires, en partie malicieusement opprimée par leurs mensonges, tromperies, calomnies et trahisons. C'est force et violence que cruelles sentences sont prononcées à l'encontre d'icelle, devant qu'elle ait été défendue. C'est fraude et trahison que, sans cause, elle est notée de sédition et maléice. Afin que nul ne pense que nous nous complaignons de ces choses à tort, toi-même nous peux être témoin, très excellent Roi, par combien fausses calomnies elle est tous les jours diffamée envers toi : c'est à savoir qu'elle ne tend à autre fin, sinon que tous règnes et polices soient ruinées, paix soit troublée, les lois abolies, les seigneuries et possessions

dissipées, bref, que toutes choses soient renversées en confusion. Et néanmoins encore tu n'en ois que la moindre portion. Car entre le populaire sont semés contre icelle horribles rapports, lesquels s'ils étaient véritables, à bon droit tout le monde la pourrait juger, avec tous ses auteurs, digne de mille feux et de mille gibets.

Qui s'émerveillera maintenant pourquoi elle est tellement haïe de tout le monde, puisqu'on ajoute foi à telles iniques détractions ? Voilà pourquoi tous les états, d'un commun accord, conspirent en la damnation de nous et de notre doctrine. De cette affection ravis et transportés, ceux qui sont constitués pour en juger prononcent, pour sentence, la conception qu'ils ont apportée de leur maison, et pensent très bien s'être acquittés de leur office, s'ils ne jugent personne à mort, sinon ceux qui sont, ou par leur confession, ou par certain témoignage, convaincus. Mais de quel crime ? De cette doctrine damnée, disent-ils. Mais par quelle loi est-elle damnée ? Or c'était le point de la défense : non pas désavouer icelle doctrine, mais la soutenir pour vraie. Ici est ôté le congé d'ouvrir la bouche.

Pourtant, je ne demande point sans raison, très illustre Roi, que tu veuilles prendre la connaissance entière de cette cause, laquelle jusques ici a été démenée confusément, sans nul ordre de droit, et par un ardeur impétueux, plutôt que par une modération et gravité judiciaire. Et ne pense point que je tâche à ici traiter ma défense particulière, pour impêtrer retour au pays de ma naissance : auquel, combien que je porte telle affection d'humanité qu'il appartient, toutefois, comme les choses sont maintenant disposées, je ne souffre pas grand deuil d'en être privé. Mais j'entreprends la cause commun[e] de tous les fidèles, et même celle

de Christ, laquelle aujourd'hui est en telle manière du tout déchirée et foulée en ton royaume, qu'elle semble désespérée : ce qui est certes advenu par la tyrannie d'aucuns Pharisiens, plutôt que de ton vouloir. Mais comment cela se fait, il n'est point métier de le dire ici. Quoi que ce soit, elle est grandement affligée : car la puissance des adversaires de Dieu a obtenu jusque-là, que la vérité de Christ, combien qu'elle ne soit perdue et dissipée, toutefois soit cachée et ensevelie, comme ignominieuse, et outre, que la pauvre Eglise soit, ou consumée par morts cruelles, ou par bannissements déchaînée, ou tellement par menaces et terreurs étonnée, qu'elle n'ose mot sonner. Et encore ils insistent en telle rage qu'ils ont accoutume, pour abatre la paroi qu'ils ont ja ébranlée, et parfaire la ruine qu'ils ont commencée. Cependant nul ne s'avance, qui s'oppose en défense contre telles furies. Et s'il y en a aucuns qui veulent être vus très fort favoriser à la vérité, ils disent qu'on doit aucunement pardonner à l'imprudence et ignorance des simples gens ; car ils parlent en cette manière, appelant la très certaine verité de Dieu, imprudence et ignorance, et ceux que notre Seigneur a tant estimés, qu'il leur a communiqué les secrets de sa sapience céleste, gens simples. Tellement tous ont honte de l'Evangile !

Or à toi appartient, très gracieux Roi, de ne détourner ni tes oreilles, ni ton courage d'une si juste défense, principalement quand il est question de si grand'chose : c'est à savoir comment la gloire de Dieu sera maintenue sur terre, comment sa vérité retiendra son honneur et dignité, comment le règne de Christ demeurera en son entier. O matière digne de tes oreilles, digne de ta juridiction, digne de ton trône royal ! Car cette cogitation fait un vrai Roi, s'il se

reconnaît être vrai ministre de Dieu au gouvernement de son royaume. Et au contraire celui n'exerce point règne, mais briganderie, qui ne règne point à cette fin de servir à la gloire de Dieu. Or celui est abusé qui attend longue prospérité en un règne qui n'est point gouverné du sceptre de Dieu, c'est-à-dire sa sainte parole. Car l'édit céleste ne peut mentir, par lequel il est dénoncé que le peuple sera dissipé quand la Prophétie défaudra. Et ne te doit détourner le contemnement de notre abjection. Certes, nous reconnaissons assez combien nous sommes pauvres gens, et de mépris, c'est à savoir, devant Dieu misérables pécheurs, envers les hommes contemnés et déjetés, et même, si tu veux, l'ordure et balayure du monde, ou si on peut encore nommer quelque chose plus vile. Tellement qu'il ne nous reste rien de quoi nous glorifier devant Dieu, sinon sa seule miséricorde, par laquelle, sans quelque mérite nôtre, nous sommes sauvés, ni envers les hommes, sinon notre infirmité, c'est-à-dire ce que tous estiment grande ignominie.

Mais toutefois il faut que notre doctrine consiste, élevée et insuperable par-dessus toute la gloire et puissance du monde. Car elle n'est pas nôtre, mais de Dieu vivant, et de son Christ, lequel le Père a constitué Roi, pour dominer d'une mer à l'autre, et depuis les fleuves jusques aux fins de la terre. Et tellement dominer qu'en frappant la terre de la seule verge de sa bouche, il la casse toute, avec sa force et sa gloire, comme un pot de terre, ainsi que les Prophètes ont prédit de la magnificence de son règne, qu'il abattrait les royaumes durs comme fer et airain et reluisants comme or et argent. Bien est vrai que nos adversaires contredisent, reprochant que fausement nous prétendons la parole de

Dieu, de laquelle nous sommes, comme ils disent, pervers corrupteurs. Mais toi-même, selon ta prudence, pourras juger en lisant notre confession, combien cette reproche est non seulement malicieuse calomnie, mais impudence trop effrontée. Néanmoins il sera bon de dire ici quelque chose pour t'apprêter voie à icelle lecture. Quand saint Paul a voulu que toute prophétie fût conforme à l'analogie et similitude de la foi, il a mis une très certaine règle pour éprouver toute interprétation de l'Écriture. Or si notre doctrine est examinée à cette règle de foi, nous avons la victoire en main. Car quelle chose convient mieux à la foi, que de nous reconnaître nus de toute vertu, pour être vêtus de Dieu? vides de tout bien, pour être remplis de lui? serts de péché, pour être délivrés de lui? aveugles, pour être de lui illuminés? boiteux, pour être de lui redressés? débiles, pour être de lui soutenus? de nous ôter toute matière de gloire, afin que lui seul soit glorifié, et nous en lui?

Quand ces choses et semblables sont dites par nous, nos adversaires crient que par ce moyen serait subvertie je ne sais quelle aveuylée lumière de nature, préparations feintes, le libéral arbitre, les œuvres méritoires de salut éternel, avec leurs superérogations : pourtant qu'ils ne peuvent souffrir que la louange et gloire entière de tout bien, de toute vertu, justice et sapience réside en Dieu. Mais nous ne lisons point ceux avoir été repris qui aient trop puisé de la source d'eaux vives. Au contraire sont âprement corrigés ceux qui se sont fouis des puits arides et qui ne peuvent tenir l'eau. En outre, qu'est-il plus propre à la foi que se promettre Dieu pour un Père doux et bénin, quand Christ est reconnu pour frère et propiciateur? que d'attendre tout bien et toute prospérité de Dieu, duquel la dilection

s'est tant étendue envers nous qu'il n'a point épargné son propre Fils, qu'il ne l'ait livré pour nous ? que de reposer en une certaine attente de salut et vie éternelle, quand on pense que Christ nous a été donné du Père, auquel tels trésors sont cachés ? A ces choses ils répugnent, et disent qu'une telle certitude de fiance n'est pas sans arrogance et présomption. Mais comme il ne faut rien présumer de nous, aussi nous devons présumer toutes choses de Dieu, et ne sommes pour autre raison dépouillés de toute vaine gloire, sinon afin de nous glorifier en Dieu.

Que dirai-je plus ? Considère, ô Roi très vertueux, toutes les parties de notre cause, et nous juge être les plus pervers des pervers, si tu ne trouves manifestement que nous travaillons et recevons injures et opprobres, pourtant que nous mettons notre espérance en Dieu vivant, pourtant que nous croyons que cette être la vie éternelle : connaître un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ. A cause de cette espérance, aucuns de nous sont détenus en prisons, les autres fouettés, les autres menés à faire amendes honorables, les autres bannis, les autres cruellement affligés, les autres échappent par fuite : tous sommes en tribulation, tenus pour maudits et exécrables, injuriés et traités inhumainement.

Contemple d'autre part nos adversaires, je parle de l'état des prêtres, à l'aveu et appétit desquels tous les autres nous contrarient, et regarde un petit avec moi de quelle affection ils sont menés. Ils se permettent aisément, et à eux et aux autres, d'ignorer, négliger et mépriser la vraie religion, qui nous est enseignée par l'Écriture, et qui devait être résolue et arrêtée entre tous, et pensent qu'il n'y a pas grand intérêt quelle foi chacun tient ou ne tient pas de Dieu et

de Christ, mais que par foi comme ils disent, implicite, il soumette son sens au jugement de l'Eglise. Et ne se soucient pas beaucoup, s'il advient que la gloire de Dieu soit polluée par évidents blasphèmes, moyennant que personne ne sonne mot contre l'autorité de notre mère sainte Eglise. Pourquoi combattent-ils d'une telle rigueur et rudesse pour la messe, le purgatoire, les pèlerinages et tels fatras, tellement qu'ils nient la vraie piété pouvoir consister, si toutes ces choses ne sont crues et tenues par foi très explicite, combien qu'ils n'en prouvent rien par la parole de Dieu ? Pourquoi, sinon ~~pourtant~~ que leur ventre leur est pour Dieu, la cuisine pour religion ? lesquels ôtés, non seulement ils ne pensent pas qu'ils puissent être chrétiens, mais ne pensent plus être hommes. Car combien que les uns se traitent délicatement en abondance, les autres vivotent en rongeant des croûtes, toutefois ils vivent tous d'un pot, lequel, sans telles aides non seulement se refroidirait, mais gèlerait du tout. Pourtant, celui d'eux qui se soucie le plus de son ventre est le meilleur zéléteur de leur foi. Bref, ils ont tous un même propos, ou de conserver leur règne, ou leur ventre plein. Et n'y en a pas un d'eux qui montre la moindre apparence du monde de droit zèle. Et néanmoins ils ne cessent de calomnier notre doctrine, et la décrier et diffâmer par tous moyens qu'il leur est possible, pour la rendre ou odieuse, ou suspecte. Ils l'appellent nouvelle, et forgée puis naguères. Ils reprochent qu'elle est douteuse et incertaine. Ils demandent par quels miracles elle est confirmée. Ils enquêtent s'il est expédient qu'elle surmonte le consentement de tant de Pères anciens et si longue coutume. Ils insistent que nous la confessions être schismatique, puisqu'elle fait la guerre à l'Eglise, ou

que nous répondions que l'Eglise a été morte par tant de longues années, auxquelles il n'en était nulle mention. Finalement, ils disent qu'il n'est jà métier de beaucoup d'arguments, vu qu'on peut juger des fruits quelle elle est : c'est à savoir qu'elle engendre une telle multitude de sectes, tant de troubles et séditions, et telle audace de mal faire. Certes, il leur est bien facile de prendre leur avantage contre une cause déserte et délaissée, principalement quand il faut persuader au populaire ignorant et crédule. Mais si nous avons aussi bien lieu de parler, j'estime que leur ardeur, dont ils écument si âprement contre nous, serait un peu refroidie.

Premièrement, en ce qu'ils l'appellent nouvelle, ils font moult grande injure à Dieu, duquel la sacrée parole ne méritait point d'être notée de nouvelleté. Certes, je ne doute point que, touchant d'eux, elle ne leur soit nouvelle, auxquels et Christ même et son Evangile sont nouveaux. Mais celui qui sait que cette prédication de saint Paul est ancienne, c'est que Jésus-Christ est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification, il ne trouvera rien de nouveau entre nous. Ce qu'elle a été longtemps cachée et inconnue, le crime en est à imputer à l'impiété des hommes. Maintenant quand elle nous est rendue par la bonté de Dieu, pour le moins elle devait être reçue en son autorité ancienne.

D'une même source d'ignorance provient ce qu'ils la réputent douteuse et incertaine. Vraiment c'est ce que notre Seigneur se complaint par son prophète : que le bœuf a connu son possesseur, et l'âne l'étable de ses maîtres, et lui, qu'il est méconnu de son peuple. Mais, comment qu'ils se moquent de l'incertitude d'icelle, s'ils avaient à

signer la leur de leur propre sang, et aux dépens de leur vie, on pourrait voir combien ils la prisent. Notre fiancé est bien autre, laquelle ne craint ni les terreurs de la mort, ni le jugement de Dieu.

En ce qu'ils nous demandent miracles, ils sont deraisonnables. Car nous ne forçons point quelque nouveau Evangile, mais nous retenons celui, pour la vérité duquel confirmer servent tous les miracles que jamais et Jésus-Christ et ses apôtres ont faits. On pourrait dire qu'ils ont cela particulier outre nous, qu'ils peuvent confirmer leur doctrine par continuels miracles, qui se font jusques aujourd'hui. Mais plutôt ils allèguent miracles qui pourraient ébranler et faire douter un esprit lequel autrement serait bien en repos, tant sont ou frivoles, ou mensongers. Et néanmoins, quand ils seraient les plus prodigieux et admirables qu'on saurait penser, si ne doivent-ils aucunement valoir contre la vérité de Dieu, vu qu'il appartient que le nom de Dieu soit toujours et partout sanctifié, soit par miracles, soit par l'ordre naturel des choses. Ils pourraient ici avoir plus d'apparence, si l'Ecriture ne nous eût avertis quel est l'usage légitime des miracles. Car S. Marc dit que ceux qu'ont faits les apôtres ont été faits pour confirmer leur predication. Pareillement saint Luc dit que notre Seigneur, en ce faisant, a voulu rendre témoignage à la parole de sa grâce. A quoi répond ce que dit l'apôtre : que le salut annoncé par l'Evangile a été confirmé en ce que Dieu en a testifié par signes et vertus miraculeuses. Quand nous oyons que ce doivent être sceaux pour sceller l'Evangile, les convertirons-nous à détruire son autorité? Quand nous oyons qu'ils sont destinés à établir la vérité, les appliquerons-nous à fortifier le mensonge? Pourtant il faut que la doctrine,

laquelle précède les miracles, comme dit l'évangéliste, soit examinée en premier lieu. Si elle est approuvée, lors elle pourra bien prendre confirmation par les miracles. Or c'est une bonne enseigne de vraie doctrine, comme dit Christ, si elle ne tend point en la gloire des hommes, mais de Dieu. Puisque Christ affirme que telle doit être l'épreuve, c'est mal prendre les miracles, que de les tirer à autre fin que pour illustrer le nom de Dieu. Et nous doit aussi souvenir que Satan a ses miracles, lesquels, combien qu'ils soient illusion plutôt que vraies vertus, toutefois ils sont de telle sorte qu'ils pourraient abuser les simples et rudes. Les magiciens et enchanteurs ont été toujours renommés de miracles. L'idolâtrie des gentils a été nourrie par miracles merveilleux, lesquels toutefois ne sont suffisants pour nous approuver la superstition ni des magiciens ni des idolâtres.

Les Donatistes étonnaient anciennement la simplicité du populaire de cette même machine, qu'ils faisaient plusieurs miracles. Nous faisons donc maintenant une même réponse à nos adversaires, que faisait lors saint Augustin aux Donatistes : que notre Seigneur nous a rendus assez avisés contre ces miracleurs, prédisant que faux prophètes viendraient, qui, par grandes merveilles et prodiges, tireraient en erreur même les élus, si faire se pouvait. Et saint Paul a averti que le règne d'Antéchrist serait avec toute puissance, miracles et prodiges mensongers. Mais nos miracles, disent-ils, ne se font ni par idoles, ni par enchanteurs, ni par faux prophètes, mais par les saints. Comme si nous n'entendions point que c'est la finesse de Satan se transfigurer en ange de lumière. Les Egyptiens autrefois ont fait un Dieu de Jérémie, qui était enseveli en leur région, lui sacrifiant, et faisant tous autres honneurs qu'ils avaient accoutumé

faire à leurs Dieux. N'abusaient-ils pas du saint prophète de Dieu à leur idolâtrie? Et toutefois, par telle vénération de son sépulcre, ils obtenaient qu'ils étaient guéris de morsures de serpents. Que dirons-nous, sinon que cette a toujours été et sera une vengeance de Dieu très juste, d'envoyer efficace d'illusion à ceux qui n'ont point reçu la direction de vérité, pour les faire croire à mensonge? Donc les miracles ne nous défont point, qui sont même très certains, et non sujets à moquerie. Au contraire, ceux que nos adversaires prétendent pour eux sont pures illusions de Satan, quand ils retirent le peuple de l'honneur de son Dieu à vanité.

Outre, injustement ils nous objectent les anciens Pères, j'entends les eccrivains du premier temps de l'Eglise, comme s'ils les avaient favorisant à leur impiété, par l'autorité desquels si la noise était à démêler entre nous, la meilleure partie de la victoire viendrait à notre part. Mais, comme ainsi soit que plusieurs choses aient été écrites sagement et excellentement de ces anciens Pères, d'autre part, qu'il leur soit advenu, en d'aucuns endroits, ce qui advient à tous hommes, c'est de faillir et errer, — ces bons et obéissants fils, selon la droiture qu'ils ont, et d'esprit et de jugement et de volonté, adorent seulement leurs erreurs et fautes. Au contraire, les choses qui ont été bien écrites d'eux, ou il ne les aperçoivent point, ou ils les dissimulent, ou ils les pervertissent tellement qu'il semble qu'ils n'aient autre soin sinon de recueillir de la fiente parmi de l'or. Et après ils nous poursuivent par grand'clameur, comme contempteurs et ennemis des Pères. Mais tant s'en faut que nous les contemnions, que, si c'était notre présent propos, il me serait facile d'approuver par leurs témoignages la

plus grand part de ce que nous disons aujourd'hui. Mais nous lisons leurs écrits avec tel jugement, que nous avons toujours devant les yeux ce que dit saint Paul : c'est que toutes choses sont nôtres, pour nous servir, non pour dominer sur nous, et que nous sommes tous à un seul Christ, auquel il faut, sans exception, obéir du tout. Ceux qui n'observent point cet ordre ne peuvent rien avoir de certain en la foi, vu que ces saints personnages desquels il est question ont ignoré beaucoup de choses, sont souvent divers entre eux, et même aucunesfois se contreviennent à eux-mêmes. Salomon, disent-ils, ne nous commande point sans cause de n'outrepasser les bornes qui ont été mises de nos pères. Mais il n'est pas question d'observer une même règle en la bornure des champs et en l'obéissance de la foi, laquelle doit tellement être ordonnée qu'elle oublie son peuple et la maison de son père. Davantage, puisqu'ils aiment tant les allégories, que ne prennent-ils les apôtres plutôt pour leurs pères que nuls autres, desquels il ne soit licite arracher les bornes ? Car ainsi l'a interprété saint Jérôme, duquel ils ont allégué les paroles en leurs canons. Et encore s'ils veulent que les limites des Pères qu'ils entendent soient observées, pourquoi eux-mêmes, quand il leur vient à plaisir, les outrepassent-ils si audacieusement ? Ceux étaient du nombre des Pères, desquels l'un a dit que Dieu ne buvait ni mangeait, et pourtant qu'il n'avait que faire ni de plats, ni de calices. L'autre, que les sacrements des chrétiens ne requièrent ni or ni argent, et ne plaisent point à Dieu par or. Ils outrepassent donc ces limites, quand, en leurs cérémonies, ils se délectent tant d'or, d'argent, marbre, ivoire, pierres précieuses et soies, et ne pensent point que Dieu soit droitement honoré, sinon en

affluence et superfluité de ces choses. Cestui était un Père, qui disait que librement il osait manger chair en carême, quand les autres s'en absteaient, d'autant qu'il était chrétien. Ils rompent donc les limites, quand ils excommunient la personne qui aura en carême goûté de la chair. Ceux étaient Pères, desquels l'un a dit qu'un moine qui ne laboure point de ses mains doit être réputé comme un brigand. L'autre, qu'il n'est pas licite aux moines de vivre du bien d'autrui, même quand ils seraient assiduels en contemplations, en oraisons et à l'étude. Ils ont aussi outrepassé cette borne, quand ils ont mis des ventres oisifs de moines en des bordeaux (ce sont leurs cloîtres), pour être soulés de la substance d'autrui. Celui était Père qui a dit que c'était une horrible abomination de voir une image, ou de Christ ou de quelque saint, aux temples des chrétiens. Il s'en faut beaucoup qu'ils ne gardent ces limites, quand ils ne laissent anglet vide de simulacres en tous leurs temples. Un autre Père a conseillé que, après avoir par sépulture exercé office d'humanité envers les morts, on les laissât reposer. Ils rompent ces limites, quand ils requièrent qu'on ait perpétuelle sollicitude sur les trepassés. Cestui était au nombre des Pères, qui a nié qu'au sacrement de la Cène, sous le pain fût contenu le vrai corps de Christ, mais que seulement c'était un mystère de son corps : il parle ainsi de mot à mot. Ils excèdent donc la mesure, quand ils disent que le corps de Christ est là enelos localement. Ceux étaient Pères, desquels l'un ordonna que ceux fussent du tout rejetés de l'usage de la Cène lesquels, prenant l'une des espèces, s'absteaient de la seconde. L'autre maintient qu'il ne faut denier au peuple chrétien le sang de son Seigneur, pour la confession duquel il doit épandre son sang. Ils ont

ôté ces limites, quand rigoureusement ils ont commandé la même chose que l'un de ceux-là punissait par excommunication, l'autre par forte raison réprouvait. Cestui était Père, qui affirmait être une témérité de déterminer de quelque chose obscure, en une partie ou en l'autre, sans clairs et évidents témoignages de l'Écriture. Ils ont oublié cette borne, quand ils ont conclu tant de constitutions, canons et déterminations magistrales, sans quelque parole de Dieu. Cestui était Père, qui reprochait à Montanus, entre autres hérésies, qu'il avait le premier imposé lois de jeûner. Ils ont aussi outrepassé ces limites, quand par étroite loi ils ont ordonné les jeûnes. Cestui était Père, qui a soutenu le mariage ne devoir être défendu aux ministres de l'Eglise, et a déclaré la compagnie de femme légitime être chasteté ; et ceux étaient Pères, qui se sont accordés à son autorité. Ils sont échappés outre de cette borne, quand ils ont ordonné l'abstinence de mariage à leurs prêtres. Cestui était Père qui a écrit qu'on doit écouter un seul Christ, duquel il est dit, de par le Père céleste : « Ecoutez-le », et qu'il ne faut avoir égard à ce qu'auront fait ou dit les autres devant nous, mais seulement à ce qu'aura commandé Christ, qui est le premier de tous. Ils ne se sont point tenus entre ces barres, et n'ont permis que les autres s'y tinssent, quand ils ont constitué, tant par-dessus eux que par-dessus les autres, autre maître que Christ.

Tous les Pères d'un même courage ont eu en abomination et d'une même bouche ont détesté que la sainte parole de Dieu fût contaminée par subtilités sophistiques, et enveloppée de combats et contentions philosophiques. Se gardent-ils dedans ces marches, quand ils ne font autre chose en toute leur vie que d'ensevelir et obscurcir la sim-

plicité de l'Écriture par contentions infinies et questions plus que sophistiques? Tellement que, si les Pères étaient maintenant suscités et oyaient un tel art de combattre, qu'ils appellent théologie speculative, ils ne penseraient rien moins que telles disputations être de Dieu. Mais comment s'épandrait au large notre oraison, si je voulais ennombrer combien hardiment ils rejettent le joug des Pères, desquels ils veulent être vus obéissants enfants? Certes mois et années se passeraient à réciter ce propos. Et néanmoins ils sont d'une impudence si effrontée qu'ils nous osent reprocher que nous outrepassons les bornes anciennes.

En ce qu'ils nous renvoient à la coutume, ils ne font rien. Car ce serait une grande iniquité, si nous étions contraints de céder à la coutume. Certes, si les jugements des hommes étaient droîts, la coutume se devrait prendre des bons. Mais il en est souventesfois advenu autrement, car ce qu'on voit être fait de plusieurs a obtenu droit de coutume. Mais la vie des hommes n'a jamais été si bien réglée, que les meilleures choses plussent à la plus grand'part. Donc des vices particuliers de plusieurs est provenu un erreur public, ou plutôt un commun consentement de vice, lequel ces bons prud'hommes veulent maintenant être pour loi. Ceux qui ne sont du tout aveugles aperçoivent que quasi plusieurs mers de maux sont débordés sur la terre, et que tout le monde est corrompu de plusieurs pestes mortelles; bref, que tout tombe en ruine, tellement qu'il faut ou du tout désespérer des choses humaines, ou mettre ordre à tels maux, et même par remèdes violents. Et néanmoins on rejette le remède, non pour autre raison, sinon que nous sommes déjà de longue main accoutumés aux calamités. Mais encore que l'erreur public ait lieu en la police des

hommes, toutefois, au règne de Dieu, sa seule éternelle vérité doit être écoutée et observée, contre laquelle ne vaut aucune prescription, ni de longues années, ni de coutume ancienne, ni de quelconque conjuration. En telle manière jadis Esaïe instruisait les élus de Dieu de ne dire conspiration partout où le peuple disait conspiration : c'est-à-dire qu'ils ne conspirassent ensemblement en la conspiration du peuple, et qu'ils ne craignissent de leur crainte, ou s'étonnassent ; mais plutôt qu'ils sanctifiasent le Seigneur des armées, et que lui seul fût leur crainte. Maintenant donc que nos adversaires nous objectent tant d'exemples qu'ils voudront, et du temps passé et du temps présent ! Si nous sanctifions le Seigneur des armées, ils ne nous étonneront point fort. Car soit que plusieurs âges aient accordé à une même impiété, le Seigneur est fort pour faire vengeance, jusques en la troisième et quatrième génération ; soit que tout le monde conspire en une même méchanceté, il nous a enseignés par expérience quelle est la fin de ceux qui pèchent avec la multitude, quand il a dissipé tout le monde par le déluge, réservé Noé avec sa petite famille, qui, par sa foi de lui seul, condamna tout le monde. En somme, mauvaise coutume n'est autre chose qu'une peste publique, en laquelle ceux qui meurent entre la multitude ne périssent pas moins que s'ils périssaient seuls.

Ils ne nous pressent pas si fort par leur argument, qu'ils nous contraignent de confesser, ou que l'Eglise ait été morte par quelques années, ou que maintenant nous ayons combat contre l'Eglise. Certes, l'Eglise de Christ a vécu et vivra tant que Christ régnera à la dextre de son Père, de la main duquel elle est soutenue, de la garde duquel elle est armée, de la vertu duquel elle est fortifiée. Car sans doute il accom-

plira ce qu'il a une fois promis, c'est qu'il assisterait aux siens jusqu'à la consommation du siècle. Contre cette Eglise nous n'entreprenons nulle guerre. Car, d'un consentement avec tout le peuple des fidèles, nous adorons et honorons un Dieu, et un Christ le Seigneur, comme il a été toujours adoré de ses serviteurs. Mais eux, ils sont bien loin de la vérité, quand ils ne reconnaissent point d'Eglise, si elle ne se voit présentement à l'œil, et la veulent enclôre en certains limites, auxquels elle n'est nullement comprise. En ces points gît notre controverse. Premièrement, qu'ils requièrent toujours une forme d'Eglise visible et apparente. Secondement, qu'ils constituent icelle forme au siège de l'Eglise romaine, et en l'état des prélats. Nous, au contraire, affirmons que l'Eglise peut consister sans apparence visible, et même que son apparence n'est à estimer de cette magnificence extérieure, laquelle tellement ils ont en admiration. Mais elle a bien autre marque, c'est à savoir la pure prédication de la parole de Dieu, et l'administration des sacrements bien instituée. Ils ne sont pas contents si l'Eglise ne se peut toujours montrer au doigt; mais combien de fois est-il advenu qu'elle a été tellement difformée entre le peuple judaïque qu'il n'y restait nulle apparence? Quelle forme pensons-nous avoir relui en l'Eglise, lorsque Elie se complaignant d'avoir été reserve seul? Combien de fois, depuis l'avènement de Christ, a-t-elle été cachée sans forme? Combien souvent a-t-elle été tellement opprimée par guerres, par séditions, par hérésies, qu'elle ne se montrait en nulle partie? Si donc ces gens ici eussent vécu de ce temps-là, eussent-ils cru être quelque Eglise? Mais il fut dit à Elie qu'il y avait encore sept mille hommes de réserve, qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal. Et [ne] nous doit être

aucunement incertain que Jésus-Christ n'ait toujours régné sur terre, depuis qu'il est monté au ciel. Mais si, entre telles désolations, les fidèles eussent voulu avoir quelque certaine apparence, n'eussent-ils point perdu courage ? Et de fait, S. Hilaire réputait cela être un grand vice en son temps, qu'étant aveuglés par la folle révérence qu'ils portaient à la dignité de leurs évêques, ne considéraient point quelles pestes étaient aucunesfois cachées dessous tels masques. Car il parle en cette sorte : « Je vous admoneste, gardez-vous d'Antéchrist. Vous vous arrêtez trop aux murailles, cherchant l'Eglise de de Dieu en la beauté des édifices, pensant que l'union des fidèles soit là contenue. Doutons-nous qu'Antéchrist doive là avoir son siège ? Les montagnes, et bois, et lacs, et prisons, et déserts, me sont plus sûrs et de meilleure fiance. Car les prophètes y étant cachés ont prophétisé. » Or qu'est-ce que le monde honore aujourd'hui en ces évêques cornus, sinon qu'il pense être les plus excellents ceux qui président aux plus grandes villes ?

Otons donc une si folle estime. Au contraire, permettons cela au Seigneur, que puisqu'il est seul connaissant qui sont les siens, que aussi aucunesfois il puisse ôter la connaissance extérieure de son Eglise de la vue des hommes. Je confesse bien que c'est une horrible vengeance de Dieu sur la terre. Mais si l'impiété des hommes le mérite ainsi, pourquoi nous efforçons-nous de contredire à la justice divine ? En telle manière le Seigneur, quelques âges par ci-devant, a puni l'ingratitude des hommes. Car pourtant qu'ils n'avaient voulu obéir à sa vérité et avaient éteint sa lumière, il a permis qu'en sens aveuglé ils fussent abusés de lourdes mensonges, et ensevelis en profondes ténèbres, tellement qu'il n'apparaissait nulle forme de vraie Eglise.

Cependant néanmoins il a conservé les siens au milieu de ces erreurs et tendères, comment qu'ils fussent épars et caches. Et n'est pas de merveilles, car il a appris de les garder, et en la confusion de Babylone, et en la flamme de fournaise ardente.

En ce qu'ils veulent la forme de l'Eglise estre estuée par je ne sais quelle vaine pompe, afin de ne faire long propos, je toucherais seulement en passant, combien cela serait dangereux. Le pape de Rome, disent-ils, qui tient le siège apostolique, et les autres évêques représentent l'Eglise, et doivent être réputés pour l'Eglise, parquoy ils ne peuvent errer. Pour quelle cause? Pourcel, répondent-ils, qu'ils sont pasteurs de l'Eglise et consacrés à Dieu. Aaron et les autres conducteurs du peuple d'Israel étaient aussi pasteurs. Aaron et ses fils étaient jà élus prêtres de Dieu. Néanmoins ils faillirent quand ils forgèrent le veau. A qui, selon cette raison, n'eussent représenté l'Eglise les quatre cents prophètes qui decevaient Achab? Mais l'Eglise est de la partie de Michée, seul certes et contumptible, de la bouche duquel toutefois sortait la vérité. Les prophètes qui s'élevaient contre Jérémie, se vantant que la loi ne pourrait défaillir aux prêtres, ni le conseil aux sages, ni la parole aux prophètes, ne portaient-ils pas le nom de l'Eglise? Une même apparence ne reluisait-elle point au concile qu'assemblèrent les prêtres, docteurs et religieux, pour prendre conseil de la mort de Jésus-Christ? Voient maintenant nos adversaires et s'arrêtent en ces masques extérieures, pour faire Christ et tous les prophètes de Dieu vivant schismatiques, au contraire les ministres de Satan, organes du Saint-Esprit!

Davantage, s'ils parlent à bon escient, qu'ils me répon-

dent, en bonne foi, en quelle région ou en quel peuple ils pensent que l'Eglise réside, depuis que par sentence définitive du concile de Bâle, Eugène, pape de Rome, fut déposé, et Amédée substitué en son lieu ? S'ils devaient crever, ils ne pourront nier que le concile, quant aux solennités extérieures, ne fût bon et légitime, et ordonné non seulement par un pape, mais par deux. Eugène fut là condamné pour schismatique, rebelle et contumax, avec toute la compagnie des cardinaux et évêques qui avaient machiné avec lui la dissolution du concile. Néanmoins, étant depuis supporté par la faveur des princes, il demeura en la possession de sa papauté ; et celle élection d'Amédée, solennellement parfaite par l'autorité du sacré et général concile, s'en alla en fumée, sinon que le dit Amédée fut apaisé par un chapeau de cardinal, comme un chien aboyant, par une pièce de pain. De ces hérétiques rebelles et contumax sont issus tous les papes, cardinaux, évêques, abbés et prêtres qui ont été depuis. Il est nécessaire qu'ils soient ici surpris au passage. Car auquel côté mettront-ils le nom de l'Eglise ? Nieront-ils le concile avoir été général, auquel il ne défailait rien quant à la majesté extérieure ? vu que solennellement il avait été dénoncé par double bulle, dédié par le légat du saint-siège apostolique, lequel y présidait, bien ordonné en toutes cérémonies, et persévéra jusques en la fin en une même dignité. Confesseront-ils Eugène schismatique, avec toute la bande par laquelle ils ont été consacrés ?

Il faut donc qu'ils définissent autrement la forme de l'Eglise, ou tant qu'ils sont, selon leur doctrine même, seront réputés de nous schismatiques, lesquels, sciemment et de leur vouloir, ont été ordonnés par hérétiques. Et s'il

n'eût jamais été expérimenté par ci-devant que l'Eglise n'est point liée à pompes extérieures. Ils nous en baillent assez certaine expérience, quand, sous le titre et couleur de l'Eglise, ils se sont orgueilleusement faits craindre au monde, combien qu'ils fussent pestes mortelles de l'Eglise. Je ne parle point de leurs mœurs et actes exécrables, desquels toute leur vie est remplie, puisqu'ils se disent être Pharisiens, lesquels il faille écouter, et non pas ensuivre. Mais si tu veux départir un peu de ton loisir à lire nos enseignements, tu connaîtras clairement que leur doctrine même, pour laquelle ils veulent être reconnus pour l'Eglise, est une cruelle géhenne et boucherie des âmes, un flambeau, une ruine et une dissipation de l'Eglise.

Finalement, c'est perversement fait à eux de reprocher combien d'émeutes, troubles et contentions a après soi attiré la prédication de notre doctrine, et quels fruits elle produit maintenant en plusieurs, car la suite de ces maux est iniquement rejetée sur icelle, qui devait être imputée à la malice de Satan. C'est quasi le propre de la parole de Dieu, que j'unais elle ne vient en avant que Satan ne s'éveille et escarmouche. Cette est une marque très certaine pour la discerner des doctrines mensongères, lesquelles facilement se montrent en ce qu'elles sont reçues volontairement de tous, et viennent à gré à tout le monde. En telle façon, par quelques années ci-devant, quand tout était enseveli en ténèbres, ce seigneur du monde se jouait des hommes à son plaisir, et, comme un Sardanapale, se reposait et prenait son passe-temps en bonne paix. Car qu'eût-il fait, sinon jouer et plaisanter, étant en paisible et tranquille possession de son règne? Mais depuis que la lumière luisante d'en haut a aucunement déclassé ses ténèbres, depuis que le

fort a assailli et troublé son règne, incontinent il a commencé à s'éveiller de sa paresse et prendre les armes. Et premièrement a concité la force des hommes, pour par icelle opprimer violement la vérité commençant à venir. Et quand il n'a rien profité par force, il s'est converti aux embûches. Adonc, par ses Catabaptistes et telles manières de gens, il a ému plusieurs sectes et diversités d'opinions, pour obscurcir icelle vérité, et finalement l'éteindre. Et encore maintenant il persévère à ébranler par toutes les deux machines. Car par violence et mains des hommes, il s'efforce d'enracher cette vraie semence. et, d'autant qu'il est en lui, il tâche par son ivraie de la supplanter, afin de l'empêcher de croître et rendre son fruit. Mais tous ses efforts seront vains, si nous oyons les avertissements du Seigneur, qui nous a longtemps devant découvert ses finesses, afin que ne fussions surpris, et nous a armés d'assez bonnes gardes contre ses machines.

Au reste, combien grande perversité est-ce de charger la parole de Dieu de la haine ou des séditions qu'émeuvent à l'encontre les fols et écervelés, ou des sectes que sèment les abuseurs? Toutefois ce n'est pas nouvel exemple. On demandait à Elie, s'il n'était pas celui qui troublait Israël. Christ était estimé séditieux des Juifs. On accusait les apôtres, comme s'ils eussent ému le populaire à sédition. Que font aujourd'hui autre chose ceux qui nous imputent les troubles, tumultes et contentions qui s'élèvent encontre nous? Or Elie nous a enseigné quelle réponse il leur faut rendre. C'est que ce ne sommes-nous pas qui semons les erreurs, ou émouvons les troubles, mais eux-mêmes, qui veulent résister à la vertu de Dieu. Mais comme cette seule raison est suffisante pour rabattre leur

On s'agit de courir et de lutter avec le monde, les hommes, les passions, les tentations du malin, qui font et se font à nous, et de lutter de la sorte, non pas pour un but auquel on contredira. De laquelle fiance étant armés, ils passaient hardiment, et marchaient par tous dangers de tumultes et scandales. Nous avons à nous conforter d'une même pensée, puisque saint Paul témoigne ce être perpétuel à l'Evangile, qu'il soit odeur de mort, pour mort, à ceux qui périssent, et odeur de vie, pour vie, à ceux qui sont sauvés.

nous n'avons point si mal profite en l'Evangile que notre vie ne puisse être, à iceux detracteurs, exemple de chasteté, libéralité, miséricorde, tempérance, patience, modestie, et toutes autres vertus. Certes, la vérité temoigne evidemment pour nous que nous craignons et honorons Dieu purement, quand par notre vie et par notre mort nous desirons son nom être sanctifié. Et la bouche même des envieux a été contrainte de donner temoignage d'innocence et justice civile à aucuns de nous, auxquels ce seulement était puni par mort qui merita d'être repete à louange singulière. Or, s'il y en a aucuns qui, sous couleur de l'Evangile, émeuvent tumultes (ce qu'on n'a point vu jusques ici en ton royaume), ou qui veulent couvrir leur liberté charnelle du nom de la liberté qui nous est donnée par la grâce de Dieu, comme j'en connais plusieurs, — il y a lois et punitions ordonnées par les lois pour les corriger àprement selon leurs delits. Mais que, ce pendant, l'Evangile de Dieu ne soit point blasphème pour les maléfices des méchants!

Tu as, ô Roi très magnifique, la venimeuse iniquité de nos calomniateurs exposée par assez de paroles, afin que tu n'inclines pas trop l'oreille pour ajouter foi à leurs rapports. Et même je doute que je n'aie été trop long, vu que cette épître a quasi la grandeur d'une défense entière, combien que par icelle je n'aie pretendu composer une défense, mais seulement adoucir ton cœur pour donner audience à notre cause. Lequel tien cœur, combien qu'il soit à présent détourne et aliène de nous, j'ajoute même enflambé, toutefois j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il te plaît une fois, hors d'indignation et courroux, lire notre confession qu'avons faite, laquelle nous voulons être pour

défense envers ta Majesté. Mais si, au contraire, les détractions des malveillants empêchent tellement tes oreilles, que les accusés n'aient aucun lieu de se défendre ; d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que tu y mettes ordre, exercent toujours cruauté par prisons, fouets, géhennes, coupures, brûlures, — nous certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetés en toute extrémité ; tellement néanmoins qu'en notre patience nous posséderons nos âmes, et attendrons la main forte du Seigneur, laquelle sans doute se montrera en saison, et apparaîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction que pour punir les contempteurs.

Le Seigneur Roi des Rois veuille établir ton trône en justice, et ton siège en équité, très fort et très illustre Roi !

De Bâle, le XXIII d'août M.D.XXXV.

PETIT TRAITÉ
DE
LA SAINTE CÈNE
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST,

AUQUEL EST DÉMONTRÉ

LA VRAIE INSTITUTION, PROFIT ET UTILITÉ D'ICELLE,
ENSEMBLE LA CAUSE POURQUOI PLUSIEURS DES MODERNES
SEMBLENT EN AVOIR ÉCRIT DIVERSEMENT.

INTRODUCTION

De 1536 à 1539, Calvin fut appelé à diverses reprises à donner son avis sur la Sainte-Cène, spécialement dans les deux éditions de son *Institution chrétienne* et dans son *Catéchisme*. Mais les discussions qui divisaient sur ce sujet Luthériens et Zwingliens ne faisaient qu'empirer, agitant les esprits et soulevant les passions populaires. Calvin qui, à son exil de Genève, s'était réfugié auprès de Bucer à Strasbourg, était fort bien placé pour suivre toute cette controverse. Il estima qu'il n'était pas hors de propos de signaler son point de vue aux lecteurs français, et il le fit dans la courte brochure que nous reproduisons ici. Avec une netteté admirable, il décrit l'interprétation intermédiaire entre Zwingli et Luther, qu'il a faite sienne.

On le sait, Luther s'élevait contre la messe et la doctrine de la transsubstantiation; mais, ne réussissant pas à sortir de l'explication littérale des mots: « Ceci est mon corps », il enseignait une présence corporelle du Christ dans le pain et le vin. D'autre part, Oecolampade et Zwingli se refusaient à suivre le grand réformateur saxon, ils ne voulaient voir dans la Cène qu'un pur et simple symbole de la mort du Seigneur.

Calvin, tout en disant bien haut que Christ, lors de son Ascension, a été reçu en son humanité au Ciel où il demeure jusqu'à ce qu'il descende pour « juger le monde » ; tout en reconnaissant que « le pain et le vin de la Cène sont nommés corps et sang de Christ à cause qu'ils en sont signes », ajoute « qu'ils en sont tellement signes que la vérité est conjointe avec », affirmant « la vraie communion que nous donne le Seigneur en son corps et en son sang par ce sacrement » (p. 71). En d'autres termes, le pain et le vin ne sont pas seulement signes et symboles, mais moyen dont Dieu se sert pour communiquer la grâce qui est en Jésus-Christ crucifié.

On ne trouve pas de différences essentielles entre cet opuscule et les articles du *Catéchisme* ou les chapitres de l'*Institution* qui se rapportent au même sujet. Mais ce traité se recommande par sa saine mysticité, sa ferveur religieuse, la foi et l'humilité de celui qui l'a écrit. Ce qui le distingue des autres ouvrages de Calvin, c'est sa simplicité même et la grande modération du langage. On voit que l'auteur a pris la plume pour un public moins savant que ses lecteurs ordinaires.

Indiquons à la p. 66 une description saisissante de la bonté de Dieu, et à la p. 69 un passage remarquable sur l'utilité de la Cène, enfin, p. 79, la préoccupation constante du pasteur de ne pas troubler les consciences délicates ou timorées. Tout en conduisant ses lecteurs d'une main ferme dans les sentiers de la vérité, sans rien cacher des erreurs de ses devanciers, Calvin s'efforce constamment de ne point compromettre cette unité de l'Eglise protestante, que les théologiens de Genève appelaient déjà de tous leurs vœux.

La première édition, dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque de Zofingue, a été imprimée à Genève, par Michel Du Bois, en 1541. C'est un petit in-8 de V et 73 pages. On y lit le dizain que voici, qui donne en acrostiche le nom de Jean Calvin.

L'Imprimeur aux Lecteurs :

*Jeunes et vieux si vous voulez apprendre
Entièrement où gist nostre salut
Avec douceur je vous supplie d'entendre
Ne vous troublant par erreur dissolut.
C'est en Jésus qui ce ordonner voulut,
Après avoir avec les siens souppé
Leur remontrant que l'esprit occupé
Veult et ne peut les faits de Dieu sçavoir :
Il nous faut doncq (tout désir extirpé)
Nous rendre à luy pour ce bien percevoir.*

Editions subséquentes : 1542, 1545 (traduction latine par Nicolas des Gallars), 1549.

Le texte français a été reproduit, dans les *Opuscules* (1565) ; en 1842 (Paris, in-12), par le bibliophile Jacob ; et dans les *Calvini Opera*, éd. de Brunswick, t. V, p. 429-460.

H. H.

TRAITÉ DE LA SAINTE CÈNE

DE NOTRE SEIGNEUR ET SEUL SAUVEUR JÉSUS-CHRIST

Pource que le saint sacrement de la Cène de notre Seigneur Jésus a été longtemps embrouillé de plusieurs grands erreurs, et ces années passées a encore été de nouveau enveloppé de diverses opinions et disputes contentieuses, ce n'est pas de merveilles si beaucoup de consciences infirmes ne se peuvent bonnement résoudre de ce qu'elles en doivent tenir, mais demeurent en doute et perplexité, en attendant que, toutes contentions laissées, les serviteurs de Dieu en viennent à quelque concorde. Toutefois, pource que c'est une chose fort périlleuse que de n'avoir nulle certitude de ce mystère, duquel l'intelligence est tant requise à notre salut, j'ai pensé que ce serait un labeur très utile que de traiter brièvement, et néanmoins clairement déduire la somme principale de ce qu'il en faut savoir : et aussi vu qu'aucuns bons personnages, considérant la nécessité qui en était, m'en ont requis, lesquels je n'ai pu refuser sans contrevenir à mon devoir.

Mais afin de nous bien dépêcher de toute difficulté, il est expédient de noter l'ordre que j'ai délibéré de suivre. Premièrement donc nous exposerons à quelle fin et pour quelle raison le Seigneur nous a institué ce saint sacrement. Secondement, quel fruit et utilité nous en recevons, où il sera pareillement déclaré comment le corps de Jésus-Christ nous y est donné. Puis après, quel en est l'usage légitime. Quartement, nous réciterons de quels erreurs et superstitions il a été contaminé, où il sera montré quel différend doivent avoir les serviteurs de Dieu d'avec les papistes. Pour le dernier point, nous dirons quelle a été la source de la contention, laquelle a été tant aigrement débattue, même entre ceux qui ont de notre temps remis l'Évangile en lumière, et se sont employes pour droitement édifier l'Eglise en saine doctrine.

Quant est du premier article, puisqu'il a plu à notre bon Dieu de nous recevoir par le baptême en son Eglise, qui est sa maison, laquelle il veut entretenir et gouverner, et qu'il nous a reçus, non-seulement pour nous avoir comme ses domestiques, mais comme ses propres enfants, il reste que, pour faire l'office d'un bon père, il nous nourrisse et pourvoie de tout ce qui nous est nécessaire à vivre. Car de la nourriture corporelle, pource qu'elle est commune à tous, et que les mauvais en ont leur part comme les bons, elle n'est pas propre à sa famille. Bien est vrai que nous avons déjà en cela un témoignage de sa bonte paternelle, de ce qu'il nous entretient selon le corps, vu que nous participons à tous les biens qu'il nous donne avec sa bénédiction. Mais tout ainsi que la vie en laquelle il nous a régénérés est spirituelle, aussi faut-il que la viande, pour nous conserver et confirmer en icelle, soit spirituelle. Car nous de-

vons entendre que non seulement il nous a appelés à posséder une fois son héritage céleste, mais que par espérance il nous a déjà aucunement introduits en cette possession ; que non seulement il nous a promis la vie, mais nous a déjà transférés en icelle, nous retirant de la mort. C'est quand, en nous adoptant pour ses enfants, il nous a régénérés par la semence d'immortalité. qui est sa parole, imprimée en nos cœurs par son Saint-Esprit.

Pour nous sustenter donc en cette vie, il n'est pas question de repaître nos ventres de viandes corruptibles et caduques, mais de nourrir nos âmes de pâture meilleure et plus précieuse. Or, toute l'Ecriture nous dit que le pain spirituel dont nos âmes sont entretenues est la même parole par laquelle le Seigneur nous a régénérés ; mais elle ajoute quand et quand la raison, d'autant qu'en icelle Jésus-Christ, notre vie unique, nous est donné et administré. Car il ne faut pas estimer qu'il y ait vie ailleurs qu'en Dieu. Mais tout ainsi que Dieu a constitué toute plénitude de vie en Jésus. afin de nous la communiquer par son moyen. aussi il a ordonné sa parole comme instrument, par lequel Jésus-Christ, avec toutes ses grâces, nous soit dispensé. Cependant, cela demeure toujours vrai que nos âmes n'ont nulle autre pâture que Jésus-Christ. Pourtant, le Père céleste, ayant la sollicitude de nous nourrir, ne nous en donne point d'autre, mais plutôt nous recommande de prendre là tout notre contentement, comme en une réfection pleinement suffisante, de laquelle nous ne nous pouvons passer, et outre laquelle il ne s'en peut trouver nulle autre.

Nous avons déjà vu comment Jésus-Christ est la seule viande dont nos âmes sont nourries ; mais, pource qu'il nous est distribué par la parole du Seigneur, laquelle il a desti-

née à cela, comme instrument, qu'elle est aussi appelée pain et eau. Or, ce qui est dit de la parole, il appartient aussi bien au sacrement de la Cène, par le moyen duquel le Seigneur nous mène à la communication de Jésus-Christ. Car d'autant que nous sommes si imbéciles, que nous ne le pouvons pas recevoir en vraie fiance de cœur, quand il nous est présenté par simple doctrine et prédication, le Père de miséricorde, ne dédaignant point condescendre en cet endroit à notre infirmité, a bien voulu ajouter avec sa parole un signe visible par lequel il représentât la substance de ses promesses, pour nous confirmer et fortifier, en nous délivrant de tout doute et incertitude. Puis donc que c'est un mystère tant haut et incompréhensible de dire que nous ayons communication au corps et au sang de Jésus-Christ, et que de notre part nous sommes tant rudes et grossiers, que nous ne pouvons entendre les moindres choses de Dieu, il était de métier qu'il nous fût donné à entendre, selon que notre capacité le pouvait porter. Pour cette cause, le Seigneur nous a institué sa Cène, afin de signer et sceller en nos consciences les promesses contenues en son Evangile, touchant de nous faire participants de son corps et de son sang, et nous donner certitude et assurance qu'en cela gît notre vraie nourriture spirituelle, à ce qu'ayant une telle ardeur, nous concevions droite fiance de salut; secondement, afin de nous exciter à reconnaître sa grande bonté sur nous, pour la louer et magnifier plus amplement; tiercement, afin de nous exhorter à toute sainteté et innocence, en tant que nous sommes membres de Jésus-Christ, et singulièrement à union et charité fraternelle, comme elle nous y est en special recommandée. Quand nous aurons bien noté ces trois raisons, que le Seigneur a regardées en nous ordon-

nant sa Cène, nous aurons déjà une entrée à bien entendre, et quel profit nous en revient, et quel est notre office pour droitement en user.

Il est donc temps de venir au deuxième point, à savoir de montrer combien la Cène du Seigneur nous est profitable, moyennant que nous en fassions bien notre profit. Or, nous connaissons l'utilité en réputant notre indigence, à laquelle elle subvient. Il est nécessaire que nous soyons en merueilleux trouble et tourment de conscience, cependant que nous regardons qui nous sommes et examinons ce qui est en nous. Car il n'y a celui de nous qui puisse trouver un seul grain de justice en soi ; mais au contraire, nous sommes tous pleins de péché et iniquité, tellement qu'il ne faut point autre partie pour nous accuser que notre conscience, ni autre juge pour nous condamner. Il s'ensuit donc que l'ire de Dieu nous est appareillée, et qu'il n'y a nul qui puisse échapper de la mort éternelle. Si nous ne sommes endormis et stupides, il faut que cette horrible cogitation nous soit comme une géhenne perpétuelle pour nous vexer et tourmenter. Car le jugement de Dieu ne nous peut venir en mémoire que nous ne voyions notre condamnation s'en ensuivre. Nous sommes donc déjà au gouffre de la mort, sinon que notre bon Dieu nous en retire. Davantage, quelle espérance de résurrection pouvons-nous avoir, en considérant notre chair qui n'est que pourriture et vermine ? Ainsi, tant selon l'âme que selon le corps, nous sommes plus que misérables, si nous demeurons en nous-mêmes ; et ne se peut faire que nous n'ayons une grande tristesse et angoisse du sentiment d'une telle misère. Or, le Père céleste, pour subvenir à cela, nous donne la Cène, comme un miroir auquel nous contemplions notre Seigneur

Jésus crucifié pour abolir nos fautes et offenses, et ressuscité pour nous délivrer de corruption et de mort, nous restituant en immortalité céleste. Voilà donc une singulière consolation que nous recevons de la Cène, qu'elle nous dirige et mène à la croix de Jésus-Christ et à sa résurrection, pour nous certifier que, quelque iniquité qu'il y ait en nous, le Seigneur ne laisse pas de nous reconnaître et accepter pour justes ; quelque matière de mort qu'il y ait en nous, il ne laisse pas de nous vivifier ; quelque malheureté que nous ayons, il ne laisse pas de nous remplir de toute félicité.

Ou, pour déclarer plus facilement ce qui en est, comme ainsi soit que de nous-mêmes nous défail lions en tout bien, et que nous n'ayons une seule goutte des choses qui nous doivent aider à salut, elle nous rend témoignage qu'étant faits participants de la mort et passion de Jésus-Christ, nous avons tout ce qui nous est utile et salutaire. Pourtant nous pouvons dire que le Seigneur nous y déploie tous les trésors de ses grâces spirituelles, en tant qu'il nous fait compagnons de tous les biens et richesses de notre Seigneur Jésus. Qu'il nous souvienne donc que la Cène nous est donnée comme un miroir, auquel nous puissions contempler Jésus-Christ crucifié pour nous délivrer de damnation, et ressuscité pour nous acquérir justice et vie éternelle. Bien est vrai que cette même grâce nous est offerte par l'Evangile : toutefois, pource qu'en la Cène nous en avons plus ample certitude et pleine jouissance, c'est à bon droit que nous reconnaissons un tel fruit nous en venir.

Mais pource que les biens de Jésus-Christ ne nous appartiennent de rien, sinon que premièrement il soit nôtre, il faut qu'en premier lieu il nous soit donné en la Cène, à ce que les choses que nous avons dites soient vrai-

ment accomplies en nous. Pour cette cause, j'ai coutume de dire que la matière et substance des sacrements, c'est le Seigneur Jésus : l'efficace, sont les grâces et bénédictions que nous avons par son moyen. Or, l'efficace de la Cène est de nous confirmer la réconciliation que nous avons avec Dieu par sa mort et passion ; le lavement de nos âmes que nous avons en l'effusion de son sang ; la justice que nous avons en son obéissance ; bref, l'espérance de salut que nous avons en tout ce qu'il a fait pour nous. Il faut donc que la substance soit conjointe avec, ou autrement il n'y aurait rien de ferme ni certain. De cela nous avons à conclure que deux choses nous sont présentées en la Cène : à savoir, Jésus-Christ, comme source et matière de tout bien ; puis après, le fruit et efficace de sa mort et passion. Ce qu'emportent aussi les paroles qui nous y sont dites. Car, en nous commandant de manger son corps et boire son sang, il ajoute que son corps a été livré pour nous et son sang répandu pour la rémission de nos péchés. En quoi il dénote premièrement que nous ne devons pas simplement communiquer à son corps et à son sang, sans autre considération, mais pour recevoir le fruit qui nous vient de sa mort et passion. D'autre part, que nous ne pouvons parvenir à la jouissance d'un tel fruit, qu'en participant à son corps et son sang, dont il nous a été produit. Nous commençons déjà à entrer en cette question tant débattue, et anciennement et au temps présent : comment se doivent entendre ces paroles, où le pain est appelé corps de Jésus-Christ et le vin son sang ; laquelle se pourra vider sans grande difficulté si nous retenons bien le principe que j'ai naguères mis, c'est que toute l'utilité que nous devons chercher en la Cène est anéantie, sinon que Jésus-Christ nous y

soit donné comme substance et fondement de tout. Cela résolu, nous confesserons sans doute que de nier la vraie communication de Jésus-Christ nous être présentée en la Cène, c'est rendre ce saint sacrement frivole et inutile, qui est un blasphème exécrationnable et indigne d'être écouté. D'avantage, si la raison de communiquer à Jésus-Christ est afin que nous ayons part et portion en toutes les grâces qu'il nous a acquises par sa mort, il n'est pas seulement question que nous soyons participants de son Esprit, mais il nous faut aussi participer à son humanité, en laquelle il a rendu toute obéissance à Dieu son père pour satisfaire de nos dettes. Combien, à proprement parler, que l'un ne se puisse faire sans l'autre, car, quand il se donne à nous, c'est afin que nous le possédions entièrement. Pour cette cause, comme il est dit que son Esprit est notre vie, aussi lui-même de sa bouche prononce que sa chair est vraiment viande, son sang vraiment breuvage. Si ces paroles ne sont point dites pour néant, il convient que, pour avoir notre vie en Christ, nos âmes soient repues de son corps et son sang comme de leur propre nourriture. Cela donc nous est nommément testifié en la Cène, quand il nous est dit du pain que nous le prenions et mangions, et que c'est son corps ; que nous buvions du calice, et que c'est son sang. Nommément il est parlé du corps et du sang, afin que nous apprenions de là chercher la substance de notre vie spirituelle. Maintenant, si on demande à savoir, néanmoins, si le pain est le corps de Christ, et le vin son sang, nous répondrons que le pain et le sang sont signes visibles, lesquels nous représentent le corps et le sang ; mais que ce nom et titre de corps et de sang leur est attribué, pource que ce sont comme instruments par lesquels le Seigneur Jésus nous les distribue. La

raison de cette forme et manière de parler est très convenable. Car, comme ainsi soit que ce nous soit une chose incompréhensible, non seulement à l'œil, mais à notre sens naturel, que la communication que nous avons au corps de Jésus-Christ, elle nous est là visiblement montrée. Comme nous avons un exemple bien propre en chose semblable. Notre Seigneur, voulant faire apparaître son Esprit au baptême de Christ, le représenta sous la figure d'une colombe. Saint Jean-Baptiste, récitant cette histoire, dit qu'il a vu le Saint-Esprit descendre. Si nous enquérons de plus près, nous trouverons qu'il n'a vu que la colombe, vu que le Saint-Esprit en son essence est invisible. Toutefois, sachant que cette vision n'était pas une vaine figure, mais un signe certain de la présence du Saint-Esprit, il ne doute pas de dire qu'il l'a vu, pource qu'il s'est représenté à lui selon sa capacité. Ainsi en est-il de la communication que nous avons au corps et au sang du Seigneur Jésus. C'est un mystère spirituel, lequel ne peut se voir à l'œil, ni comprendre en l'entendement humain. Il nous est donc figuré par signes visibles, selon que notre infirmité requiert, tellement néanmoins que ce n'est pas une figure nue, mais conjointe avec sa vérité et substance. C'est donc à bon droit que le pain est nommé corps, puisque non seulement il le nous représente, mais aussi nous le présente. Pourtant, nous concéderons bien que le nom du corps de Jésus-Christ est transféré au pain, d'autant qu'il en est sacrement et figure ; mais nous ajouterons pareillement que les sacrements du Seigneur ne se doivent et ne se peuvent nullement être séparés de leur vérité et substance. De les distinguer à ce qu'on ne les confonde pas, non seulement il est bon et raisonnable, mais du tout nécessaire ; et les diviser

pour constituer l'un sans l'autre, il n'y a ordre. Pourtant, quand nous voyons le signe visible, il nous faut regarder quelle représentation il a, et de qui il nous est donné. Le pain nous est donné pour nous figurer le corps de Jésus-Christ, avec commandement de le manger, et nous est donné de Dieu, qui est la vérité certaine et immuable. Si Dieu ne peut tromper ni mentir, il s'ensuit qu'il accomplit tout ce qu'il signifie. Il faut donc que nous recevions vraiment en la Cène le corps et le sang de Jésus-Christ, puisque le Seigneur nous y représente la communion de l'un et de l'autre. Car autrement, que serait-ce à dire, que nous mangeons le pain et buvons le vin en signe que sa chair nous est viande et son sang breuvage, s'il ne nous donnait que pain et vin, laissant la vérité spirituelle derrière ? Ne serait-ce pas à fausses enseignes qu'il aurait institué ce mystère ? Nous avons donc à confesser que, si la représentation que Dieu nous fait en la Cène est véritable, la substance intérieure du sacrement est conjointe avec les signes visibles ; et comme le pain nous est distribué en la main, aussi le corps de Christ nous est communiqué, afin que nous en soyons faits participants. Quand il n'y aurait autre chose, si avons-nous bien matière de nous contenter, quand nous entendons que Jésus-Christ nous donne en la Cène la propre substance de son corps et son sang, afin que nous le possédions pleinement, et, le possédant, ayons compagnie à tous ses biens. Car, puisque nous l'avons, toutes les richesses de Dieu, lesquelles sont en lui comprises, nous sont exposées à ce qu'elles soient nôtres. Ainsi, pour définir brièvement cette utilité de la Cène, nous pouvons dire que Jésus-Christ nous y est offert, afin que nous le possédions, et en lui toute plénitude des grâces que nous pouvons dési-

rer. Et qu'en cela nous avons une bonne aide pour confirmer nos consciences à la foi que nous devons avoir en lui.

Le second fruit qu'elle nous apporte est qu'elle nous admoneste et incite à mieux reconnaître les biens que nous avons reçus et recevons journellement du Seigneur Jésus, afin que nous lui rendions telle confession de louange qu'elle lui est due. Car de nous-mêmes nous sommes tant négligents, que c'est merveilles, à méditer la bonté de notre Dieu, sinon qu'il réveille notre paresse et nous pousse à faire notre devoir. Or, nous ne saurions avoir aiguillon pour nous poindre plus au vif, que quand il nous fait, par manière de dire, voir à l'œil, toucher à la main, et sentir évidemment un bien tant inestimable : c'est de nous repaître de sa propre substance. C'est ce qu'il veut signifier en nous commandant que nous annoncions sa mort, jusques à ce qu'il vienne. Si c'est donc une chose tant requise à salut de ne point méconnaître les grâces que Dieu nous a faites, mais les réduire diligemment en mémoire et les magnifier envers les autres, afin de nous édifier mutuellement, en cela nous voyons une autre singulière utilité de la Cène, qu'elle nous retire d'ingratitude, et ne permet pas que nous oublions le bien que nous a fait le Seigneur Jésus en mourant pour nous, mais nous induit à lui rendre action de grâces, et quasi par confession publique protester combien nous sommes attenus à lui.

La troisième utilité gît en ce que nous y avons une véhémentement exhortation à vivre saintement, et surtout à garder charité et dilection fraternelle entre nous. Car puisque là nous sommes faits membres de Jésus-Christ, étant incorporés en lui, et unis avec lui, comme à notre chef, c'est bien raison premièrement que nous soyons faits conformes

à sa pureté et innocence, et spécialement que nous ayons ensemble telle charité et concorde comme doivent avoir les membres d'un même corps. Combien que pour entendre droitement cette utilité, il ne faut pas estimer que notre Seigneur seulement nous avertisse, incite et enflamme nos cœurs par le signe extérieur. Car le principal est qu'il besogne en nous intérieurement par son Saint-Esprit, afin de donner efficace à son ordonnance, qu'il a destinée à cela comme instrument par lequel il veut faire son œuvre en nous. Par quoi, en tant que la vertu du Saint-Esprit est conjointe avec les sacrements, quand on les reçoit dûment, nous en avons à espérer un bon moyen et aide pour nous faire croître et profiter en sainteté de vie, et singulièrement en charité.

Venons au troisième point principal que nous avons proposé au commencement de ce traité, à savoir à l'usage légitime, qui est d'observer révéremment l'institution du Seigneur. Car quiconque approche de ce saint sacrement avec mépris ou nonchalance, ne se souciant pas beaucoup de suivre où le Seigneur l'appelle, il en abuse perversement, et, en abusant, le contamine. Or, polluer et contaminer ce que Dieu a tant sanctifié, c'est un sacrilège intolérable. Ce n'est pas donc sans cause que saint Paul dénonce une si griève condamnation sur tous ceux qui le prendront indignement. Car s'il n'y a rien au ciel ni en la terre de plus grand prix et dignité que le corps et le sang du Seigneur, ce n'est pas petite faute de le prendre inconsidérément, et sans être bien préparé. Pourtant il nous exhorte de nous bien éprouver pour en user comme il appartient. Quand nous entendrons quel doit être cet examen, nous saurons quel est cet usage que nous cherchons.

Or, il nous faut ici bien contregarder. Car, comme nous ne pouvons mettre trop grande diligence à nous examiner, selon que le Seigneur ordonne, aussi, d'autre part, les docteurs sophistiques ont mis les pauvres consciences en perplexité trop périlleuse, ou plutôt en une géhenne horrible, requérant je ne sais quel examen dont il n'était possible de venir à bout. Pour nous dépêcher de tous ces troubles, il nous faut réduire le tout, comme j'ai déjà dit, à l'ordonnance du Seigneur, comme à la règle, laquelle ne nous laissera point faillir quand nous la suivrons. En la suivant, nous avons à éprouver si nous avons vraie repentance en nous-mêmes et vraie foi en notre Seigneur Jésus-Christ, qui sont deux choses tellement conjointes, que l'une ne peut consister sans l'autre. Car si nous estimons notre vie être située en Christ, il nous faut reconnaître que nous sommes morts en nous. Si nous cherchons en lui notre vertu, il faut que nous entendions que nous défaillassons en nous-mêmes ; si nous estimons toute notre félicité être en sa grâce, il est nécessaire que nous entendions quelle est notre misère, sans icelle ; si nous avons en lui notre repos, il faut qu'en nous-mêmes nous ne sentions que tourment et inquiétude. Or, telle affection ne peut être, qu'elle n'engendre premièrement un déplaisir de toute notre vie, puis après une sollicitude et crainte, finalement un désir et amour de justice. Car celui qui connaît la turpitude de son péché, et la malheureté de son état et condition cependant qu'il est aliéné de Dieu, en a telle honte, qu'il est contraint de se déplaire, se condamner, gémir et soupirer de grande tristesse. Davantage, le jugement de Dieu se présente incontinent, lequel presse la conscience pécheresse de merveilleuse anxiété, d'autant qu'elle voit qu'il n'y a nul moyen

d'échapper, et n'a que répondre pour sa défense. Quand avec une telle reconnaissance de notre misère, nous pouvons goûter la bonté de Dieu, lors nous désirons de régier notre vie à sa volonté, et renoncer à toute notre vie précédente, pour être faits en lui nouvelles créatures. Si nous voulons donc dûment communiquer à la sacrée Cène du Seigneur, il faut que nous tenions en ferme fiance de cœur le Seigneur Jésus pour notre justice unique, vie et salut, recevant et acceptant les promesses qui nous sont données de lui pour certaines et assurées ; renonçant, d'autre part, à toute fiance contraire, afin qu'en nous défiant de nous et de toutes créatures, nous reposions pleinement en lui, et nous contentions de sa seule grâce. Or, pource que cela ne peut être, que nous ne connaissions la nécessité que nous avons qu'il nous subviennne, il est métier que nous soyons aussi touchés vivement au dedans du cœur d'un vrai sentiment de notre misère, lequel nous fasse avoir faim et soif de lui. Et de fait, quelle moquerie serait-ce de venir chercher la viande sans appétit ? Or, pour avoir bon appétit, il ne suffit pas que l'estomac soit vide, mais il est requis qu'il soit bien disposé et capable de recevoir sa nourriture. De cela donc, il s'ensuit que nos âmes doivent être pressées de famine, et avoir un désir et zèle ardent d'être repues, pour bien trouver leur nourriture en la Cène du Seigneur. Davantage, il est à noter que nous ne pouvons désirer Jesus-Christ sans aspirer à la justice de Dieu, laquelle git en l'abnegation de nous-mêmes et obeissance de sa volonté. Car il n'y a ordre que nous prétendions d'être du corps de Christ, nous abandonnant à toute licence et menant une vie dissolue. Puisqu'en Christ il n'y a que chasteté, bénignité, sobriété, vérité, humilité, et toutes telles vertus, si nous voulons être ses membres, il faut que toute paillar-

dise, hauteſſe, intempérance, mensonge, orgueil, et ſemblables vices ſoient loin de nous. Car nous ne pouvons mêler ces choſes avec lui, ſans lui faire grand déſhonneur et opprobre. Il nous doit toujours ſouvenir qu'il n'y a non plus de convenance entre lui et iniquité, qu'entre la clarté et les ténèbres. Voilà donc comme nous y viendrons en vraie repentance, ſi nous tendons à cela, que notre vie ſoit faite conforme à l'exemple de Jéſus-Chriſt. Toutefois, combien que cela ſoit général en toutes les parties de notre vie, ſi a-t-il ſpécialement lieu en charité, comme elle nous eſt ſurtout recommandée en ce ſacrement ; pour laquelle raiſon il eſt nommé le lien d'icelle. Car comme le pain, qui eſt là ſanctifié pour l'uſage commun de nous tous, eſt fait de pluſieurs grains tellement mêlés enſemble qu'on ne ſauroit diſcerner l'un de l'autre, ainſi devons-nous être unis entre nous d'une amitié indiffoluble. Et qui plus eſt, nous recevons là tout un même corps de Chriſt, afin d'en être faits membres. Si nous avons donc diſſenſions et diſcords enſemble, il ne tient pas à nous que Jéſus-Chriſt ne ſoit déchiré par pièces, et ſerons coupables d'un même ſacrilège, comme ſi nous l'avions fait. Il ne faut pas donc que nous préſumions nullement d'en approcher, ſi nous portons quelque haine ou rancune à homme vivant, et principalement à aucun chrétien qui ſoit en l'unité de l'Egliſe. Nous devons auſſi, pour bien accomplir l'ordre du Seigneur, apporter une autre affection : c'eſt de confeſſer de bouche et teſtifier combien nous ſommes redevables à notre Sauveur, et lui rendre action de grâces, non ſeulement afin que ſon nom ſoit glorifié en nous, mais auſſi afin d'édifier les autres, et les inſtruire par notre exemple de ce qu'ils ont à faire.

Mais pource qu'il ne ſe trouvera homme ſur la terre qui

ait si bien profité en foi et en sainteté de vie, qu'il n'ait encore beaucoup d'infirmité tant en l'une qu'en l'autre, il y aurait danger que plusieurs bonnes consciences ne fussent troublées de ce qui a été dit, si on ne venait au-devant, en modérant les préceptes que nous avons mis, tant de foi comme de repentance. Pourtant, c'est une périlleuse manière d'enseigner que tiennent aucuns, de requérir une parfaite siance de cœur et parfaite penitence, et exclure tous ceux qui ne l'ont point. Car en ce faisant, tous sont exclus, sans en excepter un. Que ainsi soit, qui sera celui qui se puisse vanter de n'être entache de quelque défiance? de n'être sujet à quelque vice ou infirmité? Certes les enfants de Dieu ont telle foi, qu'ils ont toujours metier de prier que le Seigneur subviene à leur incrédulité. Car c'est une maladie tant enracinée en notre nature, que jamais nous n'en sommes pleinement guéris, que nous ne soyons délivrés de cette prison de notre corps. Davantage, ils cheminent tellement en pureté de vie, qu'ils ont métier journellement de prier, tant pour la remission des pechés que pour demander grâce de mieux profiter. Combien que les uns soient plus imparfaits, les autres moins, toutefois, il n'y en a nul qui ne défaille en beaucoup d'endroits. Ainsi la Cène, non seulement nous serait inutile à tous, mais aussi pernicieuse, s'il nous y fallait apporter une intégrité de foi ou de vie, à laquelle il n'y eût que redire : ce qui est contraire à l'intention de notre Seigneur, car il n'a rien donné de plus salutaire à son Église. Pourtant, quand nous sentirons en nous une foi imparfaite, et que nous n'aurons pas la conscience si pure, qu'elle ne nous accuse de beaucoup de vices, si ne nous doit pas empêcher cela que nous ne nous présentions à la sainte table du Seigneur, moyennant qu'au

milieu de cette infirmité nous sentions en notre cœur que, sans hypocrisie et feintise, nous espérons salut de Jésus-Christ et désirons de vivre selon la règle de l'Evangile. Je dis nommément qu'il n'y ait point d'hypocrisie ; car il y en a beaucoup qui se déçoivent par vaines flatteries, se faisant accroire qu'il suffit de condamner leurs vices, combien qu'ils s'y entretiennent toujours, ou bien de se déporter pour un temps, afin d'y retourner incontinent après. Or, la vraie pénitence est ferme et constante ; pourtant, elle nous fait, non pas pour un jour ou une semaine, mais sans fin et sans cesse, batailler contre le mal qui est en nous.

Quand nous sentirons donc en nous une ferme déplaisance et haine de tous vices, procédant de la crainte de Dieu, et un désir de bien vivre afin de complaire à notre Seigneur, nous sommes capables de participer à la Cène, nonobstant les reliques d'infirmité que nous portons en notre chair. Même si nous n'étions infirmes sujets à défiance, et de vie imparfaite, le sacrement ne nous servirait de rien, et eût été chose superflue de l'instituer. Puis donc que c'est un remède que Dieu nous a donné pour subvenir à notre faiblesse, fortifier notre foi, augmenter notre charité, nous avancer en toute sainteté de vie, d'autant plus en devons-nous user, que nous sentons que la maladie nous presse ; tant s'en faut que cela nous en doive empêcher. Car si nous alléguons, pour nous exempter de venir à la Cène, que nous sommes encore débiles en foi ou en intégrité de vie, c'est comme si un homme s'excusait pour ne point prendre de médecine, à cause qu'il serait malade. Voilà donc comme la faiblesse de foi que nous sentons en notre cœur, et les imperfections qui sont en notre vie, nous doivent admonester de venir à la Cène, comme à un remède

singulier pour les corriger. Seulement, que nous n'y venions point vides de foi et repentance. Dont la première est cachée dedans le cœur, et pourtant, il faut que notre conscience nous en rende témoignage devant Dieu. La seconde se manifeste par les œuvres, et pourtant, il faut qu'elle apparaisse aucunement en notre vie.

Quant est du temps d'en user, on ne le peut pas limiter à tous pour certain, car il y a aucunesfois des empêchements particuliers qui excusent l'homme s'il s'en abstient. Et davantage, nous n'avons pas de commandement exprès de contraindre tous chrétiens à en user chacun jour qu'elle leur est présentée. Toutefois, si nous regardons bien la fin à laquelle le Seigneur nous mène, nous connaissons que l'usage en doit être plus fréquent que beaucoup ne l'ont : car d'autant que l'imbécillité nous presse, nous avons métier de nous exercer tant plus souvent en ce qui nous peut et doit servir à nous confirmer en foi et avancer en pureté de vie. Pourtant, cette coutume doit être, en toutes Eglises bien ordonnées, de célébrer souvent la Cène, tant que la capacité du peuple le peut porter ; et un chacun particulier, à son endroit, se doit préparer à la recevoir toutes les fois qu'elle est administrée en la congrégation, sinon qu'il y ait grand empêchement qui le contraigne de s'en abstenir. Combien que nous n'ayons pas commandement exprès qui nous définisse le temps et le jour, il nous doit suffire de connaître l'intention de notre Seigneur être telle que nous en usions souvent, autrement nous ne connaissons pas bien l'utilité qui nous en vient. Les excuses qu'aucuns allèguent au contraire sont trop frivoles. Les uns disent qu'ils ne se trouvent pas dignes, et, sous ombre de cela, s'en abstiennent toute l'année ; les autres ne se contentent pas de re-

garder leur dignité, mais prétendent qu'ils ne pourraient communiquer avec plusieurs qu'ils y voient venir sans se bien préparer. Aucuns aussi pensent que c'est chose superflue d'en user souvent, pource que si nous avons une fois reçu Jésus-Christ, il n'est jà métier de retourner sitôt après à le recevoir. Je demande aux premiers, qui se couvrent de leur indignité, comme leur conscience peut souffrir de demeurer plus d'un an en si pauvre état que de n'oser invoquer Dieu droitement ? Car ils me confesseront que c'est témérité d'invoquer Dieu pour notre père, si nous ne sommes membres de Jésus-Christ ; ce qui ne peut être, que la substance et vérité de la Cène ne soit accomplie en nous. Or, si nous avons la vérité, nous sommes par plus forte raison capables de recevoir le signe. On voit donc que celui qui se veut exempter de recevoir la Cène, comme indigne, se bannit de prier Dieu. Au reste, je n'entends pas de forcer les consciences qui sont tourmentées de quelques scrupules, à ce qu'elles s'ingèrent sans savoir comment, mais plutôt leur conseille d'attendre que le Seigneur les ait délivrées. Semblablement, s'il y a cause légitime qui empêche, je ne nie pas qu'il ne soit loisible de différer ; seulement, je veux montrer que nul ne doit longuement acquiescer en cela, de s'abstenir de la Cène à cause de son indignité, vu qu'en ce faisant il se prive de la communion de l'Eglise, en laquelle gît tout notre bien. Plutôt, qu'il s'efforce de combattre contre tous les empêchements que le diable lui mettra en avant, afin de n'être exclu d'un si grand bien, et conséquemment de toutes les grâces desquelles la privation s'en ensuit. Les seconds ont quelque couleur, pource qu'ils prennent cet argument, à savoir que s'il n'est pas licite de manger le pain commun avec ceux qui se nomment frères et mènent

vie dissolue et méchante. par plus forte raison, il nous faut garder de communiquer avec eux au pain du Seigneur, lequel est sanctifié pour nous représenter et dispenser le corps de Christ. Mais la réponse n'est pas trop difficile : que ce n'est pas l'office d'un chacun particulier de juger et discerner pour admettre ou déchasser qui bon lui semble, vu que cette prérogative appartient à toute l'Eglise en général, ou bien au pasteur, avec les anciens qu'il doit avoir pour lui assister au gouvernement de l'Eglise ; car saint Paul ne commande pas d'examiner les autres, mais qu'un chacun s'examine soi-même. Bien est vrai que notre devoir est d'admonester ceux que nous voyons vivre desordonnément, et s'ils ne vous veulent écouter, d'en avertir le pasteur afin qu'il y procède par autorité ecclésiastique. Mais ce n'est pas le moyen de nous retirer de la compagnie des méchants, en quittant la communion de l'Eglise. Davantage, il adviendra le plus souvent que les crimes ne sont pas si notoires, qu'on puisse venir jusqu'à excommunication ; car combien que le pasteur juge en son cœur quelque homme indigne, toutefois il n'a pas le pouvoir de le prononcer tel et lui interdire la Cène, sinon qu'il le puisse convaincre par jugement ecclésiastique. En tel cas, n'avons autre remède que de prier Dieu qu'il veuille délivrer de plus en plus son Eglise de tous scandales, en attendant le jour dernier, auquel la paille sera pleinement séparée du bon grain. Les troisièmes n'ont nulle apparence de verisimilitude, car ce pain spirituel ne nous est pas donné afin que nous en sou lions du premier coup, mais plutôt afin qu'en ayant eu quelque goût de sa douceur, nous appétions davantage et en usions quand il nous est offert. C'est ce que nous avons ci-dessus exposé, que, cependant que nous conversons en cette vie

mortelle, Jésus-Christ ne nous est jamais communiqué en telle sorte que nos âmes en soient du tout rassasiées, mais nous veut être en nourriture continuelle.

Pour venir au quatrième point principal, le diable sachant que notre Seigneur n'avait rien laissé plus utile à son Eglise que ce saint sacrement, selon sa manière accoutumée s'est efforcé dès le commencement de le contaminer d'erreurs et de superstitions pour en corrompre et détruire le fruit, et n'a cessé de poursuivre cette entreprise jusques à ce qu'il a quasi du tout renversé l'ordonnance du Seigneur, et convertie en mensonge et vanité. Mon intention n'est pas de marquer en quel temps un chacun abus a pris commencement, et en quel temps il a été augmenté ; il me suffira de noter par articles quels erreurs le diable a introduits, desquels il nous faut garder, si nous voulons avoir la Cène du Seigneur en son entier.

Pour le premier, comme ainsi soit que le Seigneur nous ait donné sa Cène afin qu'elle fût distribuée entre nous pour nous tester qu'en communiquant à son corps, nous avons part au sacrifice qu'il a offert en la croix à Dieu son Père pour l'expiation et satisfaction de nos péchés, les hommes, de leur tête, ont inventé au contraire que c'est un sacrifice par lequel nous acquérons la rémission de nos péchés devant Dieu. Cela est un sacrilège qui ne se peut nullement porter ; car si nous ne reconnaissons la mort du Seigneur Jésus comme un sacrifice unique par lequel il nous a réconciliés au Père, effaçant toutes les fautes dont nous étions redevables à son jugement, nous détruisons la vertu d'icelle. Si nous ne confessons Jésus-Christ être le seul sacrificateur, que nous appelons communément prêtre, par l'intercession duquel nous sommes réduits en la grâce du

Père, nous le dépouillons de son honneur et lui faisons grande injure. Puis donc que cette opinion qu'on a tenue de la Cène, que c'était un sacrifice pour acquérir rémission des péchés, déroge à cela, il la faut condamner comme diabolique. Or, qu'elle y déroge, c'est chose trop notoire : car comment accorderait-on ces choses ensemble, que Jésus-Christ en mourant ait offert un sacrifice à son Père, par lequel il nous a, une fois pour toutes, acquis rémission et grâce de toutes nos fautes, et que journellement il faille sacrifier pour obtenir ce qu'on doit chercher en icelle mort seulement ? Cet erreur n'a pas été du premier coup tant extrême, mais petit à petit a pris son accroissement, jusques à ce qu'il est là venu. Il appert que les anciens Pères ont appelé la Cène sacrifice, mais ils rendent la raison, pource que la mort de Jésus-Christ y est représentée ; ainsi leur dire revient là, que ce nom lui est attribué seulement pource qu'elle est mémoire de ce sacrifice unique, auquel nous devons pleinement nous arrêter. Combien que je ne puis bonnement excuser la coutume de l'Eglise ancienne, c'est qu'on figurait, par gestes et manière de faire, une espèce de sacrifice quasi d'une même cérémonie qu'il y avait eu en l'Ancien Testament, excepte qu'au lieu d'une bête brute, on usait du pain pour hostie. Pource que cela approche trop du judaïsme et ne répond pas à l'institution du Seigneur, je ne l'approuve pas ; car en l'Ancien Testament, du temps des figures, le Seigneur avait ordonné telles cérémonies, en attendant que ce sacrifice fût fait en la chair de son Fils bien-aimé, lequel en était l'accomplissement. Depuis qu'il a été parfait, il ne reste plus sinon que nous en recevions la communication, et ainsi c'est chose superflue de le plus figurer, et ainsi porte l'ordre que Jésus-Christ nous a laissé,

non pas que nous offrions ou immolions, mais que nous prenions et mangions ce qui a été offert et immolé. Toutefois, combien qu'il y ait eu quelque infirmité en une telle observation, si n'y avait-il pas une impiété telle qu'elle est depuis survenue ; car on a du tout transféré à la messe ce ce qui était propre à la mort de Christ, c'est de satisfaire à Dieu pour nos dettes, et par ce moyen nous réconcilier à lui. Davantage, l'office de Jésus-Christ a été attribué à ceux qu'on nommait prêtres, c'est de sacrifier à Dieu, et, en sacrifiant, intercéder pour nous acquérir grâce et pardon de nos fautes. Je ne veux pas dissimuler les solutions qu'allèguent en cet endroit les ennemis de vérité : c'est que la messe n'est pas un sacrifice nouveau, mais seulement une application du sacrifice unique dont nous avons parlé. Combien qu'ils colorent un petit leur abomination en parlant ainsi, toutefois ce n'est qu'une pure cavillation, car il n'est pas dit seulement que le sacrifice de Christ est unique, mais qu'il ne doit jamais être réitéré, en tant que l'efficacité en demeure à toujours. Il n'est pas dit que Christ s'est une fois offert au Père, afin que d'autres après fissent la même oblation pour nous appliquer la vertu de son intercession, mais qu'il est entré au sanctuaire céleste, et que là il apparaît pour nous rendre le Père propice par son intercession. Quant est de nous appliquer le mérite de sa mort, afin que nous en sentions le fruit, cela se fait, non pas en la manière qu'on a estimé en l'Eglise papale, mais quand nous recevons le message de l'Evangile, ainsi qu'il nous est testifié par la prédication des ministres, lesquels Dieu a constitués comme ses ambassadeurs, et scellé par les sacrements. L'opinion de tout le peuple a été approuvée par tous leurs docteurs et prélats, qu'en oyant ou faisant dire la messe, on

méritait, par cette dévotion, grâce et justice envers Dieu. Nous disons que pour sentir aucun profit de la Cène, il ne faut rien apporter du nôtre, pour mériter ce que nous cherchons, mais que seulement nous avons à recevoir en foi la grâce qui nous y est présentée, laquelle ne réside pas au sacrement, mais nous renvoie à la croix de Jésus-Christ, comme elle en procède. Voilà donc comment il n'y a rien plus contraire à la vraie intelligence de la Cène, que d'en faire un sacrifice, lequel nous détourne de reconnaître la mort de Christ comme sacrifice unique, duquel la vertu dure à jamais. Cela bien entendu, il apparaîtra que toutes messes, auxquelles il n'y a point de communion telle que le Seigneur l'a instituée, ne sont qu'abomination : car le Seigneur n'a pas ordonné qu'un seul prêtre, après avoir fait son sacrifice, fît son cas à part, mais a voulu que le sacrement fût distribué en l'assemblée, à l'exemple de la première Cène qu'il fît avec ses apôtres. Mais après qu'on a forgé cette maudite opinion, d'icelle, comme d'un gouffre, est sortie cette malheureuse coutume, que le peuple, se contentant d'assister là pour participer au mérite de ce qui s'y fait, s'abstient de la communion, à cause que le prêtre se vante d'offrir son hostie pour tous, et spécialement pour les assistants. Je laisse à parler des abus, qui sont si lourds qu'ils ne sont pas dignes qu'on en fasse mention, comme d'attribuer à chacun saint sa messe, et transférer ce qui est dit de la Cène du Seigneur à saint Guillaume et saint Gauthier : item, d'en faire foire ordinaire pour vendre et acheter, et autres telles vilenies que nous a engendrées le mot de sacrifice.

Le second erreur que le diable a semé, pour corrompre ce saint mystère, a été en forgeant et inventant qu'après les paro-

les prononcées avec intention de consacrer, le pain est transsubstantié au corps de Christ et le vin en son sang. Ce mensonge, premièrement, n'a nul fondement de l'Ecriture, et n'a aucun témoignage de l'Eglise ancienne ; et, qui plus est, ne peut nullement convenir ni subsister avec la parole de Dieu. N'est-ce pas une glose trop contrainte, quand Jésus-Christ, montrant le pain, l'appelle son corps, de dire que la substance du pain est anéantie. et en son lieu survient le corps de Christ ? Mais il n'est jà métier de remettre la chose en doute, vu que la vérité est assez évidente pour réfuter cette absurdité. Je laisse infinis témoignages, tant de l'Ecriture que des anciens Pères, où le sacrement est appelé pain ; seulement je dis que la nature du sacrement requiert cela, que le pain matériel demeure pour signe visible du corps. Car c'est une règle générale pour tous sacrements, que les signes que nous y voyons doivent avoir quelque similitude avec la chose spirituelle qui y est figurée. Comme donc, au baptême, nous avons certitude du lavement intérieur de nos âmes, quand l'eau nous en est donnée pour témoignage, laquelle nettoie nos ordures corporelles, aussi faut-il qu'en la Cène il y ait du pain matériel, pour nous tester que le corps de Christ est notre viande ; car autrement, quelle signification serait-ce que la blancheur nous figurât cela ? Nous voyons donc clairement comme toute la représentation, laquelle nous a voulu donner le Seigneur pour condescendre à notre infirmité, périrait, sinon que vraiment le pain demeurât. Car les paroles dont nous use le Seigneur emportent autant comme qui dirait : Tout ainsi que l'homme est sustenté et entretenu selon le corps en mangeant du pain, ainsi ma chair est la nourriture spirituelle dont les âmes sont vivifiées. Davantage, que deviendrait l'autre similitude que

baille saint Paul ? c'est, comme plusieurs grains de blé sont mêlés ensemble pour faire un pain, ainsi faut-il que nous soyons unis ensemble, puisque nous participons tous d'un pain. S'il n'y avait que la blancheur sans substance, ne serait-ce pas moquerie de parler ainsi ? Pourtant, nous concluons, sans doute, que cette transsubstantiation est invention forgée du diable, pour dépraver la vérité de la Cène.

De cette fantaisie sont sorties, après, plusieurs autres folies. Et plutôt à Dieu qu'il n'y eût que folies, et non pas grosses abominations ! car on a imaginé je ne sais quelle présence locale, et a-t-on pensé que Jésus-Christ, en sa divinité et humanité, était attaché à cette blancheur, sans avoir égard à toutes les absurdités qui s'en ensuivent. Combien que les anciens docteurs sorboniques disputent plus subtilement comme le corps et le sang sont conjoints avec les signes, toutefois on ne peut nier que cette opinion n'ait été reçue des grands et petits en l'Eglise papale, et qu'elle ne soit aujourd'hui cruellement maintenue par feu et par glaive, que Jésus-Christ est contenu sous ces signes, et que là il le faut chercher. Or, pour soutenir cela, il faut confesser, ou que le corps de Christ est sans mesure, ou qu'il peut être en divers lieux ; et, en disant cela, on vient en la fin à ce point, qu'il ne diffère en rien d'un tantôme. De vouloir donc établir une telle présence, par laquelle le corps de Christ fût enclous dedans le signe, ou y soit conjoint localement, c'est non seulement une rêverie, mais un erreur damnable, contrevenant à la gloire de Christ et détruisant ce que nous devons tenir de sa nature humaine. Car l'Ecriture nous enseigne partout que, comme le Seigneur Jésus a pris notre humanité en terre, aussi il l'a exaltée au ciel,

la retirant de condition mortelle, mais non pas en changeant sa nature. Ainsi nous avons deux choses à considérer, quand nous parlons de cette humanité : c'est que nous ne lui ôtions pas la vérité de sa nature, et que nous ne dérogeons rien à sa condition glorieuse. Pour bien observer cela, nous avons à élever toujours nos pensées en haut, pour chercher notre Rédempteur ; car, si nous le voulons abaisser sous les éléments corruptibles de ce monde, outre ce que nous détruisons ce que l'Écriture nous montre de sa nature humaine, nous anéantissons la gloire de son ascension. Pource que plusieurs autres ont traité cette matière amplement, je me déporte de passer outre. Seulement, j'ai voulu noter en passant que d'enclorre Jésus-Christ par fantaisie sous le pain et le vin, ou le conjoindre tellement avec, que notre entendement s'amuse là sans regarder au ciel, c'est une rêverie diabolique. Et aussi, nous en toucherons encore en un autre lieu. Or, cette perverse opinion, après avoir été une fois reçue, a engendré beaucoup d'autres superstitions. Et premièrement cette adoration charnelle, laquelle n'est que pure idolâtrie ; car, de se prosterner devant le pain de la Cène, et là, adorer Jésus-Christ comme s'il y était contenu, c'est en faire une idole, au lieu d'un sacrement. Nous n'avons pas commandement d'adorer, mais de prendre et de manger. Il ne fallait pas donc attenter cela si témérairement. Davantage, cela a été toujours observé en l'Eglise ancienne que, devant que célébrer la Cène, on exhortait solennellement le peuple de lever leurs cœurs en haut, pour dénoter qu'on ne se devait arrêter au signe visible pour bien adorer Jésus-Christ. Mais on n'a que faire de combattre longuement sur ce point, quand la présence et conjonction de la vérité avec le signe, dont nous avons parlé et parlerons ci-après, sera bien enten-

due. D'une même source sont procédées les autres façons superstitieuses, comme de porter en pompe le sacrement par les rues une fois l'an, et lui faire l'autre jour un tabernacle, et, tout au long de l'année, le garder en une armoire pour amuser là le peuple, comme si c'était Dieu. Pource que tout cela, non seulement a été controuvé sans la parole de Dieu, mais aussi est contraire directement à l'institution de la Cène, il doit être rejeté de tous chrétiens.

Nous avons montré dont est venue cette calamité en l'Eglise papale, que le peuple s'abstient de communiquer à la Cène tout au long de l'an, à savoir pource qu'on la tient comme un sacrifice, lequel est offert d'un, au nom de tous. Mais encore, quand il est question d'en user une fois l'année, elle est pauvrement dissipée et comme déchirée en pièces : car au lieu de distribuer au peuple le sacrement du sang, comme porte le commandement du Seigneur, on lui fait accroire qu'il se doit contenter de l'autre moitié. Ainsi les pauvres fidèles sont méchamment fraudes de la grâce que le Seigneur leur avait faite ; car, si ce n'est pas un petit bénéfice que de communiquer au sang du Seigneur pour notre pâture, c'est une trop grande cruauté de le ravir à ceux auxquels il appartient. En cela nous pouvons apercevoir de quelle audace et hardiesse le pape a tyrannisé l'Eglise, après qu'il a une fois occupé la domination. Notre Seigneur, ayant commandé à ses disciples de manger le pain sanctifié en son corps, quand il vient au calice, ne leur dit pas simplement : buvez, mais il ajoute nommément que tous en boivent. Voudrions-nous chose plus claire que cela ? Il dit que nous mangions le pain, sans user de mot universel. Il dit que nous buvions tous du calice. Dont vient cette différence, sinon qu'il a voulu aller au-devant à cette malice du diable ?

Et néanmoins, l'orgueil du pape est tel qu'il ose dire : N'en buvez pas tous. Et afin de montrer qu'il est plus sage que Dieu, il allègue que c'est bien raison que le prêtre ait quelque privilège outre le peuple, pour honorer la dignité sacerdotale, comme si notre Seigneur ne se fût point avisé comment l'un doit être discerné de l'autre. Davantage, il objecte des dangers qui pourraient advenir, si le calice était communément donné à tous, c'est qu'il s'en pourrait aucunesfois répandre quelque goutte, comme si notre Seigneur n'avait point prévu cela. N'est-ce pas arguer Dieu tout apertement qu'il a confondu l'ordre qu'il devait observer, et a mis son peuple en danger sans propos ? Pour montrer qu'il n'y a pas grand inconvénient en cette mutation, il remontre que sous une espèce tout est compris, d'autant que le corps ne peut être divisé du sang ; comme si en vain le Seigneur avait distingué l'un de l'autre, car si on peut laisser derrière l'une des parties comme superflue, ce aurait été folie de les recommander distinctement. Aucuns de ses suppôts, voyant que c'était impudence de maintenir cette abomination, l'ont voulu couvrir autrement : c'est que Jésus-Christ, en instituant le sacrement, ne parlait qu'à ses apôtres, qu'il avait érigés en ordre sacerdotal. Mais que répondront-ils à ce que dit saint Paul, qu'il a baillé à tout le peuple chrétien ce qu'il avait reçu du Seigneur, c'est que chacun mange de ce pain et boive de ce calice ? Et de fait, qui leur a révélé que notre Seigneur donnait à ses apôtres la Cène comme à des prêtres ? car les paroles chantent au contraire, quand il leur commande de faire après à son exemple. Il leur baille donc la règle, laquelle il veut être tenue à toujours en son Eglise, comme aussi elle a été tenue anciennement, jusqu'à ce que Antéchrist, ayant gagné la tyrannie,

a dressé ouvertement les cornes contre Dieu et sa vérité, pour la détruire totalement. Nous voyons donc que c'est une perversité intolérable de diviser ainsi et déchirer le sacrement, séparant les parties que Dieu a conjointes.

Pour faire fin, nous comprendrons sous un article ce qui se pourrait autrement distinguer, c'est que le diable a introduit la manière de célébrer la Cène, sans aucune doctrine, et, au lieu de la doctrine, a substitué force cérémonies, en partie ineptes et de nulle utilité, en partie aussi dangereuses, et dont il s'en est ensuivi beaucoup de mal; tellement que la messe, laquelle on tient pour Cène en l'Eglise papale, pour la bien définir n'est qu'une pure singerie et batelerie. Je l'appelle singerie, pource qu'on veut là contre-faire la Cène du Seigneur, sans raison, comme un singe, inconsidérément et sans discrétion, ensuit ce qu'il voit faire. Que ainsi soit, le principal que le Seigneur nous a recommandé est de célébrer ce mystère avec vraie intelligence. Il s'ensuit donc que la substance gît en la doctrine; icelle ôtée, ce n'est plus qu'une cérémonie froide et sans efficace. Cela non seulement est montré par l'Ecriture, mais aussi testifié par les canons du pape, en une sentence alléguée de saint Augustin, où il demande que c'est que l'eau du baptême sans la parole, sinon un élément corruptible; et la parole, non pas d'autant qu'elle est prononcée, mais entendue. Il signifie en cela que les sacrements prennent leur vertu de la parole, quand elle est prêchée intelligiblement; sans cela, qu'ils ne sont pas dignes qu'on les nomme sacrements. Or, tant s'en faut qu'il y ait doctrine intelligible en la messe, qu'au contraire on estime tout le mystère être gâté, sinon que tout soit fait et dit en cachette, à ce qu'on n'y entende rien. Pourtant leur consé-

cration n'est qu'une espèce de sorcellerie, vu qu'à la manière des sorciers, en murmurant et faisant beaucoup de signes, ils pensent contraindre Jésus-Christ de descendre entre leurs mains. Nous voyons donc comme la messe, étant ainsi ordonnée, qu'elle est une profanation évidente de la Cène de Christ, plutôt qu'observation d'icelle, et que la propre et principale substance de la Cène y défaut, qui est que le mystère soit bien expliqué au peuple, et les promesses clairement récitées; non pas qu'un prêtre murmure tout bas à part sans sens ni raison. Je l'appelle aussi une bateellerie, à cause que les fatras et mines qu'on y fait conviennent plutôt à une farce qu'à un tel mystère, comme est la sacrée Cène du Seigneur. Bien est vrai que les sacrifices, en l'Ancien Testament, se faisaient avec plusieurs ornements et cérémonies. Mais, pource qu'il y avait bonne signification, et que le tout était propre à instruire et à exercer le peuple en piété, il y a bien à dire qu'elles fussent semblables à celles dont on use maintenant, lesquelles ne servent de rien, sinon d'amuser le peuple sans nulle utilité. Pource que les messateurs allèguent cet exemple du vieil Testament, pour défendre leurs cérémonies, nous avons à noter quelle différence il y a entre ce qu'ils font et ce que Dieu avait commandé au peuple d'Israël de faire. Quand il n'y aurait que cela, que ce qu'on observait lors était fondé sur le commandement du Seigneur, et au contraire, toutes leurs frivoles n'ont nul fondement que des hommes, encore y aurait-il grosse dissimilitude. Mais nous avons bien davantage pour les réprover, car ce n'est pas sans cause que notre Seigneur avait ordonné telle forme pour un temps, afin qu'elle prît fin et fût abrogée quelque fois. Car pource qu'il n'avait encore point donné si grand'clarté de doctrine, il voulait

que ce peuple-là fût exercité en plus de figures, pour récompenser ce qui défaillait en autre endroit. Mais depuis que Jésus-Christ a été manifesté en chair, lors, d'autant plus que la doctrine a été éclaircie, les figures ont été diminuées. Puis donc que nous avons le corps, il nous faut délaisser les ombres; car si nous voulons remettre sus les cérémonies qui sont abolies, c'est refaire le voïe du temple que Jésus-Christ a rompu par sa mort, et obscurcir d'autant la clarté de son Evangile. Ainsi nous voyons qu'une telle multitude de cérémonies en la messe est une forme de juiverie, pleinement contraire à la chrétienté. Je n'entends pas de réprover les cérémonies, lesquelles servent à l'honnêteté et ordre public, et augmentent la révérence du sacrement, moyennant qu'elles fussent sobres et convenables. Mais un tel abîme sans fin et mesure n'est nullement tolérable, vu même qu'il a engendré mille superstitions et a mis le peuple comme en stupidité, sans apporter aucune édification.

De cela on peut aussi voir le différend que doivent avoir avec les papistes ceux à qui Dieu a donné intelligence de sa vérité. Pour le premier, ils ne douteront pas que ce ne soit un sacrilège abominable de réputer que la messe soit un sacrifice, par lequel la rémission des pechés nous soit acquise; ou bien que le prêtre soit comme médiateur pour appliquer le mérite de la mort et passion de Christ à ceux qui achèteront sa messe, ou y assisteront, ou y auront dévotion. Mais au contraire, ils auront pour conclu que la mort et passion du Seigneur est le sacrifice unique par lequel il a été satisfait à l'ire de Dieu, et justice perpétuelle nous a été acquise; et après, que le Seigneur Jésus est entré au sanctuaire céleste, afin d'apparaître là pour nous, et intercéder avec la vertu de son sacrifice. Au reste, ils concéderont bien que le

fruit d'icelle mort nous est communiqué en la Cène, non point par le mérite de l'œuvre, mais à cause des promesses qui nous y sont données, moyennant que nous les recevions en foi. Secondement, ils ne doivent nullement accorder que le pain soit transsubstantié au corps de Jésus-Christ, ni le vin en son sang, mais doivent persister en cela, que les signes visibles retiennent leur vraie substance pour nous représenter la vérité spirituelle dont nous avons parlé. Tiercement, jaçoit qu'ils doivent tenir pour certain que le Seigneur nous donne en la Cène ce qu'il nous y figure, et, par ainsi, que nous y recevons vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, néanmoins ils ne le chercheront pas comme enclos sous le pain ou attaché localement au signe visible ; tant s'en faut qu'ils adorent le sacrement, mais ils élèveront plutôt leurs entendements et leurs cœurs en haut, tant pour recevoir Jésus-Christ que pour l'adorer. De là viendra qu'ils mépriseront et condamneront pour idolâtrie toutes ces façons superstitieuses, tant de porter le sacrement en pompe et procession, que de lui construire des tabernacles pour le faire adorer. Car les promesses de notre Seigneur ne s'étendent pas outre l'usage qu'il nous en a laissé. Après, ils tiendront que priver le peuple d'une des parties du sacrement, à savoir du calice, c'est violer et corrompre l'ordonnance du Seigneur, et que pour la bien observer, il est nécessaire de distribuer entièrement l'un et l'autre. Finalement, ils réputeront que c'est une superfluité, non seulement inutile, mais aussi dangereuse et mal convenable à la chrétienté, d'user de tant de cérémonies prises des Juifs, outre la simplicité que les apôtres nous ont laissée ; et que c'est encore plus grand'perversité de célébrer la Cène par mines et je ne sais quelles bateleries, sans que la doctrine

y soit récitée, mais plutôt y est ensevelie, comme si la Cène était une espèce d'art magique.

Pour faire fin, il est temps de venir au dernier point principal. C'est de la contention qui a été débattue de notre temps, touchant cette matière. Or, pource qu'elle a été malheureuse, comme le diable, sans doute, l'a suscitée pour empêcher, voire même du tout rompre le cours de l'Evangile, je désirerais que la mémoire en fût du tout abolie; tant s'en faut que je me délecte à en faire un long récit. Néanmoins, pource que je vois beaucoup de bonnes consciences troublées, pource qu'elles ne savent de quel côté se tourner, j'en dirai, en bref, ce qui me semblera avis être nécessaire pour leur montrer comment elles se doivent résoudre. Premièrement, je prie au nom de Dieu tous fideles de ne se point trop scandaliser de ce qu'un si grand différend a été ému entre ceux qui devaient être comme capitaines pour remettre la vérité en lumière; car ce n'est pas chose nouvelle que le Seigneur permette ses serviteurs en quelque ignorance, et souffre qu'ils aient débat les uns contre les autres, non pas pour les délaisser là toujours, mais seulement à un temps, afin de les humilier. Et de fait, si tout fût venu à souhait jusques à maintenant, sans aucun destourbier, les hommes se fussent possible méconnus, ou la grâce de Dieu eût été moins connue qu'il n'appartenait. Ainsi le Seigneur a voulu ôter toute matière de gloire aux hommes, afin d'être seul glorifié. Davantage, si nous considérons en quel abîme de ténèbres le monde était quand ceux qui ont ému cette controverse ont commencé de nous réduire à la vérité, nous ne nous émerveillerons point de ce qu'ils n'ont pas tout connu du commencement. C'est plutôt miracle que notre Seigneur, en si petit de temps, les

a tellement illuminés qu'ils ont pu ainsi sortir de cette fange d'erreurs, et en retirer les autres, en laquelle on avait été plongé si longtemps. Mais il n'est rien meilleur que de réciter comment la chose est allée, pource que de là il apparaîtra qu'on n'a point si grande occasion de se scandaliser en cet endroit, tant qu'on pense communément.

Quand Luther commença à enseigner, il traitait en telle sorte la matière de la Cène que, touchant la présence corporelle de Christ, il semblait avis qu'il la laissât telle que le monde la concevait pour lors, car, en condamnant la transsubstantiation, il disait le pain être le corps de Christ, d'autant qu'il était uni avec. Outre plus, il ajoutait des similitudes, lesquelles étaient un peu dures et rudes. Mais il le faisait comme par contrainte, pource qu'il ne pouvait autrement expliquer son intention, car il est difficile de donner à entendre une chose si haute, sinon en usant de quelque impropriété.

D'autre part, se levèrent Zvingle et Æcolampade, lesquels, considérant l'abus et tromperie que le diable avait mis sus en établissant une telle présence charnelle de Christ, qu'on avait enseignée et tenue plus de six cents ans, pensèrent qu'il n'était pas licite de dissimuler ; même puisque cela emportait une idolâtrie exécrationnable, en ce que Jésus-Christ y était adoré comme enclos sous le pain. Or, pource qu'il était fort difficile d'ôter cette opinion enracinée si longtemps au cœur des hommes, ils appliquèrent tout leur entendement à crier à l'encontre, remontrant combien c'était une lourde faute de ne reconnaître point ce qui est tant testifié en l'Écriture, touchant l'ascension de Jésus-Christ, et qu'il a été reçu en son humanité au ciel, là où il demeurera jusques à ce qu'il descende pour juger le monde.

Cependant qu'ils s'amusaient à ce point, ils oubliaient de montrer quelle présence de Jésus-Christ on doit croire en la Cène, et quelle communication de son corps et de son sang on y reçoit. Tellement que Luther pensait qu'ils ne voulussent laisser autre chose que les signes nus, sans leur substance spirituelle. Ainsi il commença à leur résister en barbe, jusqu'à les dénoncer pour hérétiques. Depuis que la contention fut une fois commencée, elle s'enflamba toujours avec le temps, et ainsi a été menée trop amèrement par l'espace de quinze ans ou environ, sans que jamais les uns aient voulu écouter les autres d'un cœur paisible. Car, combien qu'ils aient une fois conféré ensemble, néanmoins, il y avait telle aliénation, qu'ils s'en retournèrent sans aucun accord. Même, au lieu d'approcher de quelque bon appointement, ils se sont toujours recules de plus en plus, ne regardant autre chose qu'à défendre leur sentence, et confuter tout ce qui était au contraire. Nous avons donc en quoi Luther a failli de son côté, et en quoi Écolampade et Zwingle ont failli du leur. C'était, du commencement, l'office de Luther d'admonester qu'il n'entendait pas établir une telle présence locale que les papistes la songent ; item, de protester qu'il ne voulait pas faire adorer le sacrement au lieu de Dieu ; tiercement, de s'abstenir de ces similitudes tant rudes et difficiles à concevoir, ou en user modérément, les interprétant en sorte qu'elles ne pussent engendrer nul scandale. Depuis le débat emu, il a excédé mesure, tant en déclarant son opinion, comme en blâmant les autres avec une amertume de parole trop rigoureuse : car au lieu de l'exposer en telle sorte qu'on pût recevoir sa sentence, selon sa véhémence accoutumée, pour impugner les contredisants, il a usé de formes hyperboliques de parler, les-

quelles étaient bien dures à porter à ceux qui autrement n'étaient pas fort disposés à croire à son dire. Les autres ont offensé aussi, en ce qu'ils se sont tellement acharnés à crier contre l'opinion superstitieuse et fantastique des papistes, touchant la présence locale du corps de Jésus-Christ dedans le sacrement, et l'adoration perverse qui s'en ensuivait, qu'ils se sont plus efforcés de ruiner le mal que d'édifier le bien ; car, combien qu'ils n'aient pas nié la vérité, toutefois ils ne l'ont pas enseignée si clairement qu'ils devaient. J'entends qu'en mettant trop grand'peine à maintenir que le pain et le vin sont nommés corps et sang de Christ, à cause qu'ils en sont signes, ils n'ont pas regardé d'ajouter qu'ils sont tellement signes que la vérité est conjointe avec ; et ainsi, protester qu'ils ne prétendaient nullement d'obscurcir la vraie communion que nous donne le Seigneur en son corps et son sang par ce sacrement.

L'une partie et l'autre a failli en n'ayant point la patience de s'entr'écouter, afin de suivre la vérité sans affection, où elle seroit trouvée. Néanmoins, si ne devons-nous pas laisser de penser quel est notre devoir : c'est de n'oublier les grâces que notre Seigneur leur a faites, et les biens qu'il nous a distribués par leurs mains et par leur moyen ; car si nous ne sommes point ingrats et méconnaissants de ce que nous leur devons, nous leur pourrons bien pardonner cela et davantage, sans les blâmer ni diffamer. Bref, puisque nous les voyons avoir été et être encore en partie de vie sainte et savoir excellent, et de zèle singulier à édifier l'Eglise, nous en devons toujours juger et parler avec modestie et révérence ; même, puisqu'il a plu en la fin à notre bon Dieu, après les avoir ainsi humiliés, de mettre fin à cette malheureuse disceptation, ou, pour le moins, de

l'apaiser, en attendant qu'elle soit du tout décidée. Je dis cela pource qu'il n'y a point encore eu de formulaire publié, où fût arrêtée la concorde, comme il en serait bien métier. Mais ce sera quand il plaira à Dieu d'assembler en un lieu tous ceux qui ont à le composer. Cependant il nous doit suffire qu'il y a fraternité et communion entre les Eglises, et que tous accordent, en tant qu'il est nécessaire pour convenir ensemble, selon commandement de Dieu. Nous confessons donc tous d'une bouche, qu'en recevant en foi le sacrement, selon l'ordonnance du Seigneur, nous sommes vraiment faits participants de la propre substance du corps et du sang de Jesus-Christ. Comment cela se fait, les uns le peuvent mieux déduire et plus clairement exposer que les autres. Tant y a que, d'une part, il nous faut, pour exclure toutes fantaisies charnelles, elever les cœurs en haut au ciel, ne pensant pas que le Seigneur Jesus soit abaissé jusque-là, d'être enelos sous quelques elements corruptibles. D'autre part, pour ne point amoindrir l'efficace de ce saint mystère, il nous faut penser que cela se fait par la vertu secrète et miraculeuse de Dieu, et que l'esprit de Dieu est le lien de cette participation, pour laquelle cause elle est appelée spirituelle.

AVERTISSEMENT

TRÈS UTILE

DU GRAND PROFIT QU' I REVIENDRAIT A LA CHRETIENTÉ

S' IL SE FAISAIT INVENTAIRE

DE TOUS LES CORPS SAINTS ET RELIQUES

QUI SONT

TANT EN ITALIE QU' EN FRANCE, ALLEMAGNE, ESPAGNE

ET AUTRES ROYAUMES ET PAYS.

PAR M. DE LAUNAY, SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, DES BEAUX-ARTS, ET DE L'INSTITUT
NATIONAL DES ÉPIQUES, DES ÉPIQUES, DES ÉPIQUES,

DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, DES BEAUX-ARTS, ET DE L'INSTITUT
NATIONAL DES ÉPIQUES, DES ÉPIQUES, DES ÉPIQUES,

DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES, DES BEAUX-ARTS, ET DE L'INSTITUT
NATIONAL DES ÉPIQUES, DES ÉPIQUES, DES ÉPIQUES,

INTRODUCTION

On s'étonnera peut-être de voir figurer dans ce recueil cette œuvre de Calvin d'un caractère si spécial. En l'omettant il manquerait quelque chose à cette publication. En effet, le traité des reliques représente ici le genre polémique. La matière même prêtait à des plaisanteries. On remarquera le ton sérieux qui règne d'un bout à l'autre du traité. La pensée dominante de l'auteur est d'édifier en éclairant les esprits de ses lecteurs ; les arguments qu'il avance pour montrer l'absurdité des reliques du Christ, de la Vierge et des Saints sont tous logiques. Nous retrouvons ici la manière du Réformateur : quel que soit le sujet auquel il s'applique, il le fait avec conscience, en conservant toujours et partout la préoccupation supérieure du soin des âmes. Ce n'est donc pas seulement pour sa valeur littéraire, ou comme curiosité que nous reproduisons ce célèbre traité ; ce n'est pas davantage dans un but de polémique confessionnelle, c'est pour montrer en un genre moins connu la vaste érudition de Calvin.

Le Traité des reliques parut pour la première fois en 1543, à Genève, dans l'officine de J. Girard. Le succès dut être grand, puisque, dès l'année suivante, l'éditeur en donnait une nouvelle édition. En 1548, le traité fut traduit en latin, ce qui lui assurait une publicité européenne. D'après M. Théophile Dufour, l'opuscule fut réimprimé au moins dix fois en français, de 1544 à 1611, et cinq fois en latin, de 1552 à 1667. Au XIX^e siècle, quatre

éditions en ont été faites : la première, en 1822, dans le *Dictionnaire critique des reliques*, de Collin de Plancy ; la seconde, en 1842, dans les *Œuvres françaises de Calvin*, publiées par le bibliophile Jacob ; la troisième, à Genève, en 1863, par MM. Gustave Revilliod et Fick ; la quatrième, en 1867, dans le tome VI des *Opera Calvini*.

Traduit en allemand dès 1557, il fut réédité dix fois jusqu'en 1622. En 1583, il parut en hollandais ; en anglais, dès 1561, 1562, et plus récemment en 1854 et 1870. L'énumération de ces nombreuses éditions suffit pour montrer l'importance de l'ouvrage.

On remarquera que, partout où nous avons pu identifier avec certitude les localités citées par Calvin, nous avons adopté les formes modernes ; ailleurs, nous avons dû conserver la forme archaïque du texte de Calvin.

Il est intéressant de rappeler qu'au moyen âge un autre Picard, Guibert, abbé de Nogent-sous-Coucy, ami du célèbre Anselme de Cantorbéry, avait composé, vers l'an 1119, un remarquable « traité des reliques » intitulé : *De Pignoribus sanctorum*, dont le texte est réimprimé dans la *Patrologie latine* de Migne, au tome CLVI.

L'œuvre de Guibert a été analysée et commentée par M. Abel Lefranc dans un mémoire qui fait partie des *Études d'histoire du moyen âge offertes à Gabriel Monod* (Paris, 1896). M. Lefranc a été frappé des nombreuses ressemblances qu'offre le *De Pignoribus* avec le *Traité des reliques* : « Au fond, dit-il (p. 305), le point de vue est le même et souvent aussi l'argumentation se ressemble étrangement, bien qu'aucun rapport ne puisse être établi entre les deux traités, puisque celui du moine était demeuré manuscrit et qu'il n'en existait très probablement qu'un seul exemplaire. Ces deux hommes, si éloignés par le temps, se sont ainsi rencontrés sur le terrain de la critique historique, se fondant sur les mêmes invraisemblances, usant des mêmes autorités, citant les mêmes textes et les mêmes reliques ; et ce n'est pas le moindre titre de gloire de Guibert que d'avoir, plus de quatre siècles avant la Renaissance, prononcé des jugements que la puissante logique d'un Calvin n'a point dédaigné d'établir à nouveau. »

TRAITÉ DES RELIQUES

Saint Augustin, au livre qu'il a intitulé *Du labeur des Moines*, se complaignant d'aucuns porteurs de rogatons, qui déjà de son temps exerçaient foire vilaine et deshonnête, portant çà et là des reliques de martyrs, ajoute, « voire si ce sont reliques de martyrs. » Par lequel mot il signifie que dès lors il se commettait de l'abus et tromperie, en faisant accroire au simple peuple que des os recueillis çà et là étaient os de saints. Puisque l'origine de cet abus est si ancienne, il ne faut douter qu'il n'ait bien été multiplié cependant par si long temps : même, vu que le monde s'est merveilleusement corrompu depuis ce temps-là, et qu'il est décliné toujours en empirant, jusqu'à ce qu'il est venu en l'extrémité où nous le voyons.

Or, le premier vice, et comme la racine du mal, a été qu'au lieu de chercher Jésus-Christ en sa parole, en ses sacrements et en ses grâces spirituelles, le monde, selon sa coutume, s'est amusé à ses robes, chemises et drapeaux ; et en ce faisant a laissé le principal, pour suivre l'accessoire. Semblablement a-t-il fait des apôtres, martyrs et autres saints. Car au lieu de méditer leur vie, pour suivre leur

exemple, il a mis toute son étude à contempler et tenir comme en trésor leurs os, chemises, ceintures, bonnets, et semblables fatras.

Je sais bien que cela a quelque espèce et couleur de bonne dévotion et zèle, quand on allègue qu'on garde les reliques de Jésus-Christ pour l'honneur qu'on lui porte, et pour en avoir meilleure mémoire, et pareillement des saints; mais il fallait considérer ce que dit saint Paul, que tout service de Dieu inventé en la tête de l'homme, quelque apparence de sagesse qu'il ait, n'est que vanité et folie, s'il n'a meilleur fondement et plus certain que notre semblant. Outre plus, il fallait contre-peser le profit qui en peut venir, avec le danger; et en ce faisant, il se fût trouvé que c'était une chose bien peu utile, ou du tout superflue et frivole, que d'avoir ainsi des reliquaires; au contraire, qu'il est bien difficile, ou du tout impossible, que de là on ne décline petit à petit à idolâtrie. Car on ne se peut tenir de les regarder et manier sans les honorer; et en les honorant, il n'y a nulle mesure que incontinent on ne leur attribue l'honneur qui était dû à Jésus-Christ. Ainsi, pour dire en bref ce qui en est, la convoitise d'avoir des reliques n'est quasi jamais sans superstition, et, qui pis est, elle est mère d'idolâtrie, laquelle est ordinairement conjointe avec.

Chacun confesse que ce qui a ému notre Seigneur à cacher le corps de Moïse a été de peur que le peuple d'Israël n'en abusât en l'adorant. Or, il convient étendre ce qui a été fait en un saint à tous les autres, vu que c'est une même raison. Mais encore que nous laissions là les saints, avisons que dit saint Paul de Jésus-Christ même. Car il proteste de ne le connaître plus selon la chair, après sa résurrection, admonestant par ces mots que tout ce qui est charnel en

Jésus-Christ se doit oublier et mettre en arrière, afin d'employer et mettre toute notre affection à le chercher et posséder selon l'esprit. Maintenant donc, de prétendre que c'est une belle chose d'avoir quelque mémorial, tant de lui que des saints, pour nous inciter à dévotion, qu'est-ce sinon une fausse couverture pour farder notre folle cupidité, qui n'est fondée en nulle raison ? Et même quand il semblerait avis que cette raison fût suffisante, puisqu'elle répugne apertement à ce que le Saint-Esprit a prononcé par la bouche de saint Paul, que voulons-nous plus ?

Combien qu'il n'est ja métier de faire longue dispute sur ce point, à savoir s'il est bon ou mauvais d'avoir des reliques, pour les garder seulement comme choses précieuses, sans les adorer. Car, ainsi que nous avons dit, l'expérience montre que l'un n'est presque jamais sans l'autre. Il est bien vrai que saint Ambroise, parlant d'Hélène, mère de Constantin, empereur, laquelle avec grand'peine et gros dépens chercha la croix de notre Seigneur, dit qu'elle n'adora sinon le Seigneur qui y avait pendu, et non pas le bois ; mais c'est une chose bien rare d'avoir le cœur adonné à quelques reliques que ce soit, qu'on ne se contamine et pollue quand et quand de quelque superstition. Je confesse qu'on ne vient pas du premier coup à idolâtrie manifeste ; mais petit à petit on vient d'un abus à l'autre, jusqu'à ce qu'on trébuche en l'extrémité. Tant y a que le peuple qui se dit chrétien en est venu jusque-là, qu'il a pleinement idolâtré en cet endroit, autant que firent jamais païens. Car on s'est prosterné et agenouillé devant les reliques, tout ainsi que devant Dieu ; on leur a allumé torches et chandelles en signe d'hommage ; on y a mis sa fiance ; on a là eu son recours, comme si la vertu et la grâce de Dieu y eût

été enclose. Si l'idolâtrie n'est sinon transférer l'honneur de Dieu ailleurs, nierons-nous que cela ne soit idolâtrie? Et ne faut excuser que ce a été un zèle désordonné de quelques rudes et idiots, ou de simples femmes. Car ce a été un désordre général, approuvé de ceux qui avaient le gouvernement et conduite de l'Eglise: et même on a colloqué les os des morts et toutes autres reliques sur le grand autel, au lieu le plus haut et le plus éminent, pour les faire adorer plus authentiquement. Voilà donc comme la folle curiosité qu'on a eue du commencement à faire trésor de reliques est venue en cette abomination toute ouverte, que non seulement on s'est détourné du tout de Dieu, pour s'amuser à choses corruptibles et vaines, mais que, par sacrilège exécration, on a adoré les créatures mortes et insensibles, au lieu du seul Dieu vivant.

Or, comme un mal n'est jamais seul qu'il n'en attire un autre, cette malheurté est survenue depuis qu'on a reçu pour reliques, tant de Jésus-Christ que de ses saints, je ne sais quelles ordures où il n'y a ni raison ni propos; et que le monde a été si aveuglé que, quelque titre qu'on imposât à chacun fatras qu'on lui présentait, il l'a reçu sans jugement ni inquisition aucune. Ainsi, quelques os d'âne ou de chien, que le premier moqueur ait voulu mettre en avant pour os de martyr, on n'a point fait difficulté de les recevoir bien dévotement. Autant en a-t-il été de tout le reste, comme il sera traité ci-après. De ma part, je ne doute pas que ce n'ait été une juste punition de Dieu. Car puisque le monde était enragé après les reliques, pour en abuser en superstition perverse, c'était bien raison que Dieu permît que après un mensonge un autre survînt. C'est ainsi qu'il a accoutumé de se venger du déshonneur qui est fait à son nom, quand

on transporte sa gloire ailleurs. Pourtant, ce qu'il y a tant de fausses reliques et controuvées partout, cela n'est venu d'autre cause, sinon que Dieu a permis que le monde fût doublement trompé et déçu, puisqu'il aimait tromperie et mensonge. C'était l'office des chrétiens de laisser les corps des saints en leur sépulcre, pour obéir à cette sentence universelle que tout homme est poudre et retournera en poudre : non pas de les élever en pompe et somptuosité, pour faire une résurrection devant le temps. Cela n'a pas été entendu, mais au contraire, contre l'ordonnance de Dieu, on a déterré les corps des fidèles pour les magnifier en gloire, au lieu qu'ils devaient être en leur couche et lieu de repos, en attendant le dernier jour. On a appeté de les avoir, et a-t-on là mis sa fiance ; on les a adorés, on leur a fait tous signes de révérence. Et qu'en est-il advenu ? Le diable, voyant telle stupidité, ne s'est point tenu content d'avoir déçu le monde en une sorte, mais a mis en avant cette autre déception de donner titre de reliques des saints à ce qui était du tout profane. Et Dieu, par sa vengeance, a ôté sens et esprit aux incrédules, tellement que, sans enquerir plus outre, ils ont accepté tout ce qu'on leur présentait, sans distinguer entre le blanc ou le noir.

Or, pour le présent, mon intention n'est pas de traiter quelle àbomination c'est d'abuser des reliques, tant de notre Seigneur Jésus que des saints, en telle sorte qu'on a fait jusqu'à cette heure, et comme on fait en la plupart de la chrétienté, car il faudrait un livre propre pour déduire cette matière. Mais pource que c'est une chose notoire, que la plupart des reliques qu'on montre partout sont fausses, et ont été mises en avant par moqueurs, qui ont impudemment abusé le pauvre monde, je me suis avisé d'en dire

quelque chose, afin de donner occasion à un chacun d'y penser et y prendre garde. Car, quelquefois nous approuvons une chose à l'étourdie, d'autant que notre esprit est préoccupé, tellement que nous ne prenons de loisir d'examiner ce qui en est, pour asseoir bon et droit jugement, et ainsi nous faillons par faute d'avis. Mais quand on nous avertit, nous commençons à y penser, et sommes tout ébahis comme nous avons été si faciles et légers à croire ce qui n'était nullement probable. Ainsi en est-il advenu en cet endroit; car par faute d'avertissement, chacun étant préoccupé de ce qu'il oit dire «voilà le corps d'un tel saint, voilà ses souliers, voilà ses chausses», se laisse persuader qu'ainsi est. Mais quand j'aurai remontré évidemment la fraude qui s'y commet, quiconque aura un petit de prudence et raison ouvrira lors les yeux, et se mettra à considérer ce que jamais ne lui était venu en pensée.

Combien que je ne puis pas faire en ce livret ce que je voudrais bien, car il serait besoin d'avoir registres de toutes parts, pour savoir quelles reliques on dit qu'il y a en chacun lieu, afin d'en faire comparaison. Et lors on connaîtrait que chacun apôtre aurait plus de quatre corps, et chacun saint pour le moins deux ou trois; autant en serait-il de tout le reste. Bref, quand on aurait amassé un tel monceau, il n'y aurait celui qui ne fût étonné, voyant la moquerie tant sotte et lourde, laquelle néanmoins a pu aveugler toute la terre. Je pensais que puisqu'il n'y a si petite église cathédrale qui n'ait comme une fourmilière d'ossements et autres tels menus fatras, que serait-ce si on assemblait toute la multitude de deux ou trois mille évêchés, de vingt ou trente mille abbayes, de plus de quarante mille couvents, de tant d'églises parochiales et de

chapelles ? Mais encore le principal serait de les visiter, et non pas nommer seulement ; car on ne les connaît point toutes à nommer. En cette ville on avait, ce disait-on, le temps passé, un bras de saint Antoine : quand il était enchâssé, on le baisait et adorait ; quand on le mit en avant, on trouva que c'était le membre d'un cerf. Il y avait au grand autel de la cervelle de saint Pierre. Pendant qu'elle était enchâssée, on n'en faisait nul doute, car ce eût été un blasphème de ne s'en fier au billet. Mais quand on éplucha le nid et on y regarda de plus près, on trouva que c'était une pierre d'éponge. Je pourrais réciter beaucoup de semblables exemples, mais ceux-ci suffiront pour donner à entendre combien on découvrirait d'ordure, si on faisait une fois une bonne visitation universelle de toutes les reliques d'Europe ; voire avec prudence, pour savoir discerner. Car plusieurs, en regardant un reliquaire, ferment les yeux par superstition ; afin, en voyant, de ne voir goutte, c'est-à-dire qu'ils n'osent pas jeter l'œil à bon escient pour considérer ce que c'est. Ainsi que plusieurs, qui se vantent d'avoir vu le corps de saint Claude tout entier, ou d'un autre saint, n'ont jamais eu cette hardiesse de lever la vue pour regarder que c'était. Mais celui qui aurait la liberté de voir le secret, et l'audace d'en user, en saurait bien à dire autrement. Autant en est-il de la tête de la Madeleine qu'on montre près de Marseille, avec le morceau de pâte ou de cire attaché sur l'œil. On en fait un trésor, comme si c'était un dieu descendu du ciel. Mais si on en faisait l'examen, on trouverait clairement la fourbe.

Ce serait donc une chose à désirer que d'avoir certitude de toutes les fariboles qu'on tient çà et là pour reliques, ou bien au moins d'en avoir un registre et dénombrement.

pour montrer combien il y en a de fausses. Mais puisqu'il n'est possible de ce faire, je souhaiterais d'avoir seulement l'inventaire de dix ou douze villes, comme de Paris, Toulouse, Reims et Poitiers. Quand je n'aurais que cela, si verrait-on encore de merveilleuses garennes, ou pour le moins ce serait une boutique bien contuse. Et est un souhait que j'ai accoutumé de faire souvent, que de pouvoir recouvrer un tel repertoire. Toutefois, pource que cela me serait aussi par trop difficile, j'ai pense à la fin qu'il valait mieux donner ce petit avertissement qui s'ensuit, afin de réveiller ceux qui dorment et les faire penser que ce peut être du total, quand en une bien petite portion il se trouve tant à redire. J'entends quand on aura trouve tant de mensonge en ce que je nommerai de reliquaires, qui n'est pas à peu près la millième partie de ce qui s'en montre, que pourra-t-on estimer du reste? Davantage, s'il appert que celles qu'on a tenues pour les plus certaines aient été frauduleusement controuvées, que pourra-t-on penser des plus douteuses?

Et plût à Dieu que les princes chrétiens pensassent un petit à cela, car leur office serait de ne permettre point leurs pauvres sujets être ainsi séduits, non seulement par fausse doctrine, mais visiblement en leur faisant accroire que vessies de béliet sont lanternes, comme dit le proverbe. Car ils auront à rendre compte à Dieu de leur dissimulation, s'ils se taisent en le voyant, et leur sera une faute bien chèrement vendue, que d'avoir permis qu'on se moquât de Dieu, où ils y pouvaient donner remède. Quoi qu'il en soit, j'espère que ce petit traité servira à tous, donnant occasion à un chacun de penser en son endroit à ce que le titre porte. C'est que si on avait un rôle de toutes les

reliques du monde, qu'on verrait clairement combien on aurait été aveuglé par ci-devant, et quelles ténèbres et stupidité il y aurait eu par toute la terre.

Commençons donc par Jésus-Christ duquel, pource qu'on ne pouvait dire qu'on eût le corps naturel, (car du corps miraculeux ils ont bien trouvé la façon de le forger, voire en tel nombre, et toutes et quantes fois que bon leur semblerait), on a amassé, au lieu, mille autres fratries pour suppléer ce défaut. Combien encore qu'on n'a point laissé échapper le corps de Jésus-Christ sans en retenir quelque lopin. Car outre les dents et les cheveux, l'abbaye de Charroux, au diocèse de Poitiers, se vante d'avoir le prépuce, c'est-à-dire la peau qui lui fut coupée à la circoncision. Je vous prie, dont est-ce que leur est venue cette peau? L'évangéliste saint Luc récite bien que notre Seigneur Jésus a été circoncis, mais que la peau ait été serrée pour la réserver en relique, il n'en fait point de mention. Toutes les histoires anciennes n'en disent mot. Et par l'espace de cinq cents ans il n'en a jamais été parlé en l'Eglise chrétienne. Où est-ce donc qu'elle était cachée, pour la retrouver si soudainement? Davantage, comment eût-elle volé jusqu'à Charroux? Mais pour l'approuver ils disent qu'il en est tombé quelques gouttes de sang. Cela est leur dire, qui aurait métier de probation. Par quoi on voit bien que ce n'est qu'une moquerie. Toutefois, encore que nous leur concédions que la peau qui fut coupée à Jésus-Christ ait été gardée et qu'elle puisse être ou là, ou ailleurs, que dirons-nous du prépuce qui se montre à Rome, à Saint-Jean de Latran? Il est certain que jamais il n'y en a eu qu'un. Il ne peut donc être à Rome et à Charroux tout ensemble. Ainsi voilà une fausseté toute manifeste.

Il y a puis après le sang, duquel il y a eu grands combats. Car plusieurs ont voulu dire qu'il ne se trouvait point du sang de Jésus-Christ, sinon miraculeux. Néanmoins il s'en montre de naturel en plus de cent lieux. En un lieu, quelques gouttes, comme à La Rochelle, en Poitou, que recueillit Nicodème en son gant, comme ils disent. En d'autres lieux, des fioles pleines, comme à Mantoue, et ailleurs. En d'autres, à pleins gobelets, comme à Rome, à Saint-Eustache. Même on ne s'est pas contenté d'avoir du sang simple, mais il l'a fallu avoir mêlé avec l'eau, comme il saillit de son côté quand il fut percé en la croix. Cette marchandise se trouve en l'église de Saint-Jean de Latran, à Rome. Je laisse le jugement à chacun quelle certitude on en peut avoir. Et même, si ce n'est pas mensonge évident de dire que le sang de Jésus-Christ ait été trouvé sept ou huit cents ans après sa mort, pour en épandre par tout le monde, vu qu'en l'Eglise ancienne jamais n'en a été mention.

Il y a puis après ce qui a touché au corps de notre Seigneur, ou bien tout ce qu'ils ont pu ramasser pour faire reliques en sa mémoire au lieu de son corps. Premièrement, la crèche en laquelle il fut posé à sa nativité se montre à Rome en l'église Notre-Dame la Majeure. Là même, en l'église Saint-Paul, le drapeau dont il fut enveloppe, combien qu'il y en a quelque lambeau à Saint-Salvador en Espagne. Son berceau est aussi bien à Rome, avec la chemise que lui fit la vierge Marie sa mère. Item, en l'église Saint-Jacques à Rome, on montre l'autel sur lequel il fut posé au temple à sa présentation, comme s'il y eût eu lors plusieurs autels, ainsi qu'on en fait à la papauté tant qu'on veut. Ainsi en cela ils mentent sans couleur. Voilà ce qu'ils ont

eu pour le temps de son enfance. Il n'est jà métier de disputer beaucoup où c'est qu'ils ont trouvé tout ce bagage, si longtemps depuis la mort de Jésus-Christ. Car il n'y a nul de si petit jugement qui ne voie la folie. Par toute l'histoire évangélique il n'y a pas un seul mot de ces choses. Du temps des apôtres, jamais on n'en ouït parler. Environ cinquante ans après la mort de Jésus-Christ, Jérusalem fut saccagée et détruite. Tant de docteurs anciens ont écrit depuis, faisant mention des choses qui étaient de leur temps, même de la croix et des clous qu'Hélène trouva. De tout ce menus fatras ils n'en sonnent mot. Qui plus est, du temps de saint Grégoire, il n'est point question qu'il y eût rien de tout cela à Rome, comme on voit par ses écrits. Après la mort duquel Rome a été plusieurs fois prise, pillée et quasi du tout ruinée. Quand tout cela sera considéré, que saurait-on dire autre chose, sinon que tout cela a été controuvé pour abuser le simple peuple ? Et de fait, les cafards, tant prêtres que moines, confessent bien que ainsi est, en les appelant *pias fraudes*, c'est-à-dire des tromperies honnêtes, pour émouvoir le peuple à dévotion.

Il y a puis après les reliques qui appartiennent au temps entre l'enfance de Jésus-Christ jusqu'à sa mort. Entre lesquelles est la colonne où il était appuyé en disputant au temple, avec onze autres semblables du temple de Salomon. Je demande qui c'est qui leur a révélé que Jésus-Christ fût appuyé sur une colonne, car l'évangéliste n'en parle point en racontant l'histoire de cette dispute. Et n'est pas vraisemblable qu'on lui donnât lieu comme à un prêcheur, vu qu'il n'était pas en estime ni autorité, ainsi qu'il appert. Outre plus, je demande, encore qu'il fût appuyé sur une colonne, comment est-ce qu'ils savent que ce fût

cette-là ? Tiercement, dont est-ce qu'ils ont eu ces douze colonnes, qu'ils disent être du temple de Salomon ?

Il y a puis après les cruches où était l'eau que Jésus-Christ changea en vin aux noces en Cana de Galilee, lesquelles ils appellent hydries. Je voudrais bien savoir qui en a été le gardien par si long temps pour les distribuer. Car il nous faut toujours noter cela, qu'elles ont été trouvées seulement huit cents ans ou mille après que le miracle a été fait. Je ne sais point tous les lieux où on les montre. Je sais bien qu'il y en a à Pise, à Ravenne, à Cluny, à Angers, à Saint-Salvador en Espagne. Mais, sans en faire plus long propos, il est facile, par la vue seule, de les convaincre de mensonge. Car les unes ne tiennent point plus de cinq quartes de vin, tout au plus haut ; les autres encore moins, et les autres tiennent environ un muid. Qu'on accorde ces flûtes, si on peut, et lors je leur laisserai leurs hydries sans leur en faire controverse. Mais ils n'ont pas été contents seulement du vaisseau, s'ils n'en avaient quand et quand le breuvage. Car à Orléans ils se disent avoir du vin, lequel ils nomment de l'architriclin. Car pource que saint Jean, récitant le miracle, parle de l'architriclin, qui est à dire maître d'hôtel, il leur a semblé avis que c'était le nom propre de l'épousé, et entretiennent le peuple en cette bêtise. Une fois l'an ils font lécher le bout d'une petite cuiller à ceux qui leur veulent apporter leur offrande, leur disant qu'ils leur donnent à boire du vin que notre Seigneur fit au banquet, et jamais la quantité ne s'en diminue, moyennant qu'on remplisse bien le gobelet. Je ne sais de quelle grandeur sont ses souliers, qu'on dit être à Rome au lieu nommé *Sancta Sanctorum*, et s'il les a portés en son enfance, ou étant déjà homme. Et quand tout est dit, autant vaut l'un que l'autre. Car ce

que j'ai déjà dit montre suffisamment quelle impudence c'est de produire maintenant les souliers de Jésus-Christ, que les apôtres mêmes n'ont point eus de leur temps.

Venons à ce qui appartient à la Cène dernière que Jésus-Christ fit avec ses apôtres. La table en est à Rome, à Saint-Jean de Latran. Il y en a du pain à Saint-Salvador en Espagne. Le couteau dont fut coupé l'agneau pascal est à Trèves. Notez que Jésus-Christ était en un lieu emprunté quand il fit sa Cène. En partant de là, il laissa la table ; nous ne lisons point que jamais elle ait été retirée par les apôtres. Jérusalem, quelque temps après, fut détruite, comme nous avons dit. Quelle apparence y a-t-il d'avoir trouvé cette table sept ou huit cents ans après ? Davantage, la forme des tables était lors toute autre qu'elle n'est maintenant, car on était couché au repas, et non pas assis, ce qui est expressément dit en l'Evangile. Le mensonge donc est trop patent. Et que faut-il plus ? La coupe où il donna le sacrement de son sang à boire à ses apôtres se montre à Notre-Dame de l'Île, près de Lyon, et en Albigeois en un certain couvent d'augustins. Auquel croira-t-on ? Encore est-ce pis du plat où fut mis l'agneau pascal, car il est à Rome, à Gênes, et en Arles. Il faut dire que la coutume de ce temps-là était diverse de la nôtre. Car au lieu qu'on change maintenant de mets, pour un seul mets on changerait de plat ; voire si on veut ajouter foi à ces saintes reliques. Voudrait-on une fausseté plus patente ? Autant en est-il du linceul duquel Jésus-Christ torcha les pieds de ses apôtres, après les avoir lavés. Il y en a un à Rome, à Saint-Jean de Latran, un autre à Aix en Allemagne, à Saint-Corneille, avec le signe du pied de Judas. Il faut bien que l'un ou l'autre soit faux. Qu'en jugeons-nous donc ? Laissons-les débattre l'un contre l'autre,

jusques à ce que l'une des parties ait vérifié son cas. Cependant, estimons que ce n'est que tromperie de vouloir faire accroire que le drap que Jésus-Christ laissa au logis où il fit sa Cène, cinq ou six cents ans après la destruction de Jérusalem, soit volé ou en Italie, ou en Allemagne.

J'avais oublié le pain dont miraculeusement furent repus les cinq mille hommes au désert, duquel on en montre une pièce à Rome, en l'église Notre-Dame la Neuve, et quelque petit à Saint-Salvador en Espagne. Il est dit en l'Ecriture qu'il y eut quelque portion de manne réservée, pour souvenance que Dieu avait nourri miraculeusement le peuple d'Israël au désert. Mais des reliés qui demeurèrent des cinq pains, l'Evangile ne dit point qu'il en fut rien réservé à telle fin, et n'y a nulle histoire ancienne qui en parle, ni aucun docteur de l'Eglise. Il est donc facile de juger qu'on a pétri depuis ce qu'on en montre maintenant. Autant en faut-il juger du rameau qui est à Saint-Salvador en Espagne. Car ils disent que c'est celui que tenait Jésus-Christ quand il entra en Jérusalem, le jour de Pâques fleuries. Or l'Evangile ne dit pas qu'il en tint ; c'est donc une chose controuvée. Finalement, il faut mettre en ce rang une autre relique qui se montre là même : c'est de la terre où Jésus-Christ avait les pieds assis quand il ressuscita le Lazare. Je vous prie, qui est-ce qui avait si bien marqué la place qu'après la destruction de Jérusalem, que tout était changé au pays de Judée, on ait pu adresser au lieu où Jésus-Christ avait une fois marché ?

Il est temps de venir aux principales reliques de notre Seigneur. Ce sont celles qui appartiennent à sa mort et passion. Et premièrement nous faut dire de sa croix, en laquelle il fut pendu. Je sais qu'on tient pour certain qu'elle

fut trouvée d'Hélène, mère de Constantin, empereur romain. Je sais aussi qu'ont écrit aucuns docteurs anciens touchant l'approbation, pour certifier que la croix qu'elle trouva était sans doute celle en laquelle Jésus-Christ avait été pendu. De tout cela, je m'en rapporte à ce qui en est. Tant y a que ce fut une folle curiosité à elle, ou une sotte dévotion et inconsidérée. Mais encore, prenons le cas que ce eût été une œuvre louable à elle de mettre peine à trouver la vraie croix, et que notre Seigneur déclara adonc, par miracle, que c'était celle qu'elle trouva ; seulement considérons ce qui en est de notre temps. On tient que cette croix que trouva Hélène est encore à Jérusalem ; et de cela nul n'en doute, combien que l'Histoire ecclésiastique y contredit notamment. Car il est là récité que Hélène en prit une partie pour envoyer à l'empereur son fils, lequel la mit à Constantinople, sur une colonne de porphyre, au milieu du marché ; de l'autre partie il est dit qu'elle l'enferma en un étui d'argent, et la bailla en garde à l'évêque de Jérusalem. Ainsi, ou nous arguerons l'histoire de mensonge, ou ce qu'on tient aujourd'hui de la vraie croix est une opinion vaine et frivole. Or, avisons d'autre part combien il y en a de pièces par tout le monde. Si je voulais réciter seulement ce que j'en pourrais dire, il y aurait un rôle pour remplir un livre entier. Il n'y a si petite ville où il n'y en ait, non seulement en l'église cathédrale, mais en quelques paroisses. Pareillement, il n'y a si méchante abbaye où on n'en montre. Et en quelques lieux il y en a de bien gros éclats, comme à la Sainte-Chapelle de Paris, et à Poitiers, et à Rome, où il y en a un crucifix assez grand qui en est fait, comme l'on dit. Bref, si on voulait ramasser tout ce qui s'en est trouvé, il y en aurait la charge d'un bon grand bateau. L'Evangile

testifie que la croix pouvait être portée d'un homme. Quelle audace donc a ce été de remplir la terre de pièces de bois en telle quantité que trois cents hommes ne le sauraient porter ? Et de fait ils ont forgé cette excuse que, quelque chose qu'on en coupe, jamais elle n'en décroît. Mais c'est une bourde si sotté et lourde que même les superstitieux la connaissent. Je laisse donc à penser quelle certitude on peut avoir de toutes les vraies croix qu'on adore çà et là. Je laisse à dire dont c'est que sont venues certaines pièces, et par quel moyen. Comme les uns disent que ce qu'ils en ont leur a été porté par les anges : les autres, qu'il leur est tombé du ciel. Ceux de Poitiers racontent que ce qu'ils en ont fut apporté par une demoiselle d'Heleine, laquelle l'avait dérobé, et comme elle s'enfuyait, se trouva égarée auprès de Poitou. Ils ajoutent à la fable qu'elle était boiteuse. Voilà les beaux fondements qu'ils ont pour persuader le pauvre peuple à idolâtrer. Car ils n'ont pas été contents de séduire et abuser les simples en montrant du bois commun au lieu du bois de la croix, mais ils ont résolu qu'il le fallait adorer, qui est une doctrine diabolique. Et saint Ambroise nommément la réproûve, comme superstition de païens.

Après la croix s'ensuit le titre que fit mettre Pilate, où il avait écrit : Jésus Nazarien, Roi des Juifs. Mais il faudrait savoir et le lieu et le temps, et comment c'est qu'on l'a trouvé. Quelqu'un me dira que Socrate, historien de l'Eglise, en fait mémoire. Je le confesse. Mais il ne dit point qu'il est devenu. Ainsi, ce témoignage n'est pas de grande valeur. Davantage, ce fut une écriture faite à la hâte, et sur-le-champ après que Jésus-Christ fut crucifié. Pourtant de montrer un tableau curieusement fait, comme pour tenir

en montre, il n'y a nul propos. Ainsi, quand il n'y en aurait qu'un seul, on le pourrait tenir pour une fausseté et fiction. Mais quand la ville de Toulouse se vante de l'avoir, et ceux de Rome y contredisent, le montrant en l'église de Sainte-Croix, ils démentent l'un l'autre. Qu'ils se combattent donc tant qu'ils voudront : en la fin toutes les deux parties seront convaincues de mensonge, quand on voudra examiner ce qui en est.

Encore y a-t-il plus grand combat des clous. Je réciterai ceux qui sont venus à ma notice. Sur cela, il n'y aura si petit enfant qui ne juge que le diable s'est par trop moqué du monde, en lui ôtant sens et raison, pour ne pouvoir rien discerner en cet endroit. Si les anciens écrivains disent vrai, et nommément Théodore, historien de l'Eglise ancienne, Hélène en fit enclaver un au heaume de son fils ; des deux autres, elle les mit au mors de son cheval. Combien que saint Ambroise ne dit pas du tout ainsi ; car il dit que l'un fut mis à la couronne de Constantin ; de l'autre, le mors de son cheval en fut fait ; le troisième, que Hélène le garda. Nous voyons qu'il y a déjà plus de douze cents ans que cela était en différend qu'est-ce que les clous étaient devenus. Quelle certitude en peut-on donc avoir à présent ? Or, à Milan, ils se vantent d'avoir celui qui fut posé au mors du cheval de Constantin. A quoi la ville de Carpentras s'oppose, disant que c'est elle qui l'a. Or, saint Ambroise ne dit pas que le clou fut attaché au mors, mais que le mors en fut fait. Laquelle chose ne se peut nullement accorder avec ce que disent tant ceux de Milan que ceux de Carpentras. Après, il y en a un à Rome, à Sainte-Hélène ; un autre là même, en l'église Sainte-Croix ; un autre à Sienne, un autre à Venise ; en Allemagne, deux : un à Colo-

gne, aux Trois-Maries, l'autre à Trèves. En France, un à la Sainte-Chapelle de Paris, l'autre aux Carmes, un autre à Saint-Denis en France, un à Bourges, un à la Tenaille, un à Draguignan. En voilà quatorze de compte fait. Chacun lieu allègue bonne approbation en son endroit, ce lui semble. Tant y a que chacun a aussi bon droit que les autres. Pourtant, il n'y a meilleur moyen que de les faire faire passer tous sous un *fidelium* : c'est de réputer que tout ce qu'on en dit n'est que mensonge, puisque autrement on n'en peut venir à bout.

S'ensuit le fer de la lance, qui ne pouvait être qu'un ; mais il faut dire que il est passé par les fourneaux de quelque alchimiste, car il s'est multiplié en quatre, sans ceux qui peuvent être çà et là, dont je n'ai point ouï parler. Il y en a un à Rome, l'autre à la Sainte-Chapelle de Paris, le troisième en l'abbaye de la Tenaille, en Saintonge, le quatrième à la Sauve, près de Bordeaux. Lequel est-ce qu'on choisira maintenant pour vrai ? Pourtant, le plus court, c'est de les laisser tous quatre pour tels qu'ils sont. Mais encore, quand il n'y en aurait qu'un seul, si voudrais-je bien savoir dont il est venu, car les histoires anciennes, ni tous les autres écrits, n'en font nulle mention. Il faut donc qu'ils aient été forgés de nouveau.

Touchant de la couronne d'épines, il faut dire que les pièces en ont été replantées pour reverdir, autrement je ne sais comment elle pourrait être ainsi augmentée. Pour un item, il y en a la troisième portion en la Sainte-Chapelle de Paris ; à Rome, en l'église Sainte-Croix, il y en a trois épines ; en l'église Saint-Eustache, de Rome même, quelque quantité ; à Sienne, je ne sais quantes épines ; à Vicence, une ; à Bourges, cinq ; à Besançon, en l'église de Saint-

Jean, trois ; à Mont-Royal , trois ; à Saint-Salvador en Espagne, je ne sais combien ; à Saint-Jacques, en Galice, deux ; à Albi, trois ; à Toulouse, à Mâcon, à Charroux en Poitou, à Cléry, à Saint-Flour, à Saint-Maximin en Provence, en l'abbaye de la Salie, en l'église parochiale de Saint-Martin à Noyon, en chacun de tous ces lieux, il y en a une. Quand on aurait fait diligente inquisition, on en pourrait nommer plus de quatre fois autant. Nécessairement on voit qu'il y a de la fausseté. Quelle fiance donc peut-on avoir ni des unes ni des autres ? Avec ce, il est à noter qu'en toute l'Eglise ancienne, jamais on ne sut à parler que cette couronne était devenue. Parquoi il est aisé de conclure que la première plante a commencé à jeter longtemps après la passion de notre Seigneur Jésus-Christ.

Il y a puis après la robe de pourpre, de laquelle Pilate vêtit notre Seigneur par dérision, d'autant qu'il s'était appelé roi. Or, c'était une robe précieuse, qui n'était pas pour jeter à l'abandon, et n'est pas à présumer que Pilate ou ses gens la laissassent perdre, après s'être moqués pour une fois de notre Seigneur. Je voudrais bien savoir qui a été le marchand qui l'acheta de Pilate, pour la garder en reliquaire. Et pour mieux colorer leur bourde, ils montrent quelques gouttes de sang dessus, comme si les méchants eussent voulu gâter une robe royale, en la mettant par risée sur les épaules de Jésus-Christ. Je ne sais pas s'il y en a quelqu'une aussi bien ailleurs. Mais de la robe qui était tissue de haut en bas sans couture, sur laquelle fut jeté le sort, pource qu'elle semblait plus propre à émouvoir les simples à dévotion, il s'en est trouvé plusieurs ; car à Argenteuil, près de Paris, il y en a une, et à Trèves une autre. Et si la bulle de Saint-Salvador en Espagne dit vrai,

les chrétiens, par leur zèle inconsidéré, ont fait pis que ne firent les gendarmes incrédules. Car iceux n'osèrent la déchirer en pièces, mais pour l'épargner mirent le sort dessus, et les chrétiens l'ont dépecée pour l'adorer. Mais encore, que répondront-ils au Turc qui se moque de leur folie, disant qu'elle est entre ses mains ? Combien qu'il n'est jà métier de les faire plaider contre le Turc, si suffit qu'entre eux ils vident leur débat. Cependant nous serons excusés de ne croire ni à l'un ni à l'autre, de peur de ne favoriser à l'une des parties plus que à l'autre, sans connaissance de cause, car cela serait contre toute raison. Qui plus est, s'ils veulent qu'on ajoute foi à leur dire, il est requis, en premier lieu, qu'ils s'accordent avec les évangélistes. Or, est-il ainsi que cette robe, sur laquelle le sort fut jeté, était une saie ou hoqueton, que les Grecs appellent *choeton*, et les Latins *tunica*. Qu'on regarde si la robe d'Argentéum, ou celle de Trèves, ont telle forme, on trouvera que c'est comme une chasuble pliée. Ainsi, encore qu'ils crevas-sent les yeux aux gens, si connaîtrait-on leur fausseté en tâtant des mains. Pour faire fin à cet article, je demanderais volontiers une petite question. Ce que les gendarmes ont divisé entre eux les vêtements de Jésus-Christ, comme l'Écriture témoigne, il est certain que c'était pour s'en servir à leur profit. Qu'ils me sachent à dire qui a été le chrétien qui les ait rachetés des gendarmes, tant la saie que les autres vêtements qui se montrent en d'autres lieux, comme à Rome en l'église Saint-Eustache, et ailleurs. Comment est-ce que les évangélistes ont oublié cela ? car c'est une chose absurde de dire que les gendarmes ont butiné ensemble les vêtements, sans ajouter qu'on les a rachetés de leurs mains, pour en faire des reliques. Davantage, com-

ment est-ce que tous ceux qui ont écrit anciennement ont été si ingrats de n'en sonner mot ? Je leur donne terme à me répondre sur ces questions, quand les hommes n'auront plus sens ni entendement pour juger. Le meilleur est que avec la robe ils ont aussi bien voulu avoir les dés, dont le sort fut jeté par les gendarmes. L'un est à Trèves, et deux autres à Saint-Salvador en Espagne. Or, en cela ils ont naïvement démontré leur ânerie ; car les évangélistes disent que les gendarmes ont jeté le sort, qui se tirait adonc d'un chapeau ou d'un bocal, comme quand on veut faire le roi de la fève, ou quand on joue à la blanque. Bref, on sait que c'est jeter aux lots. Cela se fait communément en partages. Ces bêtes ont imaginé que le sort était jeu de dés, lequel n'était pas adonc en usage, au moins tel que nous l'avons de notre temps ; car au lieu de six et as, et autres points, ils avaient certaines marques, lesquelles ils nommaient par leurs noms, comme Vénus ou Chien. Qu'on aille maintenant baiser les reliques au crédit de si lourds menteurs.

Il est temps de traiter du suaire, auquel ils ont encore mieux montré tant leur impudence que leur sottise. Car outre le suaire de la Véronique, qui se montre à Rome à Saint-Pierre, et le couvre-chef que la vierge Marie, comme ils disent, mit sur les parties honteuses de notre Seigneur, qui se montre à Saint-Jean de Latran, lequel aussi bien est derechef aux augustins de Carcassonne ; item, le suaire qui fut mis sur sa tête au sépulcre, qui se montre là même ; il y a une demi-douzaine de villes, pour le moins, qui se vantent d'avoir le suaire de la sépulture tout entier : comme Nice, celui qui a été transporté là de Chambéry ; item Aix en Allemagne ; item le Trect [Maëstricht] ; item

Besançon ; item Cadouin en Limousin ; item une ville de Lorraine, assise au port d'Aussois ; sans les pièces qui en sont dispersées d'un côté et d'autre, comme à Saint-Salvador en Espagne, et aux augustins d'Albi. Je laisse encore un suaire entier qui est à Rome en un monastère de femmes, pource que le pape a défendu de le montrer solennellement. Je vous prie, le monde n'a-t-il pas été bien enragé, de trotter cent ou six vingt lieues loin, avec gros frais et grand'peine, pour voir un drapeau duquel il ne pouvait nullement être assuré, mais plutôt était contraint d'en douter ? Car quiconque estime le suaire être en un certain lieu, il fait faussaires tous les autres qui se vantent de l'avoir ; comme pour exemple, celui qui croit que le drapeau de Chambéry soit le vrai suaire, cettui-là condamne ceux de Besançon, d'Aix, de Cadouin, du Trect et de Rome, comme menteurs, et qui font méchamment idolâtrer le peuple en le séduisant et lui faisant accroire qu'un drapeau profane est le linceul où fut enveloppe son Redempteur. Venons maintenant à l'Evangile ; car ce serait peu de chose qu'ils se démentissent l'un l'autre, mais le Saint-Esprit leur contredisant à tous, les rend tous ensemble confondus, autant les uns que les autres. Pour le premier, c'est merveille que les évangélistes ne font nulle mention de cette Véronique, laquelle torcha la face de Jésus-Christ d'un couvre-chef, vu qu'ils parlent de toutes les femmes lesquelles l'accompagnent à la croix. C'était bien une chose notable et digne d'être mise en registre que la face de Jésus-Christ eût été miraculeusement imprimée en un linceul. Au contraire, il sembleroit avoir que cela n'emporte pas beaucoup, de dire que certaines femmes aient accompagné Jésus-Christ à la croix, sans qu'il leur soit advenu aucun miracle. Comment est-ce

donc que les évangélistes racontent de choses menues et de légère importance, se taisant des principales ? Certes, si un tel miracle avait été fait, comme on fait accroire, il nous faudrait accuser le Saint-Esprit d'oubliance ou d'indiscrétion, qu'il n'aurait su prudemment élire ce qui était le plus expédient de raconter. Cela est pour leur Véronique, afin qu'on connaisse combien c'est un mensonge évident, de ce qu'ils en veulent persuader. Quant est du suaire auquel le corps fut enveloppé, je leur fais une semblable demande. Les évangélistes récitent diligemment les miracles qui furent faits à la mort de Jésus-Christ. et ne laissent rien de ce qui appartient à l'histoire. Comment est-ce que cela leur est échappé de ne sonner mot d'un miracle tant excellent ? C'est que l'effigie du corps de notre Seigneur Jésus était demeurée au linceul auquel il fut enseveli. Cela valait bien autant d'être dit comme plusieurs autres choses. Même saint Jean déclare comment saint Pierre, étant entré au sépulcre, vit les linges de la sépulture, l'un d'un côté, l'autre d'autre. Que il y eût aucune portraiture miraculeuse, il n'en parle point. Et n'est pas à présumer qu'il eût supprimé une telle œuvre de Dieu, s'il en eût été quelque chose. Il y a encore un autre doute à objecter : c'est que les évangélistes ne parlent point que nul des disciples, ni des femmes fidèles, aient transporté les linceuls, dont il est question, hors du sépulcre ; mais plutôt ils donnent à connaître qu'ils les ont là laissés, combien qu'ils ne l'expriment pas. Or, le sépulcre était gardé des gendarmes, qui eurent depuis le linceul en leur puissance. Est-il à présumer qu'ils le baillassent à quelque fidèle pour en faire des reliques, vu que les Pharisiens les avaient corrompus pour se parjurer, disant que les disciples avaient dérober le corps ?

Je laisse à les rédarguer de fausseté par la vue même des portraits qu'ils en montrent, car il est facile à voir que ce sont peintures faites de main d'homme. Et ne me peux assez ébahir, premièrement comment ils ont été si lourdauds de ne point avoir meilleure astuce pour tromper : et encore plus comment le monde a été si niais de se laisser ainsi éblouir les yeux, pour ne voir point une chose tant évidente. Qui plus est, ils ont bien montre qu'ils avaient les peintres à commandement. Car quand un suaire a été brûlé, il s'en est toujours trouvé un nouveau de lendemain. On disait bien que c'était cettui-là même qui avait été auparavant, lequel s'était par miracle sauvé du feu : mais la peinture était si fraîche que le mentir n'y valait rien, s'il y eût eu des yeux pour regarder. Il y a, pour faire fin, une raison péremptoire, par laquelle ils sont du tout convaincus de leur impudence. Partout où ils se disent avoir le saint suaire, ils montrent un grand linceul qui couvrait tout le corps avec la tête, et voit-on là l'effigie d'un corps tout d'un tenant. Or, l'évangéliste saint Jean dit que Jesus-Christ fut enseveli à la façon des Juifs. Or quelle était cette façon, non seulement on le peut entendre par la coutume que les Juifs observent encore aujourd'hui, mais aussi par leurs livres, qui montrent l'usage ancien : c'est d'envelopper à part le corps jusques aux épaules, puis envelopper la tête dedans un couvre-chef, le liant à quatre coins. Ce que aussi l'évangéliste exprime, quand il dit que saint Pierre vit les linges d'un côté, où le corps avait été enveloppé, et d'un autre côté le suaire, qui avait été posé sur la tête. Car telle est la signification de ce mot de suaire, de le prendre pour un mouchoir, ou couvre-chef, et non pas pour un grand linceul, qui serve à envelopper le corps. Pour conclure

brièvement, il faut que l'évangéliste saint Jean soit menteur, ou bien que tous ceux qui se vantent d'avoir le saint suaire soient convaincus de fausseté, et qu'on voie apertement qu'ils ont séduit le pauvre peuple par une impudence trop extrême.

Ce ne serait jamais fait, si je voulais poursuivre par le menu toutes les moqueries dont ils usent. On montre à Rome, à Saint-Jean de Latran, le rameau qui fut mis en la main de Jésus-Christ, au lieu d'un sceptre, quand on le battait par moquerie, en la maison de Pilate. Là même, en l'église Sainte-Croix, on montre l'éponge avec laquelle on lui mit en la bouche le fiel et la myrrhe. Je vous prie, où est-ce qu'on les a recouvrés ? C'étaient les infidèles qui les avaient entre leurs mains. Les ont-ils délivrés aux apôtres, pour en faire des reliques ? Les ont-ils eux-mêmes enserrés, pour les conserver au temps à venir ? Quel sacrilège est-ce d'abuser ainsi du nom de Jésus-Christ pour couvrir des fables tant froidement forgées ? Autant en est-il des deniers que Judas reçut pour avoir trahi notre Seigneur. Il est dit en l'Evangile qu'il les rendit en la synagogue des Pharisiens, et qu'on en acheta un champ pour ensevelir les étrangers. Qui est-ce qui a retiré ces deniers-là de la main du marchand ? Si on dit que ce ont été les disciples, cela est par trop ridicule ; il faut chercher une meilleure couleur. Si on dit que cela s'est fait longtemps après, encore y a-t-il moins d'apparence, vu que l'argent pouvait être passé par beaucoup de mains. Il faudrait donc montrer, ou que le marchand qui vendit sa possession aux Pharisiens pour faire un cimetière, l'eût fait pour acheter les deniers, afin d'en faire des reliques, ou bien qu'il les a revendus aux fidèles. Or, de cela, il n'en fut jamais nouvelle en l'Eglise ancienne.

C'est une semblable fourbe des degrés du prétoire de Pilate qui sont à Saint-Jean de Latran, à Rome, avec des trous, où ils disent que des gouttes de sang tombèrent du corps de notre Seigneur. Item, là même, en l'église Sainte-Praxède, la colonne à laquelle il fut attaché quand on le fouetta ; et en l'église Sainte-Croix, trois autres, à l'entour desquelles il fut promené allant à la mort. De toutes ces colonnes, je ne sais où ils les ont songées. Tant y a qu'ils les ont imaginées à leur propre fantaisie. Car en toute l'histoire de l'Evangile nous n'en lisons rien. Il est bien dit que Jésus-Christ fut flagellé : mais qu'il fût attache à un pilier, cela est de leur glose. On voit donc qu'ils n'ont tâche à autre chose, sinon d'amasser comme une mer de mensonges. En quoi ils se sont donné une telle licence, qu'ils n'ont point eu honte de feindre une relique de la queue de l'âne sur lequel notre Seigneur fut porté. Car ils la montrent à Gènes. Mais il ne nous faut étonner non plus de leur impudence que de la sottise et stupidité du monde, qui a reçu avec dévotion une telle moquerie.

Quelqu'un pourrait ici objecter qu'il n'est pas vraisemblable qu'on montre tous les reliquaires que nous avons déjà nommés si authentiquement, que on ne puisse quand et quand alléguer dont ils viennent, et de quelle main on les a eus. A cela je pourrais répondre en un mot, qu'en mensonges tant évidents, il n'est pas possible de prétendre aucune vraisemblance. Car quelque chose qu'ils s'arment du nom de Constantin, ou du roi Loys, ou de quelque pape, tout cela ne fait rien pour approuver que Jésus-Christ ait été crucifié avec quatorze clous, ou qu'on eût employé une haie toute entière à lui faire sa couronne d'épines ; ou qu'un fer de lance en ait entante, depuis, trois autres ; ou

que son saye se soit multiplié en trois, et ait changé de façon pour devenir une chasuble ; ou que d'un suaire seul il en soit sorti une couvée, comme des poussins d'une poule ; et que Jésus-Christ ait été enseveli tout autrement que l'Evangile ne porte. Si je montrais une masse de plomb, et que je disse « ce billon d'or m'a été donné par un tel prince », on m'estimerait un fol insensé, et pour mon dire le plomb ne changerait pas sa couleur ni sa nature, pour être transmué en or. Ainsi, quand on nous dit : « Voilà que Godefroy de Bouillon a envoyé par deçà, après avoir conquis le pays de Judée », et que la raison nous montre que ce n'est que mensonge, nous faut-il laisser abuser de paroles pour ne point regarder ce que nous voyons à l'œil ? Mais encore, afin qu'on sache combien il est sûr de se fier à tout ce qu'ils disent pour l'approbation de leurs reliques, il est à noter que les principales reliques, et les plus authentiques qui soient à Rome, y ont été apportées, comme ils disent, par Tite et Vespasien. Or, c'est une bourde aussi chaude, comme si on disait que le Turc fût allé en Jérusalem pour quérir la vraie croix, afin de la mettre à Constantinople. Vespasien, devant qu'il fût empereur, conquêta et détruisit une partie de Judée : depuis, lui étant venu à l'empire, son fils Tite, lequel il avait là laissé pour son lieutenant, prit la ville de Jérusalem. Or, c'étaient païens, auxquels il chalait autant de Jésus-Christ que de celui qui n'eût jamais été. Ainsi on peut juger s'ils n'ont pas osé mentir aussi franchement, en alléguant Godefroy de Bouillon ou saint Loys, comme ils ont allégué Vespasien. Davantage, qu'on pense quel jugement a eu tant le roi que on appelle saint Loys, que ses semblables. Il y avait bien une dévotion et zèle tel quel d'augmenter la chrétienté ; mais si on leur eût montré

des crottes de chèvres, et qu'on leur eût dit « voilà des patenôtres de notre Dame », ils les eussent adorées sans contredit, ou les eussent apportées en leurs navires par deçà, pour les colloquer honorairement en quelque lieu. Et de fait, ils ont consumé leur corps et leur bien, et une bonne partie de la substance de leur pays, pour rapporter un tas de menues folies dont on les avait embabouinés, pensant que ce fussent bijoux les plus précieux du monde. Pour donner encore plus amplement à connaître ce qui en est, il est à noter qu'en toute la Grèce, l'Asie Mineure et la Mauritanie, que nous appelons aujourd'hui en vulgaire le pays des Indes, on montre avec grande assurance toutes ces antiquailles, que les pauvres idolâtres pensent avoir alentour de nous. Qu'est-il de juger entre les uns et les autres ? Nous dirons qu'on a apporté les reliques de ces pays-là. Les chrétiens qui y habitent encore affirment qu'ils les ont, et se moquent de notre folle vanterie. Comment pourrait-on décider ce procès, sans une inquisition, laquelle ne se peut faire, et ne se fera jamais ? Par quoi le remède unique est de laisser la chose comme elle est, sans se soucier ni d'une part ni d'autre.

Les dernières reliques qui appartiennent à Jésus-Christ, sont celles qu'on a eues depuis sa resurrection, comme un morceau du poisson rôti que lui presenta saint Pierre, quand il s'apparut à lui sur le bord de la mer. Il faut dire qu'il ait été bien épice, ou qu'on y ait fait un merveilleux saupiquet, qu'il s'est pu garder si longtemps. Mais, sans riser, est-il à presumer que les apôtres aient fait une relique du poisson qu'ils avaient apprêté pour leur dîner ? Quiconque ne verra que cela est une moquerie aperte de Dieu, je le laisse comme une bête qui n'est pas digne qu'on lui remontre plus avant.

Il y a aussi le sang miraculeux qui est sailli de plusieurs hosties ; comme à Paris, [en] Saint-Jean en Grève, à Saint-Jean d'Angély, à Dijon, et ailleurs en tout plein de lieux. Et afin de faire le monceau plus gros, ils ont ajouté le saint canivet, dont l'hostie de Paris fut piquée par un Juif, lequel les pauvres fols Parisiens ont en plus grand révérence que l'hostie même ; dont notre maître de Quercu ne se contentait point, et leur reprochait qu'ils étaient pires que Juifs, d'autant qu'ils adoraient le couteau qui avait été instrument pour violer le précieux corps de Jésus-Christ. Ce que j'allègue, pource qu'on en peut autant dire de la lance, des clous et des épines, c'est que tous ceux qui les adorent, selon la sentence de notre maître de Quercu, sont plus méchants que les Juifs qui ont crucifié notre Seigneur.

Semblablement, on montre la forme de ses pieds où il a marché quand il s'est apparu à quelques-uns depuis son ascension, comme il y en a un à Rome, en l'église Saint-Laurent, au lieu où il rencontra saint Pierre, quand il lui prédit qu'il devait souffrir à Rome ; un autre à Poitiers, à Sainte-Ra de gonde ; un autre à Soissons ; un autre en Arles. Je ne dispute point si Jésus-Christ a pu imprimer sur une pierre la forme de son pied ; mais je dispute seulement du fait, et dis, puisqu'il n'y a nulle probation légitime, qu'il faut tenir tout cela pour fable. Mais la relique la plus fénale de cette espèce est la forme de ses fesses, qui est à Reims en Champagne, sur une pierre, derrière le grand autel ; et disent que cela fut fait du temps que notre Seigneur était devenu maçon pour bâtir le portail de leur église. Ce blasphème est si exécrationnable que j'ai honte d'en plus parler.

Passons donc outre, et voyons ce qui se dit de ses images ; non point de celles qui se font communément par peintres, ou

tailleurs, ou menuisiers, car le nombre en est infini, mais de celles qui ont quelque dignité spéciale pour être tenues en quelque singularité comme reliques. Or, il y en a de deux sortes : les unes ont été faites miraculeusement, comme celle qui se montre à Rome en l'église Sainte-Marie, qu'on appelle *in Portica* : item, une autre à Saint-Jean de Latran : item, une autre, en laquelle est portraite son effigie en l'âge de douze ans ; item, celle de Lucques, qu'on dit avoir été faite par les anges, et laquelle on appelle *Vultus sanctus*. Ce sont fables si frivoles qu'il me semble avis que ce serait peine perdue, et même que je serais ridicule et inepte, si je m'amusais à les réfuter. Par quoi il suffit de les avoir notées en passant ; car on sait bien que ce n'est pas le métier des anges d'être peintres, et que notre Seigneur Jésus veut être connu autrement de nous et se réduire en notre souvenance, que par images charnelles. Eusèbe recite bien en l'Histoire ecclésiastique qu'il envoya au roi Abagarus son visage portraict au vif, mais cela doit être aussi certain qu'un des commentaires des chroniques de Mélusine. Toutefois, encore que ainsi fût, comment est-ce qu'ils l'ont eu du roi Abagarus ? car ils se vantent à Rome de l'avoir. Or Eusèbe ne dit pas qu'elle fût demeurée en être jusque à son temps, mais il en parle par ouïr dire, comme d'une chose lointaine. Il est bien à présumer que, six ou sept cents ans après, elle soit ressuscitée et soit venue depuis Perse jusqu'à Rome. Ils ont aussi bien forgé les images de la croix, comme du corps, car ils se vantent à Brescia d'avoir la croix qui apparut à Constantin, de quoi je n'ai que faire d'en débattre à l'encontre d'eux ; mais je les renvoie à ceux de Courtonne, qui maintiennent fort et ferme qu'elle est par devers eux. Qu'ils en plaident donc ensemble. Lors, que la partie qui aura

gagné son procès vienne, et on lui répondra. Combien que la réponse soit facile, pour les convaincre de leur folie, car ce qu'aucuns écrivains ont dit, qu'il apparut une croix à Constantin, n'est pas à entendre d'une croix matérielle, mais d'une figure qui lui était montrée au ciel en vision. Encore donc que cela fût vrai, on voit bien qu'ils ont trop lourdement erré par faute d'intelligence, et ainsi ont bâti leurs abus sans fondement.

Quant est de la seconde espèce des images, qu'on tient en reliques pour quelques miracles qu'elles ont faits, en ce nombre sont compris les crucifix auxquels la barbe croît, comme celui de Burgos en Espagne ; item, celui de Saint-Salvador et celui d'Aurenge. Si je m'arrête à remontrer quelle folie, ou plutôt quelle bêtise c'est de croire cela, on se moquera de moi ; car la chose de soi-même est tant absurde qu'il n'est jà métier que je mette peine à la réfuter. Toutefois, le pauvre monde est si stupide que la plupart tient cela aussi certain que l'Evangile : je mets semblablement en ce rang les crucifix qui ont parlé, dont la multitude est grande. Mais contentons-nous d'un pour exemple, à savoir de celui de Saint-Denis en France : il parla (ce disent-ils) pour rendre témoignage que l'église était dédiée. Je laisse à penser si la chose le valait bien ; mais encore je leur demande comment est-ce que le crucifix pouvait être adonc en l'église. vu que quand on les veut dédier, on en retire toutes les images ? Comment est-ce donc qu'il s'était dérobé pour n'être point transporté avec les autres ? Il faut dire que ils ont pensé tromper le monde fort à leur aise, vu qu'ils ne se sont souciés de se contredire apertement, mais qu'il leur a suffi de mentir à gueule déployée, ne se donnant point garde des répliques qu'on leur pouvait

faire. Il y a finalement les larmes : une à Vendôme, une à Trèves, une à Saint-Maximin, une à Saint-Pierre-le-Puellier d'Orléans, sans celles que je ne sais point. Les unes, comme ils disent, sont naturelles, comme celle de Saint-Maximin, laquelle, selon leurs chroniques, tomba à notre Seigneur en lavant les pieds de ses apôtres ; les autres sont miraculeuses. Comme s'il était à croire que les crucifix de bois fussent si dépits que de pleurer. Mais il leur faut pardonner cette faute, car ils ont eu honte que leurs marmousets n'en fissent autant que ceux des païens. Or les païens ont feint que leurs idoles pleuraient quelquefois : ainsi nous pouvons bien mettre l'un avec l'autre.

Quant à la vierge Marie, pource qu'ils tiennent que son corps n'est plus en terre, le moyen leur est ôté de se vanter d'en avoir les os ; autrement, je pense qu'ils eussent fait accroire qu'elle avait un corps pour remplir un grand charnier. Au reste, ils se sont vengés sur ses cheveux et sur son lait, pour avoir quelque chose de son corps. De ses cheveux, il y en a à Rome à Sainte-Marie sur Minerve, à Saint-Salvador en Espagne, à Mâcon, à Cluny, à Noyers, à Saint-Flour, à Saint-Jaquerie, et en d'autres plusieurs lieux. Du lait, il n'est ja metier de nombrer les lieux où il y en a, et aussi ce ne serait jamais fait, car il n'y a si petite villette, ni si mechant couvent, soit de moines, soit de nonnains, où l'on n'en montre ; les uns plus, les autres moins. Non pas qu'ils aient été honteux de se vanter d'en avoir pleines potées, mais pource qu'il leur semblait avis que leur mensonge serait plus couvert, s'ils n'en avaient que ce qui se pourrait tenir dedans quelque monstre de verre ou de cristallin, afin qu'on n'en fit pas d'examen plus près. Tant y a, que si la sainte Vierge eût été une vache, et

qu'elle eût été une nourrice toute sa vie, à grand'peine en eût-elle pu rendre telle quantité. D'autre part, je demanderais volontiers comment ce lait, qu'on montre aujourd'hui partout, s'est recueilli pour le réserver en notre temps ; car nous ne lisons pas que jamais aucun ait eu cette curiosité. Il est bien dit que les pasteurs ont adoré Jésus-Christ, que les sages lui ont offert leurs présents, mais il n'est point dit qu'ils aient rapporté du lait pour récompense. Saint Luc récite bien ce que Siméon prédit à la Vierge, mais il ne dit pas qu'il lui demanda de son lait. Quand on ne regardera que ce point, il ne faut jà arguer davantage, pour montrer combien cette folie est contre toute raison et sans couverture aucune. C'est merveilles, puisqu'ils ne pouvaient avoir autre chose du corps, qu'ils ne se sont avisés de rogner de ses ongles et de choses semblables, mais il faut dire que tout ne leur est pas venu en mémoire.

Le reste qu'ils ont des reliques de notre Dame est de son bagage. Premièrement, il y en a une chemise à Chartres, de laquelle on fait une idole assez renommée, et à Aix en Allemagne, une autre. Je laisse là comment c'est qu'ils les ont pu avoir, car c'est chose certaine que les apôtres et les vrais chrétiens de leur temps n'ont pas été si badins que de s'amuser à telles manigances. Mais qu'on regarde seulement la forme. et je quitte le jeu, si on n'aperçoit à l'œil leur impudence. Quand on fait la montre, à Aix en Allemagne, de la chemise que nous avons dit être là. on montre, au bout d'une perche, comme une longue aube de prêtre. Quand la vierge Marie aurait été une géante, à grand'peine eût-elle porté une si grande chemise. Et pour lui donner meilleur lustre, on porte quand et quand les chaussettes de saint Joseph, qui seraient pour un petit en-

fant ou un nain. Le proverbe dit qu'un menteur doit avoir bonne mémoire, de peur de se couper par oubli. Ils ont mal gardé cette règle, quand ils n'ont pensé de faire meilleure proportion entre les chausses du mari et la chemise de la femme. Qu'on aille maintenant baiser bien dévotement ces reliques, lesquelles n'ont autre apparence de vérité. De ses couvre-chefs, je n'en sais que deux : à Trèves, un, en l'abbaye Saint-Maximin ; à Lisio, en Italie, un autre. Mais je voudrais qu'on avisât de quelle toile ils sont, et si on les portait de telle façon en ce temps-là au pays de Judée ; je voudrais aussi qu'on fît comparaison de l'un à l'autre, pour voir comment ils s'entre-semblent. A Boulogne, ils en ont un fronteau. Quelqu'un me demandera si je pense que ce fronteau soit une chose controuvée. Je réponds que j'en estime autant que de sa ceinture qui est à Prat, et de celle qui est à Notre-Dame de Montserrat ; item, de sa pantoufle, qui est à Saint-Jaquerie, et un de ses souliers, qui est à Saint-Flour. Quand il n'y aurait autre chose, tout homme de moyenne prudence sait bien que ce n'a pas été la façon des fidèles de ramasser ainsi chausses et souliers pour faire des reliques, et que jamais il n'en fut fait mention de plus de cinq cents ans après la mort de la vierge Marie. Qu'en faut-il donc plus arguer, comme si la chose était douteuse ? Même ils ont voulu faire accroire à la sainte Vierge qu'elle était fort curieuse à se parer et testonner, car ils montrent deux de ses peignes : l'un à Rome, en l'église de Saint-Martin, et l'autre à Saint-Jean le Grand, de Besançon, sans ceux qui se pourraient montrer ailleurs. Si cela n'est se moquer de la sainte Vierge, je n'entends point que c'est de moquerie. Ils n'ont point oublié l'anneau de ses épousailles, car ils l'ont à Pérouse. Pource que mainte-

nant la coutume est que le mari donne un anneau à sa femme en l'épousant, ils ont imaginé qu'il se faisait ainsi adonc, et, sans en faire plus longue inquisition, ont député un anneau à cet usage, beau et riche, ne considérant point la pauvreté en laquelle a vécu la sainte Vierge. De ses robes, ils en ont à Rome, à Saint-Jean de Latran ; item, en l'église Sainte-Barbe ; item, à Sainte-Marie sur Minerve ; item, en l'église Saint-Blaise, et à Saint-Salvador en Espagne : pour le moins ils se disent en avoir des pièces. J'ai bien encore ouï nommer d'autres lieux, mais il ne m'en souvient. Pour montrer la fausseté en cet endroit, il ne faudroit que regarder la matière, car il leur a semblé avis qu'il leur était aussi facile d'attribuer à la vierge Marie des vêtements à leur poste, comme de vêtir les images ainsi qu'ils les vêtent.

Il reste à parler des images, non point des communes, mais de celles qui sont en recommandation par-dessus les autres, pour quelque singularité. Or, ils font accroire à saint Luc qu'il en peignit quatre à Rome, au lieu où est maintenant l'église de Sainte-Marie qu'ils appellent *in via lata*. L'une se montre là en un oratoire, laquelle il fit (comme ils disent) à sa dévotion, avec l'anneau duquel saint Joseph l'avait épousée. Il s'en montre à Rome même une autre à Sainte-Marie la Neuve, laquelle ils disent avoir été faite ainsi par saint Luc en Troade, et que depuis elle leur a été apportée par un ange ; item, une autre à Sainte-Marie Ara Coeli, en telle forme qu'elle était auprès de la croix. Mais à Saint-Augustin, ils se vantent d'avoir la principale, car c'est celle, si on les croit, que saint Luc portait toujours avec soi, jusques à la faire enterrer en son sépulcre. Je vous prie, quel blasphème de faire d'un saint évangéliste un

idolâtre parfait ? Et même quelle couleur ont-ils pour persuader que saint Luc ait été peintre ? Saint Paul le nomme bien médecin, mais du métier de peintre, je ne sais où ils l'ont songé. Et quand ainsi serait qu'il s'en fut mêlé, il est autant à présumer qu'il eût voulu peindre la vierge Marie, comme un Jupiter, ou une Venus, ou quelque autre idole : ce n'était pas la façon des chrétiens d'avoir des images ; et n'a été longtemps après, jusques à ce que l'Eglise a été corrompue de superstitions. D'autre part, tous les anglets du monde sont pleins des images de la vierge Marie, qu'on dit qu'il a faites ; comme à Cambrai, et deçà delà. Mais en quelle forme ? il y a autant d'honnêteté comme qui voudrait peindre une femme dissolue. Voilà comment Dieu les a aveuglés, qu'ils n'ont eu considération non plus que bêtes brutes. Combien que je ne m'étonne pas trop de ce qu'ils ont imputé à saint Luc d'avoir fait des images de la Vierge, vu qu'ils ont bien osé imposer le semblable au prophète Jérémie, témoin le Puy en Auvergne. Il serait temps, ce crois-je, que le pauvre monde ouvrit les yeux une fois, pour voir ce qui est tant manifeste. Je laisse à parler de saint Joseph, dont les uns en ont des pantoufles, comme en l'abbaye Saint-Simon de Trèves ; les autres ses chausses, comme nous avons déjà dit ; les autres ses ossements. Il me suffit de l'exemple que j'ai allégué pour decouvrir la sottise qui y est.

Je mettrai ici saint Michel, afin qu'il fasse compagnie à la vierge Marie. On pensera que je me gaudisse en récitant des reliques d'un ange, car les joueurs de farces même s'en sont moqués. Mais les catards n'ont pas laissé pourtant d'abuser tout à bon escient le pauvre peuple ; car à Carcassonne, ils se vantent d'en avoir des reliques, et pareille-

ment à Saint-Julien de Tours. Au grand Saint-Michel, qui est si bien fréquenté de pèlerins, on montre son braquemart, qui est comme un poignard à usage de petit enfant, et son bouclier de même, qui est comme la bossette d'un mors de cheval : il n'y a homme ni femme si simple qui ne puisse juger quelle moquerie c'est. Mais pource que tels mensonges sont couverts sous ombre de dévotion, il semble avis que ce n'est point mal fait de se moquer de Dieu et de ses anges. Ils répliqueront que l'Ecriture témoigne que saint Michel a combattu contre le diable. Mais s'il fallait vaincre le diable à l'épée, il la faudrait plus forte et de meilleure pointe, et de meilleur tranchant que n'est pas cette-là. Sont-ils si bêtes d'imaginer que ce soit une guerre charnelle, qu'ont tant les anges que les fidèles à l'encontre des diables, laquelle se démène par glaive matériel ? Mais c'est ce que j'ai dit du commencement, que le monde méritait bien d'être séduit en telle bêtise, d'autant qu'il était si pervers de convoiter des idoles et marmousets pour adorer, au lieu de servir au Dieu vivant.

Pour tenir ordre, il nous faut maintenant traiter de saint Jean-Baptiste, lequel, selon l'histoire évangélique, c'est-à-dire la vérité de Dieu, après avoir été décollé, fut enterré par ses disciples. Théodore, chroniqueur ancien de l'Eglise, raconte que son sépulcre, étant en Sébaste, ville de Syrie, fut ouvert par les païens quelque temps après, et que ses os furent brûlés par iceux, et la cendre éparse en l'air. Combien que Eusèbe ajoute que quelques hommes de Jérusalem survinrent là et en prirent en cachette quelque peu, qui fut porté en Antioche, et là enterré par Athanase en une muraille. Touchant de la tête, Sozomène, un autre chroniqueur, dit qu'elle fut emportée par l'empereur Théo-

dose auprès de la ville de Constantinople. Par quoi, selon les histoires anciennes, tout le corps fut brûlé, excepté la tête, et tous les os et les cendres perdus, excepté quelque petite portion que prirent les ermites de Jérusalem à la dérobbée. Voyons maintenant ce qu'il s'en trouve. Ceux d'Amiens se glorifient d'avoir le visage, et, en la masque qu'ils montrent, il y a la marque d'un coup de couteau sur l'œil, qu'ils disent que Hérodiàs lui donna ; mais ceux de Saint-Jean-d'Angély contredisent, et montrent la même partie. Quant au reste de la tête, le dessus, depuis le front jusques au derrière, était à Rhodes et est maintenant à Malte, comme je pense ; au moins les commandeurs ont fait accroire que le Turc le leur avait rendu. Le derrière est à Saint-Jean de Nemours ; la cervelle est à Nogent-le-Rotrou. Nonobstant cela, ceux de Saint-Jean-de-Maurienne ne laissent point d'avoir une partie de la tête. Sa mâchoire ne laisse point à être à Besançon, à Saint-Jean le Grand. Il y en a une autre partie à Saint-Jean de Latran, à Paris, et, à Saint-Flour en Auvergne, un bout de l'oreille ; à Saint-Salvador en Espagne, le front et des cheveux ; il y en a aussi bien quelque lopin à Noyon, qui s'y montre fort authentiquement ; il y en a semblablement une partie à Lucques, je ne sais de quel endroit. Tout cela est-il fait ? Qu'on aille à Rome et au monastère de Saint-Sylvestre, et on oira dire : Voici la tête de saint Jean-Baptiste. Les poètes feignent qu'il y avait autrefois un roi en Espagne, nommé Gérion, lequel avait trois têtes : si nos forgeurs de reliques en pouvaient autant dire de saint Jean-Baptiste, cela leur viendrait bien à point pour les aider à mentir. Mais puisque cette fable n'a point lieu, comment s'excuseront-ils ? Je ne les veux point presser de si près que de leur demander comment la tête s'est ainsi

déchiquetée pour être dépar­tie en tant de lieux, et si divers, ni comment c'est qu'ils l'ont eue de Constantinople ; seulement, je dis qu'il faudrait que saint Jean eût été un monstre, ou que ce sont abuseurs effrontés de montrer tant de pièces de sa tête.

Qui pis est, ceux de Sienne se vantent d'en avoir le bras, ce qui est répugnant, comme nous avons dit, à toutes les histoires anciennes. Et néanmoins, cet abus non seulement est souffert, mais aussi approuvé, comme rien ne se trouve mauvais au royaume de l'Antéchrist, moyennant qu'il entretienne le peuple en superstition. Or, ils ont controuvé une autre fable : c'est que, quand le corps fut brûlé, que le doigt dont il avait montré notre Seigneur Jésus-Christ demeura entier, sans être violé. Cela non seulement n'est pas conforme aux histoires anciennes, mais même il se peut aisément rédarguer par icelles, car Eusèbe et Théodore, nommément, disent que le corps était déjà réduit en os quand les païens le ravirent. Et n'eussent eu garde d'oublier un tel miracle, s'il en eût été quelque chose, car ils ne sont autrement que trop curieux à en raconter, même de frivoles. Toutefois, encore qu'ainsi fût, oyons un petit où est ce doigt. A Besançon, en l'église Saint-Jean le Grand, il y en a un ; à Toulouse, un autre ; à Lyon, un autre ; à Bourges, un autre ; à Florence, un autre ; à Saint-Jean des Aventures, près Macon, un autre. Je ne dis mot là-dessus, sinon que je prie les lecteurs de ne se point endurcir à l'encontre d'un avertissement si clair et si certain, et ne point fermer les yeux à une telle clarté, pour toujours se laisser séduire comme en ténèbres. Si c'étaient joueurs de passe-passe qui nous éblouissent les yeux, tellement qu'il nous semblât avis qu'il y en eut six, encore aurions-nous cet avis de craindre d'être

abusés. Or, ici il n'y a nulle subtilité : il est seulement question si nous voulons croire que le doigt de saint Jean soit à Florence, et qu'il soit autre part en cinq lieux : autant de Lyon et de Bourges, et des autres. Ou, pour le dire plus bref, si nous voulons croire que six doigts ne soient qu'un, et qu'un seul soit six. Je ne parle sinon de ce qui est venu à ma notice. Je ne doute pas que si on enquêrât plus diligemment, qu'il ne s'en trouvât encore une demi-douzaine ailleurs. Et de la tête, qu'il ne s'en trouvât encore des pièces qui monteraient bien la grosseur d'une tête de bœuf, voire outre ce que j'en ai dit. Or de peur de ne rien laisser derrière, ils ont aussi bien fait semblant d'avoir les cendres, dont il y en a une partie à Gênes, l'autre partie à Rome, en l'église Saint-Jean de Latran. Or avons-nous vu que la plupart avait été jetée en l'air : toutefois, ils ne laissent point d'en avoir, comme ils disent, une bonne portion, et principalement à Gênes.

Restent maintenant, après le corps, les autres appartenances, comme un soulier, qui est aux Chartreux de Paris, lequel fut dérobé il y a environ douze ou treize ans. Mais incontinent il s'en retrouva un autre de nouveau. Et de fait, tant que l'enge des cordonniers soit taillie, jamais ils n'auront faute de telles reliques. A Rome, à Saint-Jean de Latran, ils se vantent d'avoir sa haire, de laquelle il n'est fait nulle mention en l'Evangile, sinon que, pource qu'il est là parlé qu'il était vêtu de poils de chameau, ils veulent convertir une robe en haire. Là même, ils disent qu'ils ont l'autel sur lequel il priaît au désert, comme si, de ce temps-là, on eût fait des autels à tout propos et en chacun lieu. C'est merveille qu'ils ne lui fient accroire qu'il ait chanté messe. En Avignon est l'épee de laquelle il fut décollé, et à Aix en Allemagne, le linceul, lequel fut étendu sous lui. Je vou-

drais bien savoir comment le bourreau était si gracieux que de lui tapisser le pavé de la prison, quand il le voulait faire mourir. N'est-ce pas une sotte chose de controuver cela ? Mais encore, comment l'un et l'autre sont-ils venus entre leurs mains ? Pensez-vous qu'il est bien vraisemblable que celui qui le mit à mort, fût-il un gendarme ou un bourreau, donnât le linceul et son épée pour en faire une relique ? Puisqu'ils voulaient faire une telle garniture de toutes pièces, ils ont failli de laisser le couteau de Hérodiad, dont elle frappa l'œil, tout le sang qui fut répandu, et même son sépulcre. Mais je pourrais bien aussi errer, car je ne sais pas si toutes ces bagues sont autre part.

C'est maintenant aux apôtres d'avoir leur tour. Mais pource que la multitude pourrait engendrer confusion, si je les mettais tous ensemble, nous prendrons saint Pierre et saint Paul à part, puis nous parlerons des autres. Leurs corps sont à Rome, la moitié en l'église Saint-Pierre, et l'autre moitié à Saint-Paul. Et disent que saint Silvestre les pesa, pour les distribuer ainsi en égales portions. Les deux têtes sont aussi à Rome, à Saint-Jean de Latran, combien qu'en la même église il y a une dent de saint Pierre à part. Après tout cela, on ne laisse point d'en avoir des os partout : comme à Poitiers, on a la mâchoire avec la barbe ; à Trèves, plusieurs os de l'un et de l'autre ; à Argenton en Berry, une épaule de saint Paul. Et quand serait-ce fait ? car partout où il y a église qui porte leurs noms, il y en a des reliques. Si on demande quelles, qu'on se souviene de la cervelle de saint Pierre, dont j'ai parlé, qui était au grand autel de cette ville. Tout ainsi qu'on trouve que c'était une pierre d'éponge, ainsi trouverait-on beaucoup d'os de chevaux ou de chiens, qu'on attribue à ces deux apôtres.

Avec les corps, il y a suite. A Saint-Salvador en Espagne, ils en ont une pantoufle ; de la forme et de la matière, je n'en puis répondre, mais il est bien à présumer que c'est une semblable marchandise que celles qu'ils ont à Poitiers, lesquelles sont d'un satin broché d'or. Voilà comment on le fait brave après sa mort, pour le récompenser de la pauvreté qu'il a eue sa vie durant. Pource que les évêques de maintenant sont ainsi mignons, quand ils se mettent en leur pontificat, il leur semble avis que ce serait déroger à la dignité des apôtres, si on ne leur en faisait autant. Or, les peintres peuvent bien contrefaire des marmousets à leur plaisir, les dorant et ornant depuis la tête jusques aux pieds, puis après leur imposer le nom de saint Pierre ou de saint Paul. Mais on sait quel a été leur état pendant qu'ils ont vécu en ce monde, et qu'ils n'ont eu autres accoutrements que de pauvres gens. Il y a aussi bien à Rome la chaire épiscopale de saint Pierre, avec sa chasuble, comme si de ce temps-là les évêques eus. ont eu des trônes pour s'asseoir. Mais leur office était d'enseigner, de consoler, d'exhorter en public et en particulier, et montrer exemple de vraie humilité à leur troupeau, non point de faire des idoles, comme font ceux de maintenant. Quant est de la chasuble, la façon n'était point encore venue de se déguiser, car on ne jouait point des farces en l'église, comme on fait à présent. Ainsi, pour prouver que saint Pierre eut une chasuble, il faudrait premièrement montrer qu'il aurait fait du bateleur, comme font nos prêtres de maintenant, en voulant servir à Dieu. Il est vrai qu'ils lui pouvaient bien donner une chasuble, quand ils lui ont assigné un autel ; mais autant a de couleur l'un comme l'autre. On sait quelles messes on chantait alors. Les apôtres ont célébré de leur temps, simplement,

la Cène de notre Seigneur, à laquelle il n'est point métier d'avoir un autel. De la messe, on ne savait encore quelle bête c'était, et ne l'a-t-on pas su longtemps après. On voit bien donc que, quand ils ont inventé leurs reliques, ils ne se doutaient point de jamais avoir contredisants, vu qu'ils ont ainsi osé impudemment mentir à bride avalée. Combien que de cet autel ils ne conviennent point entre eux, car ceux de Rome affirment qu'ils l'ont, et ceux de Pise le montrent aussi bien au faubourg tirant vers la mer. Pour faire leur profit de tout, ils n'ont point oublié le couteau duquel Malchus eut l'oreille coupée, comme si c'était un joyau digne de mettre en relique. J'avais oublié sa crosse, laquelle se montre à Saint-Etienne des Grés, à Paris, de laquelle il faut estimer autant que de l'autel, ou de la chasuble, car c'est une même raison.

Il y a un petit plus d'apparence à son bourdon, car il est bien à présumer qu'il pouvait être armé de tel bâton, allant par les champs. Mais ils gâtent tout, de ne se pouvoir accorder, car ceux de Cologne se font fort de l'avoir, et ceux de Trèves semblablement. Ainsi, en démentant l'un l'autre, ils donnent bien occasion qu'on n'ajoute nulle foi à tous deux. Je laisse à parler de la chaîne de saint Paul, dont il fut lié, laquelle se montre à Rome, en son église. Item, du pilier sur lequel saint Pierre fut martyrisé, lequel est à Saint-Anastase. Je laisse seulement à penser aux lecteurs dont est-ce que cette chaîne a été prise pour en faire une relique ; item, à savoir si en ce temps-là on exécutait les hommes sur des piliers.

Nous traiterons en commun de tous les autres apôtres, pour avoir plus tôt fait. Et premièrement, nous raconterons où il y en a des corps entiers, afin que en faisant conférence

de l'un à l'autre, on juge quel arrêt on peut prendre sur leur dire. Chacun sait que la ville de Toulouse en pense avoir six. à savoir saint Jacques le Majeur, saint André, saint Jacques le Mineur, saint Philippe, saint Simon et saint Jude. A Padoue est le corps saint Mathias ; à Salerne, le corps saint Matthieu ; à Orthonne, celui de saint Thomas ; au royaume de Naples, celui de saint Barthélemy. Avisons maintenant lesquels ont deux corps ou trois. Saint André a un second corps à Melphe ; saint Philippe et saint Jacques le Mineur, chacun aussi un autre à Rome, *ad Sanctos Apostolos* ; saint Simon et saint Jude, aussi bien à Rome, à l'église Saint-Pierre ; saint Barthélemy, à Rome, en son église. En voilà déjà six qui ont deux corps chacun. Et encore, de superabondant, la peau de saint Barthélemy est à Pise. Toutefois, saint Mathias a emporté tous les autres, car il a un corps à Rome, à Sainte-Marie la Majeure, et le troisième à Trèves. Outre cela, encore a-t-il une tête à part et un bras à part, à Rome même. Il est vrai que les lopins qui sont de saint André çà et là récompensent à demi, car à Rome, à l'église Saint-Pierre, il a une tête ; en l'église Saint-Chrysogone, une épaule ; à Saint-Eustache, une côte, et au Saint-Esprit, un bras ; à Saint-Blaise, je ne sais quelle autre partie ; à Aix en Provence, un pied. Qui conjoindrait cela ensemble, ce serait tantôt pour en faire deux quartiers, moyennant qu'on les pût bien proportionner. Or, comme saint Barthélemy a laissé la peau à Pise, aussi y a-t-il une main ; à Trèves, il y en a je ne sais quel membre ; à Fréjus, un doigt ; à Rome, en l'église Sainte-Barbe, d'autres reliques. Ainsi encore n'est-il point des plus pauvres ; les autres n'en ont pas tant. Toutefois, chacun en a encore quelque lopin. Comme saint Philippe a un pied à Rome, *ad*

Sanctos Apostolos, et à Sainte-Barbe, je ne sais quelles reliques. Item plus, à Trèves. En ces deux dernières églises, il a semblablement saint Jacques pour compagnon, lequel a semblablement une tête en l'église Saint-Pierre, et un bras à Saint-Chrysogone, et un autre *ad Sanctos Apostolos*. Saint Matthieu et saint Thomas sont demeurés les plus pauvres, car le premier, avec son corps, n'a, sinon quelques os à Trèves, un bras à Rome à Saint-Marcel, et à Saint-Nicolas une tête. Sinon que par aventure il m'en soit échappé quelque chose, ce qui se pourrait bien faire, car en tel abîme qui n'y serait confus ?

Pource qu'ils trouvent en leurs chroniques que le corps [de] saint Jean l'évangéliste s'évanouit incontinent après qu'on l'eut mis en la fosse, ils n'ont pu produire de ses ossements, mais pour suppléer ce défaut, ils se sont rués sur son bagage. Et premièrement, ils se sont avisés du calice où il but le poison, étant condamné par Domitien. Mais pource que deux l'ont voulu avoir, ou il nous faut croire ce que disent les alchimistes de leur multiplication, ou ceux-ci, avec leur calice, se sont moqués du monde. L'un est à Boulogne, et l'autre à Rome, à Saint-Jean de Latran. Ils ont puis après controuvé son hoqueton, et une chaîne dont il était lié, quand on l'amena prisonnier d'Éphèse, avec l'oratoire où il soulait prier, étant en la prison. Je voudrais bien savoir s'il avait lors des menuisiers à louage pour lui faire des oratoires ; item, quelle familiarité avaient les chrétiens avec sa garde, pour retirer la chaîne et en faire une relique ? Ces moqueries sont trop sottes, et fût-ce pour abuser les petits enfants. Mais le joyau le plus ferial est des douze peignes des apôtres, qu'on montre à Notre-Dame de l'Île, sus Lyon. Je pense bien qu'ils ont été du commence-

ment là mis pour faire accroire qu'ils étaient aux douze pairs de France, mais depuis, leur dignité s'est accrue, et sont devenus apostoliques.

Il nous faut dorénavant dépêcher, ou autrement jamais nous ne sortirions de cette forêt. Nous reciterons donc en bref les reliques qu'on a des saints qui ont été du temps que notre Seigneur Jésus-Christ vivait ; puis, conséquemment, des martyrs anciens et des autres saints. Sur cela les lecteurs auront à juger quelle estime ils en devront avoir. Sainte Anne, mère de la vierge Marie, a l'un de ses corps à Apt en Provence, l'autre à Notre-Dame de l'Île, à Lyon ; outre cela, elle a une tête à Trèves, l'autre à Duren en Julliers, l'autre en Thuringe, en une ville nommée de son nom. Je laisse les pièces qui sont en plus de cent lieux ; et entre autres il me souvient que j'en ai baisé une partie en l'abbaye d'Ourscamp, près Noyon, dont on fait grand festin. Finalement, elle a un de ses bras à Rome, en l'église Saint-Paul. Qu'on prenne fondement là-dessus si on peut.

Il y a puis après le Lazare, et la Madeleine sa sœur. Touchant de lui, il n'a que trois corps, que je sache : l'un est à Marseille, l'autre à Autun, le troisième à Avallon. Il est vrai que ceux d'Autun en ont eu gros procès à l'encontre de ceux d'Avallon ; mais, après avoir beaucoup dépendu d'argent d'un côté et d'autre, ils ont tous deux gagné leur cause ; pour le moins, ils sont demeurés en possession du titre. Pource que la Madeleine était femme, il fallait qu'elle fût inférieure à son frère : pourtant elle n'a eu que deux corps, dont l'un est à Vézelay près d'Auxerre, et l'autre qui est de plus grand renom, à Saint-Maximin en Provence, là où la tête est à part, avec son *noli me tangere*, qui est un lopin de cire, qu'on pense être la marque que Jésus-Christ lui fit

par dépit, pource qu'il était marri qu'elle le voulait toucher. Je ne dis pas les reliques qui en sont dispersées par tout le monde, tant de ses os que de ses cheveux. Qui voudrait avoir certitude de tout cela, il s'enquerrait, pour le premier, à savoir si le Lazare et ses deux sœurs Marthe et Madeleine sont jamais venus en France pour prêcher. Car en lisant les histoires anciennes, et en jugeant du tout avec raison, on voit évidemment que c'est la plus sottie fable du monde, et laquelle a autant d'apparence que si on disait que les nuées sont peaux de veau ; et néanmoins ce sont les plus certaines reliques qu'on ait. Mais encore que ainsi fût, il suffisait d'abuser d'un corps en idolâtrie, sans faire d'un diable deux ou trois.

Ils ont aussi bien canonisé celui qui perça le côté de notre Seigneur en la croix, et l'ont appelé saint Longin. Après l'avoir baptisé, ils lui ont donné deux corps, dont l'un est à Mantoue, et l'autre à Notre-Dame de l'Île, près Lyon. Ils ont fait le semblable des sages qui vinrent adorer notre Seigneur Jésus après sa nativité. Premièrement, ils ont déterminé du nombre, disant qu'ils n'étaient que trois. Or l'Évangile ne dit pas combien ils étaient ; et aucuns des docteurs anciens ont dit qu'ils étaient quatorze, comme celui qui a écrit le commentaire imparfait sur saint Mathieu, qu'on intitule de Chrysostôme. Après, au lieu que l'Évangile les dit philosophes, ils en ont fait des rois à la hâte, sans pays et sans sujets. Finalement, ils les ont baptisés, donnant à l'un nom Balthasar, à l'autre Melchior, et à l'autre Gaspard. Or, que nous leur concédions toutes leurs fables, ainsi frivoles qu'elles sont, il est certain que les sages retournèrent au pays d'Orient ; car la sainte Ecriture le dit, et ne peut-on dire autre chose, sinon qu'ils moururent là.

Qui est-ce qui les en a transportés depuis ? Et qui est-ce qui les connaissait, pour les marquer, afin de faire ainsi des reliques de leurs corps ? Mais je m'en déporte, d'autant que c'est folie à moi de rédarguer des moqueries tant évidentes. Seulement je dis qu'il faut que ceux de Cologne et ceux de Milan se débattent à qui les aura, car tous deux prétendent ensemble de les avoir, ce qui ne se peut faire. Quand leur procès sera vidé, lors nous aviserons ce qu'il sera de faire.

Entre les martyrs anciens, saint Denis est des plus célébrés, car on le tient pour un des disciples des apôtres, et le premier évangéliste de France. A cause de cette dignité, on a de ses reliques en plusieurs lieux. Toutefois, le corps est demeuré entier seulement en deux lieux, à Saint-Denis en France, et à Ratisbonne en Allemagne. Pour ce que les Français maintenaient de l'avoir, ceux de Ratisbonne en émurent le procès à Rome, il y a environ cent ans, et le corps leur fut adjugé par sentence définitive, présent l'ambassadeur de France, dont ils ont belle bulle. Qui dirait, à Saint-Denis près Paris, que le corps n'est point là, il serait lapidé. Quiconque voudra contredire qu'il ne soit à Ratisbonne sera tenu pour hérétique, d'autant qu'il sera rebelle au saint-siège apostolique. Ainsi, le plus expédient sera de ne s'entremettre point en leur querelle. Qu'ils se crèvent les yeux les uns aux autres, s'ils veulent, et en ce faisant, qu'ils ne profitent de rien, sinon pour découvrir que tout leur cas gît en mensonge.

De saint Etienne, ils ont tellement parti le corps qu'il est entier à Rome en son église, le chef en Arles, et des os en plus de deux cents lieux. Mais pour montrer qu'ils sont des adhérents de ceux qui l'ont meurtri, ils ont canonisé les pierres dont il a été lapidé. On demandera où c'est qu'on

les a pu trouver et comment ils les ont eues, de quelles mains et par quel moyen. Je réponds brièvement que cette demande est folle, car on sait bien qu'on trouve partout des cailloux, tellement que la voiture n'en coûte guère. A Florence, en Arles aux augustins. au Vigan en Languedoc, on en montre. Celui qui voudra fermer les yeux et l'entendement croira que ce sont les propres pierres dont saint Etienne fut lapidé ; celui qui voudra un peu considérer s'en moquera. Et de fait, les carmes de Poitiers en ont bien trouvé un depuis quatorze ans, auquel ils ont assigné l'office de délivrer les femmes, lesquelles sont en travail d'enfant. Les jacobins, auxquels on avait dérobé une côte de sainte Marguerite, servant à cet usage, leur en ont fait grand'noise, criant contre leur abus ; mais en la fin, ils ont gagné en tenant bon.

J'avais quasi délibéré de ne parler point des innocents, pource que, quand j'en aurais assemblé une armée, ils répliqueront toujours que cela ne contrevient point à l'histoire, d'autant que le nombre n'en est point défini. Je laisse donc à parler de la multitude. Seulement, qu'on note qu'il y en a en toutes les régions du monde. Je demande maintenant comment c'est qu'on a trouvé leurs sépulcres si longtemps après, vu qu'on ne les tenait point pour saints quand Hérode les fit mourir ? Après, quand c'est qu'on les a apportés ? Ils ne me peuvent répondre autre chose, sinon que ce a été cinq ou six cents ans après leur mort. Je m'en rapporte aux plus pauvres idiots qu'on pourra trouver, si on doit ajouter foi à des choses tant absurdes. Après, encore qu'il s'en fût trouvé par fortune quelqu'un, comment se pouvait-il faire qu'on en apporta plusieurs corps en France, en Allemagne, en Italie, pour les distribuer en des villes tant éloi-

gnées l'une de l'autre? Je laisse donc cette fausseté pour convaincue du tout.

Pourtant que saint Laurent est du nombre des anciens martyrs, nous lui donnerons ici son lieu. Je ne sais point que son corps soit en plus d'un lieu, c'est à savoir à Rome, en l'église dédiée de son nom : il est vrai qu'il y a puis après un vaisseau de sa chair grillée ; item, deux fioles pleines, l'une de son sang, et l'autre de sa graisse ; item, en l'église surnommée Palisperne, son bras et de ses os ; et à Saint-Sylvestre d'autres reliques. Mais si on voulait amasser tous les ossements qui s'en montrent seulement en France, il y en aurait pour former deux corps, au long et au large. Il y a puis après la grille sur laquelle il fut rôti, combien que l'église qu'on surnomme Palisperne se vante d'en avoir une pièce. Or, pour la grille, encore la laisserais-je passer ; mais ils ont d'autres reliques trop feriales, dont il ne m'est point licite de me taire, comme des charbons qu'on montre à Saint-Eustache ; item, une serviette dont l'ange torcha son corps. Puisqu'ils ont pris le loisir de songer telles rêveries pour abuser le monde, que ceux qui verront cet avertissement prennent aussi loisir de penser à eux, pour se garder de n'être plus ainsi moqués. D'une même forge est sortie sa tunique, qu'on montre à Rome même, en l'église Sainte-Barbe. Pource qu'ils ont ouï dire que saint Laurent était diacre, ils ont pense qu'il devait avoir les mêmes accoutrements dont leurs diacres se déguisent, en jouant leur personnage à la messe. Mais c'était bien un autre office, de ce temps-là, en l'Eglise chrétienne, que ce n'est à présent à la papauté : c'étaient les commis ou députés à distribuer les aumônes, et non point bateleurs pour jouer des farces. Ainsi ils n'avaient que faire de tuni-

ques, ni dalmatiques, ni autres habits de fols pour se déguiser.

Nous ajouterons, à saint Laurent, saint Gervais et saint Protas, desquels le sépulcre fut trouvé à Milan du temps de saint Ambroise, comme lui-même le testifie ; pareillement saint Jérôme et saint Augustin, et plusieurs autres. Ainsi, la ville de Milan maintient qu'elle en a encore les corps. Nonobstant cela, ils sont à Brisach, en Allemagne, et à Besançon, en l'église parochiale de Saint-Pierre ; sans les pièces infinies qui sont éparses en diverses églises, tellement, qu'il faut nécessairement que chacun ait eu quatre corps pour le moins, ou qu'on jette aux champs tous les os qui s'en montrent à fausses enseignes.

Pource qu'ils ont donné à saint Sébastien l'office de guérir de la peste, cela a fait qu'il a été plus requis et que chacun a plus appété de l'avoir ; ce crédit l'a fait multiplier en quatre corps entiers, dont l'un est à Rome, à Saint-Laurent, l'autre à Soissons, le troisième à Piligny, près Nantes, le quatrième près de Narbonne, au lieu de sa nativité. En outre, il a deux têtes, l'une à Saint-Pierre de Rome, et l'autre aux jacobins de Toulouse. Il est vrai qu'elles sont creuses, si on se rapporte aux cordeliers d'Angers, lesquels se disent en avoir la cervelle. Item plus les jacobins d'Angers en ont un bras ; il y en a un autre à Saint-Sernin de Toulouse, un autre à la Chaise-Dieu en Auvergne, et un autre à Montbrison en Forez ; sans les menus lopins qui en sont en plusieurs églises. Mais quand on aura bien contre-pesé, qu'on devine où est le corps de saint Sébastien ? Même ils n'ont pas été contents de tout cela, s'ils ne faisaient aussi bien des reliques des flèches dont il fut tiré : desquelles ils en montrent une à Lambesc en Provence, une à Poitiers, aux augustins,

et les autres par-ci par-là. Par cela voit-on bien qu'ils ont pensé de ne jamais rendre compte de leurs tromperies.

Une semblable raison a valu à saint Antoine pour lui multiplier ses reliques, car, d'autant que c'est un saint colère et dangereux, comme ils le teignent, lequel brûle ceux à qui il se courrouce, par cette opinion il se fait craindre et redouter. La crainte a engendré dévotion, laquelle a aiguisé l'appétit pour faire desirer d'avoir son corps, à cause du profit. Par quoi la ville d'Arles en a eu grand combat et long contre les antonens de Viennois, mais l'issue n'en a été autre qu'elle a accoutumé d'être en telle matière, c'est-à-dire que tout est demeuré en confus. Car, si on voulait liquider la vérité, nulle des parties n'aurait bonne cause. Avec ces deux corps, il a un genou aux augustins d'Albi ; à Bourg, à Mâcon, à Dijon, à Chalon, à Oureux, à Besançon, des reliques de divers membres, sans ce qu'en portent les quêteurs, qui n'est point petite quantité. Voilà que c'est d'avoir le bruit d'être mauvais, car sans cela le bon saint fût demeuré en sa fosse, ou en quelque coin, sans qu'on en eût tenu compte.

J'avais oublié sainte Pétronille, la fille de saint Pierre, laquelle a son corps entier à Rome, en l'église de son père ; item plus, des reliques à part à Sainte-Barbe. Mais elle ne laisse point pourtant d'en avoir un autre au Mans, au couvent des jacobins, lequel est là tenu en grande solennité, pource qu'il guérit des fièvres. D'autant qu'il y a eu plusieurs saintes nommées Susanne, je ne sais pas bonnement si leur intention a été de redoubler le corps d'une ; mais tant y a qu'il y a un corps de sainte Susanne à Rome, en l'église dédiée de son nom, et un autre à Toulouse. Sainte Hélène n'a pas été si heureuse, car, outre son corps qui est à Venise,

elle n'a gagné de superabondant qu'une tête, laquelle est à Saint-Géréon de Cologne. Sainte Ursule l'a surmontée en cette partie : son corps, premièrement, est à Saint-Jean-d'Angély ; elle a puis après une tête à Cologne, une portion aux jacobins du Mans, une autre aux jacobins de Tours, l'autre à Bergerac. De ses compagnes, qu'on appelle les onze mille vierges, on en a bien pu avoir partout. Et de fait, ils se sont bien aidés de cela pour oser mentir plus librement, car, outre cent charretées d'ossements, qui sont à Cologne, il n'y a à grand' peine ville en toute l'Europe, qui n'en soit remparée, ou en une église ou en plusieurs.

Si j'accommençais à faire les montres des saints vulgaires, j'entrerais en une forêt dont je ne trouverais jamais issue. Par quoi je me contenterai d'alléguer quelques exemples en passant, dont on pourra faire jugement de tout le reste. A Poitiers, il y a deux églises qui se combattent du corps [de] saint Hilaire, à savoir les chanoines de son église et les moines de la Selle ; le procès en est pendant au crochet, jusques à ce qu'on en fasse visitation. Cependant les idolâtres seront contraints d'adorer deux corps d'un homme. Les fidèles laisseront reposer le corps, où qu'il soit, sans s'en soucier. De saint Honorat, son corps est en Arles, et aussi bien à l'île de Lérins, près Antibes. Saint Gilles a l'un de ses corps à Toulouse, et l'autre à une ville de Languedoc, laquelle porte son nom. Saint Guillaume est en une abbaye de Languedoc, nommée Saint-Guilhem-le-Désert, et en une ville d'Ausoy [Alsace], nommée Ecrichen, avec la tête à part, combien qu'il ait une autre tête au faubourg de Duren en Juliers, en l'abbaye des guillermîtes. Que dirai-je de saint Saphorin ou Symphorien, lequel est en tant de lieux, en corps et en os ? Pareillement de saint Loup, qui est à Auxerre,

à Senes, à Lyon, et faisait-on accroire qu'il était à Genève. Autant de saint Ferréol, qui est tout entier à Uzès, en Languedoc, et à Brioude, en Auvergne. Au moins qu'ils fissent quelques bonnes transactions ensemble, pour ne point tant découvrir leurs mensonges, comme ont fait les chanoines de Trèves avec ceux de Liège, touchant la tête de saint Lambert; car ils ont composé à quelque somme d'argent, pour l'intérêt des offrandes, de ne la montrer publiquement, de peur qu'on ne s'étonnât de l'avoir en deux villes tant voisines. Mais c'est ce que j'ai dit du commencement: ils n'ont point pensé d'avoir jamais un contrôleur qui osât ouvrir la bouche pour remonter leur impudence.

On me pourrait demander comment ces bâtisseurs de reliques, vu qu'ils ont ainsi amassé sans propos tout ce qu'il leur venait en la tête, et en soufflant ont forge tout ce qu'il leur plaisait, ont laissé derrière les choses notables du vieil Testament? A cela je ne saurais que répondre, sinon qu'ils les ont méprisées, pource qu'ils n'espéraient point d'en avoir grand profit, combien qu'ils ne les ont du tout oubliées. Car à Rome, ils se disent avoir des os d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à Sainte-Marie *supra Minervam*. A Saint-Jean de Latran, ils se vantent d'avoir l'arche de l'alliance, avec la verge d'Aaron, et néanmoins cette verge est aussi bien à la Sainte-Chapelle de Paris, et ceux de Saint-Salvador en Espagne en ont quelque pièce. Outre cela, ceux de Bordeaux maintiennent que la verge de saint Martial, qui se montre là en l'église de Saint-Séverin, est celle même d'Aaron. Il semble avis qu'ils aient voulu faire un miracle nouveau, à l'envie de Dieu, car comme cette verge fut convertie en serpent par la vertu d'icelui, aussi maintenant ils l'ont convertie en trois verges. Il peut bien être qu'ils ont beaucoup

d'autres manicles de l'Ancien Testament, mais il suffit d'en avoir touché ce mot-là, pour montrer qu'ils se sont portés aussi loyalement en cet endroit qu'en tout le reste.

Je prie maintenant les lecteurs d'avoir souvenance de ce que j'ai dit du commencement, c'est que je n'ai pas eu des commissaires pour visiter les sacristies de tous les pays, dont j'ai fait par ci-dessus mention. Pourtant il ne faut point prendre ce que j'ai dit des reliques comme un registre ou inventaire entier de ce qui s'en pourrait trouver. Je n'ai nommé d'Allemagne que environ demi-douzaine de villes ; je n'en ai nommé d'Espagne que trois, que je sache ; d'Italie, environ une quinzaine ; de France, de trente à quarante, et de celles-là encore n'ai-je pas tout ce qui en est. Que chacun donc fasse conjecture en soi-même quel tripotage ce serait, si on mettait par ordre la multitude des reliques qui sont par toute la chrétienté. Je dis seulement des pays qui nous sont connus et où nous hantons ; car le principal est de noter que toutes les reliques qu'on montre de Jésus-Christ par deçà et des prophètes, on les trouvera aussi bien en Grèce et en Asie, et aux autres régions où il y a des églises chrétiennes. Or, je demande maintenant quand les chrétiens de l'Eglise orientale disent que tout ce que nous en pensons avoir est par devers eux, quelle résolution pourra-t-on prendre là-dessus ? Si on leur contredit, alléguant qu'un tel corps saint fut apporté par des marchands, l'autre par des moines, l'autre par un évêque, que une partie de la couronne d'épines fut envoyée à un roi de France par l'empereur de Constantinople, l'autre conquise par guerre, et ainsi de chacune pièce, ils hocheront la tête en se moquant. Comment videra-t-on ces querelles ? car, en cause douteuse, il faudra juger par conjectures. Or, en ce faisant,

ils gagneront toujours, car ce qu'ils ont à dire de leur côté est plus vraisemblable que tout ce qu'on pourra prétendre du côté de par deçà. C'est un point tâcheux à démêler pour ceux qui voudront défendre les reliques.

Pour faire fin, je prie et exhorte, au nom de Dieu, tous lecteurs de vouloir entendre à la vérité, pendant qu'elle leur est tant ouvertement montrée, et connaître que cela s'est fait par une singulière providence de Dieu, que ceux qui ont voulu ainsi séduire le pauvre monde ont été tant aveugles qu'ils n'ont point pensé à couvrir autrement leurs mensonges ; mais comme Madianites, ayant les yeux crevés, se sont dressés les uns contre les autres, comme nous voyons qu'ils se font eux-mêmes la guerre et se démentent mutuellement. Quiconque ne se voudra point endurcir pour repugner à toute raison à son escient, encore qu'il ne soit pas pleinement instruit que c'est une idolâtrie execrable d'adorer relique aucune, quelle qu'elle soit, vraie ou fausse ; néanmoins, voyant la fausseté tant évidente, n'aura jamais le courage d'en baiser une seule, et quelque dévotion qu'il y ait eu auparavant, il en sera entièrement dégoûté.

Le principal serait bien, comme j'ai du commencement dit, d'abolir entre nous chrétiens cette superstition païenne de canoniser les reliques, tant de Jesus-Christ que de ses saints, pour en faire des idoles. Cette façon de faire est une pollution et ordure qu'on ne devrait nullement tolérer en l'Eglise. Nous avons déjà remontré, par raisons et témoignages de l'Ecriture, qu'ainsi est. Si quelqu'un n'est content de cela, qu'il regarde l'usage des Pères anciens, afin de se conformer à leurs exemples. Il y a eu beaucoup de saints patriarches, beaucoup de prophètes, de saints rois et autres fidèles en l'Ancien Testament. Dieu avait ordonné plus de

cérémonies de ce temps-là que nous n'en devons avoir. Même la sépulture se devait faire en plus grand appareil que maintenant, pour représenter par figures la résurrection glorieuse, d'autant qu'elle n'était pas si clairement révélée de parole, comme nous l'avons. Lisons-nous qu'on ait tiré lors les saints de leurs sépulcres, pour en faire des poupées ? Abraham, père de tous les fidèles, a-t-il jamais été élevé ? Sara, aussi princesse en l'Eglise de Dieu, a-t-elle été retirée de sa fosse ? Ne les a-t-on pas laissés avec tous les autres saints à repos ? Qui plus est, le corps de Moïse n'a-t-il pas été caché par le vouloir de Dieu, sans que jamais on l'ait pu trouver ? Le diable n'en a-t-il pas débattu contre les anges, comme dit saint Jude ? Pourquoi est-ce que Notre-Seigneur l'a ôté de la vue des hommes, et que le diable le y a voulu remettre ? C'est, comme chacun confesse, que Dieu a voulu ôter à son peuple d'Israël occasion d'idolâtrie. Le diable, au contraire, l'a voulu établir. Mais le peuple d'Israël, dira quelqu'un, était enclin à superstition. Je demande que c'est de nous ? N'y a-t-il pas, sans comparaison, plus de perversité entre les chrétiens en cet endroit qu'il n'y eut jamais entre les juifs ? Avisons ce qui a été fait en l'Eglise ancienne : il est vrai que les fidèles ont toujours mis peine de retirer les corps des martyrs, afin qu'ils ne fussent mangés des bêtes et des oiseaux, et les ont ensevelis honnêtement, comme nous lisons et de saint Jean-Baptiste et de saint Etienne. Mais c'était en la fin les mettre en terre, pour les laisser là jusques au jour de la résurrection, et non pas les colloquer en vue des hommes, pour s'agenouiller devant. Jamais cette malheureuse pompe de les canoniser n'a été introduite en l'Eglise, jusques à ce que tout a été perverti et comme profané, partie par la bêtise des prélats et pasteurs,

partie par leur avarice, partie qu'ils ne pouvaient résister à la coutume, depuis qu'elle était reçue : et aussi que le peuple cherchait d'être abusé, s'adonnant plutôt à folles puériles qu'à la vraie adoration de Dieu. Pourtant, ce qui a été mal commencé, et mis sus contre toute raison, devrait être totalement abattu, qui voudrait droitement corriger l'abus. Mais si on ne peut venir du premier coup à cette intelligence, pour le moins que de l'un on vienne à l'autre, et qu'on ouvre les yeux pour discerner quelles sont les reliques qu'on présente. Or, cela n'est pas difficile à voir à quiconque y voudra entendre, car, entre tant de mensonges si patents, comme je les ai produits, où est-ce qu'on choisira une vraie relique, de laquelle on se puisse tenir certain ? Davantage, ce n'est rien de ce que j'en ai touché, au prix de ce qui en reste. Même, cependant qu'on imprimait ce livret, on m'a averti d'un troisième prépuce de notre Seigneur, qui se montre à Hildesheim, dont je n'avais fait nulle mention. Il y en a une infinité de semblables. Finalement, la visitation découvrirait encore cent fois plus que tout ce qui s'en peut dire. Ainsi, que chacun à son endroit s'avise de ne se laisser à son escient trainer comme une bête, pour errer à travers champs, sans qu'il puisse apercevoir ni voie ni sentier pour avoir quelque sûre adresse. Il me souvient de ce que j'ai vu faire aux marmousets de notre paroisse, étant petit enfant. Quand la fête de saint Etienne venait, on parait aussi bien de chapeaux et attiquets les images des tyrans qui le lapidaient (car ainsi les appelle-t-on en commun langage), comme la sienne. Les pauvres femmes, voyant les tyrans ainsi en ordre, les prenaient pour compagnons du saint, et chacun avait sa chandelle. Qui plus est, cela se faisait bien au diable de saint Michel. Ainsi en est-il des reliques :

tout y est si brouillé et confus, qu'on ne saurait adorer les os d'un martyr, que on ne soit en danger d'adorer les os de quelque brigand ou larron, ou bien d'un âne, ou d'un chien, ou d'un cheval. On ne saurait adorer un anneau de notre Dame, ou un sien peigne, ou ceinture, qu'on ne soit en danger d'adorer les bagues de quelque paillarde. Pourtant, se garde du danger qui voudra, car nul dorénavant ne pourra prétendre excuse d'ignorance.

P R É F A C E

DE

LA FORME DES PRIÈRES ET CHANTS
ECCLÉSIASTIQUES

(1542, 1545)

INTRODUCTION

Calvin passe, à tort, pour un ennemi des arts et de la musique. Il n'avait certainement pas un tempérament de poète et de musicien, car il était avant tout un moraliste, un logicien, un pédagogue de génie ; mais il avait à coup sûr une très haute idée et un très vif sentiment du pouvoir de la musique sur le cœur de l'homme. Dans ses commentaires sur la Genèse et sur l'Exode, il affirme que « tous arts procèdent de Dieu et doivent être tenus pour inventions divines. » Dans la Préface ci-après, qu'il a faite pour les premières éditions de la liturgie et pour le psautier, il a montré le prix et l'importance qu'il attachait à la musique sacrée, au chant des psaumes. Il voulait que dans le culte tous chantassent et chantassent bien et que pour cela ils apprissent à chanter. Il fut donc à Genève le protecteur et l'ami de Guillaume Franc et de Louis Bourgeois, qui instruisirent les enfants à chanter les psaumes à l'église. Dans le collège de Calvin, tous les élèves consacraient quatre heures par semaine à la musique et au chant des psaumes, dont ils chantaient en outre un grand nombre de strophes au culte du mercredi matin et à ceux du dimanche.

Avant Calvin, la Réforme française n'avait pas de chant ecclésiastique. L'idée du Psautier date de 1537 et du mémoire que Calvin présenta, avec Farel, au Conseil de Genève. Trouvant que les oraisons des fidèles étaient « si froides que cela devait tourner à grand honte et confusion, » il demanda que l'on chantât les psaumes, afin que « les cœurs de tous fussent émus et incités. »

Les troubles, l'exil, paralysèrent l'activité des Réformateurs. Mais à peine établi à Strasbourg, Calvin se mit en devoir d'exécuter son programme. Pour les paroles, il s'était fait poète, et, trouvant dans des manuscrits plus ou moins corrects douze psaumes traduits par Clément Marot, il s'en était emparé. Pour la musique, il avait pris des mélodies strasbourgeoises. Ainsi fut composé (1539) le premier psautier, dont le seul exemplaire connu est à la bibliothèque de Munich.

Dans la suite, Calvin adopta à mesure qu'ils parurent les psaumes de Marot et de Théodore de Bèze ; les mélodies furent alors l'œuvre de Louis Bourgeois, et l'harmonie l'œuvre de Goudimel. Le psautier complet fut achevé en 1562. Il eut un succès extraordinaire. En quatre ans, soixante-deux éditions se succédèrent. Et l'on en compte des traductions en plus de vingt langues différentes. Le psautier eut une influence merveilleuse sur la diffusion et les progrès du protestantisme réformé. C'est au chant des psaumes que les Huguenots marchèrent à la bataille et que les martyrs moururent sur les bûchers ou sur les échafauds. Calvin ne s'était pas trompé en disant que « le chant a grande force et vigueur d'*émouvoir* et *enflammer* le cœur des hommes, pour invoquer et louer Dieu d'un zèle plus véhément et ardent. »

H. C.

ÉPITRE AU LECTEUR

JEAN CALVIN A TOUS CHRÉTIENS

ET AMATEURS DE LA PAROLE DE DIEU, SALUT.

Comme c'est une chose bien requise en la chrétienté, et des plus nécessaires, que chacun fidèle observe et entretienne la communion de l'Eglise en son endroit, fréquentant les assemblées qui se font tant le dimanche que les autres jours, pour honorer et servir Dieu, aussi est-il expédient et raisonnable que tous connaissent et entendent ce qui se dit et fait au temple, pour en recevoir fruit et édification. Car notre Seigneur n'a pas institué l'ordre que nous devons tenir, quand nous convenons en son nom, seulement pour amuser le monde à voir et regarder, mais plutôt a voulu qu'il en revînt profit à tout son peuple : comme saint Paul témoigne, commandant que tout ce qui se fait en l'Eglise soit rapporté à l'édification commune de tous ; ce que le serviteur ne commanderait pas que telle ne fût l'intention du maître. Or cela ne se peut faire que nous ne soyons instruits pour avoir intelligence de tout ce qui a été

ordonné pour notre utilité. Car de dire que nous puissions avoir dévotion, soit à prières, soit à cérémonies, sans y rien entendre, c'est une grande moquerie, combien qu'il se dit communément. Ce n'est pas une chose morte ni brutive que bonne a lection envers Dieu, mais est un mouvement vif, procédant du Saint-Esprit, quand le cœur est droitement touché et l'entendement illuminé. Et de fait, si on pouvait être édifié des choses qu'on voit, sans connaître ce qu'elles signifient, saint Paul ne défendrait pas si rigoureusement de parler en langue inconnue, et n'userait de cette raison, qu'il n'y a nulle edification, sinon où il y a doctrine. Pourtant, si nous voulons bien honorer les saintes ordonnances de notre Seigneur, desquelles nous usons en l'Eglise, le principal est de savoir ce qu'elles contiennent, ce qu'elles veulent dire, et à quelle fin elles tendent, afin que l'usage en soit utile et salutaire, et par conséquent droitement reglé. Or il y a en somme trois choses que notre Seigneur nous a commandé d'observer en nos assembles spirituelles, à savoir, la prédication de sa parole, les oraisons publiques et solennelles, et l'administration de ses sacrements. Je me déporte de parler des predications pour cette heure, d'autant qu'il n'en est pas question. Touchant les deux autres parties qui restent, nous avons le commandement exprès du Saint-Esprit que les oraisons se fassent en langue commune et connue au peuple ; et dit l'Apôtre que le peuple ne peut répondre *amen* à la prière qui a été faite en langue étrange. Or est-il ainsi que puisqu'on la fait au nom et en la personne de tous, que chacun en doit être participant. Par quoi ce a été une trop grande impudence à ceux qui ont introduit la langue latine par les églises, où elle n'était communément entendue ; et n'y a subtilité ni cavillation qui les

puisse excuser que cette façon ne soit perverse et déplaisante à Dieu ; car il ne faut présumer qu'il ait agréable ce qui se fait directement contre son vouloir et comme par dépit de lui. Or on ne le saurait plus dépitier que d'aller ainsi à l'encontre de sa défense, et se glorifier en cette rébellion, comme si c'était une chose sainte et fort louable. Quant est des sacrements, si nous regardons bien leur nature, nous connaissons que c'est une coutume perverse de les célébrer en telle sorte que le peuple n'en ait sinon la vue, sans exposition des mystères qui y sont contenus. Car si ce sont paroles visibles, comme saint Augustin les nomme, il ne faut pas qu'il y ait seulement un spectacle extérieur, mais que la doctrine soit conjointe avec, pour en donner intelligence. Et aussi notre Seigneur, en les instituant, a bien démontré cela ; car il dit que ce sont témoignages de l'alliance qu'il a faite avec nous et qu'il a confirmée par sa mort. Il faut bien donc, pour leur donner lieu, que nous sachions et connaissions ce qui y est dit. Autrement ce serait en vain que notre Seigneur ouvrirait la bouche pour parler, s'il n'y avait oreilles pour écouter. Combien qu'il n'est jà métier d'en faire longue dispute : car quand la chose sera jugée de sens rassis, il n'y aura celui qui ne confesse que c'est une pure batellerie d'amuser le peuple en signes dont la signification ne lui soit point exposée. Par quoi il est facile de voir qu'on profane les sacrements de Jésus-Christ, les administrant tellement que le peuple ne comprenne point les paroles qui y sont dites. Et de fait, on voit les superstitions qui en sont sorties ; car on estime communément que la consécration, tant de l'eau au baptême que du pain et du vin en la Cène de notre Seigneur, soit comme une espèce d'enchantement ; c'est-à-dire

quand on a soûtilé et prononcé de bouche les paroles, que les créatures insensibles en sentent la vertu, encore que les hommes n'y entendent rien. Or la vraie consécration est celle qui se fait par la parole de foi, quand elle est déclarée et reçue, comme dit saint Augustin. Ce qui est expressément compris aux paroles de Jésus-Christ ; car il ne dit pas au pain qu'il soit fait son corps, mais il adresse sa parole à la compagnie des fidèles, disant : Prenez, mangez, etc. Si nous voulons donc bien célébrer le sacrement, il nous faut avoir la doctrine par laquelle ce qui y est signifié nous soit déclaré. Je sais bien que cela semble avis fort étrange à ceux qui ne l'ont pas accoutumé, comme il en advient en toutes choses nouvelles. Mais c'est bien raison, si nous sommes disciples de Jésus-Christ, que nous préférons son institution à notre coutume ; et ne nous doit pas sembler avis nouveau ce qu'il a institué dès le commencement.

Si cela ne peut encore entrer en l'entendement d'un chacun, il nous faut prier Dieu qu'il lui plaise illuminer les ignorants, pour leur faire entendre combien il est plus sage que tous les hommes de la terre, afin qu'ils apprennent de ne s'arrêter plus à leur propre sens, ni à la sagesse folle et enragée de leurs conducteurs, qui sont aveugles. Cependant, pour l'usage de notre Eglise, il nous a semblé avis bon de faire publier comme un formulaire des prières et des sacrements, afin que chacun reconnaisse ce qu'il oit dire et faire en l'assemblée chrétienne. Combien que ce livre ne profitera pas seulement au peuple de cette Eglise, mais aussi à tous ceux qui désireront savoir quelle forme doivent tenir et suivre les fidèles, quand ils conviennent au nom de Jésus-Christ. Nous avons donc recueilli en un sommaire la façon de célébrer les sacrements et sanctifier le mariage, sembla-

blement des prières et louanges desquelles nous usons. Nous parlerons puis après des sacrements. Quant est des prières publiques, il y en a deux espèces : les unes se font par simple parole, les autres avec chant. Et ce n'est pas chose inventée depuis peu de temps ; car dès la première origine de l'Eglise cela a été, comme il appert par les histoires ; et même saint Paul ne parle pas seulement de prier de bouche, mais aussi de chanter. Et, à la vérité, nous connaissons par expérience que le chant a grande force et vigueur d'émouvoir et enflammer le cœur des hommes, pour invoquer et louer Dieu d'un zèle plus véhément et ardent. Il y a toujours à regarder que le chant ne soit pas léger et volage, mais ait poids et majesté, comme dit saint Augustin, et ainsi il y ait grande différence entre la musique qu'on fait pour réjouir les hommes à table et en leur maison, et entre les psaumes qui se chantent en l'église, en la présence de Dieu et de ses anges. Or, quand on voudra droitement juger de la forme qui est ici exposée, nous espérons qu'on la trouvera sainte et pure, vu qu'elle est simplement réglée à l'édification dont nous avons parlé¹, combien que l'usage de la chanterie s'étende plus loin. C'est que, même par les maisons et par les champs, ce nous soit une incitation et comme un organe à louer Dieu et élever nos cœurs à lui, pour nous consoler, en méditant sa vertu, bonté, sagesse et justice ; ce qui est plus nécessaire qu'on ne saurait dire. Pour le premier, ce n'est pas sans cause que le Saint-Esprit nous exhorte si soigneusement, par les saintes Ecritures, de nous réjouir en Dieu, et que toute notre joie soit

¹ C'est ici que se termine la préface dans la première édition (1542). Ce qui suit ne se trouve que dans celle de 1545 et dans les éditions du Psautier.

là réduite comme à sa vraie fin : car il connaît combien nous sommes enclins à nous réjouir en vanité. Tout ainsi donc que notre nature nous tire et induit à chercher tous moyens de réjouissance folle et vicieuse, aussi au contraire notre Seigneur, pour nous distraire et retirer des attachements de la chair et du monde, nous présente tous moyens qu'il est possible, afin de nous occuper en cette joie spirituelle, laquelle il nous recommande tant. Or, entre les autres choses qui sont propres pour recréer l'homme et lui donner volupté, la musique est, ou la première, ou l'une des principales, et nous faut estimer que c'est un don de Dieu député à cet usage. Par quoi d'autant plus devons-nous regarder de n'en point abuser, de peur de la souiller et contaminer, la convertissant en notre condamnation, où elle était dédiée à notre profit et salut. Quand il n'y aurait autre considération que cette seule, si nous doit-elle bien émouvoir à modérer l'usage de la musique, pour la faire servir à toute honnêteté, et qu'elle ne soit point occasion de nous lâcher la bride à dissolution, ou de nous efféminer en délices désordonnées, et qu'elle ne soit point instrument de la paillardise ni d'aucune impudicité. Mais encore y a-t-il davantage ; car à grand'peine y a-t-il en ce monde chose, qui puisse plus tourner ou fléchir çà et là les mœurs des hommes, comme Platon l'a prudemment considéré. Et de fait, nous expérimentons qu'elle a une vertu secrète et quasi incroyable à émouvoir les cœurs en une sorte ou en l'autre.

Par quoi nous devons être d'autant plus diligents à la régler en telle sorte qu'elle nous soit utile et nullement pernicieuse. Pour cette cause, les docteurs anciens de l'Eglise se plaignent souventesfois de ce que le peuple de leur temps était adonné à chansons deshonnêtes et impu-

diques, lesquelles, non sans cause, ils estiment et appellent poison mortel et satanique pour corrompre le monde. Or en parlant maintenant de la musique, je comprends deux parties, à savoir, la lettre ou sujet et matière ; secondement, le chant ou la mélodie. Il est vrai que toute parole mauvaise, comme dit saint Paul, pervertit les bonnes mœurs ; mais quand la mélodie est avec, cela transperce beaucoup plus fort le cœur et entre au dedans, tellement que, comme par un entonnoir le vin est jeté dedans le vaisseau, aussi le venin et la corruption est distillé jusques au profond du cœur par la mélodie. Or qu'est-il donc question de faire ? c'est d'avoir chansons non seulement honnêtes, mais aussi saintes, lesquelles nous soient comme aiguillons pour nous inciter à prier et louer Dieu, à méditer ses œuvres, afin de l'aimer, craindre, honorer et glorifier. Or ce que dit saint Augustin est vrai, que nul ne peut chanter choses dignes de Dieu, sinon qu'il ait reçu d'icelui. Par quoi, quand nous aurons bien circuit partout pour chercher çà et là, nous ne trouverons meilleures chansons ni plus propres pour ce faire que les psaumes de David, lesquels le Saint-Esprit lui a dits et faits. Et pourtant, quand nous les chantons, nous sommes certains que Dieu nous met en la bouche les paroles, comme si lui-même chantait en nous pour exalter sa gloire. Par quoi Chrysostôme exhorte tant hommes que femmes et petits enfants de s'accoutumer à les chanter, afin que cela soit comme une méditation pour s'associer à la compagnie des anges. Au reste, il nous faut souvenir de ce que dit saint Paul, que les chansons spirituelles ne se peuvent bien chanter que de cœur. Or, le cœur requiert l'intelligence : et en cela, dit saint Augustin, gît la différence entre le chant des hommes et celui des

oiseaux. Car une linotte, un rossignol, un papegai chanteront bien, mais ce sera sans entendre. Or le propre don de l'homme est de chanter, sachant ce qu'il dit. Après l'intelligence doit suivre le cœur et l'affection, ce qui ne peut être que nous n'ayons le cantique imprimé en notre mémoire, pour ne jamais cesser de chanter.

Pour ces raisons, ce présent livre, même pour cette cause, outre le reste qui a été dit, doit être en singulière recommandation à chacun qui desire se rejouir honnêtement et selon Dieu, voire à son salut et au profit de ses prochains ; et ainsi n'a point de métier d'être beaucoup recommandé de par moi, vu qu'en soi-même il porte son prix et son los. Seulement, que le monde soit si bien avisé qu'au lieu de chansons en partie vaines et frivoles, en partie sottes et lourdes, en partie sales et vilaines, et par consequent mauvaises et nuisibles, dont il a usé par ci-devant, il s'accoutume ci-après à chanter ces divins et célestes cantiques avec le bon roi David. Touchant de la melodie, il a semble avis le meilleur qu'elle fût modérée, en la sorte que nous l'avons mise, pour emporter poids et majesté convenable au sujet, et même pour être propre à chanter en l'église, selon qu'il a été dit.

De Genève, ce 10 de juin 1543.

PRÉFACE
DU
NOUVEAU TESTAMENT
(1535, 1543)

ÉPITRE AUX FIDÈLES
MONTRANT COMMENT CHRIST EST LA FIN DE LA LOI

INTRODUCTION

On a fait à Calvin le reproche de n'avoir pas devancé son temps. Si ce reproche est justifié en certains domaines de l'activité du Réformateur, il est faux pour ce qui concerne sa compréhension profonde des Ecritures et de ce qui constitue la substance même du christianisme. Calvin nous apparaît en effet, dans l'écrit qui nous occupe, comme étant tout près de nous, chrétiens du XX^e siècle, lorsque, s'élevant d'un puissant coup d'aile au-dessus des conceptions plus ou moins legalistes de son temps, il établit avec vigueur dialectique et passion contenue la place centrale que Jésus-Christ occupe, soit dans les Saintes Ecritures, soit dans le plan de Dieu pour le salut du monde. Sous ce rapport l'*Epître aux fidèles montrant comment Christ est la fin de la Loi* est un écrit de la plus haute importance, car il nous permet de déterminer avec sûreté quelle était la foi du Réformateur, et à quel point cette foi était spécifiquement chrétienne.

Calvin décrit d'abord en termes heureux l'état primitif de l'homme lorsqu'il était à l'image de Dieu ; il montre ensuite l'orgueil provoquant la chute, et le cœur de Dieu profondément blessé (p. 184). Malgré cela, Dieu s'est révélé à l'homme par la nature ; et ici se place un charmant tableau qui nous montre combien le Réformateur était sensible aux beautés de la Création : « Car les oiselets chantants chantaient Dieu... » (p. 185).

Dieu, pour manifester encore mieux sa miséricorde, a élu et choisi Israël, avec lequel « il passa alliance sous instruments authentiques. » Mais Israël « a couru dissolument après les

autres dieux, idolâtrant à la manière gentile » (p. 187). Il fallait une nouvelle alliance, il fallait un médiateur qui intercedât, et s'imposât entre les deux parties pour les accorder, sinon « l'homme demeurerait toujours en l'ire et indignation de Dieu. »

Calvin montre l'alliance nouvelle longuement préparée par Dieu, le rôle pédagogique de la loi et du culte hebreu pour amener à Christ, et toutes les lignes de la prophétie convergeant sur le Sauveur. Le Nouveau Testament est le document de l'alliance nouvelle (p. 190). Calvin établit avec vigueur la supériorité du Nouveau Testament sur l'Ancien, lequel, dit-il, était infirme et imparfait, tandis que le Nouveau est éternel : il ne s'adresse plus à un peuple « mais à tous hommes de toutes gens et régions... Il ne vieillira et ne faudra jamais... Jésus-Christ, fils éternel de Dieu en étant le Médiateur... Le Saint-Esprit nous en est grand témoin en nos cœurs. » Calvin en un superbe passage (p. 193) évoque ensuite tous les témoignages extérieurs en faveur de la souveraineté de Jésus-Christ et de la réalité de sa mission. Dieu, les anges, les prophètes, les apôtres, les malades guéris, les pécheurs pardonnés, les ennemis du Sauveur, les éléments même : tous ont témoigné que Jésus-Christ est le Seigneur et Maître, le grand ambassadeur du Père envoyé pour le salut des humains. Si beau, littérairement parlant, que soit ce passage, si émouvant et entraînant qu'il puisse être, c'est bien celui de l'Épître qui date le plus ; pour nous, chrétiens modernes, le témoignage intérieur eût suffi.

Calvin passe ensuite sur le terrain individuel ; pour lui Jésus-Christ n'est pas seulement le centre de l'histoire ou le centre des Ecritures, il doit devenir le centre de notre propre histoire (p. 198) ; et il ne peut l'être que si nous possédons l'Evangile. Dans un pressant et solennel appel, le Réformateur conjure les rois, princes et seigneurs chrétiens de faire « publier, enseigner et entendre par tous pays cette sainte doctrine tant utile et nécessaire » (p. 201). Quelle ingratitude de leur part de vouloir « forclure » ce Christ qui les a constitués en puissance et qui les y maintient ! Calvin s'adresse enfin (p. 203) à tous ceux qui sont évêques et pasteurs du pauvre peuple, et les supplie de faire que les brebis de Jésus-Christ ne soient pas privées de leur pâture, et que chaque chrétien puisse « librement en son propre langage traiter et entendre ce saint Evangile, vu que Dieu le veut et que Jésus-Christ le commande. »

Telle est cette Epître, merveilleux résumé du plan de Dieu pour le salut du monde, admirable tableau dont Christ est le centre, et dont toutes les lignes convergent sur Lui. En relisant cet écrit, nous nous rendons compte de tout ce que nous devons à Calvin sur le terrain proprement religieux. Il a d'une main hardie dégagé la personne de Jesus-Christ de toutes les adjonctions humaines qui le voilaient aux yeux de la chrétienté. Il n'y a point de catéchisme ou de dogmatique qui, consciemment ou pas, ne s'inspire de lui, et ne lui doive peu ou beaucoup. *L'Epître aux fidèles* restera toujours jeune et toujours actuelle dans sa presque totale, parce qu'elle est toute pénétrée de la substance des Ecritures, et qu'elle rend témoignage comme elles au Christ éternel.

*

La Préface du Nouveau Testament a été écrite par Calvin pour la traduction française de la Bible publiée par Olivétan en 1535, chez Pierre de Vingle, à Neuchâtel. Les Vaudois du Piémont, qui avaient eu l'initiative de cette traduction, avaient donné cinq cents écus d'or pour les frais d'impression. Calvin révisa partiellement le texte de sa Préface pour les éditions du Nouveau Testament de 1536 et 1538 (Théophile Dufour, Notice bibliographique sur les livres imprimés à Genève et à Neuchâtel dans les premiers temps de la Réforme, 1878, p. 171-173.) Enfin la Préface, sous sa forme définitive, fut publiée à part en 1543 et 1545, en un opuscule, avec un traité de Pierre Viret. Elle fut reproduite dès lors dans un très grand nombre d'éditions protestantes des Livres saints, et traduite en latin, peut-être par Calvin lui-même. Elle fut aussi imprimée en anglais en 1848. Le texte français a été reimprimé au XIX^m siècle à Bruxelles, en 1851, puis en 1870 par les éditeurs des *Calvini Opera* (t. IX, p. 791 ss.) On sait que la traduction du Nouveau Testament, d'Olivétan, moins remarquable que celle de l'Ancien, fut révisée par Calvin.

F. F.

PRÉFACE DU NOUVEAU TESTAMENT

A TOUS AMATEURS DE JÉSUS-CHRIST ET DE SON ÉVANGILE,
SALUT.

Dieu le créateur très parfait et excellent ouvrier de toutes choses, encore par-dessus ses autres créatures, ès quelles il s'était déjà montré plus qu'admirable, avait fait l'homme comme un chef-d'œuvre, auquel on pût contempler une singulière excellence. Car il l'avait formé à son image et semblance, tellement que la lumière de sa gloire reluisait clairement en lui. Or ce qui le pouvait faire consister en cet état où il avait été constitué, c'était qu'en humilité il s'abaissait toujours devant la majesté de Dieu, la magnifiant avec action de grâces, et qu'en soi il ne cherchât pas sa gloire, mais voyant que tout était issu d'en haut, il regardât aussi toujours en haut pour en glorifier un seul Dieu, auquel la louange en appartenait.

Mais le malheureux, voulant être quelque chose en soi-même, incontinent commença à oublier et méconnaître dont le bien lui venait, et par outrageuse ingratitude entre-

prit de s'élever et enorgueillir contre son facteur et auteur de toutes ses grâces. A cette cause il trebucha en ruine, il perdit toute la dignité et excellence de sa première création, il fut dépouillé et dénué de toute sa gloire, il fut aliéné des dons qui avaient été mis en lui, pour le confondre en son orgueil, et lui faire apprendre ce qu'il n'avait voulu entendre de bon vouloir. C'est à savoir qu'il n'était que vanité, et n'avait jamais été autre chose, sinon d'autant que le Seigneur de vertu lui avait assisté.

Adonc Dieu commença aussi à l'avoir en haine, et ainsi que bien il méritait le desavouer pour son œuvre, vu que son image et semblance en était effacée, et les grâces de sa bonté en étaient hors. Et comme il l'avait mis et ordonné pour se délecter et complaire en lui, comme un père en son très cher enfant, au contraire il l'eut en mépris et abomination, tellement que tout ce qui lui plaisait paravant lui a déplu ; ce qui le soulait délecter, l'a irrité ; ce qu'il soulait contempler de bénin et paternel regard, il s'est pris à le détester et voir à regret. Bref, l'homme tout entier avec ses appartenances, ses faits, ses pensées, ses paroles, sa vie, ont totalement déplu à Dieu, comme s'il eût été son ennemi spécial et adversaire, jusques à dire qu'il se repentait de l'avoir fait. Après avoir été dejeté en telle confusion, il a été fécond en sa maudite semence, pour engendrer génération semblable à lui, c'est-à-dire vicieuse, perverse, corrompue, vide et depourvue de tout bien, riche et abondante en mal.

Toutefois le Seigneur de miséricorde (qui n'aime pas seulement, mais lui-même est amour et charité), voulant encore par sa bonté infinie aimer ce qui n'est pas digne d'aimer, n'a pas du tout dissipé, perdu et abîmé les hommes,

comme leur iniquité le requérait, mais les a soutenus et supportés en douceur et patience, leur donnant terme et loisir de se retourner à lui et se redresser en l'obéissance, de laquelle ils s'étaient détournés. Et combien qu'il dissimulât et se tût (comme s'il s'eût voulu cacher d'eux), les laissant aller après les désirs et souhaits de leur concupiscence, sans lois, sans régime, sans correction quelconque de sa parole, néanmoins il leur a baillé assez d'avertissements qui les devaient inciter à le chercher, tâter et trouver, pour le connaître et honorer comme il appartenait.

Car il a élevé partout, en tous lieux et en toutes choses, ses enseignes et armoiries, voire sous blasons de si claire intelligence, qu'il n'y avait celui qui pût prétendre ignorance de ne connaître un si souverain seigneur, qui avait si amplement exalté sa magnificence. C'est quand en toutes les parties du monde, au ciel et en la terre, il a écrit et quasi engravé la gloire de sa puissance, bonté, sapience et éternité. Saint Paul donc a dit bien vrai, que le Seigneur ne s'était jamais laissé sans témoignage, même envers ceux auxquels il n'a envoyé aucune connaissance de sa parole ; vu que toutes les créatures, depuis le firmament jusqu'au centre de la terre, pouvaient être témoins et messagers de sa gloire à tous hommes, pour les attirer à le chercher, et après l'avoir trouvé, lui faire recueil et hommage, selon la dignité d'un seigneur si bon, si puissant, si sage, et éternel, et même aidaient chacune en son endroit à cette quête. Car les oiselets chantants chantaient Dieu, les bêtes le réclamaient, les éléments le redoutaient, les montagnes le résonnaient, les fleuves et fontaines lui jetaient œillades, les herbes et fleurs lui riaient. Combien que véritablement il ne fût pas métier de le chercher fort loin, vu que chacun le

pouvait trouver en soi-même, en tant que nous sommes tous sustentés et conservés de sa vertu habitante en nous.

Cependant, encore pour plus amplement manifester sa bonté et clémence infinie entre les hommes, il n'a pas été content de les instruire tous par tels enseignements que [nous] avons déclarés, mais il a spécialement fait entendre sa voix à un certain peuple, lequel, de son bon vouloir et libérale grâce, il a élu et choisi entre toutes les nations de la terre. Ce sont les enfants d'Israël, auxquels par sa parole il a clairement montré quel il était, et par ses œuvres merveilleuses il a déclaré ce qu'il savait faire. Car il les a retirés de la succion de Pharaon, roi d'Égypte (sous laquelle ils étaient détenus et opprimés), pour les affranchir et mettre en liberté. Il les a accompagnés nuit et jour en leur fuite, étant comme fugitif au milieu d'eux. Il les a nourris au désert. Il les a fait possesseurs du territoire promis ; il leur a donné victoires et triomphes entre leurs mains. Et comme s'il n'eût rien été aux autres nations, il a voulu être expressément nommé Dieu d'Israël, et icelui être intitulé son peuple, sous telle convenance que tels ne reconnaissent jamais d'autre seigneur et ne recevraient autre Dieu. Et telle alliance a été confirmée, et passée sous instruments authentiques du testament et témoignage qu'il leur a baillé.

Néanmoins les hommes, sentant tous leur maudite race et se montrant vrais héritiers de l'iniquité de leur père Adam, pour telles manières de remontrances ne se sont point émus, et n'ont écouté la doctrine, par laquelle Dieu les avertissait. Les créatures, ès quelles était écrite la gloire et magnificence de Dieu, n'ont rien profité aux gentils, pour leur faire glorifier celui duquel elles testifiaient. La loi et les prophéties n'ont pas eu autorité envers les Juifs pour les

conduire en la droite voie. Tous ont été aveugles à la lumière, sourds aux admonitions, endurcis aux commandements.

Il est bien vrai que les gentils, étonnés et convaincus de tant de biens et bénéfices qu'ils voient à l'œil, ont été contraints de connaître le secret bienfaiteur, dont tant de bonté provenait. Mais au lieu de donner la gloire au vrai Dieu qui lui était due, ils se sont forgé un Dieu à leur plaisir, et selon que leur folle fantaisie en sa vanité et mensonge l'avait songé. Et non seulement un, mais autant que leur téméraire outrecuidance en a pu feindre et fondre, en telle sorte qu'il n'y avait peuple ni région qui ne se fît nouveaux dieux, comme bon leur semblait. De là a pris son règne idolâtrie, la traître maquerelle, qui a fait détourner les hommes de Dieu, et amuser à un tas de simulacres, auxquels eux-mêmes avaient donné forme, nom et être.

Touchant des Juifs, combien qu'ils aient reçu et accepté les messages et mandements que le Seigneur leur envoyait par ses serviteurs, toutefois incontinent lui ont faussé la foi, légèrement se sont détournés de lui, ont violé et méprisé sa loi, laquelle ils ont eue en haine, et ont cheminé en icelle à regret; ils se sont étrangés de sa maison, et ont couru dissolument après les autres dieux, idolâtrant à la manière gentile contre sa volonté.

Par quoi, pour approcher les hommes de Dieu, tant Juifs que gentils, il était métier qu'une nouvelle alliance fût faite, certaine, assurée et inviolable. Et pour icelle établir et confirmer, était besoin d'un médiateur, qui intercédât et s'interposât entre les deux parties pour les accorder, sans lequel l'homme demeurerait toujours en l'ire et indignation de Dieu, et n'avait aucun moyen de se relever de la malédiction,

misère et confusion en laquelle il était trébuché. C'était notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, vrai et seul éternel fils de Dieu, lequel devait être envoyé et donné aux hommes de par le Père, pour être instaurateur du monde, autrement dissipé, détruit et désolé, auquel depuis le commencement du monde a toujours été l'espérance de recouvrer la perte faite en Adam. Car même à Adam, incontinent après sa ruine, pour le consoler et reconforter, fut donnée la promesse que par la semence de la femme serait brisée la tête du serpent ; qui était à dire que par Jésus-Christ, né d'une vierge, la puissance de Satan serait abattue et rompue.

Depuis, icelle promesse fut plus amplement renouvelée à Abraham, quand Dieu lui dit que par sa semence toutes les nations de la terre seraient bénies. C'était que de sa semence sortirait Jésus-Christ selon la chair, par la benediction duquel tous hommes (de quelque région qu'ils fussent) seraient sanctifiés. Et derechef fut continuée à Isaac en même forme et mêmes paroles. Et après souventes fois dénoncée, repetée et confirmée par le témoignage de divers prophètes, jusqu'à démontrer pleinement pour plus grande fiance, de qui il devait naître, en quel temps, en quel lieu, quelles afflictions et mort il devait souffrir, la gloire en laquelle il devait ressusciter, quel serait son règne, à quel salut il conduirait les siens.

Premièrement nous a été prédit en Esaïe comment il devait naître d'une vierge, disant : Voici, la vierge sera enceinte et enfantera un fils, et appelleras le nom d'icelui Emmanuel. En Moïse nous est décrit le temps, quand le bon Jacob disait : Le sceptre ne sera point ôté de la lignée de Juda, ni le conducteur de son exerceite, jusqu'à ce que celui vienne qui doit être envoyé. Et icelui sera l'attente des

gens. Ce qui a été vérifié au temps que Jésus-Christ est venu au monde. Car les Romains, après avoir dévêtu les Juifs de tout gouvernement et conduite, avaient environ trente-sept ans auparavant ordonné Hérode roi sur eux, lequel était étranger, ayant son père Antipater Iduméen et sa mère d'Arabie. Il était quelquefois advenu que les rois étaient faillis aux Juifs, mais jamais n'avaient été vus sans conseillers, gouverneurs et législateurs, comme adonc. Et une autre description en est faite en Daniel, par la supputation des septante semaines. Le lieu de sa naissance nous a été clairement montré par Michée, disant : Et toi, Bethléem Ephrata, tu es la plus petite entre les mille de Juda : de toi me sortira celui qui sera dominateur en Israël, et son issue est dès le commencement des jours d'éternité. Quant aux afflictions qu'il avait à porter pour notre délivrance, et la mort qu'il avait à souffrir pour notre rédemption, Esaïe et Zacharie en ont amplement et certainement parlé. La gloire de sa resurrection, et la qualité de son règne, et la grâce de salut qu'il devait apporter à son peuple. ont été richement traitées par Esaïe, Jérémie et Zacharie.

En telles promesses, annoncées et testifiées par ces saints personnages remplis de l'esprit de Dieu, se sont reposés et consolés les enfans et élus de Dieu. Et y ont nourri, soutenu et entretenu leur espérance, attendant que le vouloir du Seigneur fût d'exhiber ce qu'il leur promettait. Entre lesquels plusieurs rois et prophètes ont grandement désiré d'en voir l'accomplissement. Combien toutefois que cependant ils ne laissassent pas de comprendre en leurs cœurs et esprits, par foi, ce qu'ils ne pouvaient voir à l'œil. Et afin encore de les plus confirmer en toutes manières en la longue attente de ce grand Messie, Dieu leur a baillé sa loi écrite.

en laquelle étaient comprises plusieurs cérémonies, purifications et sacrifices, lesquelles choses n'étaient que figures et ombres des grands biens à venir par Christ, lequel seul était le corps et vérité d'icelles. Car la loi ne pouvait mener aucun à perfection, ains seulement démontrait, et comme un pédagogue adressait et conduisait à Christ, lequel en était (comme dit saint Paul) la fin et accomplissement.

Semblablement par plusieurs fois et en diverses saisons, il leur a envoyé aucuns rois, princes et capitaines pour les délivrer de la puissance de leurs ennemis, les gouverner en bonne paix, leur recouvrer leurs pertes, faire fleurir leur règne et en grandes prouesses les faire renommer entre tous autres peuples, pour leur donner quelque goût des grandes merveilles qu'ils recevraient de ce grand Messie, auquel serait déployée toute la vertu et puissance du royaume de Dieu.

Mais quand la plénitude du temps est venue, et le terme préordonné de Dieu est échu, ce grand Messie tant promis et tant attendu est venu, et a parlé et accompli tout ce qui était nécessaire pour notre rédemption et salut. Et a été donné non seulement aux Israélites, mais à tous hommes, de toutes gens et régions, afin que la nature humaine fût par lui réconciliée à Dieu, ainsi ¹ qu'il est pleinement con-

¹ Les huit lignes qui suivent sont remplacées, à partir de 1543, par cette rédaction :

Pour laquelle chose déclarer, le Seigneur Jésus, qui en était le fondement et la substance, a ordonné ses apôtres, auxquels il a donné la charge et le mandement de publier sa grâce par tout le monde. Or les apôtres, pour se bien et pleinement acquitter de leur devoir, non seulement ont mis peine et diligence d'exécuter leur ambassade par prédications de bouche, mais à l'exemple de Moïse et des prophètes, pour laisser la mémoire éternelle de leur

tenu et apertement démontré au livre qui s'ensuit, lequel avons translaté le plus fidèlement qu'il nous a été possible, selon la vérité et propriété de la langue grecque, à ce que tous chrétiens et chrétiennes, qui entendent la langue française. puissent entendre et reconnaître la loi qu'ils doivent tenir et la foi qu'ils doivent ensuivre. Et se nomme ledit livre Nouveau Testament au regard du Vieil, lequel. en tant qu'il se devait réduire et rapporter à cettui-ci, était en soi-même infirme et imparfait, et pourtant a été aboli et abrogé. Mais cettui-ci est le Nouveau et éternel, qui ne vieillira et ne faudra jamais, puisque Jésus-Christ en a été le Médiateur, qui l'a ratifié et confirmé par sa mort, en laquelle il a accompli pleine et entière rémission de toutes prévarications, qui demeuraient sous le premier Testament.

L'Ecriture aussi l'appelle Evangile, c'est-à-dire bonne nouvelle et joyeuse, pourtant que en icelui est déclaré que Christ, seul naturel et éternel fils de Dieu vivant, a été fait homme, pour nous faire enfans de Dieu son père, par adoption. Et ainsi nous est seul Sauveur, auquel entièrement gît notre rédemption, paix, justice, sanctification, salut et vie ; qui est mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification, qui est monté au ciel pour nous y faire entrée, prendre possession pour nous et en notre nom. Et pour toujours assister devant son père, comme notre avocat et sacrificeur perpétuel, qui sied à sa dextre comme Roi,

doctrine, l'ont réduite par écrit, où ils ont premièrement récité l'histoire de ce que notre Seigneur Jésus a fait et souffert pour notre salut ; puis après ont démontré [ce] que tout cela valait et quel profit nous en recevons, et en quelle sorte il le nous faut prendre. Tout ce recueil se nomme le Nouveau Testament. Et se nomme ainsi au regard du Vieil...

constitué Seigneur et Maître sur tout, afin de réparer toutes choses au ciel et en la terre. Ce que tous les anges, patriarches, prophètes, apôtres, n'eussent jamais pu, ni su faire, car à cela n'étaient ordonnés de Dieu.

Et comme le Messie avait tant de fois été promis au Vieil Testament, par plusieurs témoignages des prophètes, aussi Jésus-Christ a été par certains et indubitables témoignages déclaré être celui, sans autre, qui était à venir et qui était attendu. Car le Seigneur Dieu par sa voix et son esprit, par ses anges, prophètes et apôtres, voire par toutes ses créatures, nous en a rendus si suffisamment certains que nul n'y pourrait contredire, sans résister et se rebeller contre sa puissance. Premièrement Dieu éternel, par sa voix même (qui est sans quelque doute vérité irrevocable), nous en a testifié, disant : « Voici mon fils bien-aimé, auquel j'ai pris mon bon plaisir, écoutez-le. » Le Saint-Esprit nous en est grand témoin en nos cœurs, comme dit saint Jean. L'ange Gabriel, envoyé à la vierge Marie, lui a dit : « Voici, tu concevras en ton ventre et enfanteras un fils, et appelleras son nom Jésus. Car icelui sera grand et s'appellera fils du Très-Haut. Et le Seigneur Dieu lui donnera le siège de David son père, et régnera en la maison de Jacob éternellement, et n'y aura nulle fin en son royaume. » Ce même message en substance fut fait à Joseph ; après aussi aux pasteurs, auxquels il fut dit que le Sauveur était né, qui était Christ, le Seigneur. Et non seulement fut apporté par un ange ce message, mais approuvé par grande multitude des anges, qui tous ensemble rendirent gloire au Seigneur, et annoncèrent paix en terre. Siicon le juste, en esprit prophétique, l'a hautement confessé, car, tenant entre ses bras le petit enfant, a dit : « Maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur en paix, selon

ta parole, car mes yeux ont vu ton salulaire, lequel tu as préparé devant la face de tous peuples. » Jean-Baptiste en a parlé aussi comme il appartenait, quand, le voyant venir au fleuve Jourdain, il dit : « Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. » Pierre et tous les apôtres ont confessé, témoigné, prêché toutes choses appartenantes à salut et prédites par les prophètes être faites en Christ, vrai fils de Dieu. Et ceux que le Seigneur avait ordonnés pour être témoins jusqu'à notre âge l'ont par leurs écrits amplement démontré, comme les lecteurs le pourront assez apercevoir.

Tous ces témoignages conviennent si bien en un, et accordent tellement ensemble, que par tel accord il est facile à connaître que c'est très certaine vérité, car en mensonge n'y pourrait avoir un tel consentement. Toutefois non seulement le Père, le Fils, le Saint-Esprit, les anges, les prophètes et apôtres rendent témoignage de Jésus-Christ, mais encore ses œuvres merveilleuses démontrent sa vertu très excellente. Malades, boiteux, aveugles, sourds, muets, paralytiques, ladres, lunatiques, démoniaques, voire les morts par lui ressuscités en ont porté les enseignes. En sa vertu il s'est suscité, en son nom il a remis les péchés. Et pourtant il ne disait sans cause que les œuvres que son Père lui avait donné à faire lui étaient assez bons témoins. En outre les mauvais mêmes et ennemis de sa gloire ont été contraints par la force de vérité d'en confesser et reconnaître quelque chose, comme Caïphe, Pilate et sa femme. Je ne veux amener les témoignages des diables et esprits immondes, vu que Jésus-Christ les a rejetés.

En somme tous les éléments et toutes les créatures ont donné gloire à Jésus-Christ. A son commandement les vents

ont cessé, la mer émue s'est apaisée, le poisson en son ventre a apporté le didrachme, les pierres pour lui rendre témoignage) se sont brisées, le voile du temple s'est fendu par le milieu, le soleil s'est obscurci, les monuments se sont ouverts et plusieurs corps ressuscités. Et n'y a rien en ni au ciel, ni en la terre, qui n'ait testified Jesus-Christ être son Dieu, Seigneur et Maître, et le grand ambassadeur du Père envoyé çà bas pour faire le salut des humains. Toutes ces choses nous sont annoncées, demontrees, ecrites, et signées en ce Testament, par lequel Jesus-Christ nous fait ses héritiers au royaume de Dieu son Père, et nous declare son vouloir comme un testateur à ses héritiers pour être mis en exécution.

Or nous sommes tous appelés à cet héritage, sans acception de personnes, mâle ou femelle, petit ou grand, serviteur ou seigneur, maître ou disciple, clerc ou laïque, Hébreu ou Grec, Français ou Latin, nul n'en est rejeté, quiconque par certaine fiance recevra ce qui lui est envoyé, embrassera ce qui lui est présenté, bref qui reconnaîtra Jésus-Christ pour tel qu'il est donné du Père.

Et pourtant tous et toutes qui portons le nom de chrétiens et chrétiennes, nous laisserons-nous ravir, cacher et corrompre ce Testament, lequel si justement nous appartient, sans lequel ne pouvons pretendre aucun droit au royaume de Dieu, sans lequel nous ignorons les grands biens et promesses que Jesus-Christ nous a faites, la gloire et la beatitude qu'il nous a préparées? Nous ne savons ce que Dieu nous a commandé ou defendu, nous ne pouvons discerner le bien d'avec le mal, la clarte des ténèbres, les commandements de Dieu des constitutions des hommes. Sans l'Evangile tous sommes inutiles et vains, sans l'Evangile nous ne

sommes chrétiens, sans l'Evangile toute richesse est pauvreté, sagesse est folie devant Dieu, force est faiblesse, toute justice humaine est damnée de Dieu. Mais par la connaissance de l'Evangile nous sommes faits enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, combourgeois des saints, citoyens du royaume des cieux, héritiers de Dieu avec Jésus-Christ, par lequel les pauvres sont faits riches, les faibles puissants, les fols sages, les pécheurs justifiés, les désolés consolés, les douteux certains, les serfs affranchis. L'Evangile est parole de vie et vérité. C'est la puissance de Dieu au salut de tous croyants, et la clef de la science de Dieu, qui ouvre la porte du royaume des cieux aux fidèles, les déliant de péchés, et la ferme aux incrédules, les liant en leurs péchés. Bienheureux sont tous ceux qui l'oyent et la gardent, car par cela ils montrent qu'ils sont enfants de Dieu. Malheureux sont ceux qui ne la veulent ni ouïr ni ensuivre, car ils sont enfants du diable.

O chrétiens et chrétiennes, entendez ici et apprenez, car certes l'ignorant avec son ignorance périra, et l'aveugle suivant l'autre aveugle tombera avec lui en la fosse. Il n'y a qu'une voie à vie et salut, c'est la foi et certitude des promesses de Dieu, qui ne se peut avoir sans l'Evangile, par l'ouïe et intelligence duquel la vive foi est baillée, avec certaine espérance et parfaite charité en Dieu, et amour ardente envers son prochain. Où est donc votre espérance si vous contemnez et dédaignez de ouïr, voir, lire et retenir ce saint Evangile ? Ceux qui ont leurs affections fichées en ce monde pourchassent par tous moyens ce qu'ils pensent appartenir à leur félicité, sans épargner ni labeur, ni corps, ni vie, ni renommée. Et toutes ces choses se font pour servir à ce malheureux corps, duquel la vie est si vaine, misérable et

incertaine. Quand il est question de la vie immortelle et incorruptible, de la béatitude éternelle et inestimable, de tous les trésors de paradis, ne nous efforcerons-nous point de les poursuivre? Ceux qui s'adonnent aux arts mécaniques (quelque basses ou viles qu'elles soient) mettent si grand-peine et travail à les apprendre et savoir, et ceux qui veulent être réputés les plus vertueux se tourmentent l'esprit nuit et jour pour comprendre quelque chose aux sciences humaines, qui ne sont que vent et fumée. Combien au prix nous devons nous employer et efforcer en l'étude de cette sagesse céleste, qui outre-passe tout le monde, et pénétre jusqu'aux mystères de Dieu, lesquels il lui a plu révéler par sa sainte parole.

Quelle chose donc sera-ce qui nous pourra étranger et aliéner de ce saint Evangile? Seront-ce injures, malédictions, opprobres, privations des honneurs mondains? Mais nous savons bien que Jésus-Christ a passé par tel chemin, lequel nous devons suivre, si voulons être ses disciples; et n'est pas à refuser d'être contemné, moqué, abaissé, rejeté devant les hommes, pour être honoré, prisé, glorifié et exalté au jugement de Dieu. Seront-ce bannissements, proscriptions, privations de biens et richesses? Mais nous savons bien que, quand nous serons bannis d'un pays, la terre est au Seigneur; et quand nous serons jetés de toute la terre, que nous ne serons pas toutelois hors de son règne; que quand nous serons dépouillés et apauvris, que nous avons un Père assez riche pour nous nourrir, et même que Jésus-Christ s'est fait pauvre, afin que le suivions en pauvreté. Seront-ce afflictions, prisons, tortures, tourments? Mais nous connaissons par l'exemple de Jésus-Christ que c'est le chemin pour parvenir en gloire. Sera-ce finalement

la mort ? Mais elle ne nous ôte pas la vie qui est à souhaiter.

Bref, si nous avons Jésus-Christ avec nous, nous ne trouverons chose si maudite, qui ne soit bénie par lui ; chose si exécrable, qui ne soit sanctifiée ; chose si mauvaise, qui ne nous tourne en bien. Ne nous déconfortons quand nous verrons toutes les puissances et forces mondaines au contraire. Car la promesse ne nous peut faillir, que le Seigneur d'en haut se moquera de toutes les assemblées et efforts des hommes, qui voudront conjurer contre lui. Ne soyons désolés (comme si toute espérance était perdue) quand nous verrons mourir et périr devant nos yeux les vrais serviteurs de Dieu. Car il a été véritablement dit par Tertullien, et a toujours ainsi été éprouvé et sera jusqu'à la consommation du siècle, que le sang des martyrs est la semence de l'Eglise.

Et encore avons-nous une meilleure et plus ferme consolation : c'est de détourner nos yeux de tout ce monde, et délaisser tout ce que pouvons voir devant nous, en attendant en patience le grand jugement de Dieu, par lequel en un moment sera abattu, anéanti et renversé tout ce que les hommes auront jamais machiné contre lui. Ce sera quand le règne de Dieu, que nous voyons maintenant en espérance, sera manifesté, et que Jésus-Christ apparaîtra en sa majesté avec les anges. Alors faudra que bons et mauvais soient présents devant le siège judiciaire de ce grand Roi. Ceux qui seront demeurés fermes en ce Testament, et auront suivi et gardé la volonté de ce bon Père, ils seront à la dextre comme vrais enfants, et recevront bénédiction, la fin de leur foi, qui sera le salut éternel. Et d'autant qu'ils n'auront point eu honte d'avouer et confesser Jésus-Christ, du temps qu'il était méprisé et contemné devant les hommes ; aussi ils

seront participants de sa gloire, couronnés avec lui éternellement. Mais les pervers, rebelles et réprouvés, qui auront contemné et rejeté ce saint Evangile, et pareillement ceux qui, pour entretenir leurs honneurs, richesses et hauts états, ne se seront voulu humilier et abaisser avec Jésus-Christ, et pour la crainte des hommes auront délaissé la crainte de Dieu, comme batards et désobeissants à ce Père seront à la senestre, seront jetés en malédiction et pour salaire de leur infidélité recevront la mort éternelle.

Or puisque vous avez entendu que l'Evangile vous présente Jésus-Christ, auquel toutes les promesses et grâces de Dieu sont accomplies, et vous declare qu'il a été envoyé du Père, est descendu en terre, a conversé avec les hommes, a parfait tout ce qui était de notre salut, comme il avait été prédit en la loi et aux prophètes, il vous doit être très certain et manifeste que les trésors de paradis vous y sont ouverts, et les richesses de Dieu déployées, et la vie éternelle révélée. Car ceste est la vie éternelle : connaître un seul vrai Dieu et celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ, auquel il a constitué le commencement, le moyen et la fin de notre salut. Cettui est Isaac, le fils bien-aimé du père, qui a été offert en sacrifice, et toutefois n'a point succombé à la puissance de la mort. C'est le vigilant pasteur Jacob, ayant si grand soin des brebis qu'il a en garde. C'est le bon et pitoyable frère Joseph, qui en sa gloire n'a point eu honte de reconnaître ses frères, quelque humbles et abjects qu'ils fussent. C'est le grand sacrificateur et évêque Melchisédec, ayant fait sacrifice éternel une fois pour toutes. C'est le souverain législateur Moïse, écrivant sa loi ès tables de nos cœurs, par son esprit. C'est le fidèle capitaine et guide Josué, pour nous conduire en la terre promise. C'est

le noble et victorieux roi David, assujettissant à sa main toute puissance rebelle. C'est le magnifique et triomphant roi Salomon, gouvernant son règne en paix et prospérité. C'est le fort et vertueux Samson, qui par sa mort a accablé tous ses ennemis.

Et même tout ce qui se pourrait penser ou désirer de bien est trouvé en ce seul Jésus-Christ. Car il s'est humilié pour nous exalter, il s'est asservi pour nous affranchir, il s'est appauvri pour nous enrichir, il a été vendu pour nous racheter, captif pour nous délivrer, condamné pour nous absoudre, il a été fait malédiction pour notre bénédiction, oblation de péché pour notre justice, il a été défiguré pour nous figurer, il est mort pour notre vie. Tellement que par lui rudesse est adoucie, courroux apaisé, ténèbres éclaircies, injustice justifiée, faiblesse vertueuse, déconfort consolé, péché empêché, mépris méprisé, crainte assurée, dette quittée, labour allégé, tristesse réjouie, malheur bienheure, difficulté facile, désordre ordonné, division unie, ignominie anoblée, rébellion assujettie, menace menacée, embûches débuchées, assauts assaillis, effort efforcé, combat combattu, guerre guerroyée, vengeance vengée, tourment tourmenté, damnation damnée, abîme abîmé, enfer enterré, mort morte, mortalité immortelle. Bref, miséricorde a englouti toute misère, et bonté toute malheureté. Car toutes ces choses, qui soulaient être armes du diable pour nous combattre et aiguillon de la mort pour nous poindre, nous sont tournées en exercice desquels nous pouvons faire notre profit. Si que nous nous pouvons glorifier avec l'apôtre, disant : O enfer, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? Dont est fait que par un tel esprit de Christ, promis à ses élus, ne vivons plus, mais Christ en nous, et sommes par

esprit assis entre les célestes, en tant que le monde ne nous est plus monde, toutefois que conversions en icelui, mais étant contents en tout, soit pays, lieux, conditions, habillements, viandes et telles autres choses. Et sommes confortés en tribulation, joyeux en tristesse, glorieux en vitupère, abondants en pauvreté, échauffés en nudité, patients ès maux, vivants en mort.

Voilà ¹ ce qu'il nous faut en somme chercher en toute l'Ecriture. C'est de bien connaître Jésus-Christ, et les richesses infinies lesquelles sont comprises en lui, et nous sont par lui offertes de Dieu son Père. Car quand on epluchera bien la loi et les prophètes, on n'y trouvera pas un seul mot qui ne nous réduise et amène là. Et de fait, puisque tous les trésors de sagesse et intelligence sont caches en lui, il n'est point question d'avoir d'autre but ni adresse, si nous ne voulons, comme de propos délibéré, nous détourner de la lumière de vérité, pour nous fourvoyer aux ténèbres de mensonge. Pourtant à bon droit dit saint Paul en un autre passage qu'il ne s'est point estimé rien connaître, sinon Jésus-Christ, et icelui crucifié. Car combien qu'il semble avis à l'opinion de la chair que ce soit chose vulgaire et contemptible de cette connaissance, toutefois elle suffit bien pour nous occuper toute notre vie. Et n'aurons point perdu notre temps, quand nous aurons employé toute notre étude et appliqué tout notre entendement, pour y profiter. Qu'est-ce que nous saurions demander davantage pour la doctrine spirituelle de nos âmes que de connaître Dieu, pour être transformés en lui et avoir son image glorieuse

¹ Ce paragraphe ne se trouve point dans la Bible de 1535. Il se lit pour la première fois dans l'opuscule de 1543, et a passé de là dans les différentes éditions genevoises du Nouveau Testament.

imprimée en nous, pour être participants de sa justice, pour être héritiers de son royaume, pour le posséder en la fin pleinement ? Or est-il ainsi que dès le commencement il s'est donné, et encore à présent plus clairement se donne à contempler en la face de son Christ. Il n'est point donc licite de nous détourner, ni divertir çà ni là, tant peu que ce soit. Mais faut que notre entendement soit du tout arrêté à ce point, d'apprendre en l'Ecriture à connaître Jésus-Christ tant seulement, afin d'être droitement par lui conduit au Père, lequel contient en soi toute perfection.

Voilà, dis-je derechef, où est enclose toute la sapience que peuvent les hommes comprendre, et doivent apprendre en cette vie, à laquelle ni ange, ni homme, ni mort, ni vivant, ne peut ajouter ni diminuer. Pourtant c'est le but où il nous faut arrêter et limiter notre entendement, sans rien y mêler du nôtre, ni recevoir doctrine quelconque qui y soit ajoutée. Car celui qui ose entreprendre d'enseigner une syllabe outre ou par-dessus ce qui nous y est enseigné, doit être en malédiction devant Dieu et son Eglise¹.

Et vous rois, princes et seigneurs chrétiens, qui êtes ordonnés de Dieu pour punir les iniques et entretenir les bons en paix selon la parole de Dieu. à vous appartient de faire publier, enseigner et entendre, par tous vos pays, régions et seigneuries, cette sainte doctrine tant utile et nécessaire, afin que par vous Dieu soit magnifié et son Evangile exalté, comme de bon droit il appartient que tous rois et royaumes en toute humilité obéissent et servent à sa gloire. Qu'il² vous souvienne que le souverain empire, par-

¹ Dans plusieurs éditions genevoises du Nouveau Testament la préface de Calvin s'arrête ici.

² La fin de ce paragraphe et le paragraphe suivant n'existent

dessus tous royaumes, principautés et seigneuries, a été donné du Père au Seigneur Jésus, afin qu'il soit craint, redouté, honoré et obéi partout, tant des grands que des petits. Qu'il vous souvienne que ce qui a été prédit par les prophètes — que tous les rois de la terre lui feront hommage comme à leur supérieur, et l'adoreront comme leur Sauveur et leur Dieu — doit être vérifié en vous. Et qu'il ne vous fasse mal d'être sujets d'un si grand Seigneur, comme si par cela votre majesté et hauteesse était en rien amoindrie. Car c'est le plus grand honneur qu'il vous soit loisible de souhaiter, que d'être reconnus et tenus pour officiers et lieutenants de Dieu, ce qui ne peut être que Jésus-Christ, auquel il veut être glorifié et exalté, ne domine par-dessus vous. Et de fait c'est bien raison que cette prééminence lui soit donnée de par vous, vu que votre puissance n'est fondée sinon en lui seul. Autrement quelle ingratitude serait-ce de vouloir forclorre celui lequel vous a constitué en la puissance où vous êtes, et vous y maintient et conserve? Même qui plus est, il vous faut savoir que, comme il n'y a nul meilleur fondement, ni plus ferme, pour conserver vos seigneuries en vraie prospérité que de l'avoir pour Chef et Maître, et gouverner vos peuples sous sa main : aussi que sans lui non seulement elles ne peuvent être permanentes, ni de longue durée, mais sont maudites de Dieu, et par conséquent tomberont en confusion et ruine. Puis qu'ainsi est donc que Dieu vous a donné le glaive à la main, pour gouverner vos sujets en son nom et en son autorité, puisqu'il vous fait cet honneur de vous attribuer son nom et son titre, puisqu'il a sanctifié votre état par-dessus les

pas dans le texte de 1535. Nous les prenons dans l'opucule de 1543, d'où ils ont passé dans les éditions du Nouveau Testament.

autres, afin d'y faire reluire en partie sa gloire et majesté, qu'un chacun de vous s'emploie à son endroit à magnifier et exalter celui qui est sa vraie image glorieuse, en laquelle il se représente pleinement à nous. Or pour ce faire, il ne suffit pas de confesser Jésus-Christ seulement, et faire profession d'être siens, pour en avoir le titre sans la vérité et la chose, mais faut donner lieu à son saint Evangile et le recevoir en parfaite obéissance et humilité. Ce qui est bien l'office d'un chacun. Mais il appartient spécialement à vous de faire qu'il ait audience, et qu'il soit publié par vos pays, pour être entendu de tous ceux qui vous sont commis en charge, afin qu'ils vous reconnaissent serviteurs et ministres de ce grand Roi, pour le servir et honorer, en vous obéissant sous sa main et conduite.

C'est ce que le Seigneur requiert de vous, quand, par son prophète, il vous appelle tuteurs de son Eglise. Car cette tutelle ou protection ne gît pas à élargir richesses, privilèges et honneurs au clergé, dont il s'enorgueillisse puis après et élève, vive pompeusement et en toute dissolution, contre l'ordre de son état ; tant moins encore gît-elle à le maintenir en son orgueil et en ses pompes désordonnées. Mais c'est de procurer que la doctrine de vérité et la pureté de l'Evangile demeure en son entier, que la Sainte Ecriture soit fidèlement prêchée et lue, que Dieu soit honoré selon la règle d'icelle, et l'Eglise bien policée, que tout ce qui contrevient ou à l'honneur de Dieu, ou à la bonne police de l'Eglise, soit corrigé et abattu, tellement que le règne de Jésus-Christ fleurisse en la vertu de sa Parole.

O vous tous qui vous nommez évêques et pasteurs du pauvre peuple, voyez que les brebis de Jésus-Christ ne soient privées de leur propre pâture. Et qu'il ne soit prohibé ni

défendu qu'un chacun chrétien ne puisse librement en son propre langage lire, traiter et entendre ce saint Evangile, vu que Dieu le veut, Jésus-Christ le commande. Et pour ce faire a envoyé ses apôtres et serviteurs par l'universel monde, leur donnant grâce de parler toutes langues, afin qu'en tous langages ils prêchassent à toute créature. Et les a faits debiteurs aux Grecs et barbares, aux sages et simples, afin que nuls ne fussent exclus de leur doctrine. Certes, si vous êtes vraiment vicaires, successeurs et imitateurs d'eux, votre office est de faire comme eux, veillant sur le troupeau, cherchant tous moyens qu'il est possible qu'un chacun soit instruit en la foi de Jésus-Christ, par la pure parole de Dieu. Ou autrement la sentence est déjà prononcée et enregistrée, que Dieu demandera leurs âmes de vos mains.

Le Seigneur des lumières, par son saint esprit, veuille de ce saint et salutaire Evangile enseigner les ignorants, fortifier les faibles, illuminer les aveugles, et faire regner sa vérité en tous peuples et nations, afin que le monde universel ne connaisse qu'un Dieu et un seul Sauveur Jésus-Christ, une foi et un Evangile. Ainsi soit-il !

AVERTISSEMENT

CONTRE

L'ASTROLOGIE QU'ON APPELLE JUDICIAIRE

ET AUTRES CURIOSITÉS

QUI RÈGNENT AUJOURD'HUI AU MONDE

INTRODUCTION

Dans cet opusculé, Calvin s'élève contre la superstition encore très répandue de son temps, qui consiste à croire que la position des astres, à l'heure de la naissance de quelqu'un, a une influence sur sa destinée, de telle sorte qu'en déterminant cette position on peut arriver à dévoiler le sort futur de chacun. Et le grand réformateur ne se borne pas à dénoncer cette superstition et les prétendus savants qui l'exploitent, il s'efforce d'en montrer la vanité. Il le fait dans une discussion et par des arguments qui sont remarquables pour son époque. Sans doute, il ne raisonne pas encore comme un savant du vingtième siècle. En fait de connaissances scientifiques, il a celles de son siècle, et on ne peut pas lui en demander plus, puisque les sciences physiques et naturelles ne sont pas l'objet spécial de ses études. Mais il a déjà, en quelque mesure, l'intuition de la méthode scientifique moderne, qui consiste à s'appuyer sur l'observation exacte des faits. Aussi a-t-il bien soin de distinguer entre « la science d'astrologie », que nous appelons aujourd'hui l'astronomie, et la « sotté superstition » des « généthliques », c'est-à-dire de ceux qui prétendent révéler l'avenir par l'observation des astres.

A propos de la prétendue influence des astres sur la destinée humaine, Calvin fait des remarques très judicieuses. Il observe avec raison que, si cette influence était réelle, la position des astres au moment de la génération serait plus importante à connaître que leur position au moment de la naissance, et que deux

enfants nés au même instant devraient avoir exactement la même destinée : or, ce n'est jamais le cas. « Il adviendra ordinairement que les enfants tiendront chacun de la complexion de son père et de sa mère plutôt que du regard des astres qu'ils ont en pareils tous deux... » écrit Calvin. Mais, pour lui, la destinée des hommes dépend avant tout de Dieu, qui intervient dans leur vie selon sa sagesse, sa justice et sa bonté.

*

Le *Traité contre l'Astrologie judiciaire* a été dicté en 1548 par Calvin à François Villier « selon que ses occupations le lui avaient permis », et Villier l'a traduit en latin. Or, Villier n'est autre que le célèbre François Hotman, qui, pour servir le Christ selon sa conscience, avait quitté son père, conseiller très catholique au Parlement de Paris, et l'espoir d'un riche héritage. Il remplissait les fonctions de secrétaire auprès de Calvin.

Les deux éditions, française et latine, du *Traité* parurent en 1549 à Genève, chez Jean Girard. Depuis lors le *Traité* a été réimprimé en français dans le recueil des *Opuscules* de Calvin, 1566, 1611, dans les *Œuvres françaises de Calvin*, publiées à Paris en 1842 par le bibliophile Jacob et dans le tome VII des *Opera Calvini* (Brunswick, 1868).

Le texte latin se trouve dans les recueils latins d'opuscules de Calvin : 1552, 1576, 1597, 1611, et dans les *Opera* de 1667.

J. G.

CONTRE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE

Saint Paul nous avertit d'une chose bien nécessaire, à laquelle toutefois peu de gens prennent garde : c'est que ceux qui ne tiennent compte de cheminer en bonne conscience, se détournent et égarent de la foi. Car il signifie que ceux qui polluent leurs consciences, en s'abandonnant à mal, ne sont pas dignes d'être maintenus en la pure connaissance de Dieu, mais plutôt méritent d'être aveuglés pour être séduits par divers erreurs et mensonges ; et c'est merveille que nous y pensons si peu, vu que tous les jours nous en avons tant d'expériences devant nos yeux. Il est certain que Dieu n'ôte jamais sa vérité à ceux auxquels il en a donné quelque goût, sinon d'autant qu'ils l'ont mal reçue, et même en ont abusé, ou en une folle ambition ou à autres affections charnelles. De fait, puisque ceux qui ont de l'argent sont tant soigneux à le bien garder, c'était bien raison que ce trésor inestimable de l'Évangile, quand Dieu

nous en a enrichis, fût comme enfermé en bonne conscience, qui est, par manière de dire, le vrai coffre pour le tenir en bonne garde et sûre, à ce qu'il ne nous soit ravi par Satan. Et qu'advient-il au lieu de cela? La plupart se sert de la parole de Dieu seulement pour avoir de quoi deviser en compagnie. Les uns sont menés d'ambition, les autres en pensent faire leur profit. Il y en a même qui en pensent faire un maquereillage pour avoir accès aux dames. Beaucoup ne savent à quel propos ils désirent d'y entendre, sinon d'autant qu'ils sont honteux d'y voir mordre les autres, et qu'ils soient méprisés par leur ignorance. Tant y a que quasi tous, ou peu s'en faut, convertissent cette doctrine de salut en je ne sais quelle philosophie profane, qui est une pollution que Dieu ne peut porter, pourtant que c'est une chose trop sacrée que sa parole pour en abuser ainsi. Elle doit être vive et d'une telle efficace qu'elle transperce les cœurs pour examiner tout ce qui est dedans l'homme, oui, jusqu'aux moelles des os, comme dit l'Apôtre (Hebr. 4,12). Si on s'en ébat et qu'on la fasse servir de plaisanterie, pensons-nous que Dieu veuille souffrir un tel anéantissement de la vertu d'icelle? Elle doit redarguer l'homme, ainsi que dit saint Paul (1 Cor. 14,25), à ce qu'il apprenne à se condamner et donner gloire à Dieu en s'humiliant. Si on la tourne à vanterie et vaine gloire, n'est-ce pas un déguisement qui mérite griève punition? Elle nous doit transfigurer en l'image de Dieu (2 Cor. 3,18), réformant ce qui est du nôtre en nous. Si on prend occasion, sous ombre d'icelle, de s'entretenir en ses vices, ne faut-il pas que Dieu corrige non seulement un tel abus d'avoir converti la viande en poison, mais aussi un tel sacrilège d'avoir fait servir la règle de bien vivre à une licence de

tout mal ? Il n'est jà métier de déchiffrer par le menu la vie de la plupart de ceux qui se disent avoir connu la vérité de l'Evangile. Tant y a qu'on voit bien en somme qu'aucuns, au lieu de s'être amendés, en sont plutôt devenus pires. Le reste va toujours son train ; pour le moins on n'y aperçoit guère de changement. Saint l'aul. parlant de la conversion qui doit être aux chrétiens, et des fruits qui doivent procéder de leur nouvelle vie, eux étant réformés à l'image du Fils de Dieu, dit : Que celui qui dérobaît ne dérobe plus (Eph. 4,28). En quoi il signifie que si nous avons suivi mauvais train, sitôt que Dieu nous a fait la grâce de nous déclarer sa volonté, il nous faut tourner bride. Au lieu de cela, ceux qui se disent aujourd'hui chrétiens se dispensent sans scrupule d'être pour le moins semblables aux autres ; tellement que celui qui avait accoutumé de paillarder ne laisse point de continuer en sa vilenie ; les jeux, les blasphèmes sont autant débordés entre eux qu'auparavant. Les superfluités et les pompes sont excusées comme choses indifférentes, jaçoit qu'on voie qu'elles ne servent qu'à orgueil, ambition et à toute vanité. Davantage, chacun état a son Evangile à part, selon qu'ils s'en forgent à leur appétit, de sorte qu'il y a aussi grande diversité entre l'Evangile de cour, et celui des gens de justice et avocats, et celui des marchands, comme entre les monnaies forgées de coins bien différents, sinon que tous ont une marque semblable, à savoir qu'ils sont du monde ; et en cela ils n'ont rien de convenance avec Jésus-Christ, lequel nous en veut séparer.

Parquoi c'est bien raison que ceux qui déshonorent ainsi la doctrine de l'Evangile soient confus, et que Dieu les expose à la moquerie de chacun, attendu qu'ils ont été occasion que son saint nom fût blasphémé. C'est bien raison

aussi qu'il les eslourdisse et prive de toute raison et sens humain, considéré qu'ils n'ont pu faire leur profit de cette sagesse, laquelle est admirable aux anges de paradis. Voilà d'où procèdent aujourd'hui tant de folles opinions, ou plutôt rêveries auxquelles il n'y a nulle couleur ni apparence, et toutefois sont reçues comme si c'étaient révélations venues du ciel. Bref, puisque arrogance est la droite racine de toutes hérésies, fantaisies extravagantes, fausses et méchantes opinions, ce n'est pas merveille si Dieu laisse tomber en tant de folies ceux qui n'ont point tenu le vrai régime pour persévé rer en l'obéissance de sa vérité, qui est de s'humilier en sa crainte. Or, d'autant que ce vice est aussi commun aujourd'hui qu'il fut jamais, nous en voyons aussi les fruits, tellement que tous les erreurs qui volent par tout le monde sont autant de punitions de ce que l'on a abusé de la sainte parole de Dieu. Combien que mon intention n'est pas de faire un long récit de tous, pour ce que le nombre en serait infini, je me contenterai donc d'un seul exemple.

Il y a eu de longtemps une folle curiosité de juger par les astres de tout ce qui doit advenir aux hommes, et d'enquérir de là et prendre conseil de ce qu'on avait à faire. Nous montrerons tantôt, au plaisir de Dieu, que c'est une superstition diabolique. De tant, elle a été rejetée d'un commun accord comme pernicieuse au genre humain. Aujourd'hui elle se remet au dessus, en sorte que beaucoup de gens qui s'estiment de bon esprit, et aussi en ont eu la réputation, y sont quasi ensorcelés. Quand Dieu ne nous aurait révélé de notre temps la pureté de son Évangile, toutefois, vu qu'il a ressuscité les sciences humaines, qui sont propres

et utiles à la conduite de notre vie, et, en servant à notre utilité, peuvent aussi servir à sa gloire, encore aurait-il juste raison de punir l'ingratitude de ceux qui, ne se contentant point des choses solides et bien fondées, appètent par une ambition outrecuidée de voltiger en l'air. Maintenant, puisqu'il nous a élargi tous les deux, c'est qu'il nous a remis les arts et sciences en leur entier, et surtout nous a restitué la pure connaissance de sa doctrine céleste, pour nous mener jusques à lui et nous introduire en ses hauts secrets et admirables, s'il advient qu'aucuns, au lieu d'en faire leur profit, aiment mieux de vaguer à travers champs que de se tenir entre les bornes, ne méritent-ils pas d'être châtiés au double ? Ce qui advient de fait, lorsqu'ils sont si hébétés ou plutôt abêtis d'appliquer toute leur étude à un abus frivole où ils ne font que se tourmenter sans nul profit. Je sais les beaux titres dont ils fardent une si sottise superstitution. Nul ne peut nier que la science d'astrologie ne soit honorable. Ils se couvrent donc de ce manteau : ils se nomment mathématiciens, lequel mot vaut autant à dire que professeurs des arts libéraux. Tout cela n'est point nouveau, car leurs prédécesseurs ont bien prétendu le semblable pour abuser le monde. Mais quand nous aurons vu à l'œil qu'il n'y a nul fondement en toute leur sottise, ni d'astrologie, ni de science aucune, il n'y aura point occasion de nous ébahir de ces masques, sinon qu'ils en fissent peur aux petits enfants. Même toutes gens de moyen savoir n'auraient point fort affaire de mon avertissement pour être instruits de s'en garder. Ainsi, ce présent traité sera plutôt pour les simples et non lettrés, qui pourraient aisément être séduits par faute de savoir distinguer entre la vraie astrologie et cette superstitution de magiciens ou sorciers.

Voyons donc, en premier lieu, jusqu'où s'étend la vraie astrologie, qui est la connaissance de l'ordre naturel et disposition que Dieu a mise aux étoiles et planètes, pour juger de leur office, propriété et vertu, et réduire le tout à sa fin et à son usage. Nous savons ce que dit Moïse Gen. 1.14, que Dieu a ordonné le soleil et la lune pour gouverner les jours et les nuits, les mois, les ans et les saisons. En quoi il comprend tout ce qui attouche à l'agriculture et à la police. Or quant à ce régime et conduite dont il parle, vrai est que les ignorants en ont bien quelque goût et apprehension : mais la science d'astrologie, outre les effets, montre aussi les causes. Exemple : les plus rudes et idiots voient bien que les jours sont plus courts en hiver qu'en été, qu'il fait chaud en été et froid en hiver, mais ils ne parviennent pas si haut de juger comment, ni pourquoi, cela se fait. Les eclipses du soleil et de la lune sont connues à tout le monde, mais les causes en sont cachées, si ce n'est qu'on les apprenne par doctrine. Il ne faut point aller à l'école pour voir qu'il y a des étoiles au ciel. Mais ce n'est pas à tous de comprendre la mesure de leurs cours, leurs révolutions, leurs rencontres et autres choses semblables, car cela requiert un savoir spécial. Par ainsi, l'astrologie sert à déterminer le cours des planètes et étoiles, tant pour le temps que pour l'ordre et situation ; le temps, dis-je, pour savoir quel terme il faut à chacune planète et au firmament pour accomplir leur circuit ; la situation, pour juger combien il y a de distance de l'une à l'autre, discerner les mouvements droits, ou obliques, ou quasi contraires ; de là savoir montrer pourquoi le soleil plutôt est plus loin de nous en hiver qu'en été ; pourquoi il fait plus longue demeure sur nous en été qu'en hiver ; de savoir compasser à l'endroit de quel signe du

zodiaque il est chacun mois, quelles rencontres il a avec les autres planètes, pourquoi la lune est pleine ou vide selon qu'elle se recule du soleil ou en approche ; comment se font les éclipses, voire jusqu'à compasser les degrés et minutes. Ce fondement mis, s'ensuivent les effets que nous voyons ici-bas, lesquels par l'astrologie on connaît provenir d'en haut, et non seulement quand ils sont passés, mais pour en être avertis devant le temps. Il n'y a celui qui ne voie les pluies, les grêles et neiges, et qui n'ouïe le bruit des vents : mais nul ne sait les causes que par le moyen de l'astrologie, laquelle, comme j'ai dit, en donne même quelques conjectures pour l'avenir, combien qu'on n'en peut pas faire une règle perpétuelle. Je parle donc du cours ordinaire, qui n'est point empêché d'autres accidents survenant d'ailleurs.

Or voici le nœud de la matière que nous avons à déduire, car nos astrologues contrefaits prennent une maxime qui est vraie : que les corps terrestres et en général toutes créatures inférieures sont sujettes à l'ordre du ciel pour en tirer quelques qualités. Mais ils l'appliquent très mal. Qu'ainsi soit, l'astrologie naturelle montrera bien que les corps d'ici-bas prennent quelque influxion de la lune, parce que les huîtres se remplissent ou se vident avec icelle ; pareillement, que les os sont pleins de moelle ou en ont moins, selon qu'elle croît ou diminue. C'est aussi de la vraie science d'astrologie que tirent les médecins ce qu'ils ont de jugement pour ordonner tant saignées que breuvages, pilules et autres choses en temps opportun. Ainsi il faut bien confesser qu'il y a quelque convenance entre les étoiles ou planètes et la disposition des corps humains. Tout ceci, comme j'ai dit, est compris sous l'astrologie naturelle. Mais les affronteurs qui ont voulu, sous ombre de l'art, passer plus outre,

en ont controuvé une autre espèce, qu'ils ont nommée judiciaire, laquelle gît en deux articles principaux : c'est de savoir non seulement la nature et complexion des hommes, mais aussi toutes leurs aventures, qu'on appelle, et tout ce qu'ils doivent ou faire, ou souffrir en leur vie ; secondement, quelles issues doivent avoir les entreprises qu'ils font, trafiquant les uns avec les autres : et en général de tout l'état du monde.

Traitions premièrement de la complexion de chacun selon sa naissance. Or comme il n'y a jamais mensonge si lourd, ni si impudent, qui n'emprunte quelque couleur de verité, je confesse bien, quant à la complexion des hommes, et surtout aux affections qui participent aux qualités de leurs corps, qu'elles dépendent en partie des astres, ou pour le moins y ont quelque correspondance : comme de dire qu'un homme soit plus enclin à colère qu'à flegme, ou au contraire. Toutefois, encore en ceci il y a plusieurs choses à noter. Nos mathématiciens, auxquels je parle, assoient leur jugement sur l'heure de la naissance. Je dis, au contraire, que l'heure de la génération est plus à considérer, laquelle le plus souvent est inconnue, car la mère n'a pas toujours terme préfix pour enfanter selon qu'elle a conçu. Quelque réplique qu'ils aient, si est-ce qu'ils seront convaincus par raison qu'en l'enfantement les astres n'ont pas si grande vertu pour imprimer quelques qualités à l'homme qu'en sa conception. Je dis encore, le cas posé que les astres nous qualifient par leur influence, que cela ne vient point de la naissance. Et de fait, l'expérience commune le montre. Ce n'est pas sans cause que Perse dit :

*Geminos, horoscope, varo
Producis genio.*

C'est-à-dire que, sous un même horoscope, deux sortiront du ventre de diverses natures. Cela se voit tous les coups, même en des frères jumeaux, lesquels seront autant différents de l'un à l'autre, comme si la position des astres avait été toute contraire. Je laisse à dire que pour juger même par la nativité de la nature d'un homme, outre ce qu'il faut avoir tous les degrés du climat bien marqués, il faudrait que le géméthliaque eût son astrolabe au poing ; car de se fier en l'horloge, c'est une chose trop mal sûre. Or est-il ainsi qu'en faillant peu de minutes on trouvera grand changement au regard des astres. Toutefois, soit par la conception ou naissance qu'il faille juger, je demande si le sexe ne surmonte point toutes autres qualités en la créature. Or est-il ainsi qu'en un même moment et en un même ventre seront conçus fils et fille, et en un moment une femme accouchera d'un mâle, l'autre d'une femelle. Dont vient cette diversité en ce qui est le principal, sinon que les étoiles et planètes n'ont pas telle puissance comme ces gens veulent faire accroire ? S'il fallait faire comparaison, il est plus que certain que la semence du père et de la mère ont une influence cent fois plus vertueuse que n'ont pas tous les astres, et ce nonobstant, on voit qu'elle défaut souvent, et aussi la disposition peut être diverse. Prenons deux hommes de natures fort diverses, ayant chacun sa femme, de nature pareillement répugnante, qui engendrent enfants en une même heure, que les femmes accouchent à une même heure ; il adviendra ordinairement que les enfants tiendront chacun de la complexion de son père et sa mère, plutôt que du regard des astres qu'ils ont eus pareils tous deux. Et la raison y est si patente que nul de sain jugement n'ira à l'encontre. Qu'est-il donc de dire quant à l'influence que donnent les

créatures célestes aux hommes ? Je confesse, suivant ce que j'ai touché, que les astres ont bien quelque concurrence pour former les complexions, et surtout celles qui concernent le corps, mais je nie que le principal vienne de là. Je dis même, touchant des causes naturelles qu'on appelle inférieures, que la semence dont les enfants sont procréés précède et est de plus grande importance. Je dis secondement que les astrologues se fondent mal en jugeant par la nativité plutôt que par la génération. Or est-il ainsi que la génération leur est inconnue. Ainsi, ils n'ont nulle certitude de jugement. Tiercement, je dis que Dieu besogne en plusieurs d'une grâce spéciale, même en formant leur nature, en manière que la constellation n'y aura point de lieu, ou pour le moins y sera éteinte, pour n'être point aperçue des hommes. Voilà quant à l'inclination naturelle. Mais si nous venons à la grâce que Dieu fait à ses enfants, lorsqu'il les réforme par son Esprit et les change tellement qu'ils sont nommés à bon droit nouvelles créatures, que deviendront tous les regards des planètes ? Est-ce là que Dieu a fondé son élection éternelle ? Si les généthliques allèguent qu'on en peut bien user comme de moyens inférieurs, c'est une cavillation trop sottie. Nous voyons comment Dieu a voulu, de propos délibéré, nous retirer de telles considérations, quand il fait naître en second lieu ceux qu'il voulait préférer, comme nous en avons l'exemple en Jacob. Car pourquoi est-ce qu'Esau, qui devait être rejeté, est venu devant, si ce n'est que Dieu, en rompant l'ordre commun de nature, nous a voulu élever plus haut, nous admonestant par cela que nous devons avoir les yeux fichés à sa seule volonté, sans les divertir à chercher autres causes ? Arrêtons-nous seulement à ce mot, que Dieu réforme en sorte les hommes, les appelant à soi,

qu'ils deviennent du tout nouveaux. Il est dit de Saül, quand Dieu le veut disposer pour être roi, qu'il le fera tout autre qu'il n'a été. Cela n'avient point pour quelque constellation, ains Dieu besogne en lui outre et par dessus le cours de nature. S'il le fait en un homme qu'il a élu pour le régime temporel, que sera-ce de ceux qu'il a adoptés pour ses enfants et héritiers du royaume céleste ? Certes, il faut bien que cela surmonte tout le firmament ; et de fait, qui-conque nie que la régénération ne soit une œuvre de Dieu supernaturelle, non seulement se montre profane, mais renonce ouvertement la foi chrétienne. A cette cause, il nous faut limiter la vertu des astres à ce qui attouche le monde et appartient au corps, et est de l'inclination première de nature ; exceptant ce que Dieu donne de spécial aux uns et aux autres, sans s'aider des moyens ordinaires, et surtout la réformation qu'il fait en ses élus, les renouvelant par son Esprit.

Mais cette astrologie bâtarde, ne se contentant point d'avoir dispose de la complexion des mœurs et des hommes, étend sa judicature plus avant, qui est en devinant ce qui leur doit advenir toute leur vie, et quand et comment ils doivent mourir. En quoi il n'y a que pure témérité, et pas un seul grain de raison. Car tout au plus les astres pourront imprimer quelques qualités aux personnes, et non pas faire que ceci ou cela leur advienne puis après d'ailleurs. Et par ainsi, encore qu'un généthliaque puisse juger un homme être industrieux et vigilant pour acquérir des biens, si ne peut-il deviner qu'il lui écherra quelque succession, pource que cela gît en la volonté ou condition d'autres que de lui. Voilà pourquoy il a été dit de longtemps que ces mathématiciens masqués étaient bons pour vider les bourses et

remplir les oreilles, d'autant qu'en disant la bonne fortune, ils paissent de vent les curieux et tirent d'eux tout ce qu'ils veulent, après qu'une fois ils les ont ensorcelés. Ils diront donc à un homme combien il aura de femmes. Oui ; mais trouvent-ils en son astre la nativité de sa première femme, pour savoir combien elle vivra ? Par ce moyen les femmes n'auraient plus de nativité propre, pource qu'elles seraient sujettes au regard de la nativité des hommes. En somme, par cela l'horoscope de chacun homme particulier comprendrait le jugement de toute la disposition d'un pays, vu qu'ils se vantent de pouvoir juger si un homme sera heureux en mariage, s'il aura bonne ou mauvaise rencontre par les champs, en quels dangers il pourra tomber, s'il sera occis ou s'il mourra de maladie. Regardons maintenant avec combien de gens nous trafiquons en vivant. Si les mathématiciens n'ont leurs volontés et leurs fortunes en la manche, qu'est-ce qu'ils nous en peuvent promettre ? Parquoi ce que j'ai dit est vrai, qu'ils ne sauraient juger d'un homme comme ils en font profession, que sa nativité ne leur fût un miroir pour contempler tous ceux avec lesquels il conversera. Qu'on juge par raison si cela se peut faire et s'il y a quelque vérisimilitude.

Je conclus donc que tous ceux qui entreprennent de connaître les événements d'un homme par sa nativité sont trompeurs, d'autant que les causes viennent d'autre part. Je serais trop long à déduire tous les exemples qui s'en peuvent amener, mais un seul nous suffira. Il est souventes fois demeuré en une bataille jusqu'à un soixante mille hommes. Je ne parle point des plus grandes déconfitures, ains de ce qui a été assez fréquent. Je demande s'il faudra assigner à tous ceux que la mort accouple ainsi un

même horoscope. Quand ils diraient qu'une chose bien rare ne doit déroger à la doctrine commune d'un art, ce serait déjà un subterfuge à rejeter. Je leur parle d'une chose commune. Les histoires récitent qu'en une vingtaine de batailles il est mort en Espagne jusqu'à trois cent mille hommes. Sans enquérir plus avant, qui est-ce qui ne jugera aisément que ceux qui sont morts par compagnie étaient bien séparés en nativité, quant au regard des astres ? Ainsi en telle multitude. Capricorne et le Mouton et le Taureau s'entre-heurtent tellement des cornes que tout y est confus : Aquarius jette son eau en telle abondance que c'est un déluge, la Vierge est dépucelée, l'Ecrevisse va au rebours. le Lion donne de la queue par derrière sans qu'on s'en soit aperçu, les Gémeaux se mêlent en sorte que c'est tout un. l'Archer tire en trahison, la Balance est fausse, les Poissons se cachent sous l'eau, si qu'on n'y voit plus goutte.

Qui plus est, ils ne se contentent point d'avoir tant élargi leurs ailes en la nativité d'un homme, mais ils usurpent aussi le jugement, ou plutôt la divination de toutes entreprises par le regard présent des astres. Comme quoi, si quelqu'un a affaire cent lieues loin d'où il est, monsieur l'astrologue épiera le ciel pour savoir quand il sera bon que ce pauvre fol parte pour trouver au bout de quinze jours ses gens bien disposés, quand les astres qui lui promettent bonne adresse seront hors de leur règne. Je vous prie, si les astres avaient quelque vertu pour conduire les entreprises des hommes, ne se faudrait-il point arrêter à ceux qui sont en règne à l'heure que la chose se fait ? Quelle folie est-ce de dire, si je dois acheter de la marchandise d'un homme qui est outre mer, que l'astre qui règne à mon parterment m'y donne bonne adresse, et que ceux qui dominent quand ce

vient à joindre n'y puissent rien ? Il me souvient du conte que l'on fait du cardinal Farnèse, lequel fut contraint de laisser son dîner pour monter bien tôt à cheval, afin d'avoir bonheur en son ambassade ; et s'il fût parti deux heures plus tard, ayant dîné à son aise, et qu'il fût arrivé au soir au même logis, en quoi cela l'eût-il avancé ou reculé ? Qui est-ce qui ne voit que le principal est de connaître la situation des astres quand ce vient à faire la dépêche ? Je dis quand il serait question d'y ajouter foi. Mais il est facile de voir que le tout n'est qu'abus. J'ai ouï parler de quelques fantastiques qui sont en état, lesquels n'osent monter sur leurs mules devant qu'avoir pris congé aux astres. Je prends le cas que ce fût un conseiller d'une cour souveraine ; il y a une heure établie pour s'assembler. En voilà une vingtaine qui sont tous sujets à une même règle : leurs astres cependant seront différents. La loi les appelle tous ensemble ; que sera-t-il de faire ? Si on se gouverne par astrologie, tant s'en faut que jamais procès fût vidé, que trois juges ne se pourraient trouver ensemble pour ouïr un plaidoyer. Il faudra donc, ou qu'on remue les astres pour les faire autrement accorder, ou que toute police soit abattue. Or nous savons que Dieu approuve cet ordre qu'il y ait heures certaines pour tenir la justice, pour ouïr sa parole, recevoir ses sacrements, sans regarder la position du ciel. Si, en s'amusant aux étoiles, on délaisse l'ordre de Dieu, et que chacun se retire à part sans s'accommoder à la communauté du genre humain, Dieu ne sera-t-il point contraire à soi-même ? Où sera cette sagesse infinie par laquelle il a ordonné si bien toutes choses comme par compas, si on ne lui peut obéir en un endroit qu'on ne contrevienne à l'ordre qu'il a mis en nature ? Ce serait à telles manières de gens qu'on

pourrait appliquer la risée qu'ouït un ancien philosophe de sa chambrière, lequel étant trop ententif aux étoiles, et n'ayant point loisir de regarder à ses pieds, fit un faux pas et tomba dedans une fosse. Alors elle lui dit qu'il n'est rien si bon que de penser à ce qui nous est le plus prochain. Je ne voudrais point tourner cette moquerie contre les vrais astrologues, desquels on ne peut trop louer le labeur qu'ils ont pris à nous faire connaître les secrets du ciel, en tant qu'il était bon pour glorifier Dieu et nous en servir à notre usage. Mais quant à ces fols spéculatifs qui se promènent par-dessus les nues, et cependant ne considèrent point à quoi Dieu les appelle, n'ont nul égard à leur office, se détournent du chemin que Dieu leur montre, oublient le devoir qu'ils ont à leurs prochains, n'est-ce pas raison qu'on se moque de leur vanité, et que Dieu aussi les mette en opprobre, les faisant non seulement chopper, mais en la fin se rompre le col du tout ?

Après que messieurs les généthliques ont assujetti un chacun de nous à leur juridiction astronomique, ils usurpent une même puissance sur l'état universel du monde. Or je confesse bien, suivant ce que j'ai ci-dessus traité, qu'en tant que les corps terrestres ont convenance avec le ciel, on peut bien noter quelque cause aux astres des choses qui aviennent ici-bas. Car tout ainsi que l'influence du ciel cause souvent les tempêtes, tourbillons et temps divers, item les pluies continuelles, ainsi, par conséquent, elle amène bien la stérilité et les pestilences. En tant donc qu'on verra un ordre et comme une liaison du haut avec le bas, je ne contredis pas qu'on ne cherche aux creatures célestes l'origine des accidents qu'on voit au monde. J'entends l'origine, non pas première et principale, ains comme moyen inférieu

à la volonté de Dieu, et même dont il se sert comme de préparation pour accomplir son œuvre, ainsi qu'il l'a délibéré en son conseil éternel. Tant y a qu'il ne nous faut pas du tout nier qu'il n'y ait quelque correspondance aucunesfois entre une peste que nous verrons ici et la constellation qui se connaît au ciel par l'astrologie. Néanmoins, il s'en faut beaucoup que cela soit général ; car quand l'élection fut laissée à David, laquelle il voudrait choisir des trois verges de Dieu, et qu'il eut choisi la peste, nous ne dirons point que cela procédât des astres. Pareillement, quand la famine fut si grande en Syrie et en Israël du temps d'Elie, et que la sécheresse y fut si longue, ce serait grande folie de chercher si les astres y étaient disposés, vu que c'était un miracle extraordinaire. Et ne faut prendre cet exemple comme bien rare entre les autres, attendu que Dieu parle généralement en Moïse, en disant que toutes les adversités qu'ont les hommes sont cachées en ses trésors ; en quoi il signifie qu'il les met en avant par son juste jugement pour punir les péchés des hommes, et que si les hommes, par leur malice, ne provoquaient son ire, qu'il les tiendrait encloses comme en un coffre. Et de fait, il n'y a guère de plus commune doctrine par tous les prophètes que cette-ci : c'est qu'il nous rendra le ciel et la terre comme d'airain. Puisqu'il en assigne la cause à nos péchés, toute constellation en est exclue. Quant aux guerres, il y a encore moins de propos de chercher la raison aux étoiles pourquoi elles adviennent, vu que ce sont aussi fléaux de Dieu pour chatier les iniquités, qui n'ont nulle dependance de là. Notre Seigneur, faisant la promesse à Abraham de donner la terre de Canaan à sa lignée, dit que le terme n'est pas encore venu. Il n'allègue point que le regard des astres ne le porte pas. Quoi donc ?

que l'iniquité des Amorrhéens n'est pas encore venue au comble. Parquoi, tout ainsi qu'on cueille le fruit d'un arbre quand il est mûr, ainsi nos péchés mûrissent les punitions de Dieu.

Regardons maintenant si l'impiété des hommes et leurs transgressions proviennent des astres. Il y a bien eu jadis quelques fantastiques qui l'ont imaginé, mais cette rêverie a aussi été à bon droit rejetée de tout le monde, et même tenue pour une invention diabolique, laquelle tous chrétiens doivent détester ; comme de fait elle ne peut être reçue que toute l'Ecriture sainte ne soit renversée, que Dieu ne soit blasphémé, et qu'on ne lâche aux hommes la bride de mal faire. Ainsi je prends cet article pour tout conclu, que le mépris de Dieu et les dissolutions qui se font en quelque pays que ce soit n'ont nul regard aux étoiles. Puisqu'ainsi est, il ne faut point aussi attribuer aux étoiles les vengeances de Dieu qui surviennent pour telles causes. Si on réplique que Dieu se pourra bien servir des moyens naturels pour châtier les hommes, je ne le nie pas. Mais est-ce à dire que cela se fasse par un ordre continu, selon que les astres y seront préparés ? Tout au contraire, quand Dieu veut sécher la mer Rouge et le Jourdain, combien qu'il se veuille servir du vent qui était propre à cela, néanmoins il n'est pas dit que ce vent-là soit ému par quelque constellation, ains que Dieu l'a élevé sur-le-champ. Combien que j'accorde volontiers que, lorsque bon lui semble, il applique bien la nature et propriété des étoiles à son service. Seulement je veux dire que ni les famines, ni les pestes, ni les guerres n'adviennent jamais pource que les astres y sont disposés, si ce n'est selon que Dieu veut déclarer son ire sur la malice des hommes ; au contraire, que

l'abondance des biens, la santé et la paix ne procèdent non plus de l'influence des astres, mais de la bénédiction de Dieu, soit qu'il nous veuille convier et exhorter à repentance par une telle douceur, soit qu'il nous veuille faire sentir son amour en l'obéissance de sa justice. Conclusion, jusqu'à ce que nos astrologues fardés aient montré que ce sont les étoiles qui nous font servir à Dieu, ou nous incitent à lui être rebelles, je conclus qu'elles ne sont point cause ni du bien ni du mal que nous avons, car chacun voit que l'un s'ensuit de l'autre. Si je voulais amasser tous les exemples qui conviennent à cet argument, ce serait chose infinie. Toutefois il n'y a celui qui ne les puisse noter de soi-même. Parquoi, apprenons de nous arrêter aux promesses et menaces de Dieu, lesquelles ne tenant rien de la situation des étoiles nous enseignent qu'il ne nous y faut point amuser.

Voilà pourquoi Dieu, par son prophète Esaïe, se moque des Egyptiens et des Chaldeens, qui ont été deux peuples les plus experts en cet art qui furent jamais au monde, leur reprochant que par toute leur science ils n'ont pu prévoir la désolation qui leur était prochaine, pource qu'elle ne provenait point du cours naturel des étoiles, ains de son jugement occulte. On ne peut pas répliquer qu'il taxe les personnes qui se vantaient à fausses enseignes de savoir l'astrologie. Il s'adresse notamment à l'art, déclarant que ce n'est que vanité. Parlant au royaume d'Egypte, il dit : Où sont maintenant tes sages ? qu'ils t'annoncent et qu'ils sachent ce que Dieu a décrété sur toi (Es. 19,12). S'il y avait nulle part science d'astrologie, elle était là. Le prophète depite tous ceux qui s'en mêlent, disant que ce n'est point à eux de savoir les evenements, comme ils en font profession. Il y a encore des mots plus exprès quand il parle

à Babylone : Tu t'es, dit-il, tourmentée en la multitude de tes conseils. Maintenant, que tes astrologues viennent en avant, qu'ils contemplent les cieux et épluchent les étoiles, pour voir s'ils jugeront de ce qui te doit advenir ? Voici, ils seront comme paille, et le feu les consumera (Es. 47.13). Les Chaldéens ont été les plus renommés en astrologie qui furent jamais, tellement que tous ceux qui se sont fourrés en cette curiosité ont emprunté leur nom d'iceux. Or, nous voyons comment Dieu les condamne et réprouve, et notamment prononce qu'on ne peut pas lire aux étoiles les mutations et ruines des principautés, et qu'il punira l'outrecuidance de ceux qui se sont ingérés de ce faire. Voilà aussi pourquoi il dit par le même prophète qu'il dissipe les signes des devins et tourne les magiciens en fureur, qu'il détourne les sages au rebours et assotit leur science (Es. 44.25). Il ne reprend pas la témérité de ceux qui sont mal fondés en l'art, mais il renverse leurs principes et maximes, à savoir, cette considération des étoiles, dont il parle en autre lieu. Par quoi Daniel, voulant exposer au roi Nebucadnezar le songe auquel tous les astrologues et devins de Chaldée n'avaient su mordre, il ne se fait point plus savant qu'eux en l'art, ni plus subtil ; mais il met comme deux choses opposites leur science et la révélation de Dieu. Les astrologues, dit-il, et devins ne t'ont pu déclarer le secret, car c'est Dieu qui est au ciel, auquel il appartient de révéler les choses secrètes (Sam. 2.27 suiv.). Bref, nous voyons que toute cette partie d'astrologie qui sert à divination, qu'on appelle judicature, non seulement est tenue de Dieu pour vaine et inutile, mais est condamnée comme dérogeant à son honneur et entreprenant sur sa majesté.

Pourtant, si nous voulons être de son peuple, écoutons

ce qu'il nous dit en son prophète Jérémie : que nous ne soyons pas semblables aux païens, craignant les signes du ciel. Jér. 10, 2. Je sais bien le subterfuge qu'amènent aucuns, qu'il ne faut pas craindre les astres comme s'ils avaient domination sur nous, et toutelois qu'ils ne laissent point d'y avoir quelque supériorité subalterne, sous la main et conduite de Dieu. Mais il n'y a nul doute que le prophète ne nous veuille ramener à la providence de Dieu, et, pour ce faire, nous détourner de la vaine sollicitude en laquelle se tourmentent les païens, attendu qu'il parlait au peuple d'Israël, lequel était tenté de s'adonner à telles folies, à l'exemple des Chaldeens et Égyptiens. Qu'on demande à nos généthliques d'aujourd'hui de quelle source est venu leur art. Ils ne peuvent nier que Babylone n'en ait été la fontaine, et que ce qu'ils en tiennent sont comme petits ruisseaux découlés de là. Puis donc que Dieu a une fois défendu à son peuple d'être semblable aux prédécesseurs et maîtres de ceux-ci, ferons-nous bien de leur ajouter foi ?

Quand il n'y aurait autre mal que cettui-là, qu'en attribuant aux étoiles et à leur influence la cause de nos afflictions et prospérités, nous mettons comme des nuées devant nos yeux pour nous éloigner de la providence de Dieu, déjà nous voyons que c'est une chose trop pernicieuse. Il y a puis après que les hommes vaguant entre les étoiles n'entrent plus en leur conscience pour examiner leur vie, connaissant qu'ils portent en eux la matière de tous maux, et que leurs péchés sont le bois pour allumer l'ire de Dieu, dont proviennent les guerres, les famines, les mortalités, les grêles, les gelées et toutes choses semblables. Pareillement, ceux qui attendent bonheur par la prédiction des astres, se reposant là-dessus, retirent leur confiance de

Dieu et deviennent nonchalants à la requérir, comme s'ils avaient déjà gagné ce qu'ils prétendent. Je n'ignore pas la réplique qu'ils ont pour caviller cela. Ils allèguent un dicton de Ptolémée, que les significations des astres ne sont point comme arrêts d'un parlement, qui aient leur exécution prête, pource que Dieu est par-dessus. Mais quand tout est dit, ce n'est qu'une échappatoire ; car puisque tous les maux dont les étoiles nous menacent procèdent du cours de nature, il ne se peut faire que nous ne concevions une fantaisie que nos péchés donc n'en sont point cause. Je laisse à part l'absurdité et contradiction qui est en leur dire, à savoir que l'ordre que Dieu aura mis pour être perpétuel sera changé par causes survenantes, comme si Dieu se contredisait à soi-même. Il me suffit que nous ayons l'intention du prophète, qui est d'opposer, ainsi que choses contraires, le regard qu'ont les païens aux astres pour imaginer que leur condition et tout l'état de leur vie dépend de là, et la connaissance en laquelle se doivent reposer les fidèles, qu'ils sont en la main de Dieu et qu'ils seront bénis de lui, le servant en bonne conscience, et que tous les maux qu'ils endurent sont autant de châtiments pour leurs péchés.

Il semble bien à nos généthliques qu'ils ont une solution apparente, en disant que le prophète nomme les étoiles signes, car de là ils concluent que leur office est de signifier. Et pour confirmation ils allèguent ce qui est dit au premier de Genèse, que Dieu les a créées à cette fin. Puisqu'ils font si grand sive de ce mot de signes, que répondront-ils à ce qui est dit en Esaïe, que Dieu renverse les signes des devins ? Il est bien certain qu'il parle là des astrologues. Ainsi, quand je leur confesserai qu'ils peuvent

bien avoir des signes, mais que Dieu les renverse, qu'auront-ils gagné ? Au reste, c'est une cavillation trop impudente de dire que Jérémie confesse obliquement qu'il y ait signification aux astres quand il les nomme signes. C'est une façon de parler assez commune, en reprenant les abus, d'user des mots accoutumés entre ceux qu'on veut rédarguer. L'Écriture appelle souvent les idoles dieux des païens. Si quelqu'un, sous ombre de ce nom, voulait prouver que les idoles sont dieux, qui est-ce qui ne se moquerait de sa sottise ? Le prophète, en somme, admoneste le peuple de ne se point troubler ni tâcher de cette opinion des païens, que les étoiles signifient ceci ou cela. Comme aujourd'hui, nous ne pouvons reprendre cette erreur, sinon en disant qu'il ne se faut point amuser à telles significations. Quant au texte de Moïse, ils le déchirent en le voulant étendre jusqu'à leur folle fantaisie. Dieu a ordonné les étoiles pour être en signes. Mais il faut noter de quoi ? Or tout homme de sain jugement entend bien que Moïse a voulu toucher ce que j'ai déclaré ci-dessus de l'usage de la vraie astrologie. Si les étoiles nous sont en signes pour nous montrer la saison de semer ou planter, de saigner ou donner médecine, couper le bois, ce n'est pas à dire pourtant qu'elles nous soient signes pour savoir si nous devons vêtir une robe neuve, trafiquer en marchandise le lundi plutôt que le mardi, et choses semblables, qui n'ont nulle correspondance avec les astres. Tout ainsi donc que nous confessons les signes naturels, aussi nous détestons la sorcellerie, que le diable a inventée par les devins.

Parquoi c'est une calomnie trop impudente qu'ils nous imputent, voulant faire accroître que nous détruisons l'ordre que Dieu a établi, en ôtant aux astres la propriété de signi-

fier, et même que nous condamnons une science tant belle et tant utile. Toute cette couverture leur est ôtée en un mot, quand on distingue entre l'astrologie naturelle et cette bâtarde, qu'ont forgée les magiciens. Je sais que de savoir le cours des astres, leur vertu et ce qui est de semblable, non seulement apporte grande utilité aux hommes, mais incite à magnifier Dieu en cette sagesse admirable qui se montre là. Car combien que les plus ignorants et idiots ne puissent lever les yeux au ciel sans avoir ample matière de glorifier Dieu, toutefois ceux qui ont étudié pour comprendre les secrets de nature, qui ne sont point connus de tous, doivent être beaucoup plus incités à en faire leur devoir. Mais c'est autre chose du droit usage et modéré que de l'abus et excès. Si quelqu'un, en louant le vin, voulait approuver l'ivrognerie, tout le monde ne s'élèverait-il pas contre lui, pource qu'il serait un méchant corrupteur des œuvres de Dieu ? Autant en font ceux qui empruntent ou plutôt dérobent le titre d'une bonne science et approuvée, pour colorer des rêveries toutes contraires à la vérité de la science qu'ils prétendent. Et de fait, j'ai du commencement prévenu leur cautèle en protestant que non seulement je ne veux rejeter l'art qui est tiré de l'ordre de nature, mais que je le prise et loue comme un don singulier de Dieu. Suivant cela, quand les généthliques voudront faire valoir leurs coquilles sous couleur que c'est une chose sainte et bonne que la considération des œuvres de Dieu, que chacun soit averti de les amener au point, et ne se point laisser mener à travers champs par leurs ambages. Ils en font tout ainsi que les alchimistes qui s'insinuent par longues préfaces de la tempérance des éléments et de la convenance qu'ils ont entre eux, et choses semblables, qui sont vraies et fondées en raison.

Mais après avoir bien tourné à l'entour du pot, ils font en la fin leur pipée, et puis c'est tout. Bref, puisque les cieux nous doivent raconter la louange de Dieu, et le firmament nous doit être un miroir de sa vertu et sagesse infinie, apprenons, pour en bien faire notre profit, de ne point extravaguer en des imaginations qui nous éloignent de lui.

Mais nos mathématiciens répliquent que Joseph, Moïse et Daniel ont été enseignés en l'école des Egyptiens et Chaldéens, et que cela est récité d'eux à leur louange, et non pas comme vicieux ou mauvais. Je réponds, quant à Joseph, qu'il fait bien le semblant d'être devin, mais que ce n'est que feintise, comme chacun voit, pour le temps qu'il se veut déguiser à ses frères. Au reste, quand il prédit la famine d'Egypte, en trouve-t-il la conjecture aux astres ? Tout au contraire, il le tient de révélation miraculeuse. Voilà les Egyptiens qui ont sonde jusqu'au plus profond du ciel pour savoir deviner tout ce qui est signifié par les astres. Néanmoins, ils ne connaissaient rien de cette famine et en eussent été surpris devant que d'y avoir pense. Dieu en avertit Pharaon par songe, Joseph lui en declare ce qui lui est révélé de Dieu. En tout cela, y a-t-il rien qui favorise à ceux qui en font un bouclier ? Quant est de Moïse, il est bien dit qu'il était instruit en toute la sagesse des Egyptiens : mais cela s'entend-il des superstitions ? Or, entre les pires superstitions qu'ils eussent, je mets cette curiosité de vouloir deviner par les astres. Pour ôter tout doute, qu'on regarde si Moïse s'est jamais aidé de cette science en toutes ses entreprises. Quand il dut retirer le peuple de captivité, a-t-il prit les astres pour sa conduite ? Pareillement, quand il passa la mer Rouge ? Finalement, en tout ce que Dieu a fait par sa main, s'est-il jamais guidé par cette

science ? Il s'est toujours réglé selon la bouche de Dieu, regardant la promesse pour le temps de la rédemption, et n'attendant rien, sinon suivant ce qui lui était révélé. Daniel a bien été instruit en l'art des Chaldéens, mais nous ne voyons point qu'il ait appété de savoir plus que l'astrologie naturelle. Et, sans en tenir plus long propos, il n'y a nul doute que Dieu, en parlant tant de fois des devins, n'ait voulu expressément condamner la superstition tant d'Egypte que de Chaldée, dont le peuple d'Israël pouvait être corrompu. Ainsi, quand les généthliaques, pour honorer leur science, mettent en avant cette ancienneté, voici tout ce qu'ils gagnent, qu'on sait que c'est une curiosité que Dieu réprouve, et laquelle il a étroitement défendue à son Eglise. Tant y a qu'ils font grande injure aux saints patriarches, lesquels ils veulent, à fausses enseignes, tirer en leur bande.

Ils s'aident aussi de la sentence de notre Seigneur Jésus, disant qu'il y aura des signes au ciel pour annoncer le jour de sa venue dernière ; mais ils en parlent comme clercs d'armes. Vrai est qu'il leur est à pardonner, vu que ce n'est pas leur gibier que de la sainte Ecriture. Oui bien, s'ils s'abstenaient de la polluer, en la dépravant ainsi qu'ils font. Or, tant s'en faut que ce passage leur favorise, que nous le pouvons retourner contre eux. Car notre Seigneur Jésus ne parle point là de quelque constellation procédant du cours de la nature, mais plutôt d'une chose extraordinaire qui n'a rien de semblable ni de commun avec. Et même les prophètes, voulant exprimer combien l'ire de Dieu sera épouvantable, usent de telles façons de parler, que le soleil sera obscurci et la lune ne rendra plus sa clarté. Il est certain que cela n'est pas advenu à l'œil toutes fois et quantes que Dieu a puni son Eglise. Si est-ce qu'en ce dernier jour,

lequel nous doit amener la perfection de toutes choses, il y aura signes visibles, tant pour avertir les fidèles que pour rendre les incrédules plus inexcusables. Quoi qu'il en soit, ce point nous doit être comme vidé, que les signes dont il est là fait mention ne se peuvent comprendre par le cours ni regard des étoiles, vu que Dieu les doit envoyer propres et particuliers pour cela : et outre plus qu'ils emporteront changement de cet ordre commun sur lequel les généthliques font semblant d'être fondés. Autant en faut-il dire de l'étoile qui apparut aux philosophes qui vinrent des quartiers d'Orient : et c'est une grande moquerie d'attribuer à l'ordre de nature ce que l'Écriture récite pour miraculeux. Diront-ils que, selon leur science, une étoile se lève, tirant son chemin vers Judée, puis droit en Jerusalem : que là elle s'évanouit, que tantôt après elle se montre derechet, qu'elle tende en Bethleem et qu'elle s'arrête sur une maison pour la marquer ? qui plus est, qu'elle chemine par compas, selon que les hommes qu'elle guide peuvent marcher ? Quand ils auront bien épluché les cieux, ils n'y trouveront que les étoiles fixes au firmament ou les planètes. Il faut bien donc que ceci soit par-dessus nature, et par conséquent par-dessus l'art d'astrologie. Maintenant, quels propos y a-t-il de tirer un privilège singulier à une loi générale ? Qui est-ce qui ne verra leur impudence pour s'en moquer, quand ils arguent en cette façon : Dieu a dressé une étoile par miracle pour conduire les philosophes qui devaient adorer son Fils, et lui a donné un cours propre pour leur voyage, qui n'était conforme ni au mouvement universel du ciel ni à celui des planètes. Il s'ensuit donc que les astres déclarent quelle sera la condition et fortune de chacun de nous, et que par leur influence toute notre vie est gouvernée. Il ne

faut point grande subtilité pour rédarguer une telle bêtise ; et quand il n'y aurait que cela, on voit combien les fondements sur lesquels ils s'appuient sont fermes. Mais encore, afin que chacun entende mieux l'impiété qui est ici cachée comme le venin en la queue d'un serpent, il est bon qu'on soit averti qu'ils ne font nul scrupule d'assujettir toute la chrétienté aux étoiles, autant que les corps humains. Car ils entreprennent de rendre raison pourquoi Mahomet avec son Alcoran a plus grand vogue que Jésus-Christ avec son Evangile, d'autant qu'il y a regard des astres plus bénin pour l'un que pour l'autre. Quelle abomination est cela ? L'Evangile est le sceptre de Dieu par lequel il règne sur nous ; c'est la vertu de son bras qu'il déploie, comme dit saint Paul, en salut à tous croyants ; c'est sa vérité immuable, sous laquelle tous les anges de paradis se doivent humilier. Le Saint-Esprit est celui qui la fait profiter en lui donnant vigueur, et lui donne victoire par-dessus toute contradiction et des diables et du monde. Ces fantastiques disent que quelque bout d'un signe du zodiaque le met en crédit. Au contraire, la secte de Mahomet, comme l'Ecriture nous enseigne, est une juste vengeance de Dieu pour punir l'ingratitude du monde ; et ils veulent faire accroire qu'elle est avancée par la disposition des étoiles. Bref, on peut voir que tous ceux qui maintiennent telles rêveries ne savent que c'est de Dieu ni de religion, non plus que bêtes.

Pour faire leur profit de tout, comme font gens aflamés, ils nous objectent les éclipses et comètes, et disent que s'ils emportent quelque signification, on en peut bien autant juger de tous les astres. Je réponds quant aux éclipses que, si elles sont naturelles, elles n'emportent nulle signification.

si ce n'est de ce qu'elles peuvent engendrer comme pluie, ou vent, ou tourbillon, ou telles choses, suivant ce que nous en avons devisé ci-dessus. Mais qu'on puisse par icelles deviner de ce qui doit advenir aux royaumes et principautés, ou aux hommes particuliers, c'est affaire aux idiots de le penser. Même nous lisons qu'il a fallu quelquefois qu'un homme savant en l'astrologie annonçât à l'armée romaine l'éclipse de lune qui se devait faire, à ce que les soudards, qui étaient gens ignorants quant à cela, n'en fussent point troublés comme de quelque mauvais presage. Nous voyons donc que la vraie astrologie ôte la superstition que ces rêveurs veulent remettre dessus. Quant aux éclipses miraculeuses, comme celle qui avint à la mort de notre Seigneur Jésus, je ne nie point qu'il n'y ait signification : mais tant s'en faut que cela serve à nos devins, que plutôt c'est pour leur rabaissier le caquet. Que s'il faut qu'il y ait miracle extraordinaire pour signifier, comment trouveront-ils telle propriété et vertu en l'ordre commun ? Il en est quasi autant des comètes, combien que non pas du tout. Tant y a que ce sont inflammations qui se procréent, non point à terme préfix, ains selon qu'il plaît à Dieu. En cela déjà on voit combien les comètes diffèrent des étoiles, vu qu'elles se procréent de causes survenantes. Et néanmoins je n'accorde pas que leurs prédictions soient certaines, comme aussi l'expérience le montre. Car si une comète est apparue, et que tantôt après un prince meure, on dira qu'elle l'est venue ajourner. S'il ne s'ensuit nulle mort notable, on la laisse passer sans mot dire. Cependant je ne nie pas, lorsque Dieu veut étendre sa main pour faire quelque jugement digne de mémoire au monde, qu'il ne nous avertisse quelquefois par les comètes, mais cela ne sert de rien pour attacher les

hommes et leur condition à une influence perpétuelle du ciel.

Il reste maintenant de répondre aux exemples qu'ils nous allèguent, car il semble bien qu'il y ait une pleine approbation de leur art. Entre les autres, il y en a un qui étonne tous ceux qui le lisent : c'est du mathématicien nommé Ascletario, qui prédit que Domitien l'empereur devait être tué. Or Domitien, étant fâché contre lui, l'appela et lui dit, puisqu'il se mêlait de deviner ainsi des autres, qu'il devinât aussi de soi-même. Il répondit que l'heure de sa mort était prochaine et que son corps serait déchiré des chiens. Domitien le fait tuer, commande qu'on le brûle pour ensevelir ses cendres, selon la coutume. Mais voici un orage soudain qui éteint le feu, et des chiens se ruent sur le corps pour le manger. Quelque temps après, Domitien fut tué. Ce qu'on récite de Jules César et de son mathématicien Spurina n'est pas du tout si merveilleux ; toutefois il en approche. Car ledit mathématicien avertit César qu'il se gardât du premier jour du mois de mars. Le jour étant venu, César lui dit : Voici le premier jour de mars. L'autre répondit : Il n'est pas encore passé. Et de fait, étant venu au sénat, il fut là tué. Ainsi, nos génethliaques pensent bien, sans contredit, avoir gagné leur cause pour montrer qu'il y a une vraie certitude en leur art. Or, je leur demande si, le jour même que Jules César naquit, et à l'heure, ils pensent qu'il n'y en eut point d'autre à Rome et en toute l'Italie. Il est bien vraisemblable qu'il y en avait grande quantité qui étaient nés sous un même horoscope. Autant en est-il de Domitien. Sont-ils tous morts pourtant au même jour, et leur mort a-t-elle été violente ? Mais, au contraire, tout ainsi que l'horoscope ne les a pas faits tous empereurs, aussi il ne leur a point été

cause d'une mort semblable. On voit donc qu'il n'y a nulle raison ni vérité. S'il y en avait, elle aurait lieu partout. En voilà trente qui ont une même nativité : l'un meurt à vingt ans, l'autre à cinquante ; l'un, de fièvre, l'autre, en guerre. Ainsi tous diversement. Devant que mourir, chacun a sa façon de vivre et son état différent des autres : à savoir si chacun a son étoile au ciel où on lise ce qui lui doit advenir. Car si la constellation pouvait quelque chose, cela serait égal en tous. Par une même raison, il est aisé de réfuter ce qu'ils allèguent d'Auguste, lequel ayant ouï de Theogenes que sa nativité lui promettait l'empire romain, en mémoire de cela forgea sa monnaie du signe de Capricorne, sous lequel il était né. Qui est-ce qui doutera que sous le même signe ne fussent nés beaucoup de pauvres malotrus, dont l'un était demeuré porcher, l'autre vacher, et chacun en tel empire ? Si l'horoscope ou le regard des astres eût donné l'empire romain à tous ceux qui étaient nés du même temps qu'Auguste, il lui en fût resté bien petite portion. Dont je conclus que toutes les divinations qui ont été faites n'ont pas été fondées en raison ni science. Ils repliqueront que néanmoins on en voit la vérité par l'issue. Je réponds que cela ne sert de rien pour approuver que ce soit un art licite. Or, nous sommes sur ce point-là seulement, que c'est une curiosité mauvaise et réprouvée de Dieu, et non pas si les devins adressent quelquefois à dire vérité ou non. Vrai est que tout ce qui vient du diable n'est que mensonge. Mais Dieu permet bien que les trompeurs adressent quelquefois à dire vérité, quand il veut punir par ce moyen l'incrédulité des méchants. Prenons exemple de tous les deux en la sorcière de laquelle parle Samuel. Ce qu'elle dit au roi Saül est bien advenu. Disons-nous pourtant qu'elle eut une

science fondée en raison pour prédire les choses cachées ? Nenni. Dieu, par sa juste vengeance, a lâché pour ce coup la bride à Satan, afin que ce malheureux roi-là fût trompé comme il en était digne. Pareillement, il ne faut point juger de ce qu'elle dit vérité, qu'il soit licite aux enfants de Dieu d'user de tels moyens, car ce n'est pas ainsi que Dieu veut que nous sachions ce qu'il nous est expédient de savoir. Et de ceci nous en avons une règle générale au treizième chapitre du Dentéronome, où il est dit que si quelque prophète prédit ceci ou cela, et qu'il advienne, et sous couleur qu'il aura bien deviné, s'il nous veut mener à servir des dieux étrangers, que nous n'y devons point adhérer, pource que Dieu veut éprouver s'il est aimé de nous ou non. Pesons bien ce mot : c'est que, quelque couleur ou apparence de vérité qu'il y ait ès choses qui sont contraires à Dieu, et qu'il réprouve par sa parole, que celui qui chemine en bonne conscience s'en pourra bien garder, et qu'il n'y a que les infidèles ou hypocrites qui soient trompés ; d'autant, comme dit saint Paul (2 Thess. 2, 10-11), que c'est bien raison que ceux qui n'ont point voulu suivre la clarté cheminent en ténèbres. Bref, je tiens autant de compte de toutes les vérités qu'ont jamais dites ces mathématiciens, que des faux miracles dont les magiciens de Pharaon ont combattu Moïse, et par lesquels Jésus-Christ a prédit que le monde sera déçu.

Or, comme c'est un horrible labyrinthe et sans issue que des folies et superstitions, desquelles les hommes s'enveloppent depuis qu'ils ont une fois lâché la bride à leur curiosité, beaucoup d'esprits volages, après s'être amusés à la divination des astres, se fourrent encore plus avant, à savoir en toutes espèces de divinations ; car il n'y a nulle tromperie du diable où ils ne prennent goût, depuis qu'ils ont été

affriandés à une. Et pour faire trouver bonne leur diablerie, ils la couvrent du nom de Salomon, comme s'il eût été un sorcier. L'Ecriture parle bien de l'intelligence qu'il a eue des profonds secrets de nature, mais elle ne dit pas qu'il ait été devin. Et, de fait, nous voyons la condamnation universelle que prononce si souvent Moïse sur tous ceux qui s'en mêlent, principalement au dix-huitième chapitre du Denterenome, où il dit : « Qu'il ne se trouve point en toi devin qui devine, ni observateur des jours, ni ayant égard aux oiseaux, ni magicien, ni enchanteur qui enchante, ni homme consultant avec les esprits familiers, ni sorcier, ni conjurant les morts : car tous ceux qui font ainsi sont en abomination à Dieu, et pour telles iniquités il a détruit les peuples qui ont habité en ce pays » Qu'il nous souvienne toujours de ce que j'ai touché ci-dessus, que Dieu, regardant aux Egyptiens, veut détourner son peuple de toutes leurs façons de faire. Parquoi il condamne toute l'astrologie judiciaire qui passe les limites de vraie science en devinant ; et pareillement toute magie, en tant que ce mot emporte revelation des choses cachees, qui se fait par enchantement, ou en conjurant les esprits, ou par telle vanité. Et notons que Dieu ne s'est point contenté d'un seul mot ; mais voyant que les esprits des hommes sont si chatouilleux à extravaguer en vanites, pour mieux ôter tous subterfuges, raconte toutes les espèces qui etaient connues pour ce temps-là, et même use d'aucuns noms qui etaient honorables, comme *Glosses*, qui se prend pour celui qui révèle, et quelquefois s'applique aux prophètes qui predisent ce qui est encore caché. Après, *Hober*, qui vient de conjoindre, et dit celui qui assemble ou conjoint les conjonctions, signifiant sans doute les astrologues qui conjoignent les astres ensemble,

de travers ou de biais. pour leur faire donner les œillades l'un à l'autre. Item. Ildoni, qui signifie sachant ou connaissant, comme nous voyons qu'ils prêchent leurs badinages, comme s'il n'y avait nulle autre science au monde. Cependant nous voyons ce que Dieu en prononce, et l'horrible menace qu'il en fait, laquelle doit bien faire dresser les cheveux en la tête à tous ceux qui le craignent. Or, si tout genre de divination est ainsi réprouvé, que sera-ce de ceux qui se mêlent de conjurer les esprits pour enquérir des choses secrètes ? Car on voit que c'est une sorcellerie tout évidente. Toutefois, il y en a de si effrontés, comme j'ai dit, qu'ils attribuent leurs cercles et autres enchantements à Salomon, et même ils allèguent, puisque les esprits sont ordonnés pour être ministres aux fidèles, qu'il n'y a point de mal de les conjurer pour nous en servir. Mais en quelle foi est-ce qu'ils attendent de s'en servir ainsi, vu que c'est contre la défense expresse de Dieu ? Car tant s'en faut qu'il nous soit licite d'user de conjurations secrètes pour faire parler les anges à nous, que c'est une superstition malheureuse de les invoquer en quelque manière que ce soit. D'autre part, qui est-ce qui leur a vendu ou loué les diables pour être leurs valets ? Car les enfants de Dieu les ont pour ennemis mortels, et les doivent fuir et repousser, au lieu de chercher nulle communication avec eux. Ceux donc qui s'en veulent servir connaîtront en la fin qu'ils se sont joués à leurs maîtres. Par quoi concluons, suivant ce qui est prononcé de Dieu, que c'est un sacrilège énorme et détestable que toute divination, car pour condamner autant qu'il est possible la rébellion contre sa parole, il l'accompare à la divination et idolâtrie.

Pourtant, ce n'est point sans juste raison que les lois

civiles condamnent si fort les mathématiciens. Et ne faut point dire que c'est pour l'abus des affronteurs, ou bien que le nom en a été odieux aux ignorants, sans savoir pourquoi : car Dieu, comme juge de la police d'Israël, a fait une ordonnance encore plus rigoureuse contre eux, c'est que tous fussent mis à mort avec leurs complices. Lévi. 24.10. Mais prenons le cas que ce fût chose permise des hommes. Puisque nous voyons que Dieu la déteste tant, quelle folie est-ce de la vouloir conjoindre avec la chrétienté, comme si on voulait accorder le feu avec l'eau ? Et c'est merveille que ceux d'Ephèse, qui avaient été adonnés à folles curiosités, après avoir cru en Jésus-Christ ont brûlé leurs livres, comme saint Luc le récite aux Actes. 19.19 : et maintenant qu'il y en a de si pervers, qu'il semble que la connaissance de Jésus-Christ ne leur serve sinon pour aiguïser leur appétit à chercher toutes vanités frivoles. Cette diversité est par trop grande, que les uns, sitôt qu'ils ont goûté que c'est de l'Evangile, renoncent aux divinations auxquelles ils s'étaient amusés toute leur vie ; et les autres, sous ombre d'avoir connu la vérité de Dieu, soient incités de s'y adonner, n'ayant jamais su que c'était ; que ceux dont parle saint Luc aient brûlé des livres jusqu'à la valeur de cinq mille francs, et que ceux ici soient tellement enchantés d'une vaine imagination qu'ils ont conçue, qu'ils y consomment toute leur substance. Même il faut noter que saint Luc ne dit point que ce fussent arts méchants ou diaboliques, mais il les nomme *perierga*, qui signifie curiosités frivoles ou inutiles. Non pas qu'à la vérité ce ne fussent choses méchantes ; mais afin de fermer la bouche à ceux qui ne demandent qu'à trouver des échappatoires, comme nous voyons que font nos mathématiciens, les-

quels sont d'autant pires que leur père Simon magicien, que lui, voyant la vertu de Jésus-Christ, en est si étonné que son art ne lui est rien au prix. Et combien qu'il soit si malheureux de vouloir acheter par argent la grâce du Saint-Esprit, si est-ce néanmoins qu'il reconnaît que la vertu du Fils de Dieu obscurcit toute la science qu'il avait pensé avoir. Ceux-ci, ayant été illuminés de Dieu pour connaître sa vérité, en détournent leurs yeux, et les jettent en ténèbres mortelles, et aiment mieux être éblouis en leurs mensonges que de jouir de la clarté céleste, en laquelle nous avons vie et salut.

Quel remède donc pour obvier à tels inconvénients ? C'est que la sobriété que saint Paul nous recommande nous soit comme une bride pour nous tenir en la pure obéissance de Dieu, et, pour ce faire, que chacun advise bien de garder ce trésor inestimable de l'Evangile en bonne conscience. Car il est certain que la crainte de Dieu sera un bon rempart pour nous munir contre tous erreurs. Ainsi, que nous ayons tous cette règle générale, de sanctifier nos corps et nos âmes à Dieu, et le servir sans feintise. Après, que chacun regarde à quoi il est appelé, pour s'appliquer à ce qui sera de son office. Que gens de lettres s'adonnent à études bonnes et utiles, et non point à curiosités frivoles, qui ne servent que d'amuse-fols. Que grands et petits, savants et idiots, pensent que nous ne sommes point nés pour nous occuper à choses inutiles, mais que la fin de nos exercices doit être d'édifier et nous et les autres en la crainte de Dieu. De fait, quand on aura bien regardé de près qui sont ceux qui nous amènent cette astrologie erratique, sinon ou gens outrecuidés, ou des esprits extravagants, ou gens oisifs, qui ne savent à quoi prendre leur ébat, ou de quoi deviser, comme sont

protonotaires damereaux, ou autres muguets et mignons de cour. Non pas qu'ils y soient savants si toutefois il y pouvait avoir science en folie et mensonge, mais ce leur est assez de voltiger ou fleureter par-dessus : et cependant ils enveloppent beaucoup de pauvres gens en leurs tromperies. Voilà pourquoi j'ai dit qu'il nous faut arrêter aux choses solides. Car quiconque, en premier lieu, s'adonnera à craindre Dieu, et étudiera à savoir quelle est sa volonté, s'exerçant surtout à la pratique de ce que l'Écriture nous enseigne, puis, secondement, appliquera son esprit à ce qui est de sa vocation, ou pour le moins à choses bonnes et utiles, n'aura point le loisir de se transporter en l'air, pour voltiger entre les nues, sans toucher ni ciel ni terre. Je sais bien qu'ils ne faudront point à jouer du rebec et dire que l'un n'empêche point l'autre. Sur quoi je dis brièvement que nulle bonne science n'est repugnante à la crainte de Dieu, ni à la doctrine qu'il nous donne pour nous mener en la vie éternelle, moyennant que nous ne mettons point la charrue devant les bœufs, c'est-à-dire que nous ayons cette prudence de nous servir des arts tant liberaux que mécaniques en passant par ce monde pour tendre toujours au royaume céleste. Mais il est question ici d'une curiosité non seulement superflue et inutile, mais aussi mauvaise, et qui nous détourne tant de la fiance que nous devons avoir en Dieu, et de la considération qu'il veut que nous ayons de sa justice, miséricorde et jugement, que du devoir que nous avons envers nos prochains.

QUATRE SERMONS
DE M. JEAN CALVIN

TRAITANT

DES MATIÈRES FORT UTILES POUR NOTRE TEMPS

COMME ON POURRA VOIR PAR LA PRÉFACE

AVEC BRIÈVE EXPOSITION DU PSAUME 87.

INTRODUCTION

Ces quatre sermons poursuivent un double but. Tout d'abord ils encouragent les fidèles isolés en pays papistes « à priser plus l'honneur et le service de Dieu que leur propre vie » et à confesser ouvertement leur foi, puis ils rappellent aux habitants de Genève l'immense privilège possédé et trop souvent oublié par eux de pouvoir servir Dieu librement. Ce privilège est si grand qu'il peut faire accepter tous les sacrifices qu'entraîne l'exil.

Calvin clôt cette série de discours par la méditation du psaume 87 ; il y affirme qu'après avoir été abaissée, l'Eglise de Dieu sera relevée et prospérera.

Inutile de chercher dans ces sermons des divisions fixées d'avance. La parole de Calvin s'écoule en phrases courtes comme les vagues d'un fleuve rapide et singulièrement pittoresques. A chaque instant le lecteur rencontre des jugements frappants, des images brèves et justes. Calvin veut-il nous décrire la puissance de la révélation, il nous dit : « Dieu parle à nous comme à pleine bouche. » Les lâches qui voguent entre deux eaux sont pour lui des « moyenneurs. » Parmi ses auditeurs, qu'il juge sans ménagement, beaucoup « vont au culte... comme s'ils faisaient corvée à Dieu » et d'autres « mettent toute leur sainteté à contrôler leur prochain. »

Quelle force aussi dans ces discours, quelle logique serrée ! L'ironie, la fermeté, la rudesse s'y succèdent, frappant à coups redoublés l'âme humaine. Aucune digression, aucun artifice

oratoire : Calvin va droit au but qui est de réveiller les consciences et de fortifier les cœurs. Il s'en rapporte « aux pointes et piqûres » que les « moyenneurs » « ont en leurs consciences et c'est là où il faut que le procès se vide. »

Il voit par avance bien des lecteurs, « qui voudraient qu'on les maniât selon leur appétit, » se révolter devant ses exigences. Il ne s'en émeut pas et s'écrie : « Que veulent-ils que j'y fasse ? » Qu'y peut-il, en effet ? L'honneur de Dieu est en jeu et Calvin, champion de l'Eternel, détruit toutes les excuses émaillées par les timides et les lâches pour se dérober à leurs obligations de chrétiens. « Je vous prie, » leur dit-il avec une rare puissance, « quand l'honneur de Dieu est violé, que nous lui faussions la promesse que lui avons donnée, que nous sommes si lâches de renoncer obliquement notre chrétienté, que nous sommes doubles et nous polluons ès choses que Dieu a maudites, est-ce pour torcher notre bouche et dire que nous avons fait une petite faute ? »

Les sermons, dit-on, vieillissent et perdent rapidement tout leur intérêt. Ce jugement, vrai dans bien des cas, doit être épargné, en partie tout au moins, aux discours qui nous occupent. Ils ont conservé un puissant intérêt. Les circonstances et les temps ont changé, le cœur de l'homme est demeuré le même : Calvin le connaît si bien et le fouille si profondément que le lecteur attentif se sent troublé et se demande ce que Calvin dirait de notre époque, lui qui, dans les temps héroïques de la Réforme s'écriait : « A grand peine y a-t-il une seule goutte de zèle. »

Les *Quatre sermons* parurent en 1552 chez Robert Estienne, installé à Genève depuis le mois de novembre 1550 ; ils ont été réimprimés en français dans les recueils d'Opuscules de Calvin : par Bèze en 1566, par Stoer en 1611, par le bibliophile Jacob à Paris en 1842, par les éditeurs des *Opera Calvini* (tome VIII) en 1870, à Brunswick. Traduits en latin par Claude Baduel, dès leur apparition, ils parurent en 1553 chez Crespin et furent reproduits dans les recueils latins d'opuscules de Calvin à Genève en 1576, 1597, 1611 ; à Amsterdam en 1667.

Des traductions anglaises ont été publiées à Londres en 1561 et 1579 ; plus récemment à Edimbourg en 1851 par les soins de la *Calvin translation Society*.

T. B.

QUATRE SERMONS

JEAN CALVIN

A TOUS VRAIS CHRÉTIENS QUI DÉSIRENT L'AVANCEMENT DU RÈGNE
DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Quand vous entendrez pourquoi et à quelle fin j'ai voulu publier ces sermons-ci, et que vous serez avertis de l'argument qu'ils contiennent, vous en saurez tant mieux faire votre profit, et les appliquer à tel usage que je les ai destinés. Combien que j'aie écrit par ci-devant deux traités assez amples pour montrer qu'il n'est pas licite à un chrétien connaissant la pure doctrine de l'Évangile, quand il vit en la papauté, faire semblant en façon que ce soit de consentir ou adhérer aux abus, superstitions et idolâtries qui y règnent ; toutefois, il y a tous les jours gens qui m'en demandent conseil de nouveau, comme si jamais je n'en avais parlé. J'entends aussi qu'il y en a d'autres qui ne cessent d'alléguer leurs répliques et subterfuges contre ce que j'en ai écrit. Ainsi, pour couper broche, tant à ceux qui s'enquièrent de ce qui leur doit être assez connu et notoire, qu'à ceux qui se pensent couvrir d'un sac mouillé contre le

jugement de Dieu. j'ai pensé qu'il serait expédient de revoir et réduire en ordre un sermon que j'avais fait sur cette matière, duquel la somme avait été recueillie. Parquoi ce premier sermon contient une remontrance : quelle lâcheté c'est à ceux auxquels Dieu a donné à connaître la vérité de son Evangile de se polluer ès abominations des papistes, lesquelles sont du tout contraires à la religion chrétienne, vu qu'en ce faisant ils désavouent, en tant qu'en eux est, le Fils de Dieu qui les a rachetés.

Or, pource qu'il est impossible à un homme chrétien, habitant sous la tyrannie de l'antechrist, de faire droite et pure confession de sa foi, qu'incontinent il ne soit en danger d'être persécuté, j'ai ajouté un autre second sermon pour exhorter tous fidèles de priser plus l'honneur et service de Dieu que leur propre vie, et pour les fortifier contre toutes tentations. Et de fait, ce que beaucoup trouvent étrange qu'on ne leur permette point de se déguiser et contrefaire, n'est pas qu'ils ne soient convaincus que le devoir des enfants de Dieu est de l'adorer lui seul en rondeur et simplicité, se retirant de toutes pollutions et idolâtries ; mais c'est pource qu'ils voient qu'ils ne peuvent faire office de chrétiens, qu'ils n'enlambent la rage des malins contre eux. Or ils veulent fuir la croix tant qu'ils peuvent. Moi donc, voyant que la doctrine d'adorer Dieu purement serait inutile, sinon que les hommes soient disposés à mépriser cette vie fragile et caduque pour chercher le royaume de Dieu et suivre Jésus-Christ à la croix, pour parvenir à la gloire de sa resurrection, j'ai ajouté le sermon second pour exhorter à vertu et constance ceux qui, aujourd'hui, sont par trop débiles.

Le troisième sermon est pour déclarer quel trésor c'est

d'avoir liberté, non seulement de servir purement à Dieu et faire confession publique de sa foi, mais aussi d'être en Eglise bien réglée et policée, où la parole de Dieu se prêche, et où les sacrements s'administrent comme il appartient ; attendu que ce sont les moyens par lesquels les enfants de Dieu se peuvent confirmer en la foi, et sont incités à vivre et mourir en l'obéissance de lui. Or, il m'a semblé que cet argument était aujourd'hui bien nécessaire, pource qu'il y a beaucoup de chrétiens imaginatifs qui se moquent de ceux qui prennent peine de venir en pays étrange et lointain pour jouir d'une telle liberté.

Mais pource que plusieurs sont retenus et empêchés de poursuivre ce bien que Dieu estime tant, pour le trop grand regard qu'ils ont à leur aise et commodités, ou bien pour la crainte et doute qu'ils ont que rien leur défaille ; et les autres sont si délicats, que si tout ne leur vient à souhait, ils se plaignent et murmurent, ou même se débauchent : j'ai ajouté un quatrième sermon pour remontrer aux chrétiens qu'ils doivent être munis contre tous scandales, et porter patiemment toutes fâcheries qui leur pourront advenir, moyennant que Dieu leur fasse cette grâce de les entretenir en sa maison. Ainsi, la somme du quatrième sermon est, quand nous avons le privilège d'ouïr la parole de Dieu purement prêchée, d'invoquer son nom et user des sacrements, que cela est bien pour récompenser tous les ennuis, troubles et molestes que Satan pourra susciter contre nous.

J'ai mis en la fin une brève exposition du psaume octante-septième, laquelle me semble venir à propos, car là il est traité de la restauration de l'Eglise de Dieu. Or,

nous en voyons aujourd'hui plusieurs qui se découragent, la voyant ainsi désolée qu'elle est, comme si elle devait du tout périr bientôt. Telles gens, et en général tous fidèles, trouveront ici de quoi se consoler, voyant l'espérance que Dieu donne de remettre au-dessus son Eglise, après avoir été abattue pour un temps, et la faire prospérer et fleurir, après qu'elle aura été misérable selon le monde. Je prie notre bon Dieu que je n'aie point travaillé en vain, mais que vous soyez édifiés par mon labeur, selon que je le désire. De Genève, ce vingtième de septembre M.D.LII.

SERMON

AUQUEL TOUS CHRÉTIENS SONT EXHORTÉS DE FUIR L'IDOLATRIE
EXTÉRIEURE, SUR LE TROISIÈME VERSET DU PSAUME XVI :

Je ne communiquerai point à leurs sacrifices de sang, et leurs noms ne passeront point par ma bouche.

Nous avons ici à traiter une doctrine assez claire et facile, moyennant que la plupart de ceux qui se disent fidèles ne cherchât point je ne sais quelles subtilités pour couvrir son mal. La somme est qu'après avoir connu le Dieu vivant pour notre père, et Jésus-Christ pour notre rédempteur, nous devons dédier corps et âme à celui qui, par sa bonté infinie, nous a adoptés pour ses enfants, et mettre peine à faire hommage à ce bon Sauveur de ce qui lui a coûté si cher ; et pourtant, que nous avons non seulement à renoncer à toute infidélité, mais aussi à nous séparer de toutes superstitions, qui sont contraires tant au service de Dieu

qu'à l'honneur de son Fils, et lesquelles ne se peuvent accorder avec la pure doctrine de l'Evangile et la vraie confession de foi. J'ai dit que cette doctrine est assez facile de soi, et qu'il ne resterait qu'à la bien pratiquer, n'était que beaucoup de gens cherchent des petites cautèles pour n'être point vus coupables en ce qui est tant et plus condamné par la bouche de Dieu. Cela fait que nous sommes contraints de nous arrêter davantage à montrer ce qui en est, afin que chacun connaisse quel est son devoir, et que nul ne s'abuse, cuidant être échappé par se couvrir d'un sac mouillé. Mais pource qu'aucuns pensent que ce soit un argument superflu quant à nous, qui avons, par la grâce de Dieu, nos Eglises purgées des infections et idolâtries de la papauté, devant que passer outre, il est bon de montrer que telles gens faillent lourdement. Car, en premier lieu, quand il nous est montré quelle offense c'est de nous polluer avec les idolâtres, faisant semblant de consentir ou adhérer à leurs impiétés, nous sommes avertis de gémir pour nos fautes passées, et en demander pardon à Dieu avec toute humilité, et sur cela reconnaître le bien inestimable qu'il nous a fait, en nous retirant d'une telle fange où nous étions plongés ; car, nous ne pouvons pas trop magnifier une telle grâce. Et pource que nous ne savons pas ce qui nous peut advenir, ni à quoi Dieu nous réserve, il est bon que nous soyons prémunis d'heure, afin qu'en quelque lieu que nous venions, ou de quelques tentations que nous soyons assaillis, nous ne déclinions point de la pure parole de Dieu. Il y en peut avoir plusieurs en la compagnie qui ont à faire voyages au pays des papistes : ceux-là, étant au combat, ont besoin d'être armés. D'autre part, si Dieu nous donne aujourd'hui liberté de le servir pure-

ment, nous ne savons pour combien c'est. Prenons donc le temps auquel nous sommes en repos, non pas comme s'il nous devait toujours durer, mais comme une trêve en laquelle Dieu nous donne loisir de nous fortifier, afin qu'étant appelés à faire confession de notre foi, nous n'y soyons point nouveaux par faute d'y avoir pensé en temps opportun. Cependant, nous avons aussi à penser à nos pauvres frères qui sont sous la tyrannie de l'antéchrist, afin d'avoir pitié d'eux, et prier Dieu qu'il les fortifie en telle constance qu'il la demande par sa parole. Puis aussi nous avons à les solliciter, afin qu'ils ne s'endorment et ne se flattent point, mais plutôt qu'ayant connu leur devoir, ils s'efforcent à donner gloire à Dieu. Car ce n'est pas seulement pour nous que nous sommes enseignés, mais afin que chacun, selon la mesure de sa foi, départisse à ses prochains de ce qui lui a été montré en l'école de Dieu. Nous voyons donc qu'il est utile, voire nécessaire tant pour nous que pour nos frères, que la mémoire de cette doctrine nous soit souvent rafraîchie, et surtout quand le texte que nous avons à exposer nous mène là, comme en ce passage David fait une grande protestation et comme un vœu solennel de ne jamais participer aux sacrifices des idolâtres, même d'avoir les idoles en telle haine et détestation qu'il s'abstiendra de les nommer, comme s'il polluerait sa bouche en les nommant. Ceci n'est pas le fait particulier d'un homme, mais l'exemple de David est une règle générale à tous enfants de Dieu. Toutefois, afin que cela nous soit connu plus clairement, et qu'aussi nous en soyons mieux touchés, notons la raison qu'il ajoute, laquelle est comme le fondement de l'horreur qu'il a de se mêler parmi les idolâtres. « Le Seigneur, dit-il, est mon héritage. » Ceci

n'est-il pas commun à tous fidèles ? Pour le moins, il n'y a celui qui ne s'en glorifie. Et de fait, il est bien certain que Dieu, s'étant une fois donné à nous en la personne de son Fils, journellement nous convie, afin que nous le possédions. Mais il y en a bien peu qui soient affectionnés en cet endroit, comme la chose le mérite ; car nous ne pouvons posséder Dieu qu'à cette condition, que nous soyons aussi du tout siens. C'est donc à bon droit que David se fonde sur ce thème, puisque Dieu est son héritage, qu'il s'abstiendra de toutes pollutions des idoles, lesquelles nous détournent et aliènent de lui. Voilà pourquoi le prophète Esaïe (57,6), après avoir reproché aux Juifs qu'ils s'étaient abandonnés à des faux dieux qu'ils s'étaient forgés, ajoute : Ceux-là, ceux-là soient ta portion, signifiant par ces mots que Dieu quitte toute alliance aux idolâtres, et les prive et déshérite du bien infini qu'il leur avait fait en se donnant à eux. Quelqu'un répliquera qu'il est là traité de ceux qui se fient aux idoles et s'y abusent par incrédulité. Je le confesse ; mais je réponds, au contraire, que si ceux qui attribuent du tout l'honneur de Dieu aux idoles sont pleinement retranchés de lui, ceux aussi pour le moins s'en égarent en partie, qui, par crainte et infirmité, feignent de consentir aux superstitions. Car on ne peut en quelque façon que ce soit, ni de cœur, ni de maintien, ni de volonté, ni par semblant, s'approcher des idoles, qu'on ne se recule autant loin de Dieu. Par quoi ayons cet article résolu, que ceux qui cherchent vraiment et en pureté de cœur de posséder Dieu pour leur héritage n'auront nulle accointance aux idoles, avec lesquels il a un tel divorce qu'il veut que tous les siens leur fassent guerre mortelle. Et notamment David exprime en ce passage qu'il ne participera point à leurs offrandes, et

que leurs noms ne passeront point par sa bouche. Il pouvait bien dire : Je ne m'abuserai point aux sottes dévotions des incrédules, je ne mettrai point ma confiance en tels abus, je ne laisserai point la vérité de Dieu pour suivre tels mensonges. Il ne parle pas ainsi, mais qu'il ne se mêlera point parmi leurs cérémonies. Il proteste donc de se maintenir en pureté de corps comme d'âme quant au service de Dieu. En premier lieu, nous avons ici à voir si c'est idolâtrie de montrer par signes extérieurs qu'on s'accorde aux superstitions, par lesquelles le service de Dieu est corrompu et perverti. Ceux qui nagent entre deux eaux allèguent, puisque Dieu veut être adoré en esprit, qu'on ne peut adorer les idoles sans y avoir sa confiance. Mais la réponse est facile : que Dieu ne veut pas être adoré tellement en esprit qu'il quitte le reste comme s'il ne lui appartenait point : car il est parlé en assez d'autres passages de ployer les genoux devant lui et de lever les mains au ciel. Quoi donc ? le principal service qu'il demande est bien spirituel, mais la déclaration que font les fidèles que c'est lui seul qu'ils servent et honorent vient après, et doit être conjointe quant et quant. En l'instance qu'ils font du mot, un seul passage suffira pour les redarguer. Il est écrit au second chapitre de Daniel que Sidrach, Misach et Abdenago, refusant à Nabuchodonosor de faire semblant de consentir à la superstition qu'il avait dressée, déclarent qu'ils n'adoreront point ses dieux. Si ces bons sophistes eussent là été, ils se fussent moqués de la simplesse de ces trois serviteurs de Dieu, car ils eussent dit : Pauvres gens, ce n'est pas adorer, quand vous n'y ajoutez point foi ; l'idolâtrie n'est sinon quand il y a dévotion. Mais ces saints personnages ont suivi un meilleur conseil. Et de fait, cette réponse ne vient

point de leur cerveau, mais c'est le Saint-Esprit qui pousse leur langue, auquel si nous ne voulons résister, il nous convient prendre de ce passage une règle et définition, que c'est une vraie espèce d'idolâtrie quand on commet acte extérieur répugnant au vrai service de Dieu, encore que ce ne soit que par feintise. Ces hypocrites ont beau caviller : ce n'est point idolâtrie, puisque nous n'y avons point notre fiance. Si demeureront-ils condamnés par cette sentence que le grand Juge en a prononcée. Or telles gens débattent du mot, prétendant seulement d'amoindrir en partie la faute, laquelle ils ne peuvent du tout excuser. Ils confesseront bien que c'est mal fait, mais ils voudraient qu'on estimât tel acte quasi un péché véniel. Or, quand on leur accorderait du nom ce qu'ils demandent, si n'y auraient-ils guère gagné. Prenons le cas qu'on n'appelle point idolâtrie un tel semblant d'adorer les idoles, ce ne laissera point d'être une déloyauté contre Dieu, un acte répugnant à la confession de foi, une pollution et un sacrilège. Je vous prie, quand l'honneur de Dieu est violé, que nous lui faussons la promesse que lui avons donnée, que nous sommes si lâches de renoncer obliquement notre chrétienté, que nous sommes doubles et nous polluons ès choses que Dieu a maudites, est-ce pour torcher notre bouche et dire que nous avons fait une petite faute ? Otons donc tels subterfuges, voyant qu'ils ne nous servent qu'à nous rendre plus hardis au mal, sans diminuer notre culpé. Il y en a d'autres qui sont plus effrontés, car non seulement ils tâchent, en déguisant le mot, de faire accroire que ce ne soit pas un péché si grand, ni si énorme, mais ils maintiennent à pur et à plat que ce n'est point péché. C'est assez, disent-ils, que Dieu soit servi de cœur. Oui bien, si le cœur

n'était pas double. Car, quand il y a vraie intégrité, le corps ne tirera point au rebours. Je leur demande que c'est qui porte leurs pieds au temple quand ils vont ouïr la messe : les jambes ne se remueront jamais de leur propre mouvement. Ils sont donc convaincus qu'ils ont quelque affection de servir aux idoles, voire en tant qu'ils désirent de complaire aux ennemis de la vérité, et que leur vie leur est plus précieuse que l'honneur de Dieu. Mais encore, leur impudence est par trop lourde, tellement que j'ai honte de disputer à l'encontre, comme s'il y avait quelque couleur. Si le faut-il faire néanmoins, vu qu'ils s'y plaisent tant et y sont comme enivrés. C'est assez, ce leur semble, que Dieu soit adoré en esprit. A qui sera donc le corps ? Saint Paul (1. Cor. 6, 20) nous exhorte à porter le Seigneur en tous les deux, pource qu'ils sont à lui. Dieu a crée le corps, et il sera permis d'en faire hommage au diable ? Il vaudrait mieux qu'ils se déclarassent tout outre manichéens, niant que Dieu soit créateur de l'homme total. S'ils avaient le moindre goût du monde de l'Evangile, jamais ils ne se déborderaient en telle licence, car ils montrent qu'ils ne savent que c'est d'avoir été rachetés par le sang du Fils de Dieu. Qu'ainsi soit, comment espérons-nous la résurrection de la chair, sinon d'autant que Jésus-Christ est rédempteur des corps et des âmes ? Saint Paul (1. Cor. 7, 23) nous avertit que nous ne devons être serfs des hommes, puisque nous avons été achetés si chèrement. Celui donc qui s'adonne au service des idoles ne roule-t-il point aux pieds le sang de Jésus-Christ, qui est le prix de la gloire immortelle que nous attendons en nos corps ? Et quel propos va-t-il que nos corps soient souillés et profanés devant les idoles, puisque la couronne de vie leur est promise au ciel ? Est-ce le moyen d'entrer au

royaume céleste de Dieu que de nous vautrer au bordeau de Satan ? Davantage, ce n'est pas en vain qu'il est dit que nos corps sont temples du Saint-Esprit. Parquoi ceux qui ne connaissent qu'on les doit garder en toute sainteté montrent assez que jamais ils n'ont rien entendu de l'Evangile. Ils montrent aussi qu'ils ne savent que c'est de Jésus-Christ, ni de sa grâce. Car quand il est dit (Ephés. 5.30) que nous sommes os de ses os, et chair de sa chair, c'est bien pour montrer que nous sommes conjoints à lui et de corps et d'âme. Et pourtant on ne peut souiller son corps en quelque superstition, qu'on ne se prive de cette union sacrée, par laquelle nous sommes faits membres du Fils de Dieu. Que ces docteurs subtils me répondent s'ils ont reçu le baptême seulement en leurs âmes. Dieu n'a-t-il pas ordonné que ce signe fût engravé en notre chair ? Le corps donc, auquel la marque de Jésus-Christ a été imprimée, doit-il être pollué aux abominations contraires ? La Cène se reçoit-elle seulement de l'âme, et non pas aussi des mains et de la bouche ? Dieu met les armoiries de son Fils en nos corps, et nous les souillerons de fange et d'ordure ? Il n'est pas licite d'imprimer deux coins en une pièce d'or, ou de mettre en un instrument public des sceaux contraires l'un sur l'autre ; et l'homme mortel se donnera congé de falsifier le baptême et la sainte Cène de Jésus-Christ, et dira qu'il n'y a nul mal ? Telles gens seraient dignes que leurs serviteurs leur fissent accroire qu'ils ont bien le cœur à les servir en dormant et se gaudissant, et ne remuant point un seul doigt pour rien faire. S'ils allèguent que ce n'est pas tout un, d'autant que nous avons affaire du service de ceux qui sont sous nous, je réponds : puisque Dieu, sans en avoir besoin, nous veut employer à son honneur, que c'est

une grande honte qu'en faisant tout au rebours nous veuillions être quittes envers lui, et encore une plus grande honte qu'un ver de terre et une charogne veuille avoir plus de prééminence que son Créateur. Il faut encore parler plus grossièrement à telles bêtes. Ils disent qu'il leur est licite de se contrefaire entre les papistes. Qui est-ce donc qui leur donne le pain qu'ils mangent là ? Et qui est-ce qui fait fructifier la terre ? S'ils ne peuvent nier que Dieu les nourrisse là comme ailleurs, pourquoi feront-ils hommage au diable de leur corps ? S'ils étaient chrétiens, j'userais de raisons plus hautes, à savoir en leur demandant pourquoi c'est que nous vivons ici-bas. Mais c'est pitié que ceux qui veulent par leurs cautèles se jouer avec Dieu s'abrutissent tellement qu'il les faut manier comme gens insensés. Il leur semble que c'est assez d'avoir dit qu'ils ne font rien en cet endroit que par crainte. Mais si cette couleur avait lieu, il faudrait dire que Joseph n'eût point mal fait de paillarder avec sa maîtresse, ne cherchant point sa volupté, mais seulement pour céder à la force qu'elle lui faisait. C'eût donc été follement fait à lui de tant soupirer et s'exposer en tel diffame, vu qu'il avait moyen d'échapper. Mais il nous convient plutôt tenir au témoignage du Saint-Esprit, lequel loue sa constance. Si on ne fait point mal en idolâtrant pour éviter la rage des papistes, celui qui sera maquereau de son maître n'offensera point. Un homme sera excusé quand il empoisonnera son prochain ou qu'il fera quelque trahison pour crainte d'offenser celui auquel il est sujet. C'est trop insisté sur cet article-là, auquel, comme j'ai dit, il n'y a nulle difficulté ni scrupule. Mais il est bon qu'on voie en quelle confusion tombent ceux qui, par leurs finesses, croient échapper du jugement de Dieu. Il y en a

qui usent aujourd'hui d'un autre échappatoire ; car, en confessant que c'est une chose détestable de se mêler avec les idolâtries des païens, ils ne veulent pas que cela s'étende aux superstitions de la papauté. Comme si toutes les impiétés des païens n'avaient pas été corruptions du vrai service de Dieu. D'où est-ce, j'en vous prie, que les païens ont tiré toutes leurs cérémonies, sinon des saints pères ? Le mal a été qu'ils ont abâtardi ce qui était bien institué de Dieu. Tant y a que toutes les abominations qui ont jamais été au monde ont eu cette belle couverture du nom de Dieu et de religion ; mais cela n'a pas fait qu'elles fussent pourtant justifiées, ni que les fidèles y pussent participer. Passons outre. Combien que j'accorde à ceux ici qu'il y ait différence entre l'idolâtrie des papistes et celle des païens du temps passé, si est-ce qu'ils ne pourront pas nier que Dieu n'ait aussi étroitement défendu au peuple ancien l'idolâtrie de Bethel comme des pays étrangers. Quand les veaux sont dressés en Dan et en Bethel, c'est sous couleur du nom de Dieu, voire de celui qui a retiré son peuple d'Egypte. Mais pource que le service qui là est établi répugne à la doctrine de la loi, Dieu condamne tous ceux qui s'iront là polluer. Ce sont choses bien autant incompatibles, la Cène de Jésus-Christ et la messe papale, comme les sacrifices de Moïse et de Jéroboam. Parquoi d'où viendra cette dispense d'aller à la messe, sous ombre que c'est un déguisement de la Cène de Jésus-Christ ? Au contraire, je dis que ceux qui craignent vraiment Dieu la doivent avoir en double détestation, puisqu'elle profane plus ouvertement la sainte ordonnance du Fils de Dieu que si elle n'était pas dressée ainsi à l'opposite d'icelle.

Tenons donc en somme cette règle, que toutes inventions

humaines qui sont dressées pour corrompre la simple pureté de la parole de Dieu, et renverser le service qu'il demande et approuve, sont vrais sacrilèges, auxquels l'homme chrétien ne peut participer qu'en blasphémant Dieu, c'est-à-dire en foulant son honneur aux pieds. Je sais combien cette rigueur semble dure et insupportable à ceux qui voudraient qu'on les maniât selon leur appétit. Mais que veulent-ils que j'y fasse ? Les connaissant ainsi délicats, je les voudrais bien épargner s'il m'était possible. Au reste, il faut que moi et eux passions condamnation sitôt que Dieu a parlé. Ils n'en trouvent point comme ils disent de plus sévère que moi. Or je leur veux montrer que jusques ici je ne les ai traités que trop doucement. Qu'ainsi soit, ils ne se pourront pas exempter de ce que le prophète Jérémie (16.2) requiert des Juifs qui étaient captifs en Babylone. Non seulement il leur défend d'aller aux abominations des Chaldéens, ou faire semblant d'y consentir, mais il leur fait commandement exprès de montrer que ce leur est une puantise. Son propos est tel : « Vous leur direz : les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périront de la terre et de dessous le ciel. » Il y a une circonstance bien à noter, que le prophète ayant écrit son livre en hébreu couche ce verset en gros patois du pays de Chaldée, comme s'il pressait les Juifs de changer leur langage, afin de montrer plus clairement le discord qu'ils ont avec les idolâtres. Que nous tendrons s'en aillent maintenant plaindre de moi, comme si j'étais trop excessif. Si est-ce que jamais je n'ai requis d'eux la moitié de ce que fait le prophète. Or, soit que j'en parle ou que je m'en taise, nous ne laissons pas d'être tous obligés à cette loi que Dieu nous impose. Et de fait, ce n'est pas sans cause que Dieu, parlant à ses fidèles, leur dit (Esaïe,

44,8) : Vous êtes mes témoins, et mon serviteur lequel j'ai élu. Quiconque se veut approuver membre de Jésus-Christ doit montrer que ce titre lui compète. tellement que ceux qui ensevelissent, par leur faux semblant et hypocrisie, le témoignage de la vérité n'ont nulle excuse. Que sera-ce donc, je vous prie, de ceux qui toute leur vie le renversent. comme font ceux qui non seulement cachent leur chrétienté, pour n'en montrer nul signe devant les hommes. mais font des actes tout contraires à icelle ? Il ne reste donc aux enfants de Dieu qui sont au milieu de telles pollutions, sinon d'affliger leurs âmes à l'exemple du bon Loth, voire pour contredire au mal, selon que Dieu leur en donnera le moyen et l'opportunité. Venons maintenant à spécifier les idolâtries qui ont aujourd'hui la vogue. J'ai déjà touché quelque peu de la messe. Or combien que ce soit un blasphème si lourd et si énorme que rien plus, toutefois si se trouve-t-il encore des avocats de mauvaise cause qui tergiversent en cet endroit. Veillent-ils ou non, ils sont contraints de confesser ce que je dis, c'est que la messe en soi est un renoncement de la mort de Jésus-Christ, et un sacrilège forgé par Satan pour anéantir le sacrement de la Cène. Ils ne peuvent aussi nier que les prières qu'on fait aux saints, et les suffrages qu'on fait pour les trépassés, ne soient autant d'abus, par lesquels l'invocation du nom de Dieu, qui est une chose sacrée sur toutes, est profanée. Toutefois, en se mêlant en telles ordures parmi les papistes, ils ne pensent point être coupables. Qu'y ferions-nous ? disent-ils : il ne nous est pas permis de reformer les choses que nous connaissons être mauvaises, car nous sommes personnes privées, et ceux qui ont l'autorité publique les maintiennent : parquoi il faut que nous passions par là. Je leur confesse tout ce qu'ils disent, mais

il n'y a rien à propos. Ce n'est pas à eux de reformer l'état commun du peuple : nul aussi ne les en requiert, mais on les admoneste de reformer leurs personnes, ce qui est de leur office. On ne leur dit pas qu'ils purgent les temples ni les rues, mais que chacun garde son corps et son âme en pureté, et qu'ils mettent peine que Dieu soit honoré en sa maison. Ce sont deux choses bien diverses, d'abolir la messe en un pays, ou de ne s'y trouver point, quand on ne peut empêcher qu'elle ne soit en usage. Ils retournent encore au refrain de leur ballade, c'est qu'ils ne renoncent point la mort et passion de Jésus-Christ, pource que leur intention n'est pas telle. Mais je leur demande que c'est qu'un chrétien confesse de bouche, sinon ce qu'il croit de cœur ? Que l'acte qu'ils font soit du tout contraire à la confession chrétienne, il est assez notoire. Ainsi, en tant qu'en eux est, ils renoncent et désavouent ce qui est de la pure foi. Je parlerai encore plus privément. La messe est un sacrifice auquel les papistes veulent offrir Jésus-Christ pour se reconcilier à Dieu. Si cela était vrai, Jésus-Christ, par sa mort et passion, ne nous aurait point acquis justice ni salut éternel. Qu'on fasse tant de circuits qu'on voudra, si faut-il venir au point. Tous ceux qui vont à la messe sous titre de dévotion protestent d'y consentir. Ainsi, en tant qu'en eux est, ils montrent qu'ils ne tiennent point leur redemption parfaite de la mort de Jésus-Christ. Il y en a qui se restreignent un peu plus, c'est qu'ils ne réservent que la messe parochiale, en laquelle il leur semble qu'il y a plus de conformité avec la Cène de Jésus-Christ. Et de fait, on pourrait dire que les messes qui se disent tant par les fallourdiers que par les chanoines et chapelains, et toutes celles qui sont fondées à la dévotion d'un particulier, ou qui s'achètent chacun jour,

sont comme des putains de bordeau. La messe parochiale est comme une paillarda, laquelle se couvre du nom de son mari pour se tenir en réputation de femme de bien. Combien que la similitude n'est pas du tout propre, car une paillarda mariée aura encore quelque vergogne de s'abandonner à tous venants, mais la messe parochiale est l'idolâtrie la plus commune de toutes. Tant y a que ceux ici la fardent de cette couleur qu'elle retient encore quelque trace de la Cène de Jésus-Christ ; voire comme si un brigand valait mieux quand il sera revêtu de la dépouille de celui auquel il a coupé la gorge, et qu'il sera monté sur son cheval. Nous cherchons, disent-ils, la Cène de Jésus-Christ ; puisque nous ne la pouvons avoir pure en la tyrannie en laquelle nous sommes, il nous faut contenter de ce résidu, en attendant que Dieu y mette la main. Voilà une belle excuse ! D'autant qu'ils n'ont point le droit usage et entier de la Cène, par manière de provision ils protestent qu'ils ne tiennent point Jésus-Christ pour sacrificateur éternel et unique, et qu'ils cherchent toutes les semaines un nouveau sacrifice pour effacer leurs péchés. Car tout cela est en la messe parochiale autant qu'en une messe de saint Nicolas ou des trépassés. Ils font semblant d'adorer une idole, et se vantent de chercher Jésus-Christ ; et afin qu'ils ne combattent point contre Dieu sans épée ni bouclier, ils mettent en avant l'autorité de cettui-ci et de cettui-là, comme si l'absolution d'un homme les exemptait qu'ils ne soient condamnés de Dieu. Je laisse à dire qu'ils ne font que mentir en amenant ceux qu'ils amènent pour leurs avocats. Même qu'ainsi fût qu'un saint personnage eût pour un temps pensé que ce ne fût pas si grand mal d'aller à la messe parochiale, si depuis il a connu ce qui en était, tant plus de

foi doit-on ajouter à la condamnation qu'il en aura faite après, d'autant qu'on voit que la vertu de Dieu l'a contraint à cela, et qu'il s'est trouvé vaincu en ce qu'il tenait auparavant. Mais que faut-il ici barbouiller ? Cuident-ils rembarquer Dieu par l'opinion ou le dire d'un homme mortel ? Nous savons qu'il n'y a que la seule vérité qui règne en son jugement sans acception de personnes. Or le fait est tel, que la messe parochiale est instituée pour sacrifier Jésus-Christ et faire appointment avec Dieu, tant pour les vivants que pour les morts, et qu'un morceau de pain est là adoré comme si c'était le Fils de Dieu. Je n'épluche point les choses par le menu : il y a mille autres infections, mais je prends seulement le plus gros. Que ceux qui font semblant d'y accorder lavent leurs mains tant qu'ils voudront, si ne seront-ils pas à la fin plus justes que Pilate. Mais c'est merveilles que ces bons parochiens, quand ce viendra à Pâques, vont chercher une chapelle à l'écart, où quelque moine demi-chrétien leur fera une cène bâtarde. Si la messe parochiale approche, comme ils disent, de la Cène de Jésus-Christ, pourquoi ne s'y tiennent-ils ? Mais quand ils y auront été tous les dimanches de l'an pour bien participer au sacrement de la Cène, ils la renoncent ; combien qu'il ne se faut point trop ébahir d'une telle inconstance, car c'est le vrai payement de tous ceux qui ne sont point fondés en la vérité de Dieu, et Dieu se venge d'eux, faisant qu'ils soient toujours en branle, et qu'ils se contrarient eux mêmes en ce qu'ils font. Touchant d'une telle Cène fardée, je sais bien qu'à leur fantaisie on leur fait un grand tort de la réprouver ; mais qu'y pouvons-nous, puisqu'elle ne convient point à la règle du Maître ? Je ne la condamne pas pource qu'elle se fait en cachette, car je sais que jamais la Cène ne s'est mieux faite, ni plus

saintement, que quand les disciples se sont retirés en secret pour la faire, à cause de la tyrannie des ennemis. Mais il y a ici deux vices insupportables : l'un est que ceux qui bâtissent une telle singerie de Cène font semblant d'y avoir leur messe, et veulent qu'on le pense ainsi ; le second est que le beau père duquel ils la reçoivent la leur donne, non pas comme pasteur chrétien, mais en qualité de prêtre papal. Ils pensent avoir bonnes défenses, en disant que leur chanteur de messe n'a pas intention de leur faire adorer ni le pain ni le vin, qu'il laisse le canon, où sont les plus grandes impiétés, et qu'il donne le sacrement à toute la compagnie sous les deux espèces. Mais quand ce viendra devant le grand Juge, ils sentiront ce qu'ils auront gagné avec toutes telles couvertures. Même ils le doivent déjà sentir, et je m'en rapporte aux pointes et piqures qu'ils en ont en leur conscience, et c'est là où il faut que ce procès se vide, car sans faire plus longues enquêtes, ils savent ce qu'ils prétendent de montrer tant aux ennemis de Dieu qu'à tout le commun peuple. Il faudrait que Dieu se renonçât pour approuver un acte de telle profession. Quand tous les hommes de la terre auraient conspiré ensemble pour les justifier, si est-ce que le plus habile d'eux ne se pourra jamais absoudre qu'il ne cloche des deux côtés. Or Dieu a déclaré par son prophète (1 Rois 18,21) qu'on ne lui fera jamais trouver une telle clocheure bonne. Quant à l'homme qu'ils prennent pour ministre de leur Cène, c'est une moquerie de le vouloir faire capable d'un tel office. Voire, mais la vertu des sacrements, disent-ils, ne dépend point de la dignité des personnes. Je le confesse, et dis plus outre que si un diable administre la Cène, elle n'en sera point pire, et, au contraire, si un ange chantait la messe, qu'elle n'en

vaudrait rien mieux. Mais nous sommes à cette heure sur une autre question, à savoir si les ordres du pape conférés à un moine le rendent idoine à faire office de pasteur. S'ils répliquent qu'ils n'entendent pas que cela y fasse rien, et qu'ils ne le choisissent pas en telle qualité, la chose montre le contraire. Prenons le cas, quant à eux, qu'il ne leur en chaille : j'ai toujours à insister sur la profession extérieure qu'ils font. Or il appert qu'ils se couvrent d'un masque de prêtre. Pour dûment célébrer la Cène du Seigneur, il leur convenait se séparer du rang des idolâtres, à ce qu'ils n'eussent en cela rien de commun avec eux. Au lieu de ce faire, ils se vont comme immatriculer et font semblant d'être un membre du corps. Et sur cela, ils nous feront ressembler aux hérétiques anciens qui ont condamné l'usage des sacrements pour les vices des hommes, comme si nous regardions aux vices particuliers, et non plutôt à l'état. Je passe ceci brièvement, mais si peu que j'en touche n'est que trop pour convaincre une impudence si vilaine. Toutefois, s'ils sont si hébétés que de n'en rien sentir, la parole de Dieu nous doit suffire, comme quand le Seigneur dit par Jérémie (4,1) : Israël, si tu te convertis, retourne-toi à moi ; lesquels mots expriment en quelle simplicité nous devons procéder avec Dieu, sans tourner à l'entour du pot. Et voilà pourquoi saint Paul proteste (Actes 14,15) qu'il est envoyé pour convertir les infidèles de leurs vanités au Dieu vivant, comme s'il disait que ce n'est rien fait de changer un mal accoutume à des autres feintises, mais qu'il faut rondement abolir les superstitions, afin que la vraie religion soit établie en sa pureté ; car sans cela les hommes ne viennent point droit à Dieu, mais chancellent et varient, ne sachant de quel côté ils se doivent tourner. Il y en a d'autres

qui viennent jusque-là de quitter la messe, mais ils voudraient bien retenir quelques autres lopins de ce qu'on appelle service de Dieu, afin de n'être point tenus (comme ils disent) du tout pour gens profanes. Et possible qu'il y en a qui y vont de bonne affection ; pour le moins je suis content de le croire ; mais quelque désir qu'ils aient, si n'est-ce pas à dire qu'ils y tiennent droite règle, ni bonne mesure. Aucuns diront : Nous pouvons bien aller aux baptêmes, car il n'y a point d'idolâtrie manifeste ; comme si le sacrement n'était pas là barbouillé en tant de sortes, qu'il semble que Jésus-Christ soit encore en la maison de Pilate, pour être souffleté et exposé à tout opprobre. Au reste, sur ce qu'ils disent que c'est pour montrer qu'ils ne sont pas gens sans religion, qu'on en demande à leurs consciences : elles répondront que c'est pour contenter les papistes et faire la mine, afin d'éviter persécution. Les autres épient le temps pour ne point rencontrer de messes, et toutefois viennent au temple, afin qu'on pense qu'ils y ont été. Aucuns se réservent seulement les vêpres pour leur part. Mais je voudrais bien savoir d'eux s'ils n'estiment rien qu'on encense les idoles, qu'une prière solennelle soit fondée sur l'intercession et mérites de quelque saint, qu'on chante le *Salve Regina*, une chose tant farcie de blasphèmes execrables et diaboliques. Je laisse encore à dire que le chant, tel qu'il est, en langage inconnu, est une profanation toute patente de l'Ecriture sainte et des louanges de Dieu, comme saint Paul en traite au quatorzième de la première aux Corinthiens. Qu'on leur pardonne cette dernière faute. S'ils vont à vêpres pour donner quelque approbation à leur idolâtrie, ce sera surtout aux grandes fêtes. Là, il se fera encensement solennel au principal aux idoles, avec une messe.

de sacrifice, comme l'Écriture le montre : et aussi c'était la façon commune qu'avaient les païens de faire renoncer Dieu aux infirmes. Et voilà sur quelle querelle la plupart des martyrs ont souffert la mort, c'est qu'ils n'ont point voulu faire parfums et encensements aux idoles. Ceux-ci, en allant flâner l'odeur des encensoirs, se vont infecter en la pollution qui s'y commet, et leur semble qu'on leur doit caler cela. Mais je les prie, au nom de Dieu, qu'ils notent bien ce qui est ici dit, que les idoles doivent être en si grande détestation à l'homme fidèle, qu'ils ne lui passent point par la langue, de peur de la souiller. Ce mot, certes, nous doit bien faire retirer de tout ce qui nous enveloppe parmi les pollutions des idolâtres. Or pour parler franchement de tous ceux qui, en voulant moyenner entre Dieu et le diable, sont doubles, je ne puis trouver comparaison plus propre pour les peindre au vif que celle d'Isaac : car, quand il voit qu'Isaac son père envoie Jacob en Mésopotamie pour prendre femme, d'autant que celles du pays de Canaan déplaissent à lui et à Rebecca, sa femme, jusques à les tâcher mortellement, pour satisfaire en partie à ses parents, il prend bien femme nouvelle, mais il ne quitte point celle qu'il avait déjà. Il retient donc le mal, duquel Isaac se plaignait, mais, pour le radouber tellement quellement, il mêle ce mariage nouveau. Ainsi ceux qui sont tellement entortillés au monde, qu'ils ne peuvent pas suivre ce que Dieu commande, feront beaucoup de mélanges et brassent des potages de diverses guises, pour se conformer aucunement à la volonté de Dieu. Mais cependant, ils ne laissent pas de retenir toujours quelque corruption, en sorte que tout ce qu'ils font n'est ni pur ni droit. Je sais bien qu'il y a beaucoup de pauvres âmes en per-

plexité, lesquelles sans hypocrisie désirent de cheminer droit, et toutefois ne se peuvent dépêcher de beaucoup de scrupules ; de quoi je ne m'étonne point, attendu l'horrible confusion qui est en la papauté. Même j'ai bien pitié de ceux qui cherchent les moyens de pouvoir servir à Dieu, et de s'entretenir, si possible était, entre les ennemis de la foi. Mais quoi ? Je ne saurais que faire ni aux uns ni aux autres, sinon de leur montrer en quoi ils faillent, afin qu'ils y remédient. Si on me vient demander ceci et cela par le menu je renverrai tels enquêteurs à la règle générale que je tiens de Dieu. Je dis ceci pource qu'il y en a de si importuns, que jamais ce ne serait fait avec eux, si on voulait répondre à toutes leurs difficultés. Telles gens, à bon droit, pourraient être comparés à ceux qui, après avoir ouï un sermon où ils sont exhortés de s'accoutrer modestement, sans superfluité ni pompe, voudraient bien que le prêcheur leur taillât leurs chausses et leur cousît leurs souliers. Qu'est-il donc de faire ? Nous avons en tout ceci un but certain auquel il nous faut tendre : c'est que le zèle de la maison de Dieu nous ronge le cœur, et que nous prenions sur nous les opprobres qui sont faits à son nom. Quand un tel zèle sera bien allumé en nos cœurs, et non pas comme un feu d'étoupes, mais pour y ardre incessamment, tant s'en faut qu'il nous souffre de faire semblant d'approuver les abominations auxquelles Dieu est déshonoré, qu'il nous sera impossible de nous taire et dissimuler en les voyant. Et notons bien qu'il est dit « le zèle de la maison de Dieu, » afin que nous sachions que cela se rapporte à l'ordre extérieur qui est en l'Eglise, pour nous exercer en la confession de notre foi. Il ne me chaut des moqueurs qui disent que nous en parlons bien à notre aise, car ce n'est

point à moi qu'ils s'attachent, d'autant qu'il n'y a rien ici de mon cru, comme on le voit. Autant en dis-je de tous ces philosophes qui en prononcent leur sentence sans savoir comment ; car puisqu'ils ne veulent écouter Dieu, lequel parle à eux pour les enseigner, je les ajourne devant son siège judicial, là où ils orront sa sentence, contre laquelle il ne sera plus question de répliquer. Puisqu'ils ne daignent maintenant l'ouïr comme maître, ils le sentiront alors leur juge en dépit de leurs dents. Les plus habiles et les plus rusés se trouveront ici trompés en leur compte. Qu'ils soient stylés tant qu'ils voudront à renverser ou obscurcir le droit, leurs chaperons fourrés auxquels ils se mirent, et en s'y mirant s'aveuglent, ne leur donneront point la cause gagnée. Je dis ceci, pource que messieurs les conseillers, juges et avocats, non seulement entreprennent de plaider contre Dieu, pour avoir privilège de se moquer de lui, mais, en rejetant toute l'écriture sainte, degorgent leurs blasphèmes comme des arrêts souverains ; et tels marmousets seront si orgueilleux qu'après qu'ils auront dit le mot, ils ne pourront souffrir que raison ni vérité ait lieu. Si est-ce qu'en passant je leur annonce qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'ils pensassent quelle horrible vengeance est apprêtée à tous ceux qui convertissent la vérité en mensonge. Que les docteurs de chambre et de table ne prennent point ici un degré trop haut pour eux, c'est de jargonner contre le Maître céleste, auquel il nous convient tous donner audience. Les beaux titres ne feront ici rien pour exempter personne, sinon que messieurs les abbés, prieurs, doyens et archidiares seront contraints mener la danse en la condamnation que Dieu fera. Si messieurs les courtisans ont accoutumé de contenter les hommes par leur eau

bénite, qu'ils n'attendent pas de faire le semblable à Dieu. Que tous gaudisseurs se déportent de donner leurs coups de bec et jeter leurs brocards accoutumés, s'ils ne veulent sentir la main forte de celui à la parole duquel ils devaient trembler. C'est un abus trop lourd de se faire accroire qu'en me prenant à partie, ils n'auront plus Dieu pour juge. Qu'ils raclent mon nom de leurs papiers en cette matière, d'autant que je ne prétends sinon que Dieu soit écouté et obéi, et non pas de gouverner les consciences à mon appétit, ni de leur imposer nécessité ou loi. Quant aux autres, qui ne rejettent point la parole de Dieu en telle fierté, et cependant toutefois sont si infirmes et lâches qu'on ne les peut faire bouger, je les exhorte qu'ils pensent un peu mieux à eux, pour ne se plus flatter comme ils ont fait. Qu'ils ouvrent les yeux et se réveillent pour voir et sentir leur mal. Je sais les difficultés ès quelles ils sont, et je ne leur parle pas aussi de servir purement à Dieu entre les idolâtres comme d'une chose facile ; mais si la vertu leur défaut, qu'ils recourent à Dieu, afin qu'il les fortifie et qu'ils apprennent à préférer sa gloire à toutes choses du monde. Je désire que tous les pauvres fidèles qui sont en la papauté entendent ceci, comme le prophète Jérémie, étant en Jérusalem, envoyait cette même leçon au peuple qui était détenu captif en Babylone. Si la tyrannie du pape et des siens est dure et cruelle, les Juifs de ce temps-là en avaient bien leur part, et toutefois il leur est commandé de dépiter l'idolâtrie de Chaldée, au propre jargon du pays ; car ce n'est pas raison que la tyrannie des hommes rompe ou diminue le droit que Dieu a d'être honoré de nous. Il n'y a ici exemption ni privilège pour grands ou pour petits, pour riches ou pauvres. Que tous donc ploient le col ; que

le pauvre craigne, de peur que s'il dit : Je ne sais que faire, Dieu ne lui réponde : Je ne sais aussi que faire de toi. Que les riches ne s'enivrent pas en leurs aises, comme en crouissant sur leur lie, mais plutôt qu'ils apprennent, à l'exemple de saint Paul, de tenir pour ordure et dommage tout ce qui les divertit ou retarde de vivre chrétiennement. Cependant n'oublions pas aussi, de notre côté, ce que j'ai touché au commencement, c'est que nous appliquions ceci à notre instruction, pour être toujours prêts, quelque part que nous soyons transportés, ou quelque chose qui nous advienne, de persister en la pure confession de notre foi, detestant toutes superstitions, idolâtries et abus qui contraignent à la vérité de Dieu, obscurcissent son honneur, et renversent son service.

LE SECOND SERMON

CONTENANT EXHORTATION A SOUFFRIR PERSÉCUTION POUR SUIVRE JÉSUS-CHRIST ET SON ÉVANGILE, SUR LE PASSAGE QUI EST AU XIII^e CHAPITRE DES HÉBREUX :

Allons hors des tentes, après Christ, portant son opprobre.

Toutes les exhortations qu'on nous pourra faire de souffrir patiemment pour le nom de Jésus-Christ et pour la querelle de l'Évangile n'auront point de lieu, si nous ne sommes bien assurés de la cause pour laquelle nous combattons. Car quand il est question de quitter la vie, il faut

bien que nous soyons résolus et certains pourquoi c'est ; et telle constance ne peut être en nous, sinon qu'elle soit fondée en certitude de foi. Vrai est qu'il s'en trouvera d'aucuns qui s'exposeront follement à la mort, pour soutenir quelques folles opinions et rêveries qu'ils auront conçues en leur tête, mais une telle impétuosité mérite plutôt d'être tenue pour frénésie que pour zèle chrétien. Comme aussi, de fait, il n'y a ni fermeté ni sens rassis en telles gens qui se jettent ainsi à l'étourdie. Quoi qu'il en soit, il n'y a que la bonne cause qui fasse que Dieu nous avoue pour ses martyrs ; car la mort est commune à tous, et les enfants de Dieu seront condamnés à telle ignominie et tourments comme les brigands ; mais Dieu les discerne, en tant qu'il ne peut renier sa vérité. Or il est requis que de notre part nous ayons certain témoignage et infaillible de la doctrine, laquelle nous soutenons. Pourtant, comme j'ai dit, nous ne pouvons être émus ni touchés à bon escient par quelques exhortations qu'on nous fasse de souffrir persécution pour l'Évangile, s'il n'y a une vraie certitude de foi imprimée en nos cœurs. Car de hasarder notre vie à l'aventure, cela n'est point naturel ; et quand nous le ferions, ce ne serait que témérité, non pas vertu chrétienne. Finalement, Dieu n'approuvera rien de tout ce que nous ferons, si nous ne sommes bien persuadés que c'est pour lui et pour sa querelle qu'on nous moleste, et que le monde nous est ennemi. Or quand je parle d'une telle certitude, je n'entends pas seulement que nous sachions discerner entre la vraie religion et les abus ou folies des hommes, mais aussi que nous soyons bien persuadés de la vie céleste et de la couronne qui nous est promise là-haut, après que nous aurons combattu ici-bas. Cependant notons que tous ces deux points sont requis, et qu'on ne doit sépa-

rer l'un d'avec l'autre. Il nous convient donc commencer par ce bout, de bien connaître quelle est notre chrétienté, quelle est la foi que nous avons à tenir et suivre, quelle est la règle que Dieu nous a donnée, et que nous soyons si bien munis de telle instruction que nous puissions hardiment condamner toutes les faussetés, erreurs et superstitions que Satan a introduites pour corrompre la pure simplicité de la doctrine de Dieu. Parquoi on ne se doit ébahir si on ne voit aujourd'hui guère de gens qui soient disposés à souffrir pour l'Evangile, et que la plupart de ceux qui se nomment chrétiens ne sache[nt] que c'est. Car tous sont quasi nonchalants et ne tiennent compte d'ouïr ni de lire, mais ce leur est assez d'avoir eu quelque petit goût de la foi chrétienne. Voilà pourquoi il y a bien peu d'arrêt, et s'ils sont assaillis, ils se trouvent incontinent éperdus. Cela nous doit inciter à nous enquérir plus diligemment de la vérité de Dieu pour en être bien certains. Mais encore n'est-ce pas le tout que nous soyons bien instruits et entendus ; car on en voit qui semblent être quasi du tout confits en bonne doctrine, lesquels toutefois n'ont nul zèle ni affection en eux, non plus que si jamais ils n'eussent rien connu de Dieu, sinon par quelque fantaisie volage. Et pourquoi cela, sinon d'autant qu'ils n'ont jamais compris la majesté de l'Ecriture sainte ? Et de fait, si nous, tant que nous sommes, considérons bien que c'est Dieu qui parle à nous, il est tout certain que nous serions plus attentifs à l'écouter, et avec une plus grande révérence. Quand nous penserions qu'en lisant l'Ecriture nous sommes à l'école des anges, nous aurions bien un autre soin et désir à nous exercer en la doctrine qui nous est proposée. Nous voyons maintenant quel est le moyen de nous préparer à souffrir pour l'Evangile, à

savoir que nous ayons profité jusque-là en l'école de Dieu, qu'étant résolu de la vraie religion et de la doctrine que nous devons tenir, nous puissions dépiter toutes cautèles et tromperies de Satan, et toutes inventions humaines, comme choses non seulement frivoles, mais aussi maudites, en tant qu'elles corrompent la pureté chrétienne ; et qu'en cela nous différions, comme vrais martyrs de Jésus-Christ, d'avec les acariâtres qui souffrent pour leurs folles opinions. Pour le second, qu'étant certains de la bonne cause, nous soyons enflammés, comme il appartient, de suivre Dieu partout où il nous appelle ; que sa parole ait telle autorité envers nous comme elle mérite, et qu'étant retirés de ce monde, nous soyons comme ravis à chercher la vie céleste. Mais c'est une chose plus qu'étrange que la clarté de Dieu luise aujourd'hui aussi pleinement que jamais elle ait fait, et qu'il y a si peu de zèle que c'est pitié. Si nous ne sommes confus de honte, tant pis ; car si faudra-[t]-il venir en bref devant le grand juge, où le mal que nous tâchons de couvrir sera mis en avant avec tels reproches qu'il y aura bien de quoi nous abîmer du tout. Car si nous sommes obligés de rendre témoignage à Dieu selon la mesure de la connaissance qu'il nous a donnée, à quoi tient-il, je vous prie, que nous sommes si froids et craintifs à entrer au combat, vu que Dieu s'est tellement manifesté en ce temps-ci qu'on peut dire qu'il nous a ouvert et déployé les grands trésors de ses secrets ? Ne faut-il pas bien dire que nous n'estimons point avoir affaire à Dieu ? Car si nous avions quelque regard de sa majesté, nous n'oserions pas ainsi tourner la doctrine qui procède de sa bouche en une philosophie ou spéculation je ne sais quelle. Bref, il n'y a nulle excuse que ce ne nous soit une grande honte, voire une condamnation

horrible, d'avoir tant connu de la vérité de Dieu et avoir eu si peu de courage à la maintenir. Surtout quand nous regardons aux martyrs du temps passé, nous avons bien à détester la vilenie qui est en nous. Car la plus grand part n'étaient pas gens fort exercés en l'Ecriture sainte, pour bien avoir disputer de toutes choses. Ils connaissaient qu'il y avait un seul Dieu, lequel on devait adorer et servir : item, qu'ils avaient été rachetés par le sang de Jésus-Christ, afin de mettre en lui et en sa grâce la fiance de leur salut. Et puis que tout ce qui avait été controuvé par les hommes n'était que fatras et ordures, afin de pouvoir condamner toutes idolâtries et superstitions. En somme, leur théologie était : Il y a un seul Dieu, qui a créé tout le monde et nous a déclaré sa volonté par Moïse, par les prophètes, et finalement par Jésus-Christ et ses apôtres ; nous avons un seul rédempteur, qui nous a acquis par son sang et par la grâce duquel nous espérons être sauvés ; toutes les idoles du monde sont maudites et exécrables. N'ayant que cela, ils s'en allaient franchement, ou au feu, ou à une autre espèce de mort. Ce n'était point pour deux ou pour trois, mais en si grandes troupes que le nombre de ceux qui sont passés par les mains des tyrans est quasi infini. Nous sommes de notre côté si grands cleres que rien plus, (au moins ce nous semble) ; et de fait, quant à l'intelligence de l'Ecriture, Dieu nous en a autant élargi que jamais il a fait en nul âge. Cependant, à grand'peine y a-t-il une seule goutte de zèle. Or de nourrir une telle lâcheté, il n'y a nul propos, si nous ne voulons à notre escient provoquer la vengeance de Dieu. Qu'est-il donc de faire pour prendre bon courage ? Nous avons à considérer, en premier lieu, combien c'est une chose précieuse devant Dieu que la confession de notre

foi : car nous connaissons mal combien Dieu la prise. quand notre vie, qui n'est rien, nous est plus chère. En quoi nous montrons une merveilleuse bêtise, car nous ne pouvons épargner notre vie en cet endroit que nous ne confessons qu'elle nous est en plus grande estime que l'honneur de Dieu et le salut de nos âmes. Un païen a bien su dire que c'était une chose misérable de quitter les causes qu'on a de vivre pour sauver sa vie. Cependant lui et ses semblables n'ont jamais su à quelle fin les hommes étaient mis au monde, et pourquoi ils y vivent. Vrai est qu'ils eussent bien su dire qu'on doit suivre vertu, qu'on se doit maintenir honnêtement et sans reproche ; mais toutes leurs vertus n'étaient que fards et fumées. Nous savons bien mieux à quoi notre vie se doit rapporter, à savoir que nous glorifions Dieu, afin qu'il soit notre gloire. Sans cela, malheur sur nous ! et ne pouvons prolonger notre vie d'une seule minute de temps sur la terre que nous n'amassions toujours tant plus de malédiction sur nos têtes. Cependant nous n'avons nulle vergogne de racheter quelque peu de jours à languir ici-bas, renonçant à ce royaume éternel, nous séparant même de celui par la vertu duquel nous sommes maintenus en vie. Si on demande aux plus idiots, voire aux plus brutaux du monde, pourquoi c'est qu'ils vivent, ils n'oseront pas simplement dire que ce soit pour boire et manger et dormir, car tous connaissent qu'ils sont créés à une fin plus noble et plus haute. Et quelle fin trouverons-nous, sinon d'honorer Dieu et nous laisser gouverner à lui, comme enfants à un bon père, afin qu'après avoir achevé le voyage de cette vie corruptible nous soyons reçus en son héritage éternel ? Voici le principal et même le tout. Quand nous n'en tenons compte et que nous sommes

acharnés à une vie brutale, laquelle est pire que mille morts, que pouvons-nous alléguer pour nos excuses ? De vivre et ne savoir pourquoi, c'est déjà contre nature. De rejeter les causes pour lesquelles nous vivons, sous ombre d'un fol appétit d'avoir quelque répit de trois jours, afin d'habiter au monde en étant séparés de Dieu, je ne sais comment on doit nommer une telle forcènerie et rage. Mais pource que les persécutions ne laissent point de nous être dures et amères, regardons comment c'est et par quels moyens que les chrétiens se peuvent fortifier à patience, jusques à exposer constamment leur vie pour la vérité de Dieu. Le texte que nous avons recité, quand il sera bien entendu, est assez suffisant pour nous induire à cela. Sortons hors de la ville, dit l'Apôtre (Hébr. 13,13), après le Seigneur Jesus, portant son opprobre. En premier lieu, il nous exhorte, encore que les épées ne fussent pas dégainées sur nous, ni les feux allumés pour nous brûler, que nous ne pouvons être vraiment conjoins au Fils de Dieu cependant que nous sommes enracinés en ce monde. Parquoi il faut qu'un chrétien, étant même en repos, ait toujours un pied levé pour marcher au combat ; et non seulement cela, mais qu'il ait son affection retirée du monde, combien que le corps y habite. Jà soit que cela nous semble rude de prime face, si nous devrions nous bien contenter de ce mot de saint Paul (1 Thess. 3,3), c'est que nous sommes appelés et établis à souffrir, comme s'il disait que la condition de notre chretienté est telle, en sorte qu'il nous faut passer par ce chemin, si nous voulons suivre Jésus-Christ. Cependant, pour soulager notre infirmité et adoucir la fâcherie et tristesse que nous pourraient apporter les persécutions, voici une bonne récompense, c'est qu'en souffrant pour l'Evangile,

nous suivons comme pas à pas le Fils de Dieu, et l'avons pour notre guide. S'il nous était simplement dit que pour être chrétiens nous avons à marcher parmi tous les opprobres du monde, pour venir franchement à la mort toutes fois et quantes qu'il plaira à Dieu, nous aurions, ce semble, quelque couleur de répliquer que c'est chose fort étrange d'aller à l'égarée. Mais quand il nous est commandé de suivre le Seigneur Jésus, sa conduite est trop bonne et honorable pour en faire refus. Or afin que nous soyons mieux touchés, non seulement il est dit que Jésus-Christ marche devant nous comme notre capitaine, mais que nous sommes conformés à son image, comme saint Paul en parle au huitième chapitre des Romains : que Dieu a ordonné tous ceux qu'il a adoptés pour ses enfants pour être faits conformes à celui qui est le patron et le chef de tous (Rom. 8,29). Sommes-nous si délicats de ne vouloir rien endurer ? Il nous faut renoncer à la grâce de Dieu, par laquelle il nous a appelés à l'espérance de salut. Car ce sont deux choses qui ne se peuvent séparer, d'être membre de Jésus-Christ et d'être exercé en beaucoup d'afflictions. Certes, nous devrions bien plus priser une telle conformité avec le Fils de Dieu que nous ne faisons pas. Vrai est que selon le monde c'est vitupère de souffrir pour l'Évangile ; mais puisque nous savons que les infidèles sont aveugles, ne ne devons-nous point avoir de meilleurs yeux qu'eux ? C'est ignominie d'être affligé par ceux qui occupent le siège de justice. Mais saint Paul nous montre par son exemple que nous avons à nous glorifier aux flétrissures de Jésus-Christ, comme aux marques desquelles Dieu nous reconnaît et avoue pour siens. Et nous savons ce que récite saint Luc (Actes 5,41) de Pierre et de Jean, à savoir qu'ils se sont réjouis

de ce qu'ils avaient été réputés dignes de souffrir infamie et opprobre pour le nom du Seigneur Jesus. Voilà deux choses contraires, ignominie et dignité, voire d'autant que le monde, étant insensé, juge contre toute raison et par ce moyen convertit la gloire de Dieu à déshonneur. Or, de notre part, ne refusons point d'être vilipendés quant au monde, pour être honnôres devant Dieu et ses anges. Nous voyons quelle peine les ambitieux prennent à obtenir l'ordre d'un roi et quels triomphes ils en font. Le Fils de Dieu nous présente son ordre, et chacun recule. Je vous prie, en ce faisant, sommes-nous dignes d'avoir rien de commun avec lui ? Notre sensualité ne peut ici mordre ; mais tant y a que ce sont les vraies armoiries de la noblesse des cieux. Prisons, bannissements, maudissons, n'emportent, à la fantaisie des hommes, que tout vitupère. Mais qui nous empêche à regarder ce que Dieu en juge et prononce, sinon notre infidélité ? Parquoi, que le nom du Fils de Dieu ait telle importance envers nous comme il mérite, afin que nous apprenions de prendre à honneur qu'il nous imprime ses marques ; autrement notre ingratitude est insupportable. Si Dieu nous pourchasse selon nos démérites, n'a-t-il pas juste raison de nous châtier journellement en mille sortes ? Qui plus est, cent mille morts ne suffiraient point à une petite portion de nos méfaits. Or, par sa bonté infinie, il met sous le pied toutes nos fautes et les abolit, et au lieu de nous punir selon que nous l'avons desservi, il trouve un moyen admirable pour faire que les afflictions nous soient converties en honneur et en un privilège spécial, d'autant que par icelles nous sommes associés en la compagnie de son Fils. Ne faut-il pas bien dire, quand nous dédaignons une condition si heureuse, que nous

avons bien mal profité en la doctrine chrétienne? Voilà pourquoi saint Pierre (1 Pierre 4,15), après nous avoir exhortés à cheminer si saintement en la crainte de Dieu, que nous ne souffrions point comme larrons, pillards et meurtriers, ajoute quant et quant : S'il nous faut souffrir comme chrétiens, que nous glorifions Dieu du bien qu'il nous fait. Ce n'est pas sans cause qu'il parle ainsi ; car qui sommes-nous, je vous prie, pour être témoins de la vérité de Dieu, et procureurs à maintenir sa cause? Voici des pauvres vers de terre, des créatures pleines de vanité, et des menteurs pour tout potage ; et Dieu veut que nous défendions sa vérité, qui est un honneur, lequel n'appartient pas même aux anges de paradis. Cette seule considération ne nous doit-elle pas bien enflammer à nous offrir à Dieu, à ce qu'il lui plaise nous employer à une chose tant honorable? Toutefois, plusieurs ne se peuvent tenir de se rebéquer contre Dieu, ou pour le moins de faire leurs plaintes de ce que Dieu ne supporte mieux leur faiblesse. C'est merveilles, disent-ils, vu que Dieu nous a choisis pour ses enfants, comment il endure que nous soyons ainsi foulés et tourmentés des iniques. Je réponds : Encore qu'il ne nous apparût point pourquoi il le fait, qu'il devrait bien avoir cette autorité envers nous de nous faire ranger à son plaisir. Mais quand nous voyons Jésus-Christ, notre patron, ne devons-nous pas estimer à grand heur d'être faits semblables à lui, sans enquérir plus outre? Cependant, Dieu nous montre des causes toutes patentes pour lesquelles il veut que nous soyons persécutés. Quand il n'y aurait que cette remontrance que fait saint Pierre, nous sommes bien dédaigneux, si nous n'y acquiesçons ; c'est (1 Pierre 1,7), puisque l'or et l'argent, qui ne sont que métaux

corruptibles, sont purgés et examinés par le feu, c'est bien raison que notre foi, qui surmonte toutes les richesses de ce monde, soit éprouvée. Dieu nous pourrait bien couronner du premier coup, sans nous avoir fait soutenir nuls combats ; mais comme il veut que jusques en la fin du monde Jésus-Christ règne au milieu de ses ennemis (Psaume 110,2), aussi il veut que nous, étant mêlés parmi eux, souffrions leurs oppressions et violences jusques à ce qu'il nous en délivre. Je sais bien que la chair rechigne quand on la veut amener à ce point, mais si faut-il que la volonté de Dieu soit maîtresse. Si nous sentons quelque contradiction en nous, il ne nous en faut ébahir, car cela nous est trop naturel de fuir la croix. Cependant ne laissons pas de passer outre, sachant que Dieu accepte notre obéissance, moyennant que nous captivions et mations tous nos sens et desirs pour les rendre sujets à lui ; car les prophètes et apôtres ne sont pas allés tellement à la mort, qu'ils ne sentissent en eux quelque vouloir de reculer. On te mènera là où tu ne voudras point, disait notre Seigneur Jésus-Christ à Pierre (Jean 21,18). Ainsi, quand telles craintes de mort nous poignent, gagnons par-dessus, ou plutôt que Dieu gagne ; et cependant tenons-nous assurés que ce lui est un sacrifice agréable, que nous résistions et fassions force à nos affections pour être du tout à son commandement. Et c'est la principale guerre en laquelle Dieu veut que les siens s'emploient, c'est qu'ils s'efforcent à rabattre tout ce qui s'élève en leurs sens et esprits pour les détourner du chemin qu'i[l] leur montre. Cependant les consolations sont si amples, qu'il faut bien être que nous soyons plus que lâches quand nous défaillons. Anciennement, un nombre infini de gens, à l'appétit d'une simple couronne de feuilles, ne refusait nul travail,

ni moleste, ni fâcherie; même il ne leur coûtait rien de mourir; toutefois il n'y avait celui d'eux qui ne combattît à l'aventure, ne sachant s'il devait gagner le prix ou non. Dieu nous propose la couronne immortelle par laquelle nous soyons faits participants de sa gloire; il n'entend pas que nous combattions à l'aventure, mais nous promet à tous le prix que nous avons à désirer. Quelle occasion avons-nous de chômer là-dessus? Pensons-nous qu'il soit dit en vain que si nous mourons avec Jésus-Christ, nous vivrons aussi avec lui? (2 Tim. 2,11). Le triomphe nous est appareillé, et nous fuyons de combattre en tant qu'en nous est. C'est une doctrine répugnante au jugement humain, je le confesse; et aussi quand Jésus prononce (Matth. 5,10) que ceux qui souffrent pour justice sont bienheureux, il ne met point en avant une sentence qui soit aisément reçue au monde; au contraire, il veut que nous réputions à félicité ce que notre sens juge être malheur. Il nous semble que nous sommes misérables quand Dieu nous laisse fouler par la tyrannie et cruauté de nos ennemis; mais la faute est que nous ne regardons point aux promesses de Dieu, lesquelles nous certifient que le tout nous sera tourné à bien. Nous sommes abattus, voyant les iniques être les plus forts et nous tenir le pied sur la gorge, mais une telle confusion, comme dit saint Paul, nous doit plutôt élever en haut; car d'autant que nous sommes par trop adonnés à nous amuser aux choses présentes, Dieu, en permettant que les bons soient maltraités, et que les iniques aient la vogue, nous montre par signes évidents qu'un jour viendra auquel tout ce qui est maintenant confus sera réformé. Si le terme nous semble long, courons au remède, et ne nous flattons point en notre

vice; car il est certain que nous n'avons nulle foi si nous n'attendons la vue de nos âmes jusqu'à la venue de Jésus-Christ. Or Dieu, pour ne laisser nul moyen derrière qui soit propre à nous pousser, nous propose les promesses d'un côté, et les menaces de l'autre. Sentons-nous que les promesses n'aient point assez de vertu en nous, conjoignons les menaces pour les fortifier. Vrai est qu'il faut bien que nous soyons pervers tant et plus, de n'ajouter point plus de foi que nous faisons aux promesses de Dieu, quand le Seigneur Jésus dit (Math. 10,32 ; Luc 12,8) qu'il nous avouera pour siens devant son Père, moyennant que nous le confessions devant les hommes. Qu'est-ce qui nous doit empêcher que nous ne lui rendions la confession qu'il demande? Quand les hommes auront fait tous leurs efforts, ils ne peuvent pis que de nous meurtrir; et que nous sera la vie céleste au prix? Je n'amasse pas ici toutes les promesses contenues en l'Ecriture, qui tendent en une même fin : tant y a (d'autant qu'elles sont souvent réitérées) que nous y devrions être tous confits. Et quand ce vient aux coups ruer, si trois ou quatre ne nous sont assez, une centaine, tout au pis aller, devraient bien vaincre toutes tentations contraires. Mais si Dieu ne nous peut attirer à soi par douceur, ne faut-il pas que nous soyons plus qu'hebetes, quand les menaces n'y font non plus? Jésus-Christ ajourne devant Dieu, son Père, tous ceux qui auront, par crainte de la mort corporelle, renié la vérité (Luc 9,26), et dit que le corps et âme seront mis à perdition (Math. 10,28). Et en un autre passage, il dit qu'il renoncera là tous ceux qui l'auront renié devant les hommes (Math. 10,33). Sinon que nous soyons par trop depourvus de sens, ces mots nous doivent bien faire dresser les cheveux en la tête. Quoi qu'il en soit, quand nous

n'en serons point émus comme il appartient, il ne nous reste sinon une horrible confusion ; car en ce que toutes les paroles de Jésus-Christ nous profitent si peu, nous sommes convaincus d'une trop grande infidélité. Nous aurons beau alléguer qu'il y a pitié en nous, d'autant que notre nature est si fragile ; car il est dit, au contraire (Hébr. 11,24), que Moïse ayant regardé Dieu par foi, a été endurci pour ne fléchir sous aucune tentation. Parquoi, quand nous sommes ainsi mols et aisés à ployer, voire qu'il n'y a ni zèle, ni constance, c'est signe que nous ne savons que c'est de Dieu ni de son royaume. Quand on nous remontre que nous devons être conjoints à notre chef, il nous semble que nous avons une belle couleur de nous en exempter, en disant que nous sommes hommes. Mais ceux qui ont marché devant nous, qui étaient-ils ? Il est vrai, quand nous n'aurions que la pure doctrine, que toutes excuses lesquelles nous saurions amener, seraient frivoles ; mais ayant tant d'exemples qui nous doivent servir de plus grande approbation, tant plus sommes-nous à condamner. Or ici il y a deux points à considérer : le premier est que tout le corps de l'Eglise en général a été toujours sujet et sera jusques en la fin à être affligé par les méchants, comme il est dit au psaume (129,1) : Dès ma jeunesse ils m'ont tourmentée, et ont tiré la charrue sur moi depuis un bout jusqu'à l'autre. Le Saint-Esprit introduit là l'Eglise ancienne parlant, afin que nous, après avoir connu les afflictions d'icelle, ne trouvions point nouveau ni fâcheux que le semblable nous soit fait aujourd'hui. Saint Paul aussi (Rom. 8,36), amenant ce passage de l'autre psaume (44,23), où il est dit : nous avons été comme moutons qu'on mène à la boucherie, montre que cela n'a point été pour un âge

seulement, mais que c'est l'ordinaire de l'Eglise, et sera. Ainsi voyant l'Eglise de Dieu être aujourd'hui foulée par l'orgueil des mondains, que l'un aboie après, l'autre la mord, qu'on la tourmente, qu'on machine contre elle, que sans cesse elle est assaillie de chiens enragés et de bêtes sauvages, qu'il nous souvienne que cela s'est fait de toute ancienneté. Vra est que Dieu lui donne bien parfois quelques trêves et relâches, et c'est ce qui est dit au psaume ci-dessus allegué : Il coupe les cordeaux des iniques : et en l'autre passage, qu'il rompt leur bâton, de peur que les bons ne se debauchent étant par trop pressés. Mais tant y a que toujours il a voulu que son Eglise fût en ce monde pour batailler, lui ayant réservé son repos là-haut aux cieux. Cependant si est-ce que l'issue de ses afflictions a été toujours heureuse ; et pour le moins Dieu a fait qu'étant pressée de beaucoup de maux, elle n'a jamais été accablée du tout, comme il est dit (Psaume 7, 15) que les mechants, avec tous leurs efforts, ne sont pas venus à bout de ce qu'ils pensaient. Saint Paul se glorifie du semblable, pour montrer que c'est une grâce de Dieu perpétuelle. Nous endurons, dit-il (I. Cor. 4, 11), tribulations, mais nous n'en sommes point en angoisse ; nous sommes appauvris, mais nous ne sommes point destitués ; nous sommes persécutés, mais nous ne sommes point abandonnés ; nous sommes abattus, mais nous ne périssons point, portant partout en notre corps la mortification du Seigneur Jésus, afin que sa vie soit manifestée en nos corps mortels. Telle issue, comme nous voyons que Dieu l'a donnée de tous temps aux persécutions de son Eglise, nous doit bien donner courage, sachant que nos pères, qui étaient hommes fragiles ainsi que nous, ont toujours eu victoire sur leurs ennemis, d'autant qu'ils

sont demeurés fermes en patience. Or je touche cet article en bref, pour venir au second, lequel convient plus à notre propos : c'est de faire notre profit des exemples particuliers des martyrs qui nous ont précédés. Or il n'y en a pas deux ou trois seulement, mais une grosse nuée et épaisse, comme dit l'Apôtre au douzième des Hébreux (12,1) ; en quoi il signifie que la quantité est si grande qu'elle nous doit quasi crever les yeux. Pour n'être trop long, je prendrai seulement les Juifs, qui ont été persécutés pour la vraie religion, tant sous la tyrannie du roi Antioche qu'un peu après sa mort. Nous ne pouvons alléguer que ce ait été un petit nombre de gens, car il y a eu pour lors comme une grande armée de martyrs. Nous ne pouvons dire que ce aient été des prophètes, lesquels Dieu eût séparés du commun peuple, car les femmes et jeunes enfants ont été de cette bande. Nous ne pouvons pas dire qu'ils en aient été quittes à bon marché, car on les a tourmentés aussi cruellement qu'il était possible de faire. Nous oyons aussi ce que l'Apôtre nous en remontre : Les uns, dit-il (Hébr. 11,35), ont été étendus comme tabourins, ne tenant compte d'être délivrés, afin d'obtenir une meilleure résurrection ; les autres ont été éprouvés par moqueries et batures, ou par liens et prisons ; les autres, lapidés ou sciés ; les autres ont cheminé çà et là, errant par les montagnes et cavernes. Entrons maintenant à faire comparaison d'eux avec nous. S'ils ont enduré pour la vérité de Dieu, qui était encore tant obscure de ce temps-là, que devons-nous faire en la clarté qui luit maintenant ? Dieu parle à nous comme à pleine bouche ; la grande porte du royaume des cieux est ouverte : Jésus-Christ nous appelle à soi, étant descendu à nous, afin que nous l'ayons comme présent à nos yeux. Quelle reproche nous sera-ce d'avoir

moins de zèle à souffrir pour l'Evangile que n'ont eu ceux qui ont seulement salué les promesses de loin, qui n'ont eu qu'un petit guichet ouvert pour venir au royaume de Dieu, qui n'ont eu sinon quelque remembrance et figure de Jésus-Christ ? Ces choses ne se peuvent exprimer de bouche, selon qu'elles méritent ; parquoi je les laisse méditer à chacun. Or cette doctrine, comme elle est générale, se doit pratiquer de tous chrétiens. Mais chacun la doit appliquer à son usage, selon que la nécessité le requiert. Je dis ceci, afin que ceux qui ne se voient point en danger apparent ne pensent pas qu'elle soit superflue quant à eux. Ils ne sont pas pour cette heure entre les mains des tyrans, mais que savent-ils que Dieu voudra faire d'eux ci-après ? Parquoi nous devons être tellement prémunis que si quelque persécution, laquelle nous n'aurons point attendue, survient, nous ne soyons point surpris au depourvu. Mais je crains bien qu'il n'y ait beaucoup d'oreilles sourdes à ouïr ce propos. Tant s'en faut que ceux qui sont cois et à leur aise se préparent à souffrir la mort quand besoin sera, qu'il ne leur chaut de servir à Dieu en vivant. Si est-ce néanmoins que ce devrait être notre étude ordinaire, et surtout au temps auquel nous sommes. Cependant, ceux que Dieu appelle à souffrir pour le témoignage de son nom doivent montrer par effet qu'ils ont été duiets de longue main à s'y porter constamment. Et alors ils doivent réduire en mémoire toutes les exhortations qu'ils ont ouïes le temps passé, comme si un gendarme prenant les armes quand la trompette sonne. Mais quoi ? il n'est question que de chercher subterfuges pour échapper, je dis quant à la plupart ; car la persécution est bien une vraie touche par laquelle Dieu découvre quels sont les siens. Tant ; à qu'il ne s'en trouve guère qui lui soient fidèles

jusques à se présenter franchement à la mort. Or c'est quasi une chose incroyable, que gens qui se glorifient d'avoir entendu quelque peu en l'Evangile osent ouvrir la bouche pour user de telles cavillations. Les uns diront : Que gagnons-nous de confesser notre foi à gens obstinés et qui ont délibéré de batailler contre Dieu ? n'est-ce pas semer les pierres précieuses devant les pourceaux ? (Math. 7, 6.) Comme si Jésus-Christ n'avait point déclaré notamment qu'il veut qu'on le confesse entre les plus pervers et malins. S'ils n'en sont édifiés, pour le moins si demeureront-ils confus. Tant y a que la confession est de bonne odeur devant Dieu, combien qu'elle soit mortelle aux réprouvés. Il s'en trouve qui disent : De quoi notre mort profitera-t-elle ? plutôt elle tournera en scandale. Comme si Dieu leur avait laissé le choix de mourir quand bon leur semblera, et quand ils verront le temps opportun. Au contraire, nous approuvons notre obéissance, lui laissant en sa main le profit qui doit revenir de notre mort. Parquoi, en premier lieu, il faut que l'homme chrétien, quelque part qu'il soit, nonobstant les dangers ou menaces, avise de cheminer en simplicité, comme Dieu lui commande. Qu'il se garde, tant qu'il pourra, de la rage des loups, mais que ce ne soit point avec une astuce charnelle. Surtout qu'il remette sa vie entre les mains de Dieu. A-t-il fait cela ? S'il advient qu'il tombe entre les mains des ennemis, qu'il pense que Dieu, l'ayant là amené, le veut avoir pour l'un des témoins de son Fils, et pourtant qu'il n'y a moyen de reculer, sinon en faussant la foi à celui auquel nous avons promis tout devoir à vivre et à mourir, et auquel nous sommes et appartenons, encore que nous ne lui eussions rien promis. Par cela, je n'impose point nécessité à tous de faire confession pleine et entière de tout ce

qu'ils croient, jà soit qu'ils en fussent même requis. Je sais aussi quelle mesure saint Paul y a tenu[e], lequel était autant délibéré que nul autre à maintenir franchement la cause de l'Evangile comme il devait. Et aussi ce n'est point sans cause que notre Seigneur Jesus nous promet qu'en tel cas Dieu nous donnera bouche et sagesse, comme s'il disait que l'office du Saint-Esprit n'est pas seulement de nous fortifier à être hardis et vaillants, mais aussi de nous donner prudence et discrétion pour nous savoir bien guider selon qu'il sera expédient. Le tout est que ceux qui sont en telle détresse demandent et reçoivent telle prudence d'en haut, ne suivant point leur conseil charnel pour trouver moyen d'échapper à travers des marais, comme on dit. Il y en a qui répliquent que notre Seigneur Jesus même n'a pas répondu à ceux qui l'ont interrogé. Mais je dis, premièrement, que cela n'est pas pour abolir la règle qu'il nous a donnée, de faire confession de notre foi quand nous en sommes requis. Je dis, pour le second, qu'il n'a jamais rien dissimulé pour sauver sa vie. Tiercement, que jamais il n'a donné réponse si ambiguë qu'elle n'emportât suffisant témoignage de ce qu'il avait à dire : ou bien, que déjà il n'eût satisfait à ceux qui le venaient interroger derechet, comme tendant des filets pour le surprendre. Pourtant, que ce point demeure resolu entre tous chrétiens, c'est qu'ils ne doivent point tenir leur vie plus précieuse que le témoignage de la vérité, en tant que Dieu veut être glorifié en icelui. Est-ce en vain qu'il appelle ses témoins (car le mot de martyr signifie cela) tous ceux qui ont à répondre aux ennemis de la foi ? N'est-ce pas pource qu'il s'en veut servir à tel usage ? Et ne faut pas que chacun regarde ici son compagnon, car Dieu ne fait pas cet honneur à tous de

les appeler là. Et d'autant que nous y sommes enclins, il nous en faut mieux garder. Pierre, ayant ouï (Jean 21,18) de la bouche de notre Seigneur Jésus qu'on le mènerait en sa vieillesse où il ne voudrait pas, demanda que deviendrait Jean, son compagnon. Il n'y a celui de nous qui ne fit volontiers telle réplique, car ceci nous vient incontinent en fantaisie : Pourquoi est-ce que j'endure plutôt que les autres? Au contraire, Jésus-Christ nous exhorte tous en commun, et chacun en particulier, de nous tenir prêts, afin que, selon qu'il appellera les uns ou les autres, nous marchions en notre rang. J'ai déjà exposé ci-dessus que nous serons mal apprêtés à souffrir martyre, sinon que nous soyons armés des promesses de Dieu. Il reste maintenant de déduire un peu plus à plein à quoi elles tendent, non point pour les spécifier toutes par le menu, mais pour montrer les choses principales que Dieu veut que nous espérons de lui, pour nous consoler en nos afflictions. Or ces choses sont trois en somme. La première est, d'autant que notre vie et notre mort sont en sa main, qu'il nous préservera tellement par sa vertu, qu'un cheveu ne nous sera point arraché de la tête que par son congé. Pourtant les fidèles se doivent tenir assurés, en quelques mains qu'ils soient, que Dieu ne s'est point dessaisi de la garde qu'il a de leurs personnes. Si une telle persuasion nous était bien imprimée aux cœurs, nous serions délivrés de la plus grand'part des doutes et perplexités qui nous tourmentent, et empêchent de faire notre devoir. Nous voyons les tyrans débridés : sur cela, il nous semble que Dieu n'a plus moyen de nous sauver. Parquoi nous sommes tentés de pourvoir à nos affaires, comme s'il n'y avait plus nulle attente quant à lui. Au contraire, sa providence, telle qu'il la nous déclare, nous devrait

être comme une forteresse imprenable. Travaillons donc d'apprendre ce petit mot, que nos corps sont en la main de celui qui les a créés. Pour cette cause, il a quelquefois délivré les siens d'une façon miraculeuse et outre toute l'espérance des hommes, comme Sidrach, Misach et Abdenago, de la fournaise ardente ; Daniel, de la fosse des lions ; Pierre, de la prison d'Hérode, où il était enserré, enchaîné et gardé de si près. Par ces exemples, il nous a voulu témoigner qu'il tient nos ennemis en bride, combien qu'il ne le semble pas, et a puissance de nous retirer du milieu de la mort quand il voudra. Non pas qu'il le fasse toujours ; mais en se réservant l'autorité de disposer de nous à vie et à mort, si veut-il que nous soyons tous résolus qu'il nous a en sa garde ; tellement que, quoi que les tyrans attendent, et de quelque fureur qu'ils se ruent contre nous, que c'est à lui seul d'ordonner de notre vie. S'il permet aux tyrans de nous occire, ce n'est pas que notre vie ne lui soit chère, et en plus grande recommandation cent fois qu'elle ne mérite. Qu'ainsi soit, ayant prononcé par la bouche de David (Psaume 116, 15) que la mort des saints est précieuse devant lui, il dit aussi par la bouche d'Esaië (26, 21) que la terre découvrira le sang qui semble être caché. Que les ennemis donc de l'Evangile soient prodigues tant qu'ils voudront du sang des martyrs, si faudra-t-il qu'ils en rendent un terrible compte, jusques à la dernière goutte. Ils se moquent aujourd'hui orgueilleusement en brûlant les fidèles, et après s'être baignés en leur sang, ils en sont tellement enivrés, qu'ils n'estiment point tous les meurtres qu'ils font un fêtu. Mais si nous avons la patience d'attendre, Dieu montrera en la fin que ce n'est pas en vain qu'il a taxé notre vie d'un si haut prix. Cependant qu'il ne nous fasse point mal

qu'elle serve à ratifier l'Evangile, qui surmonte en dignité le ciel et la terre. Et pour être mieux assurés que Dieu ne nous laisse pas en la main des tyrans comme à l'abandon, souvenons-nous de la sentence de Jésus-Christ, où il dit (Actes 9,4) que c'est lui qu'on persécute en ses membres. Dieu avait bien dit auparavant par Zacharie (2,8) : Qui vous touche, il touche la prunelle de mon œil. Mais ceci est encore plus exprès : Que si nous souffrons pour l'Evangile, c'est autant comme si le Fils de Dieu y était en personne. Parquoi, sachons qu'il faudrait que Jésus-Christ se fût oublié, s'il ne pensait de nous quand nous sommes en prison ou en danger de mort pour sa querelle ; et sachons que Dieu prendra à cœur tous les outrages que nous feront les tyrans, comme s'ils s'étaient attachés à son propre Fils. Venons au second point que Dieu nous déclare en ses promesses, pour nous consoler : c'est qu'il nous soutiendra tellement par la vertu de son Esprit, que nos ennemis, quoi qu'ils fassent, ni même Satan leur chef, ne gagnera rien sur nous. Et de fait, nous voyons comme il déploie ses grâces en un tel besoin, car la constance invincible qui est aux vrais martyrs est une assez belle montre que Dieu besogne puissamment en eux. Il y a deux choses fâcheuses à la chair aux persécutions, à savoir le vitupère et opprobre des hommes, et les tourments que le corps endure. Or Dieu nous promet de nous tenir si bien la main que nous vaincrons l'un et l'autre par patience. Il nous approuve par effet ce qu'il nous dit. Prenons donc ce bouclier pour repousser toutes craintes, desquelles nous sommes assaillis, et ne restreignons point la vertu de l'Esprit de Dieu à si petite mesure, que nous n'estimions qu'il surmontera aisément toutes les cruautés des hommes. Et de ceci nous en

avons eu de notre temps un exemple mémorable entre les autres. Un jeune homme, qui a ici habité avec nous, étant pris en la ville de Tournay, fut condamné à avoir la tête tranchée s'il se dédisait, et à être brûlé tout vif s'il persistait en son propos. Quand on lui demanda qu'il voulait faire, il répondit simplement : Celui qui me fera la grâce de mourir patiemment pour son nom me fera bien la grâce d'endurer le feu. Nous devons prendre cette sentence, non pas comme d'un homme mortel, mais comme du Saint-Esprit, pour nous assurer que Dieu n'est pas moins puissant à nous fortifier et rendre victorieux contre les tourments, qu'à nous faire prendre une plus douce mort en gré. Qui plus est, nous voyons souventesfois quelle constance il donne aux pauvres malfaiteurs qui endurent pour leurs crimes. Je ne parle point des endurecis, mais de ceux qui se consolent en la grâce de Jésus-Christ, et par ce moyen reçoivent d'un cœur paisible la plus griève punition qu'on puisse faire, comme nous en voyons un si beau miroir au brigand qui se convertit à la mort de notre Seigneur Jésus. Dieu, qui assiste si puissamment aux pauvres criminels, étant punis pour leurs méfaits, delaudra-t-il aux siens qui combattent pour sa cause, qu'il ne leur donne une vertu invincible ? Le troisième point des promesses que Dieu donne à ses martyrs est du fruit qu'ils doivent espérer de leurs souffrances, et en la fin, si besoin est, de leur mort. Or ce fruit est qu'après avoir glorifié son nom, avoir édifié l'Eglise par leur constance, ils seront recueillis avec le Seigneur Jésus en sa gloire immortelle. Mais pource que nous en avons parlé ci-dessus plus à plein, c'est assez de le reduire maintenant en memoire. Et ainsi, que les fidèles apprennent d'élever la tête haut à cette couronne d'immor-

talité et gloire, à laquelle Dieu les convie, afin qu'il ne leur fasse point mal de quitter la vie présente pour un tel loyer ; et pour être assurés de ce bien inestimable, qu'ils aient toujours devant les yeux cette conformité qu'ils ont avec notre Seigneur Jésus, pour contempler la vie au milieu de la mort, comme lui par l'opprobre de la croix est parvenu à la résurrection glorieuse, en laquelle gît toute notre félicité, joie et triomphe.

LE TIERS SERMON,

REMONTRANT COMBIEN LES FIDÈLES DOIVENT PRISER D'ÊTRE EN L'ÉGLISE DE DIEU, OÙ ILS AIENT LIBERTÉ DE L'ADORER PUREMENT, PRIS SUR LE THÈME DU PSAUME XXVII :

J'ai demandé une chose à Dieu et la requerrai, c'est d'habiter en la maison du Seigneur tout le temps de ma vie, afin de voir la beauté du Seigneur et de bien regarder son temple.

C'est merveille de la diversité qu'on trouve aux appétits des hommes ; et toutefois, il y a un point auquel tous s'accordent et sont conformes. c'est de s'amuser ici-bas au monde. Chacun aura bien son but et son moyen à part. Mais cette vanité règne partout, de ne chercher son bien et sa félicité sinon en cette vie corruptible, ce qui montre que les hommes sont fort abrutis, car nous sommes créés en une fin toute contraire, c'est qu'en conversant au monde, nous aspirions au royaume céleste de Dieu ; et voilà pourquoi la vie présente est nommée passage ou chemin. Par-

quoi, quiconque ne se veut priver à son escient de l'héritage éternel de Dieu, il faut qu'il commence par ce bout, de retrancher tous fols désirs et volages qui seraient pour l'occuper et tenir en ce monde, en sorte que son principal désir soit d'aller à Dieu, et que rien ne l'empêche que pour le moins il n'y tende. Je dis pour le moins, d'autant qu'il serait bien requis que toutes affections terriennes, qui ne font que nous distraire de Dieu, fussent pleinement arrachées de nos cœurs, afin que nous pussions courir vite en ce voyage que nous avons à faire. Mais pource qu'il s'en faut beaucoup qu'il y ait une telle pureté en nous, il reste en second lieu de surmonter tous les empêchements qui nous retardent, et de poursuivre notre train, quoi qu'il en soit, tellement qu'au milieu de nos infirmités nous préterions néanmoins la vie céleste à tout ce qui est du monde. Il reste maintenant de voir par quels moyens nous y pouvons parvenir. Or, ce n'est point à nous d'en forger, mais il nous faut prendre ceux que Dieu a ordonnés, desquels les principaux sont ici nommés par David, à savoir l'ordre et police que Dieu a établis en son Eglise, que nous soyons enseignés par sa parole, que nous l'adorions tous d'un commun accord et l'invoquions, que nous ayons l'usage des sacrements pour nous aider à cela. Car voilà comme il nous faut exercer pour être de mieux en mieux confirmés en la foi, en la crainte de Dieu, en sainteté, au mépris de ce monde, et en l'amour de la vie céleste. Et c'est aussi à ce propos que David proteste qu'il a surtout désiré d'habiter au temple de Dieu. Car sous ce mot de temple il comprend la liberté de pouvoir adorer Dieu purement avec les fidèles, faire confession de sa foi, prier, et participer aux sacrements. Car pour ce temps-là Dieu avait choisi

un lieu certain, auquel il voulait qu'on lui sacrifiât, qu'on lui fit hommage, protestant qu'on le tenait pour seul Dieu, qu'on fût instruit en sa loi. et qu'on eût les témoignages de sa présence. Et de fait, il exprime assez quel regard il a en désirant d'habiter au temple, quand il ajoute que c'est pour voir la beauté de Dieu. En quoi il montre que le temple de soi n'était rien, mais qu'il s'arrêtait à l'usage auquel il était dédié. Si nous pensions qu'il se fût amusé à un bâtiment matériel, nous lui ferions grand tort et injure, car cela lui serait imputé à superstition, non pas attribué à vertu. Nous devons donc être résolus qu'il déclare en quelle recommandation il a l'ordre extérieur par lequel les fidèles sont conduits en l'Eglise. En somme, il signifie que c'est un bien et privilège inestimable d'être en l'Eglise de Dieu, pour être participant des moyens que ce bon Père a donnés à ses enfants pour approcher de lui. Notons bien qui est celui qui parle. Ce n'est pas un pauvre idiot, rude et grossier, mais un prophète, aussi excellent et illuminé du Saint-Esprit que jamais il y en a eu. Il ne parle point de ce qui est utile et bon au commun populaire ; mais il proteste, quant à soi, que rien ne lui est plus désirable que de se pouvoir trouver en l'assemblée du peuple de Dieu, afin que, déclarant sa foi, il soit toujours plus édifié en icelle par la doctrine de salut qui s'y prêche et par les sacrements. Ce n'est pas seulement ici qu'il fait une telle protestation, mais en beaucoup d'autres passages, comme au psaume précédent, quand il dit (26.8) : Seigneur, j'ai aimé la demeure de ta maison et le lieu où ta gloire a son domicile. Item, au psaume 42 : Comme un cerf souhaite de se rafraîchir en l'eau, ainsi mon âme désire après toi, Seigneur : mon âme brûle de soif en cherchant Dieu.

Quand sera-ce que je viendrai pour comparaître devant la face de Dieu vivant ? C'était bien assez d'avoir dit cela ; mais son désir le transporte plus haut, car il ajoute qu'il s'est repu de larmes pendant qu'il était privé de pouvoir venir au temple. Il ajoute encore plus, que son cœur s'est écoulé quand il s'est souvenu du temps qu'il allait au temple, louant Dieu en la troupe des fidèles. Après avoir bien gémé, fait ses plaintes et jeté ses regrets, il ne trouve meilleure consolation qu'en l'espérance qu'il conçoit que Dieu lui rendra ce bien qu'il avait perdu. Mon âme, dit-il, pourquoi te troubles-tu et te tempêtes devant moi ? Encore verrai-je derechef la face du Seigneur. Comme aussi au psaume 43, il réitère le même propos. Surtout au psaume 84, il déclare combien il est affectionné à cela. Car après s'être écrié : O Dieu des armées ! combien ton tabernacle est-il à aimer ! il dit que son cœur et son corps sont tressaillis de l'ardent désir qu'il avait d'entrer aux parvis du Seigneur. Il met la raison que ceux qui habitent en la maison de Dieu sont bienheureux, pource qu'ils le louent, c'est-à-dire que, d'un commun accord, ils reconnaissent ses grâces et se glorifient en lui, faisant confession de leur foi. Puisque David, lequel était tant avancé en toute sainteté, et même était comme un ange du ciel habitant au monde, reconnaît qu'il a si grand besoin d'être aidé et incité par les moyens que Dieu a donnés à son peuple, je vous prie, que sera-ce de nous, qui sommes si rudes et si terrestres, et desquels la foi est si petite, la devotion si maigre et si froide ? Il faut bien conclure, encore que David, pour la perfection qui était en lui, se fût bien passé de telles aides inférieures, qu'elles nous sont plus que nécessaires, attendu l'infirmité qui est en

nous. Mais quoi? ceux qui sont les plus parfaits connaissent beaucoup mieux ce qui leur défaut que ceux qui n'ont du tout rien. David est-il bien doué de vertus angéliques? cela lui fait mieux sentir combien il lui est propre d'être plus enflammé par la prédication de la loi, par les sacrements, et autres exercices semblables. Au contraire, ces glorieux vilains, qui ne tiennent compte aujourd'hui de toutes ces choses, montrent bien par cela qu'ils n'ont point une seule goutte de chrétienté. Je parle de nos philosophes de cabinets, qui sont sous la papauté. C'est bien à propos. disent-ils, qu'on ne soit point chrétien. si on ne trotte à Genève pour avoir les oreilles confites de sermons, et user des cérémonies qu'on observe là. Ne peut-on pas bien lire et prier Dieu à part soi? Faut-il entrer en un temple pour être enseigné, puisque chacun a l'Écriture en sa maison? Je réponds à cela que nous n'imposons loi à personne de bouger du lieu où il est. Même, quand un homme vivra purement et servira à Dieu comme il doit au milieu de la tyrannie du pape, je le prise cent fois plus, tant pour tant, que nous qui sommes en liberté et repos. Mais il est ici question de deux choses : à savoir si ceux qui, en sentant leur infirmité, viennent chercher en une église chrétienne telle confirmation que faisait David de son temps au temple de Jérusalem, ne font pas bien. Item, si tous en général, même ceux qui sont retenus par force, ne doivent pas bien soupirer, se voyant destitués des moyens ordinaires qui étaient pour les conduire à Dieu? Les bêtes, qui n'ont ni sens ni raison, brairont bien après la pâture; et ceux qui se disent enfants de Dieu ne se soucieront de ce qui est pour nourrir et entretenir leur foi? Et encore ne se contentent-ils pas de fouler orgueilleusement au pied des grâces

de Dieu si précieuses, mais ils se moquent de ceux qui courent en pays étrange pour les chercher et en jouir. Quant à leur fierté, laquelle leur fait accroire que les sermons, les prières publiques et les sacrements leur sont comme choses superflues, il ne faut autre témoignage pour les excommunier et bannir de l'Eglise de Dieu. Qu'ainsi soit, saint Paul ne dit pas que l'ordre que notre Seigneur a mis en son Eglise soit seulement pour les rudes et les simples, mais il le fait commun à tous, sans en excepter nul. Il a ordonné, dit-il (Eph. 4.11), des apôtres, pasteurs et docteurs, pour l'établissement des saints, pour l'édification du corps de Christ, jusques à ce que nous parvenions tous en l'unité de foi, en homme parfait, en la mesure de l'âge entière de Christ. Notons bien qu'il ne dit pas que Dieu a laissé l'Ecriture afin que chacun y lise, mais qu'il a institué une police, qu'il y ait gens pour enseigner ; et sous cela il comprend tout le reste, qui en est comme une dépendance. Parquoi, si chacun lit en privé, cela n'empêche point qu'on n'écoute en public. Et ~~il~~ ^{il} qu'est-ce qu'il s'adresse ? aux grands et aux petits indifféremment. Dit-il que c'est pour un jour ? mais au contraire il commande qu'on suive ce train jusqu'à la mort, car voilà le temps de notre perfection. Ceux donc qui ne daignent pas se tenir en ce rang, de profiter en la foi et en toute vertu par l'ordre commun de l'Eglise, ne sauraient mieux se retrancher de la compagnie des enfants de Dieu. Ils ont beau caviller, car la sentence de saint Paul est trop manifeste, que nul n'est du corps de Christ et n'en doit être tenu, sinon qu'il se soumette à cette règle générale (Eph. 4.4). Parquoi, mes frères, humilions-nous et ne tentons point Dieu, cuidant pouvoir valer sans aides. Mais quelqu'un dira : possible que David

parlait pour le temps des figures, pource que Dieu gouvernait alors son peuple à la façon des petits enfants, ainsi que dit saint Paul (Gal. 4,3) ; et pourtant, que les regrets qu'il fait du temple ne nous conviennent point aujourd'hui, vu que nous sommes accomparés à ceux qui, étant sortis hors d'enfance, sont devenus grands. A quoi je réponds. en premier lieu, que la nécessité d'être enseignés par les sermons. d'être confirmés par les sacrements, exercés aux prières publiques et confession de foi, nous est commune avec les Pères anciens. Et à cela tendent tant de promesses qui sont principalement au prophète Esaïe, là où Dieu dit que son Eglise aura des enfants infinis, et qu'après les avoir conçus et enfantés, elle les nourrira (Esaïe 60). On ne peut nier que cela n'appartienne au royaume de Jésus-Christ et à notre temps. Or Dieu notamment renvoie ses enfants au giron de l'Eglise. Pourquoi cela. sinon à cause de cet ordre qu'il a établi pour recueillir les siens comme par troupeaux ? ce qui est très bien exprimé par une belle similitude dont use le même prophète, disant au chapitre 60 que les chrétiens seront comme pigeons qui se retireront par volées en leur colombier. Et quel est, je vous prie, ce colombier-là, sinon chacun lieu où la parole de Dieu se prêche, où les sacrements s'administrent et où le nom de Dieu est réclamé ? De fait, ceux qui cuident être si robustes de n'avoir plus affaire de cette conduite externe regardent bien mal à leur condition. Car pourquoi Dieu nous a-t-il ordonné les sacrements, sinon pource qu'étant vêtus de nos corps, nous sommes trop pesants pour appréhender les choses spirituelles sans être aidés par signes visibles ? Les anges ont bien la vérité des sacrements, et cela leur suffit. Mais il faut que Dieu descende plus bas à nous. à cause

de notre rudesse. Que ces chrétiens imaginatifs se dépouillent de leurs corps et se fassent anges du ciel, et alors ils se pourront exempter de ces petites aides, dont ils tiennent si peu de compte. Mais il faut que tous ceux qui se connaissent hommes passent par là, de s'assujettir à la police ordinaire que Dieu commande à tous les siens. Vrai est que la grâce de Dieu n'est point attachée et la vertu de son Esprit n'est point enclose ni aux sacrements, ni à toutes choses externes, qu'il ne puisse besogner, quand il lui plaira, sans nul moyen : mais ici nous traitons de l'ordre perpétuel qu'il a mis en son Eglise, et non pas de ce qu'il fait extraordinairement comme miracle. Tant y a que ceux qui sont privés de l'usage des sacrements et de la liberté de pouvoir invoquer son nom, et ne sentent point leur mal et misère pour en gémir, sont plus stupides que les bêtes brutes. Je dis davantage, que si David en son temps a eu juste occasion de dire : Seigneur, que ton temple est désirable ! Bienheureux sont ceux qui habitent en ta maison ; mon âme brûle du désir qu'elle a d'entrer aux parvis du Seigneur, qu'aujourd'hui nous devons être émus et enflammés à cela plus qu'au double. Car quels étaient les biens du temple, lesquels David regrettait tant, jusqu'à être ennuyé de sa vie quand il s'en voyait prive ? Vrai est qu'en substance c'étaient ceux que nous avons aujourd'hui : mais nous savons que c'étaient ombrages obscurs, là où Dieu ne déployait pas, à beaucoup près, sa grâce telle que nous l'avons à présent. Car Dieu se déclare si privément à nous en l'ordre de l'Eglise que les cieux nous sont (par manière de dire) ouverts. Les sacrements ne nous montrent pas Jésus-Christ de loin comme sous la loi, mais le nous mettent devant les yeux. Parquoi il faut bien que nous soyons

par trop ingrats, si nous ne préférons ces biens à tout ce que David pouvait jadis trouver au temple de Sion. Nous ne sommes plus aux parvis, comme David en parle. Il n'y a plus de voile tendu qui nous éloigne du sanctuaire. En somme, c'est bien mal honorer la grandeur infinie des biens que Dieu nous fait, quand pour le moins notre désir n'est point égal à celui de David. Je dis ceci par simple forme de doctrine, car l'exhortation suivra après en son lieu. Il reste de voir de plus près quel a été ce désir, afin de nous y conformer, comme à notre règle. J'ai demandé, dit-il, une chose au Seigneur. Parlant d'une chose seule, il signifie qu'il y a été si fort adonné qu'il a laissé les autres derrière, comme s'il les eût mises en oubli. Était-ce qu'il jouit de tous ses souhaits, tellement qu'il n'y eût que ce point qui lui défaillit ? Au contraire, il était fugitif de la terre de sa naissance, banni même de la maison de son père et de la compagnie de ses parents et amis. Il était dépouillé de tous ses biens, privé de ses états et honneurs, qui avaient été grands. On lui avait ravi sa femme. Bref, voilà un homme désolé en tout et partout. Néanmoins, il ne regrette qu'une chose, c'est d'avoir accès au temple : comme aussi à l'opposite, quand il remercie Dieu de tous les biens qu'il lui a faits, après avoir parlé du boire et du manger, du repos et des commodités du corps, il met pour conclusion qu'il habitera au temple de Dieu (Psaume 23,6) : en quoi il proteste qu'étant à son aise et en toutes délices, il n'a rien toutefois plus précieux que d'être au troupeau des fidèles, pour être conduit au bien souverain. Notons bien donc que David, tant en ses afflictions qu'en sa prospérité, a eu toujours ce même courage de jouir de cette liberté que Dieu avait donnée aux enfants d'Israël, ce qui n'est pas petite

vertu. Nous en verrons d'aucuns, lesquels, étant pressés de maux et d'angoisses, se souviendront de Dieu ; mais sitôt qu'ils en sont sortis et qu'ils se trouvent à leur aise, il n'en est plus de nouvelles. Qui pis est, ils regimbent contre lui, comme des chevaux trop grassement nourris. Les autres se fâchent tellement et dépitent contre Dieu en leur adversité, qu'ils ne peuvent ouïr parler de lui. David est-il abattu de tant de pauvretés, qu'il semble que ce soit la plus misérable créature du monde ? tant s'en faut que la tristesse l'accable pour lui faire prendre à fâcherie et dédain qu'on lui parle de Dieu, que c'est le seul propos où il se console ; même encore qu'il ne puisse penser à Dieu qu'il ne se lamente d'être banni de son temple et forelos de l'usage des sacrements et des autres exercices de la foi, si est-ce qu'il n'a nul plus grand plaisir qu'à regretter un tel mal. Est-il au-dessus de tous ses affaires ? a-t-il vaincu ses ennemis pour être paisible en son royaume et redoute de tous ? a-t-il moyen de se plonger en toutes voluptés ? si est-ce qu'il demeure toujours ferme en ce propos, que sa vraie félicité est d'avoir accès au temple pour participer à l'ordre de l'Eglise. Parquoi nous voyons qu'il ne proteste pas en vain d'avoir demandé une chose, car elle lui était si chère qu'il eût toujours quitté le reste en échange. Regardons maintenant qui est celui d'entre nous qui ait telle discrétion que David. Ceux qui se contentent du bien qu'ils ont entre mains priseront-ils la liberté de pouvoir invoquer purement le nom de Dieu, d'ouïr prêcher sa parole et user des sacrements, plus que leur repos domestique ? Il y en a bien peu qui le fassent. Plutôt la graisse les endort, tellement qu'il ne leur chaut que de faire bonne chère. Bref, le monde est tel qu'il prisa plus un jeûne auge bien farcie de viande que le

temple de Dieu. Si on parle des troubles qui peuvent advenir, chacun craindra bien d'être fourragé par les guerres, de souffrir dommages, moleses et ennuis. Mais de perdre la prédication de la doctrine du salut, le pur usage des sacrements, et telles aides qui sont pour nous approcher de Dieu, il n'en est point de mention, et aussi on n'aperçoit point que ceux qui en sont privés s'en soucient guère. Si leur revenu ne les mène point jusques au bout de l'an, pour tenir tel train que leur ambition les pousse à souhaiter, si leur gain et leurs trafics diminuent, si leur crédit se perd, ils se tourmentent jusqu'au bout. Cependant la pâture ordinaire des enfants de Dieu (de laquelle ils devaient être affamés) ne leur est rien. Si est-ce que Dieu montre bien, par la menace qu'il fait, qu'il ne nous saurait advenir plus grand mal. J'enverrai, dit-il (Amos 8, 11), famine, non pas de pain ni d'eau (comme s'il disait : cela est peu de chose), mais d'ouïr ma parole. Parquoi, mes frères, gardons bien de nous laisser abrutir par Satan et par le monde, que nous n'ayons toujours ce bien recommandé par-dessus tous autres, c'est-à-dire d'être entretenus au troupeau de Dieu, sous l'ordre extérieur et la conduite qu'il a mise entre les siens. Et cela nous est encore mieux exprimé par ce que David ajoute, c'est qu'il requerra la chose qu'il a demandée. En quoi il signifie qu'il n'a point eu une dévotion soudaine, laquelle se soit refroidie tantôt, mais qu'il a été constant et sera à la poursuite de ce bien. Nous en voyons bien aucuns qui seront si bien affectionnés pour peu de temps, qu'il semblera qu'ils doivent tout abandonner le lendemain. Mais c'est une chose bien rare que cette constance dont parle David. Même la plupart, au lieu d'attiser le feu pour allumer le bon zèle que Dieu a mis en eux,

l'éteignent à leur escient. Nous avons un pareil témoignage, quant à David, au psaume que j'ai déjà allégué. Car pource qu'on lui pouvait mettre au-devant qu'étant chassé du pays de Judée, il se pouvait retirer çà et là, il s'écrie : Tes autels, Seigneur des armées, mon Dieu et mon Roi ! comme s'il disait qu'il ne peut trouver lieu delectable, encore qu'il possédât tous les palais du monde, quand il n'a point entrée au temple de Dieu. Il se plaint que les passereaux et arondelles trouvent lieu à faire leurs nids, et qu'il est de pire condition. Pourquoi cela ? est-ce qu'il n'ait ni chambre ni cuisine ? Il n'allègue point cela, mais d'autant qu'il ne trouve nulle bonne demeure propre, puisqu'il est recule des autels de Dieu. Il est bien certain que si cette doctrine nous était entrée au cœur, nous ne serions pas ainsi les uns empêchés, les autres débauchés de tout de nous exercer aux moyens que Dieu nous a mis en main pour nous avancer au chemin de la vie éternelle. Mais quoi ? l'ambition retient les uns aux dignités et grands états, et invite les autres à les pourchasser ; l'avarice embrase et transporte les autres ; beaucoup n'ont rien au cœur que leurs voluptés et vaines dissolutions. Tant y a que tous languissent en leurs cupidités : cependant nul ne s'écrie : Tes autels, Seigneur, où sont tes autels, mon Dieu, mon Roi ? Et de fait, les vanités du monde règnent par trop en eux, pour souffrir que Dieu y soit obéi. Ce mot aussi est d'importance, quand David dit qu'il a demandé à Dieu la chose dont il parle, car il sera facile de faire si beau semblant devant les hommes, qu'on cuidera que ce soit tout feu de nous. Mais voici comme un homme pourra dire que c'est à bon escient qu'il désire d'être au troupeau, si en n'ayant que Dieu pour son témoin, il a néanmoins

cette affection. Car quand nous venons devant un tel juge, il faut que toute hypocrisie cesse. et qu'il n'y ait que vérité et rondeur. Voulons-nous donc ensuivre l'exemple de David ? que chacun se retire en sa conscience, et, en adressant son propos à Dieu, qu'il dise : Seigneur, tu sais comme je prise d'être en ton Eglise par-dessus tous les biens de ce monde. Au reste, nous sommes ici avertis aussi bien de ne point ronger notre frein à gémir et nous lamenter, mais que nous devons jeter nos soupirs droit à celui qui peut remédier à notre mal. De fait, nous devons bien savoir que l'horrible dissipation qui est aujourd'hui au monde, en ce que tout le service de Dieu est corrompu, que la parole de Dieu est falsifiée, les sacrements abâtardis, est une juste vengeance sur nos péchés. A qui est-ce donc que nous recourrons pour jouir de la pure doctrine des sacrements, et de la liberté d'invoquer le nom de Dieu et faire confession de notre foi, sinon à celui qui nous châtie, en nous privant de ces biens-là ? Et ne faut point que la rigueur des châtimens de Dieu nous détourne de venir à lui ; et tant moins devons-nous regimber contre l'éperon, en nous dépitant pour ne point chercher la médecine en la main de celui qui a fait la plaie. David, certes, entendait très bien qu'il n'était point banni du pays de Judée sans la providence de Dieu : toutefois, il ne laisse pas de venir à lui et de lui faire ses plaintes. Non pas que ce ne lui soit une griève tentation et dure de se voir déchassé de Dieu en apparence ; mais la foi qu'il a en la promesse qui lui est faite l'élève par-dessus, pour supplier à Dieu qu'il lui rende à toujours ce qu'il lui a ôté pour un temps. J'ai déjà (comme il me semble) assez appliqué cette doctrine à nous, et à la condition du temps présent. n'était qu'il y a

des esprits tant rudes qu'on ne leur saurait rien faire avaler, sinon qu'on leur mâche et remâche les propos qu'on leur tient. Combien pour dire au vrai ce qui en est, que la rudesse ne les empêche point, ni l'obscurité de la doctrine. Mais ils s'entortillent d'eux-mêmes, cherchant tous subterfuges qu'il leur est possible d'imaginer, pour obscurcir ce qui est de soi tant et plus évident. Tant y a que telle résistance nous contraint de mieux éplucher comment la doctrine que nous avons ci-dessus exposée appartient à notre temps. Je confesse qu'il n'y a plus de temple matériel où il faille aller en pèlerinage pour sacrifier à Dieu, mais qu'aujourd'hui nous sommes ses temples spirituels, et que nous devons en tout lieu lever les mains purés au ciel. Mais l'ordre d'invoquer son nom en la compagnie des fidèles dure à jamais, car cela n'est pas des figures de l'ancien Testament, mais c'est la règle que notre Seigneur Jésus nous a donnée jusques en la fin du monde. Parquoi, combien que nous dussions avec David quant à ce temple de Sion et aux sacrifices, nous sommes semblables en ce que nous avons à prier Dieu en commun, et à nous assembler pour faire confession de notre foi. Il est bien vrai que nous ne sommes plus comme petits enfants tenus sous la tutelle de la loi de Moïse, mais tant y a que nous sommes hommes, et serons jusques à ce que Dieu nous retire du monde. Ainsi, combien que les ombres et figures qui ont été du temps de David ne nous appartiennent plus, si est-ce que nous avons métier d'être poussés et amenés par la prédication de l'Evangile et par les sacrements. Si quelqu'un débat au contraire, il ne faut que l'expérience pour le vaincre, car les plus habiles montrent bien la nécessité qu'ils ont que Dieu aide à leur faiblesse.

Nous ne sommes point là-dessus, à savoir si Dieu peut conduire les siens sans aucun moyen inférieur, mais comment c'est qu'il les veut conduire. Or il est certain que, voyant notre imbécillité, il nous a donné comme des potences ou bâtons pour nous soutenir. Quelle folie est-ce, je vous prie, quand nous sentons que les jambes nous faillent, de ne tenir compte des potences, comme si elles ne nous servaient de rien ? Connaissons donc, quelque diversité qu'il y ait entre nous et les Juifs, que la doctrine que met ici David est commune à tous ; seulement nous avons à changer le mot de temple, en ce que nous ne sommes plus liés en un certain lieu. Cependant le regard qu'avait David ne nous attouche pas moins qu'à lui. Il est vrai que gens hautains et présomptueux ne font pas grand cas qu'on s'assemble pour ouïr le sermon, pour faire prières publiques et pour administrer les sacrements, mais c'est faute d'examiner leurs consciences. De notre côté, quand il n'y aurait sinon l'ordonnance de Dieu, contentons-nous de ce qu'il lui plaît entretenir notre foi en telle petitesse ; mais encore, comme nous avons dit, nous sentons le profit qui nous en revient. Quoi qu'il en soit, puisque saint Paul déclare (Ephés. 4, 11) que c'est le chemin de venir à perfection que de se tenir à l'ordre de l'Eglise, tel que Jésus-Christ l'a institué quand il a donné des pasteurs, maudite soit l'outrecuidance de ceux qui veulent voltiger en l'air, et prétendent de monter au ciel par leurs spéculations, en méprisant les sermons et l'usage des sacrements, comme si c'étaient choses externes et non pas fort requises. Notez bien, mes frères, de quelles gens je parle. Je confesse que Dieu garde les siens sous la captivité de l'Antéchrist, combien qu'ils soient destitués des aides que nous avons ici en liberté. La parole de Dieu ne leur

est point prêchée, ils n'ont nul lieu où il leur soit permis de faire confession de leur foi, les sacrements leur sont ôtés : mais pource qu'en se séparant des abominations de l'Antéchrist, ils soupirent et regrettent de n'avoir point ce qui leur serait tant et plus utile, Dieu besogne en eux par son Esprit et supplée ce qui y défaut. Mais il y en a la plupart, lesquels, étant en telle désolation, s'y plaisent néanmoins, et, étant aïamés, n'ont nul appétit : ce sont ceux qui contrefont les philosophes, se contentant d'avoir lu trois pages et demie, pour dire qu'ils en savent tout ce qu'il en faut savoir. Telles gens (comme il leur semble) n'ont point besoin d'être prêchés ; de la Cène, c'est tout un, quand jamais ils n'en approcheront. Quant à tout ordre extérieur de l'Eglise, ils le renvoient aux petits enfants, comme s'il était trop bas pour eux. Je vous prie, ne faut-il pas bien que telles gens soient plus qu'aveugles ? Cependant, encore nous accuseront-ils de ce que nous exhortons ceux auxquels notre Seigneur a déclaré sa vérité, d'user des moyens que Dieu ordonne pour l'accroissement, conservation et persévérance de notre foi. Et pourquoi cela, sinon d'autant qu'ils se tâchent qu'on les réveille pour leur faire sentir leur mal ? Je prends le cas qu'ils n'idolâtrèrent point avec les Papistes ; si ne peuvent-ils nier que ce ne soit une maudite servitude de ne pouvoir confesser le nom de Dieu et de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit, voulant navrer les cœurs des fidèles qui étaient captifs en Babylone, leur met cette sentence en la bouche : Comment chanterions-nous les louanges du Seigneur en terre étrange ? (Psaume 137,4.) Je confesse que le royaume de Dieu est aujourd'hui partout, et qu'il n'y a plus de distinction entre Judée et les autres pays ; mais je dis toutefois que le pays où le service de Dieu est aboli et la religion anéantie mérite

bien d'être tenu pour étrange et profane. Il faut donc que ceux qui n'ont nul regret de n'oser faire protestation de leur foi et célébrer le nom de Dieu soient du tout hébétés. Mais que les enfants de Dieu soient avertis, par cette remontrance, de ne se point étourdir d'eux-mêmes. Quant à ceux qui babillent en se moquant de nous, à savoir si on ne peut aller en paradis qu'en passant par Genève, je réponds que plutôt à Dieu qu'ils eussent le courage de s'assembler au nom de Jésus-Christ quelque part qu'ils soient, et dresser quelque forme d'Eglise, tant en leurs maisons qu'en celles de leurs voisins, pour faire en leur endroit ce que nous faisons ici en nos temples ! Mais quoi ? en ne daignant user des moyens que Dieu leur donne, ils veulent être sauvés. C'est donc autant comme s'ils demandaient s'ils ne peuvent pas arriver à port en tirant tout au rebours, et s'ils ne peuvent pas, en tentant Dieu, jouir de sa grâce. Or qu'ils se fassent grands et robustes tant qu'ils voudront pour se rompre le col, mais que tous fidèles se gardent bien de s'élever avec eux ; et quiconque n'a le moyen d'être en Eglise chrétienne, là où Dieu soit purement adoré, pour le moins qu'il gémissé nuit et jour : Tes autels, Seigneur, il n'y a que tes autels que je désire, mon Dieu, mon Roi ! Et que ce feu demeure toujours allumé en tous bons cœurs, afin que, pour chose qui vienne, ils ne se fâchent d'être ainsi transis, et que la longueur du temps ne les refroidisse point, qu'ils ne pourchassent toujours d'être amenés au troupeau. Davantage, que chacun pense bien à soi pour se retirer hâtivement à l'enseignement, sitôt que notre Seigneur lui en donnera les moyens ; car voilà comment on doit montrer qu'on n'a point fait en feintise cette requête d'habiter en la maison de Dieu.

Il reste maintenant, pour la fin, de bien noter ce que David ajoute, c'est qu'il verra la beauté du Seigneur et considérera son temple. Car ce n'est pas tout de s'exercer avec les fidèles en tout l'ordre extérieur de l'Eglise, si nous ne tendons à celle fin de connaître Dieu de mieux en mieux. Il y a deux choses ici requises : l'une est que nous soyons diligents à fréquenter les sermons et les prières publiques ; la seconde, que nous sachions pourquoi, car beaucoup y viennent avec une sotte dévotion, cuidant s'être bien acquittés d'avoir fait leurs montres au temple. Prenons donc garde à nous, mes frères, car il y a danger que la plupart ne se trouvent condamnés en l'un ou en l'autre. Combien y en a-t-il qui fuient les sermons, et seraient bien aise de n'en ouïr jamais parler ? mais je laisse là ceux qui se montrent pleinement contempteurs de Dieu. Seulement je parle du mépris ou nonchaloir qui est en beaucoup, lesquels ne s'aviseraient jamais de venir au sermon, s'il n'était dimanche ; et encore n'est-ce que par acquit, comme s'ils faisaient quelque corvée à Dieu. La cloche sonnera bien tous les jours, mais ce leur est assez de comparaître au bout de la huitaine. Le dimanche on les appelle quatre fois, mais c'est bien venu s'ils s'y trouvent une seule fois, car il y en a assez qui se dispensent pour seulement venir à quinzaine. Bref, la plus grande multitude pratique le proverbe ancien, d'être près du moulin et loin de Dieu. De ceux même qui ont abandonné leur pays pour venir ici servir à Dieu, il y en a qui s'y portent assez lâchement. Qu'est-il donc de faire ? Puisque Dieu se montre à nous, contemplons sa beauté. Mais il ne faut pas laisser derrière la façon de la bien contempler : c'est que nous soyons ravis en l'amour d'icelle et transformés en sa semblance, comme dit saint Paul (2 Cor. 3, 18). Et pour ce faire, il nous convient être attentifs,

plus que nous ne sommes ni que n'avons accoutumé d'être, à considérer ce que Dieu nous propose en son temple. Car qui est cause que nous rapportons si peu de fruit des sermons et des sacrements, sinon que nous n'appliquons guère notre étude à ce qui s'y dit et s'y fait ? Ainsi, nous avons les oreilles battues, et les cœurs nullement touchés. Encore y en a-t-il beaucoup qui n'entendent de tout un sermon que quelque mot en passant, voire à demi. Parquoi ce n'est pas sans cause que David parle de visiter attentivement le temple du Seigneur ; et de fait, les grands trésors de la sagesse de Dieu, qui nous y sont proposés, méritent bien qu'on s'arrête soigneusement à les regarder. Or, comme j'ai déjà touché, Dieu ne veut point qu'on les regarde pour s'en retourner vide. Sachons donc que la doctrine a profité en nous, quand nous sommes dûment réformés pour servir à Dieu, et c'est ce qu'entend David au psaume 84, que nous avons allégué par ci-devant : Que ceux qui habitent en la maison de Dieu le loueront. A quel propos donc nous assemblons-nous ? Pourquoi est-ce que l'Evangile nous est prêché ? Pourquoi avons-nous le baptême et la Cène, sinon afin que Dieu soit magnifié en nous ? Or cette louange ne gît pas seulement au bout de la langue, mais elle s'étend par toute la vie. Pourtant il est dit en l'autre passage (Psaume 26,6) : Je laverai mes mains en intégrité, Seigneur, puis j'entrerai à ton autel. Nous voyons maintenant quel est le vrai usage de tout l'ordre de l'Eglise, c'est que nous servions purement à Dieu. Du temps de la loi, ceux qui venaient adorer au temple, et les sacrificateurs y entrant pour faire leur office, se lavaient. Cette cérémonie est passée, mais nous en devons retenir la vérité : c'est, d'autant que nous avons les moyens pour nous induire au service de Dieu, nous devons cheminer en plus grande

intégrité que les autres ; car selon que Dieu nous donne les aides, tant moins y a-t-il d'excuse pour nous, si nous ne les faisons valoir. Si nous choppons, ce n'est point par faute que nous ne voyions les chemins devant nos pieds. S'il nous advient de nous écarter, ce n'est point par faute que Dieu ne nous éclaire tant et plus. Si nous oublions à faire notre devoir, ce n'est point par faute d'être sollicités. Bref, Dieu n'omet nul moyen pour avancer notre salut. Craignons donc cette reproche qu'il fait par son prophète Esaïe au chapitre 65 (v. 2) : J'ai tout le jour épandu mes bras à ce peuple rebelle. Si ceux qui sont errants par les déserts de la Papauté ne seront point épargnés quand ils n'auront cheminé droit, je vous prie, que sera-ce de nous qui sommes nourris comme en la maison, sous les yeux de notre Père celeste ? Les uns ont abandonné le pays de leur naissance pour se ranger ici en une Eglise chrétienne ; les autres ont eu plus de privilège, que Dieu les est venu visiter en leur nid ; maintenant, si ceux qui sont natifs du lieu ne reconnaissent un tel bien pour se dédier du tout à Dieu, lequel s'est ainsi approché d'eux, une telle ingratitude demeurera-t-elle impunie ? Plutôt qu'ils disent : Seigneur, tu as bâti ton temple et dressé ton autel au milieu de nous, faisons donc la grâce de nous purifier, afin que nous ne souillions point par nos ordures la sainteté de tes dons, et que nous ne tournions point en opprobre la gloire de tes bénéfices. Quant à ceux qui sont venus de loin, qu'ils avisent de se gouverner saintement comme en la maison de Dieu. Ils pouvaient bien vivre ailleurs en débauches, et ne tallant point qu'ils bougeassent de la Papauté pour mener un train dissolu. Et de fait, il y en a aucuns auxquels il vaudrait mieux s'être rompu le col, que d'avoir jamais mis le pied en cette Eglise pour s'y porter si mal. Les uns

s'adjoignent aux gaudisseurs pour les endurcir en leur malice, les autres seront gourmands et ivrognes, les autres mutins et noiseux. Il y a des ménages où les maris et femmes sont comme chiens et chats ; il y en a qui haussent leurs états et contrefont les seigneurs sans propos, sont adonnés à pompes et superfluités mondaines ; les autres deviennent si délicats qu'ils ne savent plus que c'est de travailler, et n'y a nul contentement pour la nourriture. Il y en a des médisants et détracteurs, qui trouveraient à redire aux anges de paradis ; et d'autant qu'ils crèvent de vices, ils mettent toute leur sainteté à contrôler leurs prochains. Cependant il leur semble à tous que Dieu est bien tenu à eux de ce qu'ils ont fait le voyage de Genève, comme s'il n'eût pas mieux valu qu'ils fussent demeurés sur leur fumier, que de venir faire tels scandales en l'Eglise de Dieu. Or s'il y a eu du mal par ci-devant, que chacun pense à se réduire ; et s'il y en a qui soient du tout incorrigibles, que les enfants de Dieu se munissent de cette doctrine, afin de n'être point infectés par leur mauvaise vie. Il nous doit bien faire mal quand nous voyons l'Eglise de Dieu être ainsi profanée. Mais puisqu'il nous faut être comme le grain parmi la paille, prenons patience jusques à ce que Dieu nous sépare de la compagnie des méchants. Il n'y a aussi nulle doute que cette Eglise ne soit comme une touche pour en éprouver beaucoup. Quoi qu'il en soit, efforçons-nous, puisque Dieu nous a recueillis en sa famille, de nous adonner à toute pureté, en renonçant à toute pollution du monde, afin que le Seigneur Jésus, au grand jour, nous avoue et tienne au nombre de ceux qui auront réclame son nom sans feintise.

LE QUATRIÈME SERMON,

MONTRANT COMBIEN ON DOIT PRENDRE DE PEINE POUR RACHETER LA
LIBERTÉ DE SERVIR DIEU PUREMENT EN ÉGLISE CHRÉTIENNE, SUR
LE THÈME DU PSAUME XXVII :

Mon cœur a dit de toi : Cherchez ma face. Je chercherai ta face, Seigneur.

Comme les hommes se jettent en une merveilleuse confusion en lâchant la bride à leurs appétits et souhaits, aussi c'est une grande sagesse à eux de s'enquérir de ce que Dieu leur commande pour le suivre : et de cela, nous en avons ici un bel exemple. David était bien homme sujet aux mêmes passions qui nous tourmentent et agitent çà et là, et n'y a doute qu'il ne fût sollicité de beaucoup de tentations, lesquelles pouvaient bien égarer son esprit. Mais pour remédier à toutes occasions de débauchement, et avoir une conduite certaine, il regarde à ce que Dieu lui montre, il médite et rumine là-dessus. La somme est que Dieu convie et exhorte tous ses fidèles à chercher sa face. David proteste d'avoir appliqué son étude à ce commandement : en sorte qu'il y a eu comme une bonne mélodie et accord entre Dieu qui parle en disant : Cherchez-moi, et lui qui répond : Oui, mon Dieu, je te chercherai. Or, il nous faut ici voir pourquoi Dieu notamment exprime ce mot de face, car s'il n'avait quelque face en laquelle il se montrât, il nous abuserait en nous commandant de la chercher. Je sais que plusieurs qui voudront faire des subtils ne feront non plus de cas de cela que s'il était dit : Cherchez-moi. Mais ceux qui sont bien exercés en l'Ecri-

ture connaissent bien que Dieu a voulu spécifier la façon qu'il a tenue de tout temps à se montrer et déclarer privément aux hommes. Et de fait, c'est un langage tant et plus fréquent en l'Écriture, que de nommer le sanctuaire et l'arche de l'alliance, face de Dieu. Pourquoi cela? C'est pource que Dieu, qui est incompréhensible en son essence et en sa majesté, use de moyens tels qu'il connaît être propres à l'infirmité et rudesse des hommes pour les amener à soi. Vrai est que le monde se forge toujours des fausses remembrances de Dieu. Mais tout ce que nous imaginons de notre cerveau sont autant de faux visages par lesquels Dieu est déguisé; ou, pour dire plus clairement, quand les hommes se forgent quelque figure ou remembrance pour avoir Dieu visible, ils n'ont qu'un marmouset. Mais quand Dieu se représente selon son bon plaisir, et qu'il nous donne signes et marques pour être connu de nous, alors il prend comme une face. Sur cela il commande que chacun de nous y dresse sa vue, et que nous soyons soigneux à la regarder; car aussi c'est notre souverain bien, et duquel nous devons être pleinement rassasiés, de jouir du regard de notre Dieu, comme il est dit au psaume 16, (v. 11). Or pource que nous ne pouvons pas monter si haut sans échelle, le second bien qu'il nous puisse faire, est de nous donner le moyen pour parvenir à ce premier-là. Ainsi, notons que cette sentence où Dieu dit : Cherchez ma face, vaut autant comme s'il ouvrait la porte pour nous faire entrer en la vie éternelle. Ce n'était pas grand'chose, ce semble, de venir du temps de David au temple pour voir tant de cérémonies qui s'y faisaient; mais si nous pensons bien au patron spirituel qui fut montré à Moïse en la montagne, nous ne trouverons point

étrange que Dieu dise que c'est sa face. Et de fait, puisque Jésus-Christ y était révélé, que dirons-nous, sinon que Dieu s'y montrait? Maintenant, voyons si Dieu ne nous a point ordonné quelque moyen extérieur pour être contemplé de nous. Il est vrai qu'il nous est apparu par son Fils qui est son image vive, et en la personne duquel il veut être connu en perfection. Mais saint Paul déclare quand et quand que l'Évangile est le miroir auquel Jésus-Christ doit être contempler, au v. 4 de la seconde aux Corinthiens. Les sacrements ont une même nature, et en somme l'ordre tel que Dieu l'a mis en son Église. Pourtant, que les braves et orgueilleux de ce monde se moquent tant qu'ils voudront : mais puisque Dieu nous fait ce bien de s'abaisser à nous, n'ayons point de honte de porter cet honneur à sa parole et à ses sacrements, de le regarder là comme en face, non pas pour être retenus ici-bas aux éléments corruptibles du monde, comme les Papistes qui font des idoles de tous les signes que Dieu nous a donnés pour nous conduire à Jésus-Christ : mais tant y a que pour jouir une fois pleinement de la présence de Dieu, il faut que nous tendions à lui par ces moyens inférieurs. Vrai est qu'il ne nous faut pas prendre trop étroitement ce que je dis, comme si jamais les fidèles n'approchaient de Dieu, sinon quand ils viennent au temple, car cela serait une superstition trop lourde. Mais j'entends qu'il ne nous faut point mettre Dieu par-dessus les nues, comme font aucuns fantastiques, et spéculer de sa haute majesté ce que bon nous semble, laissant derrière tant la prédication de l'Évangile que les autres moyens semblables : comme si on la pouvait voir en fermant les yeux. Car, à la vérité, ceux qui méprisent l'usage que je dis, tant des sacrements

que de tout l'ordre de l'Eglise, ne daignent regarder Dieu quand il leur apparaît. Regardons maintenant combien il nous est nécessaire que Dieu nous incite de venir à lui. Nous avons déjà dit quelle grâce et honneur il nous fait de nous convier si doucement à soi pour avancer notre salut, et nous amener à la vraie et parfaite félicité, de laquelle nous sommes bien loin quant à nous. Mais nous avons aussi à noter que ce n'est pas sans grande nécessité que Dieu nous pique et sollicite pour nous garder d'être malheureux. En premier lieu, nous avons la vue tant égarée que c'est pitié, car il n'y a que les vanités de ce monde qui occupent tous nos sens, et Satan a des illusions infinies pour nous tromper. Vrai est que toutes ses cautèles ne sont que momeries ou jeux de farce et amuse-fols, mais l'expérience montre combien nous sommes fols ou insensés en nous laissant séduire par trop. Parquoi, si nous étions bien avisés, cette voix de Dieu nous retentirait toujours aux oreilles : Cherchez ma face. Mais quoi ? d'autant que Dieu est soigneux de son côté, nous sommes paresseux et tardifs. Plût à Dieu encore que nous ne fussions pas chevaux rétifs pour reculer au lieu d'avancer ! Tant y a que cet exemple ne nous est pas proposé en vain. Car la protestation que fait David d'avoir médité en son cœur cette doctrine, que lui et tous fidèles devaient chercher la face de Dieu, nous montre à quoi nous devons étudier, afin que Dieu ne perde point sa peine en nous appelant à soi. Or il conjoint ici deux articles qui sont dignes d'être observés. Le premier est quand Dieu a parlé, disant : Cherchez ma face, qu'il a répondu à cette voix d'une bonne affection de cœur. Le second est qu'après avoir dit oui, il dit qu'il s'emploiera par effet à chercher la face

de Dieu. Et de fait, voici l'ordre selon lequel nous aurions à procéder, c'est de donner ouverture et accès à ce que Dieu nous dit, selon aussi qu'il nous est remontre au psaume 195, 8. : Aujourd'hui, en oyant sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ; mais il s'en trouve bien peu qui le fassent. Une grande partie dira bien pour s'acquitter : Oui, c'est raison, il n'est pas licite de répliquer à l'encontre ; mais il s'en faut beaucoup que ce qu'ils accordent de bouche leur entre jusques au cœur. Ainsi, apprenons de commencer par ce bout, que nous répondions à Dieu à bon escient que nous avons entendu le bien qu'il nous fait, en nous conviant à voir sa face. Si cela est, il ne se peut que le reste ne s'ensuive, à savoir une vertu d'exploiter ce que nous connaissons nous être si justement commandé, et pour notre bien singulier. Car David montre qu'il n'a point eu une méditation froide ou morte, sans remuer ni bras ni jambes, mais qu'en ayant conclu qu'il fallait chercher Dieu, il s'est mis en chemin et proteste qu'il poursuivra. Or c'est une grande honte à ceux qui se disent chrétiens de si mal pratiquer l'un et l'autre. Aucuns allégueront qu'il ne leur est point licite de quitter le pays de leur naissance, combien qu'ils soient là destitués de la pâture de vie, et qu'il n'y ait que désolation quant à l'ordre de l'Eglise. Pourquoi ? A cause du devoir qu'ils ont à leur prince naturel. A quoi je ne ferai pas longue réplique. Seulement je leur demande, s'ils n'avaient que boire ni que manger en leur maison, s'ils y seraient retenus d'un tel scrupule. Il n'y a celui qui ne se dispensât hardiment de quitter son pays, pour ne point mourir de faim. Je mettrai un cas qui n'est pas encore tant privilégié, c'est que si on leur présentait six fois autant de biens qu'ils ont en

pays étrange, qu'ils ne feraient pas grande difficulté pour s'en aller tantôt mettre en possession. De quoi donc leur sert-il de prétendre ces couleurs, puisqu'on voit que c'est au plus loin de leur cœur qu'ils parlent ? Il n'est pas ici question de se retirer en terre d'ennemi, là où ils soient contrains de porter armes contre leur prince, pour faire guerre à leur pays naturel, mais seulement de chercher lieu pour servir paisiblement à Dieu, là où rien ne les empêche qu'ils ne prient pour leur prince et pour tous ses sujets. Bref, telle retraite n'est autre que celles qui se font tous les jours pour quelques commodités terriennes, sans qu'on les impute à crime. Mais encore regardons si la nécessité n'excuse pas. Voici Dieu qui dit : Cherchez ma face. Les princes terriens se rebéquent à l'encontre, et veulent qu'on lui tourne le dos, ou bien ils privent les pauvres âmes de leur pâture ordinaire, et, au lieu de la face de Dieu, mettent devant les yeux des masques de superstition. Faut-il qu'ils soient préférés au Dieu vivant ? Si on écoute Dieu, il faut plutôt aller mille lieues loin, pour voir sa face où il la montre, que de croupir en son nid. Ainsi toutes fois et quantes que les princes attentent rien au préjudice de celui qui a toute autorité souveraine par-dessus eux, on ne leur fait nul tort en lui obéissant. Combien qu'outre ce que j'ai dit telles gens montrent assez qu'ils n'ont guère pensé à leur condition. Quelle est la captivité en laquelle ils sont tenus ? Si leur conscience n'était par trop endormie, il serait impossible qu'ils ne fussent en continuelle détresse, comme si on les tourmentait en la géhenne. Comment leur est-il permis de faire que Dieu soit honoré en leurs menages ? Il ne faut pas aller plus loin. Si un d'eux a quelque enfant qui lui naisse, son devoir est de l'offrir à Dieu, avec prières

et actions de grâces, demandant que la marque de salut lui soit imprimée en son corps par le baptême. Or nous savons que le baptême est si corrompu en la Papauté, et si barbouillé de superstitions et ordures, qu'un enfant ne le peut recevoir sans être pollué quant et quant. Ainsi, un père ne saurait faire baptiser son enfant sans péché. S'il s'en déporte, autant en sera-ce, et n'y eût-il que le scandale qu'il donne en rejetant le sacrement que le Fils de Dieu a institué. Quelle perplexité est-ce là, qu'on ne puisse faire ni laisser un acte, sans que Dieu y soit offensé? Je laisse le reste, pource que ce seul exemple n'est déjà que trop. Or un homme aura-t-il languì toute sa vie ainsi misérablement, ne sachant de quel côté se tourner, les grands assauts seront à la mort, et là le diable aura tout son équipage. Si le pauvre captif a été par le temps passé empêché de servir à Dieu, pour le regard de sa femme et de sa famille, c'est adonc pis que jamais. Ceux qui doutent s'il leur est licite de sortir d'un tel bournier, ou plutôt d'un tel gouffre d'enfer, sous ombre de la sujétion qu'ils ont aux princes terriens, pervertissent bien tout ordre de nature. Il est bien certain que la prière que Dieu veut que nous lui fassions pour nos princes est conforme à l'autorité qu'il leur attribue par-dessus nous, et au devoir auquel il nous oblige envers eux. Or saint Paul exhorte qu'on prie Dieu pour les rois et magistrats, afin que nous menions vie paisible en toute honnêteté et crainte de Dieu. C'est donc trop étendre la sujétion qu'on doit aux princes terriens, de vouloir que l'honneur et service du roi céleste soit reculé. Vrai est qu'il a fallu que les pauvres Juifs demeurassent en la servitude de Babylone jusques au terme qui leur était assigné. Mais que ces gens, avec lesquels je débats, montrent

que nous soyons obligés à nous priver de notre bon gré des biens spirituels que Dieu donne à ses enfants. Ils sentent la nécessité qui les presse, leur infirmité les sollicite ; Dieu leur montre le remède. Quelle raison y a-t-il qu'ils ne s'osent aider, afin de complaire à ceux qui leur arrachent le pain hors de la main ? Il y a autre raison du mari envers la femme, ou de la femme envers le mari. Car d'autant que Dieu les a conjoints comme en une chair, l'un ne ferait pas bien d'abandonner l'autre sous couleur de chercher Dieu. Non pas qu'ils se doivent éloigner de lui pour s'entretenir ensemble, mais pource que chacun doit mettre toute peine d'y attirer son compagnon. Voici donc ce qu'ils ont à faire : c'est que le mari remontre à sa femme combien ils sont malheureux d'être séparés de la compagnie des fidèles, de n'avoir ni prédications ni sacrements, qui sont les gages pour nous rendre certains que Dieu habite avec nous. Sur cela, qu'il l'exhorte à prendre courage, et s'il ne la peut gagner sitôt qu'il voudrait bien, qu'il ne se lasse point jusques à ce qu'il en soit venu à bout. Encore que la femme lui contrarie, qu'il ne laisse point de l'importuner jusques à ce qu'elle se montre du tout obstinée. Si après avoir tout fait ce qui était en lui, il ne se peut plus tenir là, il est franc et libre ; car il s'est acquitté de son devoir, et n'a pas tenu à lui que sa femme ne le suivît comme elle y est tenue. Combien qu'un tel partement n'est pas un divorce, mais le mari va devant pour montrer le chemin à sa femme. Quant est de la femme, elle a encore un lien plus étroit, d'autant qu'elle n'est point le chef. Ainsi il faut qu'elle tâche, par tous moyens qu'il lui sera possible, d'induire son mari à ce qu'il les mette tous deux en liberté. Ayant fait tout ce qu'elle aura pu, si n'est-elle pas quitte pour pouvoir laisser celui

auquel elle est sujette, sinon que quelque persécution se levât et qu'il y eût danger apparent, et surtout si le mari était comme un boute-feu, la poursuivant à mort. Or adonc elle ne se retire pas de son mari, mais elle fuit le mal qui lui serait apprêté et la rage des ennemis, selon la permission et le congé de Dieu. Bref, la contrainte qu'on lui fait la délivre et affranchit. Tout y a que nul regard du monde ne doit retenir ni mari ni femme, mais seulement l'amour qu'ils se doivent en Dieu, pour procurer le salut l'un de l'autre. Car s'il faut qu'un homme s'oublie soi-même quant à ce qui concerne la vie terrienne et le corps, il faut bien qu'il oublie ce qui est à l'entour de soi.

Retournons donc à cette estime que fait David de chercher la face de Dieu, selon qu'aussi il en parle au psaume 84 (v. 11), disant qu'il vaut mieux vivre un seul jour aux parvis du Seigneur, que mille et en être éloigné : en quoi il signifie que la vie des fidèles ne saurait être trop brève, moyennant que Dieu leur fasse cette grâce, qu'en vivant en ce monde ils s'exercent à le servir et honorer, se confirmer en ses promesses et confesser son nom. Si quelqu'un réplique que cela se peut bien faire en un désert, ou entre les ennemis de la foi, je réponds que ce n'est pas sans cause que David notamment exprime les parvis du temple ; car il considère combien l'ordre de l'Eglise est nécessaire à tous hommes mortels, attendu la rudesse et infirmité qui est en eux. Si ce propos était bien imprimé aux cœurs de tous, à avoir de venir seulement en une Eglise chrétienne où ils pussent mourir à repos, il n'y a celui qui n'eût bientôt troussé son paquet. Mais quoi ? Tous appètent de vivre, voire à leur aise, et chacun selon la cupidité dont il est mené. Voilà qui est cause que le temple de Dieu est méprisé.

Qui plus est, beaucoup sont subtils à se mettre devant les yeux des mauvais objets, pour se détourner de l'affection qu'a eue David. Ils allèguent : Que profiterons-nous en changeant de lieu ? Nous trouverons le monde où nous viendrons aussi bien qu'il est en notre pays. Tout est aujourd'hui corrompu ; il y a partout des scandales et tentations à se débaucher. Je leur confesse tout cela. Mais s'il était question de leurs corps, et qu'on les avertisse en quel lieu ils pourraient trouver bons médecins, remèdes propres et autres aides, diraient-ils qu'il ne leur en chaut, pource qu'on peut devenir malade partout ? Je confesse, quelque part qu'on soit, qu'on rencontrera des occasions de mal faire et débauchements tant et plus. Mais il y a grande différence d'avoir les moyens que Dieu nous a donnés de nous retenir et redresser, ou d'en être du tout destitués. Prenons le cas que tous vices règnent également au monde et que l'air en soit infecté comme de peste, n'est-ce pas un grand avantage d'avoir les préservatifs que Dieu a ordonnés à ses enfants ? d'avoir les purges et médecines par lesquelles il nous veut guérir ? J'entends toujours la doctrine de l'Evangile, quand elle est prêchée ; les sacrements, quand on en use comme il appartient ; les prières publiques, et ce qui appartient à nous inciter et à nous réveiller, pour n'être point empoisonnés des tentations du monde. De tout cela chacun sait qu'il n'y a rien en la papauté, mais tout le contraire. Avisons donc qu'en telle nécessité que nous avons d'être secourus, nous ne rejetons point le secours que Dieu nous offre. Il en y a d'aucuns qui se dégoûtent encore plus expressément. Qu'irons-nous, disent-ils, faire en une église où nous verrons des troubles et scandales qui nous sont maintenant inconnus ? Si aux lieux où on prêche l'Evan-

gile il y avait telle police qu'il serait bien requis pour nous édifier, et que nous fussions assurés de n'y trouver que des anges qui nous menassent en paradis. nous serions émus d'y courir ; mais quand nous serons là venus, nous orrons parler de beaucoup de choses qui ne feront que nous scandaliser, et en verrons plus qu'il ne serait besoin. Il y aura force gens débauchés qui diffament l'Evangile par leur vie dissolue. Les vanités, les pompes, les ivrogneries et choses semblables y auront leur vogue par trop. Qui pis est, plusieurs se montreront contempteurs de Dieu si énormes qu'on y verra une plus grande impiété qu'entre les Papistes. Il y aura aussi bien des abus et corruptions en la justice qu'ailleurs ; même on verra beaucoup à redire en l'état des prêcheurs. Les uns seront nonchalants, ou bien ils seront si bien empêchés à leur profit particulier, qu'il ne leur chaudra guère de leur office. Qui pis est, il y en a des gaudisseurs qui ne demandent qu'à faire grand'chère, et se feront complices des plus méchants pour avoir licence de vivre à leur poste. Prenons le cas qu'il y ait dix fois pis : si est-ce toujours une excuse frivole à ceux qui se mettent une barre pour ne point approcher de l'Eglise de Dieu. Qu'ainsi soit, arrêtons nos yeux à l'exemple de David. Je vous prie, du temps de Saül, y avait-il une telle droiture en l'état de justice comme on la pourrait souhaiter ? Au contraire, nous oyons les complaints qu'il fait souvent de la malice, des fraudes, de la cruauté et orgueil, tant du roi que de ses officiers. Les sacrificateurs et lévites se portaient-ils si saintement qu'il eût occasion de s'en contenter ? Mais plutôt nous pouvons recueillir qu'une grande partie adhéraît au mal, et nourrissait les iniquités en les flattant. Au commun peuple l'y avait beaucoup d'hypocrisie et beaucoup de vices tout

manifestes. Voilà donc l'Eglise de Dieu pleine de beaucoup de corruptions : toutefois David n'est point dégoûté d'y entrer, et le désir qu'il en a ne se refroidit point. La tentation est merveilleusement dure, je le confesse ; car selon que chacun est mieux touché du zèle de l'honneur de Dieu, d'autant a-t-il plus juste raison de se contrister et ennuyer, voyant tels opprobres qu'on lui fait en polluant son Eglise. Mais le remède de surmonter tout cela nous est montré par David, c'est de chercher la face de Dieu, et de prendre un tel contentement au seul regard d'icelle, que malgré toutes les fâcheries que Satan nous suscite, à l'opposite, nous prenions cette conclusion qu'il n'y a rien plus beau ni plus délectable que d'habiter au temple où on la voit. Ainsi toutes fois et quantes que tels scandales nous viennent au-devant, qu'il nous souviennne que c'est Satan qui besogne de son artifice accoutumé pour nous troubler la vue. Sur cela soyons sages pour n'être point divertis de voir la face de Dieu, afin de nous éjouir pleinement en la voyant. Les pauvres idolâtres nous devraient faire grand'honte ; car si quelqu'un d'eux, après avoir mal dépendu son argent et consommé son corps en travail pour faire un fol pèlerinage, étant venu au lieu, rencontre un hôte qui le rançonne, des batteurs de pavé qui lui fassent violence, des prêtres qui l'affrontent, bref, qu'il n'y trouve que confusion, si est-ce que pour tout cela sa dévotion ne changera point ; car il dira qu'il est venu pour voir et adorer ou le corps du benoît saint, ou l'image de quelque Notre-Dame, ou un tel reliquaire. La simple vue d'une charogne ou d'un marmouset aura-t-elle plus de vertu à faire que les incrédules demeurant obstinés en leurs superstitions, que la face de Dieu n'aura envers nous pour nous donner constance à suivre le

bien ? Si nous voyons ceci et cela qui nous dépitent, Dieu nous rappelle à soi, et veut qu'en regardant sa face nous y prenions tel plaisir que nous portions patiemment tout le reste. Pourtant, que ce soit le bouclier et refuge de tous vrais fidèles de se tenir à la face de Dieu, en quelque sorte que Satan machine à les divertir. Et de fait, quand nous le priserons ainsi qu'elle le mérite, rien ne nous coûtera, combien (à dire la vérité) que la plupart ne sont pas tant empêchés de scrupule que des difficultés qui concernent le corps : non pas que les enfants de Dieu n'aient des combats bien difficiles en leurs consciences, quand ils trouvent aux églises qu'on dit être réformées les scandales dont nous avons parlé. Et pourtant faut-il que ceux qui se délibèrent de se retirer aux lieux où l'Evangile se prêche soient avertis des mauvaises rencontres, et se préparent à y résister. Que ceux aussi qui en ont l'expérience se fortifient, et que malgré Satan ils continuent à chercher la face de Dieu. Mais quand tout sera bien compté, il n'y a qu'une pure défiance qui retarde la plus grande multitude ; et comme les hommes sont subtils à forger des excuses, les riches en amènent d'un côté, les pauvres de l'autre. Comment sera-t-il possible, dira un grand terrien, que je me défasse de ce que j'ai ? et m'en irais-je dénué de tous mes biens ? J'ai femme et enfants, nous avons accoutumé d'être bien nourris sans travailler ; que ferons-nous en un pays étrange, auquel nous n'aurons ni rentes ni revenus ? Le pauvre allègue à l'opposite : J'ai ici bien peu, mais j'ai des amis qui me font du bien, je suis achalandé pour vivre de mon labeur ; que ferai-je en pays étrange, sans denier ni maille, étant inconnu, n'ayant faveur ni support ? Et peut-être que ces excuses seront en partie véritables ; et sans enquérir plus outre, j'accorde à

tous que c'est une chose bien fâcheuse de quitter non seulement le pays de sa naissance, mais un lieu auquel on soit habitué. Tant y a qu'ils songent comment ils se pourront mettre des empêchements au-devant pour ne point venir à Dieu. C'est-à-dire, combien qu'ils ne trouvent pas les choses tant difficiles qu'ils les font, qu'ils sont bien aises de se couvrir en prétendant des couleurs telles quelles. Qui plus est, quand ils ont fait ces belles complaints, il leur semble qu'ils ont fermé la bouche à Dieu ; et que s'il les presse plus outre, qu'il leur fait grand tort, comme s'il les contraindrait à chose impossible. A ceci je n'ai autre réponse que ce qui est écrit au psaume 84 (v. 7), à savoir que les fidèles passant par les vallées sèches et par les déserts, pour venir au temple de Dieu, se fouiront des puits ou des citernes, et je crois que c'est bien assez pour dompter ceux qui ne voudront, par certaine malice, se rebéquer contre Dieu. Pourtant, que ceux qui se voient tellement assiégés de difficultés qu'il n'y a ni voie ni sentier, se souviennent que même les déserts où il ne se trouvera point une goutte d'eau ne leur doivent clore le passage. Pour avoir plus claire intelligence de ce propos, notons que Dieu se fait chercher de ses enfants, non point par belles prairies ni par ombres beaux et plaisants, mais parmi des chemins âpres et raboteux, parmi des sablonnières ou des landes, parmi des régions laides et hideuses, et le tout pour exercer leur foi, pour approuver le zèle et le désir qu'ils ont de parvenir à lui. Combien donc que nous ne puissions venir à Dieu sans passer par quelque désert ou chemin sauvage, connaissons que ce n'est pas du jour d'hui que Dieu traite ainsi ses fidèles, et prenons courage à ensuivre ceux qui nous ont précédés de longtemps.

Le second point est qu'il y doit avoir une telle et si grande ardeur aux enfants de Dieu que rien ne les détourne de le venir adorer. Ce qui se voit aujourd'hui en bien peu : même quasi tous sont si délicats qu'il ne faut qu'un fêtu (par manière de dire) pour les arrêter tout court. Je ne puis passer outre, diront-ils. Pourquoi ? D'autant qu'ils ne daignent prendre la peine d'enjamber par-dessus un petit empêchement. Il faut dire que le zèle est bien débile, quand il s'abat pour si peu. Or tant s'en faut qu'il nous faille être éperdus si aisément, que nous devons être munis contre les plus grands obstacles du monde. Pour ce faire, recordons cette leçon, que Dieu n'avoue pour ses enfants sinon ceux qui le cherchent par les lieux secs et stériles, et qui cavent les citernes où il n'y avait point une goutte d'eau. Or sous ce mot il nous est signifié qu'il n'y a peine ni fâcherie qu'il ne nous convienne endurer pour jouir de la face de Dieu. Est-il donc question de chercher lieu où on ait liberté de servir Dieu et l'adorer purement ? quelque mauvais passage qui soit entre deux, qu'on ne laisse point de se mettre en chemin. A-t-on faim et soif en cheminant ? si ne faut-il point défaillir. Que nul ne s'amuse à moi, comme si j'en parlais bien à mon aise, car c'est l'esprit de Dieu qui nous enseigne de gratter la terre, plutôt que d'être divertis ou recules de venir au temple de Dieu. Or si ceux qui sont en pays lointain, et qui sont, selon le monde, forclos de tous moyens de se retirer au pays où l'Evangile se prêche, n'ont nulle excuse, quelle condamnation, je vous prie, doivent attendre ceux qui ont l'Evangile à leur porte, et ne daignent marcher un pas pour entrer au temple ? On prêchera journellement, on fera les prières, il ne faudra que traverser le ruisseau d'une rue pour y venir : chacun

dira qu'il a quelque affaire en sa maison. Bref, il semble que beaucoup constituent leur félicité à se détourner de Dieu, car il leur semble qu'ils ont tout gagné quand ils ont trouvé un subterfuge le plus frivole du monde. Or puisqu'ainsi est que nous sommes si enclins à nous tenir loin de Dieu, voire à nous en écarter après qu'il s'est approché de nous, prions-le qu'il nous fortifie en telle sorte que nous marchions hardiment, jusques à ce que nous ayons trouvé des fontaines où il n'y avait que sécheresse auparavant; et encore que cela nous défaillît, que nous cavions des citernes, attendant la pluie du ciel. S'il ne plaît point à Dieu de nous faire sentir sitôt son aide, que nous ne laissions point de passer outre. Je pense bien que ceci se trouvera obscur de beaucoup de gens, mais pourquoi est-ce, sinon par faute de pratique? On nous pourra prêcher cent mille ans, sans que jamais nous y entendions un mot, jusques à ce que nous ayons connu de fait que c'est de passer par une voie sèche, quand il est question de venir à Dieu. Tant y a que cette doctrine doit être familière à tous fidèles, à savoir de s'apprêter et munir contre toutes tentations que Satan leur pourra brasser, pour leur rompre le chemin qui les conduit à Dieu. Et de fait, tous ceux qui s'emploient fidèlement à chercher Dieu, encore qu'ils ne bougent d'un lieu, ne laissent point d'avoir assez de mauvaises rencontres qui seraient pour leur faire tourner bride, s'ils n'avaient un ferme courage pour résister. Mais c'est pitié qu'une grande quantité (comme j'ai dit) se laisse abattre par les difficultés qui se présentent à eux. Ils diront bien qu'il le faut faire, et semblera qu'ils soient fort bien délibérés; mais au besoin le cœur leur faut, et ceux qui ont bien commencé se lassent au milieu du chemin le plus

souvent. D'autant plus donc avons-nous à recorder cette leçon de caver des puits, c'est-à-dire de chercher les moyens qui n'apparaissent point, pour passer toujours outre. Efforçons-nous, dis-je, par-dessus toute vertu humaine. Si les choses ne viennent point à notre gré, ne laissons point de poursuivre en patience le bon train où Dieu nous a mis. Il est certain, quand nous invoquerons Dieu en vraie foi, qu'il pourra bien convertir les déserts en fontaines. Mais cependant il convient aussi, d'un autre côté, mettre les mains à la pâte (comme on dit), car Dieu ne veut point que nous demeurions stupides, sans remuer ni bras ni jambes. Plutôt il nous commande de caver les puits. Travaillons donc à caver jusques à ce que nous ayons accompli notre chemin. Regardons ces pauvres malheureux soudards, qui vendent leur vie à tant pour mois. S'ils sont en un camp, quelle pauvreté est-ce qu'ils endurent ! S'ils sont assiégés, encore pis ; s'ils vont par pays, il n'y a ni froid ni chaud, ni vent ni pluie, qui les empêche de leur entreprise. Ils viendroient bien quelquefois jusque-là que, s'ils ne fouissent pour trouver eau, ils n'auront point une goutte à boire. Il n'y a nul travail, ni disette, ni malheur, de quoi ils ne viennent à bout. Ont-ils tout fait ? Soit qu'ils échappent ou non, ils ont bien perdu leur peine, d'autant qu'ils n'ont servi qu'à Satan. Le Fils de Dieu, par sa grâce infinie, nous a créés pour être ses soudards. Nous savons quel loyer il nous a préparé. Combien devons-nous donc être plus courageux à son service que ces pauvres désespérés-là ne sont à pourchasser leur ruine ! Or, il n'est pas question ici seulement que chacun compte combien il y a de lieues depuis sa maison jusqu'au lieu où il puisse adorer Dieu librement, faire confession de sa foi, et ouïr prêcher la pure doctrine

de l'Evangile ; nous avons bien un plus long chemin à faire, qui dure tout le temps de notre vie. Avons-nous fréquenté le temple de Dieu un an ou plus ? En continuant nous trouverons journellement des nouveaux déserts : car nous serons un coup affligés de maladie, l'autre de pauvreté ; la femme ou les enfants mourront ; les moyens seront ôtés de servir à Dieu comme auparavant ; nous serons agités d'inquiétude et divers troubles. Parquoi il est requis que jusques à la fin nous ayons les mains prêtes à caver puits, et les ongles à gratter la terre, si besoin est. Si quelqu'un allègue : Comment donc ? ne sommes-nous pas au temple de Dieu ? Je réponds que nous y sommes pour y venir et entrer par chacun jour. Nous contemplons la face de Dieu, mais nous n'en sommes point encore rassasiés, comme nous serons quand il nous aura recueillis à soi. Parquoi il faut que tous en général appliquent ceci à leur usage, et selon que Satan ne cesse d'empêcher tous ceux qui tendent à Dieu, que chacun se renforce pour continuer demain à faire ce qu'il a fait aujourd'hui. Car si l'ennemi ne se lasse point à tâcher de nous faire reculer en arrière, tant moins devons-nous perdre courage à nous avancer, et cueillir sans fin et sans cesse nouvelles forces. Mais pour ce faire, il faudrait avoir bien imprimé en son cœur une telle affection qu'a eue David : J'aime mieux, dit-il, habiter au seuil de la maison de Dieu qu'aux tentes et pavillons des iniques. En quoi il déclare que, pour racheter ce bien d'habiter en la maison de Dieu, il ne lui fera point mal d'être abaissé et rendu contemptible. Considérons, je vous prie, quel avait été son état. Il était gendre du roi et l'un des principaux du pays : toutefois il est content d'être reculé et mis au plus bas rang du commun peuple, moyen-

nant qu'il puisse avoir quelque petit anglet au temple. Si ce désir régnait en tous, ils n'auraient pas si grand'peine à se développer, et ne seraient pas si longtemps à barguigner sur l'échange qu'ils ont à faire en quittant leurs maisons et pays pour venir en l'Eglise de Dieu. Mais il s'en trouve bien peu qui veulent et puissent souffrir être diminués. Chacun serait content d'être porté sur une litière pour adorer Dieu là où il y a liberté de ce faire, et que champs et possessions, train de marchandise, crédit, alliances et toutes autres commodités suivissent quand et quand. Or en ce faisant, combien prisent-ils Jésus-Christ ? car tout ce qu'ils veulent faire est de se promener à sa requête comme par ébat, qui est une bien pauvre considération. Car combien que nous ne valions rien, si nous a-t-il tant estimés par sa bonté infinie qu'il ne s'est point épargné pour notre salut, voire lui, auquel gît la perfection de tout bien. Cependant nous aurons regret de quitter quelques biens corruptibles et d'empirer notre condition, pour n'être pas traités tant à notre aise que nous avons été. C'est bien loin de suivre ce que saint Paul nous a montré par son exemple : c'est que nous réputions comme fiente et ordure tout ce qui nous empêche de posséder Jésus-Christ, et que nous le quittons comme chose nuisible, sachant que ce qui nous sépare de la vraie vie ne peut sinon nous tirer à la mort. C'est aussi bien loin de suivre l'exhortation qui nous est faite par Jésus-Christ, de vendre et quitter tout ce que nous avons au monde pour le royaume des cieux, sachant que c'est une pierre précieuse qui vaut cent mille fois mieux que tout ce que les hommes désirent et prisent tant. Si quelqu'un allègue qu'on peut bien parvenir au royaume des cieux sans abandonner sa maison, je réponds que ce n'est pas sans

cause que notre Seigneur appelle ainsi la prédication de l'Evangile (Math. 10,7 ; Luc. 9,2). Ceux donc qui en sont dénués, et ne tiennent compte de chercher tous les moyens qu'il est possible d'en jouir, montrent bien qu'ils sont par trop acharnés aux biens du monde, et qu'ils ne sont pas encore disposés à en faire échange avec le royaume des cieux. S'ils pouvaient posséder les deux ensemble, je ne leur en porterais point d'envie. Mais s'ils ne peuvent retenir leur possession et croupir sur leur nid sans se frauder de la pâture des enfants de Dieu, même s'ils ne peuvent se maintenir en l'état auquel ils sont sans se retrancher de l'Eglise, c'est à eux de regarder à la nécessité que Dieu leur impose. Il leur est facile d'amener des excuses telles quelles ; mais tout cela ne leur servira rien quand le grand Juge tonnera de sa voix horrible sur tous ceux qui auront mieux aimé la vie terrienne, laquelle nous est commune avec les bêtes brutes, que l'héritage éternel, lequel il a dédié à ses enfants. C'est une chose étrange que plusieurs nous cuident clore la bouche, si nous ne leur assignons état et moyen de vivre en servant à Dieu. Ma condition, diront-ils, est telle au pays ; si je la laisse, que deviendrai-je, ou comment serai-je nourri ? Comme si Dieu avait ordonné ceux qui prêchent l'Evangile maîtres d'hôtel, pour coucher en ses états les uns et les autres, et donner à chacun selon sa qualité, pension et gages. Si nous pouvons aider de conseil et adresse, nous sommes bien tenus de le faire, encore qu'on ne nous en requît point ; mais s'il n'est pas en nous, est-ce à dire que nous ayons perdu la liberté d'enseigner à chacun ce que Dieu lui commande ? Combien que s'ils avaient appris et retenu cette doctrine de David, d'aimer mieux un petit anglet au seuil du temple de Dieu que les lieux les plus

hauts et honorables qu'ils pourraient choisir entre les infidèles, ils ne se trouveraient pas si empêchés à prendre conseil. Mais le mal est qu'ils se veulent tenir en leur entier, et ne peuvent souffrir d'être amoindris en honneurs et richesses, ni être privés de leurs aises et délices. c'est-à-dire qu'ils ne peuvent plier le col et se courber pour porter Jésus-Christ. Qu'ils plaident là-dessus tant qu'ils voudront, si faudra-t-il à la fin qu'ils perdent leur cause. Quant à ceux qui ont déjà quitté leur pays pour venir en lieu où ils puissent franchement servir à Dieu, et où la vérité de l'Evangile leur soit fidèlement prêchée, il est bien metier qu'ils réduisent souvent en memoire cette sentence, pour s'exercer de jour en jour à la pratique d'icelle et s'y endurcir par longue accoutumance. Car beaucoup de choses peuvent advenir avec le temps et adviennent de fait, lesquelles pourraient décourager ceux qui auraient eu un grand zèle. Ceux qui se rangent aux églises de Dieu ne sont pas toujours reçus comme ils le méritent. Souvent l'ordre est perverti, en sorte que ceux qui seraient dignes d'être les plus avancés sont recules. Telle tentation serait pour les faire aussi reculer de leur salut en délaissant le bon train qu'ils ont commencé, s'ils ne prenaient leur contentement d'être plutôt les derniers et les plus contemptibles en la maison de Dieu que d'en être forclos : ainsi que tous bons fidèles, n'ayant point ce qu'ils pourraient bien souhaiter, mais au contraire se sentant fâchés en beaucoup de sortes pour avoir quitté leur pays, apprennent de se consoler en ce seul mot : Si sommes-nous toutefois en la maison de Dieu. Maintenant, que les mondains se moquent de nous tant qu'ils voudront, et qu'ils nous blasonnent en leur orgueil comme gens méprisés, c'est assez que Dieu

nous fait cet honneur de nous tenir de son palais et de son sanctuaire. Nous voyons quelle peine prennent ces fols ambitieux pour être avoués de la maison de quelque prince, et se réputent bienheureux s'ils peuvent entrer seulement en la cuisine et en la salle. Or quand nous serons les plus rejetés qu'il est possible de dire selon le monde, moyennant que nous soyons de l'Eglise de Dieu, il nous introduit avec telle privauté aux grands secrets et admirables de sa sagesse, comme un père se communique à ses enfants. Nous sommes trop mal gracieux si cette récompense ne nous satisfait. Vrai est que les fidèles pourront bien être tentés et piqués quand leurs affaires iront en arrière et que les méchants triompheront en toute prospérité; mais quand ils considèrent, à l'opposite, que Dieu les a choisis de sa maison et qu'il les y retient, cette consolation vaut bien peu, si elle n'est pour apaiser tous les regrets et ennuis dont ils peuvent être agités. Et de fait, ceux qui murmurent et se dépitent pour n'être pas traités de Dieu comme ils désirent, ou se repentent d'avoir bien commencé, montrent bien qu'ils n'ont pas suivi le conseil de notre Seigneur Jésus, qui est de bien compter, quand on commence un bâtiment, ce qu'il pourra coûter à le parfaire, afin qu'on ne se fâche point d'y avoir trop dépendu, et que par ce moyen l'ouvrage demeure imparfait. Qui pis est, la plupart de ceux qui se lassent ainsi au milieu du chemin le font sans propos. En quoi ils se montrent trop impudents. Car ceux qui n'avaient maisons ni champs, et auxquels c'était tout un d'habiter en leur pays ou au bout du monde, n'auront point de honte de reprocher à Dieu qu'ils ont quitté ceci ou cela. Mais encore prenons le cas qu'ils aient perdu de leur bien pour l'Evangile, toutefois c'est une moquerie

de priser un sol plus qu'un écu. Cependant on n'orra autre chose que ces murmures : et plutôt à Dieu que telles gens fussent bien à leur aise fort loin de nous ! Tant y a que ni pauvres ni riches n'ont juste excuse de se debaucher pour les afflictions qui leur adviennent en suivant Dieu. Or, pource que cela nous est bien difficile, le remède nous est montré au psaume 84 v. 6. là où David, après avoir dit : Bienheureux est l'homme qui espère en Dieu, ajoute : et au cœur duquel sont les sentiers ; comme s'il disait, qui a son cœur adonné à cheminer selon que Dieu le commande. Voilà donc deux choses qui ne se doivent point séparer l'une de l'autre : de mettre notre esperance en Dieu, et d'aller le droit chemin. Parquoi, selon que notre fragilité nous empêche de marcher en avant, ou même qu'elle nous rend si lâches que nous serions tous les coups contents de tourner bride, tortifions-nous en foi et en esperance, priant notre bon Dieu qu'il nous fasse tellement regarder à lui, que rien ne nous trouble quand nous serons fondés en ses promesses, par lesquelles il nous assure d'être avec nous, et en la vie et en la mort.

EXPOSITION SUR LE PSAUME LXXXVII.

L'ARGUMENT.

Nous voyons comme les enfants du monde, quand leur cas va bien, se plaisent en leur condition, et comme ils s'élèvent bravement en méprisant l'Eglise de Dieu ; et

combien même qu'ils soient quelquefois domptés par afflictions, si ne peuvent-ils oublier cette outrecuidance tant folle de se plaire aux biens caducs de la terre. Cependant il ne leur chaut guère de la religion ni du service de Dieu, pource qu'en se contentant de leurs délices, richesses, commodités, pompes et honneurs, il leur semble qu'ils sont heureux sans que Dieu leur aide. Or il advient souventes fois que Dieu traite telles gens selon leurs souhaits, comme s'il les voulait engraisser, jusques à ce que le temps opportun de les punir soit venu : et qu'à l'opposite, il bat son Eglise de beaucoup d'adversités et la traite fort rudement, ou bien la laisse languir en pauvre condition et misérable, tellement qu'elle pourrait s'estimer malheureuse. Pour le moins, elle est sujette à la moquerie et opprobres des mondains. Afin donc que les fidèles ne soient trompés d'une telle apparence, il leur est besoin d'être ramenés à un autre regard plus haut, afin qu'ils se puissent tenir résolus de ce qui est dit au psaume 33, v. 12, à savoir : Qu'un peuple est bienheureux, moyennant qu'il ait le Seigneur pour son Dieu. Et c'est le sommaire du psaume présent, de montrer qu'il n'y a que la seule Eglise de Dieu qui surmonte en dignité et excellence tous les royaumes et gouvernements de la terre, pource qu'elle a Dieu pour son tuteur et gardien de son salut, et qu'elle est sous sa main et conduite, voire afin qu'entre les horribles tempêtes, troubles et changements dont le monde est continuellement ébranlé, elle demeure et persiste ; et principalement, qu'étant ainsi miraculeusement sauvée par la grâce de Dieu, elle poursuive à batailler vaillamment jusques à ce qu'elle soit parvenue à la couronne de gloire qui lui est apprêtée là-haut. C'est certes un singulier bénéfice de Dieu, et un miracle digne de mémoire,

qu'entre tant de révolutions qui se font aux principautés du monde, il entretient son Eglise d'âge en âge et ne permet point que jamais elle soit abolie. Mais, pource que souventes fois, cependant que les incrédules regorgent en biens, fleurissent en crédit et autorité, on voit la pauvre Eglise être agitée de maux et dangers infinis, qui plus est, on la voit comme accablée, tout ainsi qu'un bateau qui serait prêt à enfondrer, la félicité d'icelle consiste principalement en l'état éternel que Dieu lui a établi en son royaume. La circonstance du temps auquel ce psaume a été composé nous servira beaucoup à le nous faire mieux entendre. Car combien que le peuple alors fût retourné de Babylone, où il avait été tenu longtemps captif : combien que l'Eglise fût recueillie comme en un corps, pour n'être plus en telle dissipation qu'elle avait été ; combien que le temple fût bâti et l'autel dressé pour y faire les sacrifices, et tout le service de Dieu restauré : néanmoins, pource qu'il n'y avait qu'une poignée de gens qui fût retournée en la Terre Sainte, au prix de la grande multitude qui en était sortie, et que ce qui en restait se diminuait journellement par les violences et outrages des ennemis, tellement que l'état de ce peuple était fort contemptible, et aussi que le temple n'avait pas une telle majesté comme auparavant ; tout cela faisait que les fidèles ne pouvaient guère bien espérer pour le temps à venir, et au mieux aller, il semblait qu'il fût impossible que jamais ils fussent restitués en l'état duquel ils étaient déchus. Parquoi il y avait danger qu'en réduisant en mémoire leur déconfiture et défaite, et pensant aussi à tant de maux dont ils ne cessaient d'être opprimés, ils ne fussent ébranlés, et qu'en la fin ils ne tombassent en désespoir pour défaillir du tout. La fin donc du psaume est de les consoler, afin

qu'ils ne se découragent en leurs misères ; et pour ce faire Dieu leur promet que non seulement ils recouvreront ce qu'ils ont perdu, mais il leur commande d'espérer beaucoup mieux, c'est-à-dire une gloire incomparable ; selon aussi qu'il leur avait promis, par son prophète Aggée (2,9). que la majesté du second temple serait plus grande que celle du premier. Il reste maintenant d'appliquer le psaume à notre usage. Dieu a voulu que cette consolation fût de telle vertu et importance envers les fidèles de ce temps-là, que non seulement elle les pût redresser, afin qu'ils ne fussent opprimés de tant de maux, mais qu'elle les retirât du sépulcre, par manière de dire, pour les élever jusques au ciel. Maintenant, puisque nous savons que les choses qui étaient prédites de ce temps-là ont été accomplies, nous sommes plus qu'ingrats, si l'expérience qu'ont eu e les anciens pères, étant conjointe aux promesses de Dieu, ne nous suffit pas pour confirmer notre foi au double. Car on ne peut exprimer par paroles combien Jésus-Christ à sa venue a orné et magnifié son Eglise. Car adonc la vraie religion, laquelle avait été jusque-là enclose au pays de Judée, a eu son étendue par tout le monde ; et Dieu, qui n'avait été connu auparavant que d'une seule race, a commencé d'être réclamé en toutes langues et par toutes nations. Alors le monde, qui avait été distrait et comme déchiré en tant de sectes, d'erreurs et superstitions, a été conjoint et uni en une sainte concorde de foi. Alors tous peuples, d'un désir ardent, se sont accointés aux Juifs, lesquels ils avaient eu[s] en horreur et détestation. Aussi les rois et les peuples se sont rendus de leur bon gré à Jésus-Christ pour lui être sujets. Les loups et les lions ont été convertis en agneaux. Dieu a épandu sur ses fidèles les dons de son

Esprit, qui surmontaient toute gloire terrienne. C'a été une chose tant et plus admirable, que le corps de l'Eglise ait été assemblé et composé de membres si divers et qui étaient séparés l'un de l'autre en régions lointaines, et conséquemment qu'il ait été augmenté et maintenu. Il a bien fallu aussi que Dieu besognât puissamment à multiplier en si peu de temps la prédication de l'Evangile, et à la faire si bien profiter. Parquoi, encore que la noblesse et dignité de l'Eglise n'eût jamais été décrite au psaume présent, toutefois les grâces incomparables que Dieu a déployées à la venue de son Fils nous montrent que l'Eglise est vraiment un royaume céleste, et non pas terrien. Au reste, si fallait-il que de ce temps-là même, auquel Dieu a ainsi magnifié et fait reluire l'état de l'Eglise, les fidèles, pour bien estimer la dignité d'icelle, regardassent plus haut que le sens humain ne peut atteindre. Car du temps qu'elle florissait, ainsi que nous avons dit, il n'y avait nulle pompe d'or ni d'argent ni de pierres précieuses, mais plutôt ses triomphes étaient au sang des martyrs ; et, selon qu'elle était riche d'Esprit, elle était dénuée et pauvre des biens de ce monde ; selon qu'elle était précieuse et belle en sainteté devant Dieu et les anges, elle était contemptible au monde. Elle avait beaucoup d'ennemis manifestes, qui la persécutaient cruellement, ou bien qui machinaient par-dessous terre de la miner au dedans. Il y avait beaucoup de traîtres et de méchants complots, comme le diable ne cesse jamais de la molester par les hypocrites. Bref, la dignité d'icelle était encore cachée sous la croix de Christ. D'autre côté, on pouvait assez juger que toute la dignité qu'elle a est spirituelle, et ainsi qu'elle ne se peut voir par les yeux de la chair. Pourtant la consolation qui est ici contenue ne laissait point d'être bien propre

et opportune en ce temps-là, afin que les fidèles fussent avertis de penser à un état plus parfait de l'Eglise que celui qui leur était apparent. Mais elle nous est aujourd'hui bien plus nécessaire. Il y a jà longtemps que, pour les péchés de nos pères, Dieu a permis que ce noble état et magnifique qu'il avait dressé en son Eglise, ait été défiguré, et qu'il y soit survenu, au lieu, une horrible désolation. Et encore de présent la pauvre Eglise est opprimée par nos transgressions, et gémit sous la cruelle tyrannie des adversaires de la vérité, sous les diffames et reproches que lui font ses ennemis, sous les moqueries du diable et des iniques, tellement qu'il n'y a rien que les mondains, qui désirent d'être à leur aise, fuient plus que d'être tenus et réputés du rang des fidèles ; dont il advient que la plupart se séparent de l'Eglise, comme si on n'en pouvait être si on n'est malheureux. Dont il nous est facile de voir combien la doctrine du psaume présent nous est utile, afin que nous la méditions incessamment.

PSAUME LXXXVII.

1. *Aux enfants de Coré, psaume de cantique. Ses fondements sont ès montagnes saintes.*

Le nom des enfants de Coré pourrait être ici mis, non pas comme ayant composé le psaume, mais pource qu'ils étaient ordonnés musiciens pour le chanter au temple ; combien

qu'on pourrait aussi dire que quelqu'un de cette famille-là en aurait été auteur. Quant au texte, là où il est dit que ses fondements sont *ès montagnes saintes*, cela se doit rapporter à Dieu ; car cette façon de parler est assez commune aux Hébreux de mettre le relatif devant le nom de celui duquel il est tenu propos. Le sens donc est tel, que le fondement de Dieu est *ès montagnes saintes*. Plusieurs ont exposé ce mot de l'Eglise ou du temple, mais cela ne peut convenir. Aucuns l'ont entendu du psaume, comme s'il était dit que l'argument ou le sujet du psaume est de traiter des saintes montagnes où le temple était bâti, mais cela n'est non plus convenable. Or, comme j'ai déjà touché, l'intention du prophète est telle, que Dieu a choisi les saintes montagnes pour y fonder sa ville royale, Jérusalem et son temple : car il s'ensuivra puis après au texte, que le Souverain même l'établira. Il est bien certain que Dieu est le vrai et principal fondateur de toutes les villes du monde, mais ce titre si excellent n'est attribué à nulle autre ville qu'à Jérusalem : Que ce soit le repos éternel de Dieu, et qu'il y habitera, pource qu'il l'a élue (Psaume 132, 14). Nous avons toujours à noter cette diversité que les autres villes n'étaient bâties en la vertu et autorité de Dieu, sinon pour la police terrienne, mais que Jérusalem était son sanctuaire, et qu'en particulier il l'avait élue comme le siège de sa majesté. Et voilà aussi comment le prophète Ésaïe en parle (14, 32) : Que diront les messagers du peuple ? C'est que le Seigneur a fondé Sion. Qui plus est, combien que tout le pays de Judée fût dédié à lui, si dit-il toutefois qu'en rejetant tout le reste, il s'est réservé cette ville de Jérusalem pour y régner ; et c'est ce qui s'ensuit au second verset.

2. Le Seigneur aime les portes de Sion par-dessus tous les tabernacles de Jacob.

A quoi répond ce qui est dit au psaume 78 (v. 60), que Dieu a rejeté Silo, la lignée d'Ephraïm et le tabernacle de Joseph, pour habiter en Sion, laquelle il a aimée. Notons bien aussi la cause, laquelle spécifie ici le prophète, pourquoi Dieu a préféré un certain lieu à tous autres, à savoir non point pour la dignité du lieu, mais pour une amour gratuite qu'il lui a porté[e]. Pourtant si on demande dont vient ce privilège à Jérusalem d'être la sainte Cité de Dieu et son palais royal, la réponse est facile et brève, c'est qu'il a ainsi plu à Dieu. Ce plaisir-là est comme la source ou la racine de son amour. La fin où il a prétendu était à ce qu'il y eût quelque lieu auquel la religion eût son domicile, pour nourrir une ferme unité de foi entre les Juifs. jusques à la venue du Seigneur Jésus, et qu'en la fin l'Evangile sortît de là pour être publié par tout le monde. Et ainsi le prophète, pour magnifier la ville de Jérusalem, dit que Dieu en est le fondateur et qu'il y préside pour la gouverner. Mais afin que les hommes ne prennent point occasion de s'enorgueillir d'un tel honneur, il ajoute et remontre que tout ce que Jérusalem a d'excellence doit être attribué à la pure grâce et adoption de Dieu. Quant à ce qu'il met Sion pour toute la ville, et les portes pour tout le circuit et pourpris des murailles, c'est en prenant une partie pour le tout. Par les montagnes, dont il est parlé en pluriel, on entend communément Sion et Mori[j]a, qui étaient deux coupets prochains l'un de l'autre, comme deux cornes. Or combien que je

ne veux réprover cette exposition, toutefois il me semble qu'on peut bien étendre ce mot plus loin, à savoir à toute la région, car Jérusalem était située entre montagnes.

*3. Choses honorables sont dites de toi, cité de Dieu.
Sela.*

Il y a de mot à mot : Ce qui est dit en toi sont choses glorieuses. Or nous avons à regarder à l'intention du prophète, ou plutôt ce qu'a voulu l'Esprit de Dieu parlant ici. La condition du peuple des Juifs était pour lors fort contemptible, tellement qu'on n'en tenait nul compte. Ils avaient beaucoup de grands ennemis de tous côtés qui les molestaient, et ne se trouvait guère de gens qui eussent courage magnanime pour repousser les scandales. Tous les jours il advenait nouveaux changements, outre l'espérance des hommes, tellement qu'il semblaient bien, puisque les choses allaient ainsi en décadence, que tout dût être finalement ruiné. Ainsi à grand'peine pouvait-on espérer que la ville de Jérusalem se restaurât jamais. Or, afin que les cœurs des fidèles ne soient accablés de tristesse et désespoir, ils sont ici appuyés par le prophète sur ce que Dieu a prononcé de l'état à venir de son Eglise ; car il n'y a nulle doute que le Saint Esprit ne retire ici les fidèles du regard des choses présentes, pour les amener aux promesses, lesquelles les assuraient d'une gloire incroyable que Dieu devait donner en bref à son Eglise. Ainsi, combien que tout ce qui apparaissait adonc ne fût pas pour réjouir les enfants de Dieu, toutefois le prophète leur commande d'élever leur sens en haut, en vertu de la parole qui leur est donnée, afin d'attendre patiemment jusques à ce que

les choses qui leur ont été promises s'exécutent. Par ce moyen, ils étaient avertis et exhortés de lire attentivement et méditer jour et nuit les prophéties anciennes touchant la restauration de l'Eglise, et surtout celles qui sont contenues au livre d'Esaïe, depuis le quarantième chapitre jusqu'à la fin ; puis aussi de prêter l'oreille et ajouter foi aux prophètes qui étaient envoyés de ce temps-là, pour les consoler et annoncer le royaume de Jésus-Christ, qui était prochain ; dont il s'ensuit que nous ne pouvons bien ni droitement juger de la félicité de l'Eglise, sinon en l'estimant par la parole de Dieu.

4. *Je ferai mémoire de Rahab et Babylone entre ceux qui me connaissent. Voici Palestine et Tyr avec Ethiopie. Cettui-ci est là né.*

Le nom de Rahab est mis aussi bien en d'autres passages de l'Ecriture pour Egypte, et ici il vient très bien à propos, car l'intention du prophète est de montrer l'état excellent et magnifique de l'Eglise, lequel était pour lors caché. Il dit donc que ceux qui auparavant lui avaient été ennemis mortels, ou étaient du tout étranges d'icelle, seront non seulement de ses amis privés, mais comme entés en un corps, afin d'être tenus pour citoyens de Jérusalem. Je mettrai, dit-il, en compte ou j'enrôlerai Egypte et Babylone entre mes familiers ou domestiques. Puis il ajoute que les Philistins, ceux de Tyr et d'Ethiopie, qui avaient eu jusque-là grand discord avec le peuple de Dieu, lui seront aussi bons amis comme s'ils étaient natifs de Judée. Or en parlant ainsi, il spécifie une singulière dignité de l'Eglise de Dieu, c'est que ceux qui la méprisaient ou l'eussent

voulu abîmer se rangeront à icelle, et même réputeront à grand honneur d'être avoués entre son peuple. Car le prophète signifie que tous renonceront de leur bon gré à leurs pays naturels, auxquels auparavant ils mettaient toute leur gloire. C'est donc autant comme s'il disait que, de quelque quartier que les hommes soient nés, soit de Palestine, ou de Tyr, ou d'Ethiopie, ils seront bien aises d'être nombrés avec le peuple de Dieu et reconnus pour citoyens de Jérusalem. Les rabbins des Juifs font une glose cornue sur ce passage, c'est que des autres nations du monde viendra bien peu d'excellents en esprit ou vertu, mais qu'en leur race il y en aura grande quantité : comme s'il etait dit qu'en chacun pays à grand-peine trouvera-[t]-on un homme louable, tellement qu'on pourra bien marquer au doigt ceux qui seront tels, mais qu'en Sion il y en aura grande abondance. Les docteurs chrétiens, d'un commun accord, rapportent ceci à notre Seigneur Jesus, et pensent que la raison est ici rendue pourquoi les étrangers, voire les ennemis de l'Eglise, désireront d'être immatriculés en icelle ; à savoir d'autant que le Fils de Dieu y sera né, duquel l'office est de recueillir les hommes qui ont été dissipés en une sainte unité de foi, et ramasser les membres epars pour en faire un corps entier. Or cette sentence est bien vraie en soi, mais elle ne convient point au passage. Et il nous faut toujours soigneusement garder que l'Ecriture ne soit tirée, sous ombre de subtilité, en un autre sens qu'elle ne doit. Qu'il nous suffise donc d'avoir la pure et simple exposition, que chacun appétera pour un grand bien d'être reçu bourgeois de l'Eglise. Ce qui est encore plus à plein confirmé par ce qui s'ensuit :

5. *Et sera dit de Sion : Cettui-ci et cettui-là sont nés en icelle, et le Souverain sera celui qui l'établira.*

Comme j'ai déjà dit, le prophète continue son propos, voulant signifier que Dieu amassera de toutes les contrées du monde gens pour les incorporer en son Eglise, comme nouveaux bourgeois. Combien qu'il use d'une autre façon de parler, c'est que les étrangers seront réputés entre le saint peuple de Dieu comme s'ils étaient descendus de la lignée d'Abraham. Il avait dit au prochain verset que les Chaldéens et Egyptiens se rendraient domestiques de l'Eglise, que les Ethiopiens, Philistins et Tyriens demanderaient d'être enrôlés au nombre de ses enfants ; maintenant il ajoute, pour confirmation de son propos, que la troupe sera grande et infinie, pour peupler et remplir la ville de Jérusalem, qui avait été pour un temps déserte, ou bien n'avait été habitée que d'une poignée de gens, en comparaison du peuple qui y devait aborder. Ce qui est ici brièvement promis est déclaré plus au long en Esaïe (54,1), quand il dit : Ejouis-toi, femme stérile qui n'enfantais point, car la veuve aura plus d'enfants que celle qui a mari. Elargis le lieu de tes tentes et tends tes cordages, etc. Item (Esaïe 60,4) : Tes enfants viendront de tous pays lointains, lève tes yeux à l'environ ; tous ceux-ci seront assemblés à toi. Et au chapitre 44 (v. 5) il use quasi d'une même façon de parler que celle que nous lisons ici, ou bien qui en approche fort : Cettui-ci dira : Je suis au Seigneur, et l'autre s'appellera du nom d'Israël. Cettui-ci écrira de sa main : Je suis au Seigneur, et l'autre se

surnommera du nom d'Israël. Ce n'est pas aussi sans cause que le prophète use du mot de naissance, voulant signifier que les Chaldéens, Egyptiens et autres semblables seront conjoints au troupeau de Dieu. Car combien qu'ils ne fussent point natifs de Sion et enfants naturels, mais seulement que par adoption ils dussent être incorporés au peuple saint, toutefois, pour ce que l'entrée que nous faisons en l'Eglise est comme une seconde nativité, cette similitude est bien convenable. Et de fait, Jésus-Christ s'allie et se marie avec les fidèles à cette condition qu'ils oublieront leur peuple et la maison de leur père Psaume 45. 11. Et voilà pourquoi saint Paul dit Galat. 6. 15 et 16 que nous commençons d'être enfants de Dieu et de l'Eglise, quand nous sommes renés de semence incorruptible et formés en nouvelles créatures. Et de fait, nous ne sommes pas autrement régénérés en la vie céleste que par le ministère et moyen de l'Eglise. Cependant, qu'il nous souviennne de la diversité que met là saint Paul entre la ville de Jerusalem terrestre, laquelle, selon qu'elle est servie, ne peut engendrer qu'en servitude, et la céleste, laquelle conçoit et enfante ses enfants en liberté par l'Evangile. En la fin du verset, il y a une promesse de la longue durée de l'Eglise; car on voit souvent que d'autant que les villes s'élèvent soudain en richesses et grandeur, elles ne demeurent pas longtemps en leur prospérité. Afin donc qu'on ne pensât point la félicité de l'Eglise être ainsi caduque, le prophète déclare qu'elle aura sa fermeté en Dieu, et par ainsi qu'elle sera permanente, comme s'il disait : Ce n'est point merveille si les autres villes sont toujours en branle et sujettes à beaucoup de révolutions, vu qu'elles se tournent et virent avec le monde, et n'ont pas des gardiens

éternels. Mais la condition de cette nouvelle Jérusalem sera diverse : car sa perpétuité, étant fondée en Dieu, tiendra bon, encore que le ciel et la terre dussent abîmer.

*6. Le Seigneur enregistrera écrivant les peuples :
Cettui-ci est là né.*

Le prophète entend que le nom de Sion sera si noble et honorable, que chacun désirera d'y être reçu pour bourgeois : car il parle du principal bien et du plus désirable qui puisse advenir. Le sens donc est tel : Quand Dieu fera les montres des peuples ou les enrôlera, le plus grand bien et honneur qu'il puisse faire à ses bien-aimés sera de les tenir pour bourgeois de Sion plutôt que de nulle autre ville. Car ce sera une noblesse plus magnifique d'avoir quelque anglet entre le commun peuple de l'Eglise, que d'être fort prisé ou dominer en un autre lieu. Cependant le prophète nous avertit dont c'est qu'un tel bien procède, que ceux qui étaient étrangers soient soudain introduits en l'Eglise, à savoir, de la grâce de Dieu. Et de fait, ceux qui sont esclaves de Satan et de péché n'acquerront jamais par leur propre industrie un tel titre et droit d'être bourgeois du ciel. C'est donc Dieu seul qui distribue selon son bon plaisir les peuples en leurs ordres, et discerne les uns d'avec les autres, selon que bon lui semble ; attendu qu'il y a une pareille condition en tous selon leur nature. L'enrôlement duquel il est ici parlé s'entend de la vocation par laquelle Dieu déclare quels sont ceux qu'il a élus. Car combien qu'il ait écrit ses enfants au livre de vie devant la création du monde, toutefois il les couche solennellement en son registre quand

il leur donne la marque de son adoption, les appelant à sa vérité, et les renouvelant par son Esprit.

7. Et tant les chantres que les joueurs de flûte. Toutes mes fontaines sont en toi.

La brièveté de cette sentence est en partie cause de la rendre obscure, et en partie aussi un mot duquel la signification est douteuse. Tous les expositeurs accordent bien en cela, que le mot de fontaine se prend ici par similitude : mais les uns le rapportent aux affections du cœur, les autres aux pensées. Il y en a qui le traduisent : Veines ou mélodies, desquels j'approuverais bien l'opinion, si l'usage de la langue hébraïque le pouvait souffrir ; mais pour ce que cela serait un peu contraint, je me tiens à ce qui est le plus propre et naturel, c'est que le prophète par ce mot signifie les yeux ou le regard, comme s'il disait : J'aurai toujours ma vue fichée et arrêtée en toi. Car même la racine de ce mot signifie Oeil en hebreu. Il reste de voir qu'il veut dire en l'autre partie : Tant les chantres que les joueurs de flûte. C'est bien une sentence rompue, mais cela n'empêche pas qu'on n'en puisse aisément recueillir le sens, à savoir, qu'il y aura si ample argument de joie dans l'Eglise après qu'elle sera restaurée, que les louanges de Dieu y resonneront sans cesse, tant de voix que d'instruments de musique. Il confirme donc ce qu'il avait dit de cette reparation tant magnifique de Sion et de Jerusalem, en démontrant que pour la grande fêlité qui y sera, on aura occasion de s'éjouir, chanter et louer Dieu à jamais. Cependant il montre aussi à quelle fin et intention Dieu enrichit si libéralement son Eglise de ses dons et grâces, à savoir, à ce que les fidèles montrent par

hymnes, louanges et cantiques, qu'ils ne sont point ingrats envers lui. D'autre part, nous avons à noter le zèle, l'amour, sollicitude et affection du prophète envers l'Eglise ; car il en rend témoignage pour nous exhorter tous à suivre son exemple, selon qu'il est dit en l'autre passage : Que ma dextre soit mise en oubli, si Jérusalem n'est le chef de ma joie (Psaume 137,6). Or alors tous nos sens et affections s'arrêtent en l'Eglise, quand nous mettons peine à les retirer des vanités du monde, lesquelles les distraient et égarent ; ce qui se fait quand, en méprisant les honneurs, délicies, richesses et pompes terriennes, nous apprenons de nous contenter de la gloire spirituelle du règne de Christ.

L'ORDRE DU COLLÈGE DE GENÈVE

(1559)

INTRODUCTION

Lorsqu'il fut rappelé à Genève, en 1541, Calvin manifesta tout de suite son intention de s'occuper de la question scolaire. Mais les luttes politiques et doctrinales l'empêchèrent pendant longtemps de réaliser ses projets.

Enfin il put, au commencement de l'année 1558, présenter des propositions au gouvernement pour l'établissement d'un Collège. Le 28 mars le Conseil approuva l'emplacement choisi pour le bâtiment du Collège, l'estimant « bien aéré et salubre aux étudiants. » Les travaux commencèrent aussitôt ; puis les ressources manquant pour achever l'œuvre entreprise, on fit appel à l'initiative privée. Pendant les soixante premières années de son existence le Collège reçut plus de cinq cents legs.

Le Collège n'était pas seulement un établissement d'instruction secondaire (Ecole privée ou Gymnase), il comportait aussi une division d'enseignement supérieur (Ecole publique ou Université).

Les statuts scolaires, dont Calvin avait arrêté la teneur avec ses collègues, furent soumis au Conseil les 22 et 29 mai 1559, en latin, puis en français. Ils étaient intitulés : *Leges Academiæ Genevensis*, et dans la version française : *L'Ordre du Collège de Genève*.

L'inauguration de l'« Université et Collège » de Genève eut lieu le 5 juin 1559 au temple de Saint-Pierre. Le grand imprimeur Robert Estienne publia l'« Ordre du Collège » et les *Leges*

Académie. La version française, que nous reproduisons, est introduite simplement par un court préface-verbal de Michel Roset, tandis que le texte latin est précédé de la première acclamation de Théodore de Bèze, contenant son discours rectoral et le compte rendu de l'inauguration.

L'« Ordre du Collège » et les *Leges Academiæ Genevensis* ont été réimprimés, en fac-similé, par les soins du professeur Charles Le Fort (in-4^o, Genève, J.-G. Fick, 1859), à l'occasion du troisième jubilé séculaire de la fondation de l'Académie. On en trouve également le texte dans le tome X des *Opera Calvini*, éd. de Brunswick.

L'Histoire de l'Académie de Calvin par M. Charles Borgeaud (Genève, 1900) donne d'intéressants détails sur les mérites de l'œuvre scolaire de Calvin.

Au Collège de Calvin la culture littéraire est envisagée comme un auxiliaire de la formation du caractère : les régents doivent surtout enseigner aux enfants « d'aimer Dieu et haïr les vices. » L'enseignement secondaire classique obligatoire prépare par degrés aux cours publics, où les professeurs s'appliquent à former des hommes capables de servir dans le ministère de la parole de Dieu et dans la magistrature politique.

Le secrétaire d'Etat Michel Roset, en vrai calviniste, a célébré dans sa Chronique les bienfaits de l'instruction « moyen excellent pour préparer et faire gens savants pour administrer la parole de Dieu », d'autant « qu'une infinité de fautes adviennent à défaut de savoir et que les principales forces d'une république consistent en la vertu des citoyens, laquelle procède des sciences. »

L'Ecole, dès la fondation, fut liée à l'âme de la cité par un lien indestructible.

E. C.

L'ORDRE DU COLLÈGE DE GENEVE

L'ORDRE ÉTABLI AU COLLÈGE DE GENÈVE
PAR NOS MAGNIFIQUES ET TRÈS HONORÉS SEIGNEURS,
SYNDICS ET CONSEIL.

Le lundi cinquième jour de Juin M.D.L.IX, suivant l'arrêt fait en Conseil ordinaire, mes très honorés Seigneurs Syndics, Henri Aubert, Jean Porral, Jean-François Bernard et Barthélemi Lect, avec plusieurs des Seigneurs Conseillers et moi Secrétaire, se sont transportés au temple Saint-Pierre. là où étaient assemblés les Ministres de la parole de Dieu. savants Docteurs, écoliers, et gens de lettres en grand nombre. Et étant faite la prière à Dieu, selon l'exhortation et remontrances chrétiennes de spectable Jean Calvin, ministre de la parole de Dieu, par le commandement de mes susdits Seigneurs, les lois, ordre et statuts du Collège, avec la forme de la confession qu'auront à faire les écoliers qui voudront être reçus en cette Université et Collège, ensemble la forme du serment qui se doit prêter par le Recteur, Maîtres et Lecteurs en icelui, ont été publiées et lues à haute voix, afin que chacun en soit averti pour les observer. Puis après a été déclarée et publiée l'élection du Recteur, faite selon lesdites lois par les Ministres, et confirmée par mes très honorés seigneurs Syndics et Conseil, de spectable

Théodore de Bèze, ministre de la parole de Dieu et bourgeois de cette cité. Lequel, après cette déclaration, a fait une oraison exhortative, écrite en langue latine, pour heureux commencement de l'exercice de son office. Iceui ayant fini son dire, le susdit spectable Calvin a rendu grâces à Dieu auteur de ce bien, et exhorté chacun de son devoir à user d'un tel bénéfice. Et finalement, ayant remercié mes dits très honorés Seigneurs de leur bonne volonté, cette heureuse journée a été finie par actions de grâces et prière de tous à notre Dieu et Père, à l'honneur et gloire duquel soient rapportées toutes choses.

L'ORDRE QUANT AUX RÉGENTS DU COLLÈGE.

Que les Ministres de la parole de Dieu et les Professeurs aient à élire en bonne conscience gens suffisants pour enseigner en chacune classe. Que ceux qui seront élus soient présentés à Messieurs les Syndics et Conseil, pour être acceptés et confirmés selon leur bon plaisir.

Que les Régents se trouvent de bonne heure chacun en son auditoire, et qu'ils ne s'exemptent point à la volée des leçons qui leur sont ordonnées. Que s'ils ont excuse raisonnable, qu'ils avertissent le Principal, afin qu'il soit pourvu aux écoliers et qu'il n'y ait point d'interruption. Or le moyen d'y pourvoir sera d'y commettre un Substitut, ou de mettre les enfants en la classe la plus prochaine.

Qu'en lisant ils gardent une gravité modérée en toute leur contenance; qu'ils ne fassent point d'invectives contre les auteurs, lesquels ils exposeront, mais qu'ils mettent peine à expliquer fidèlement leur sens. S'il y a quelque chose couchée trop obscurément, ou qui ne soit point mise en son

lieu, ou qui ne soit point traitée si diligemment qu'il serait requis, qu'ils en avertissent modestement leurs écoliers. Qu'ils tiennent les enfants en silence, et sans faire bruit. Qu'ils reprennent les rebelles ou nonchalants, les châtient selon leurs démérites. Surtout qu'ils les enseignent d'aimer Dieu et haïr les vices. Qu'ils ne sortent point, tant qu'il se pourra faire, de l'auditoire qu'après avoir achevé la leçon. Quand la cloche sonnera, que chacun renvoie les siens selon l'ordre que nous dirons.

Qu'ils nourrissent entre eux concorde mutuelle et vraiment chrétienne, et qu'en leur leçon ils ne s'entre-piquent pas les uns les autres. S'il y survenait quelque différend, qu'ils s'adressent au Recteur du Collège, et que là ils démènent chrétiennement leur cause. Si le Recteur ne les peut appointer et vider leur querelle, qu'il en fasse le rapport à la compagnie des Ministres de la parole de Dieu, afin que par leur autorité ils y remédient.

DU PRINCIPAL DU COLLÈGE.

Que le Principal soit élu et confirmé à la même forme que dit a été, homme craignant Dieu et pour le moins de moyen savoir; surtout d'un esprit débonnaire, et non point de complexion rude ni âpre, afin qu'il donne bon exemple aux écoliers en toute sa vie et porte tout doucement les fâcheries de sa charge.

Son office sera, outre l'ordinaire, d'enseigner et gouverner sa classe, d'avoir l'œil sur les mœurs et la diligence de ses compagnons, de solliciter et piquer ceux qui seront tardifs, de remontrer à tous leur devoir, de présider sur les corrections qui se feront en la salle commune, de pourvoir que la

cloche sonne ès heures précises et que les auditeurs soient tenus nets.

Qu'il ne soit licite aux autres Régents de rien attenter de nouveau sans son su et congé, et que lui aussi rapporte au Recteur toutes les difficultés qui surviendront.

DES ÉCOLIERS DU COLLÈGE.

Que le Principal et les Régents distribuent tous leurs écoliers en quatre bandes, non pas selon les classes, mais selon la situation de la ville. Qu'il se fasse un rôle de chaque bande, et qu'on baille à quatre des Régents chacun le sien ; et par ainsi que les écoliers soient distribués pour venir au temple, chacun selon son quartier. Qu'il y ait lieu certain qui leur soit assigné par l'autorité de Messieurs en chaque temple, lequel il ne soit permis à d'autres occuper.

Que tous les écoliers aient à se trouver de bonne heure au temple : à savoir, les mercredis au sermon du matin ; les dimanches, aux deux sermons, du matin et d'après-midi, et au Catéchisme ; et qu'étant assis en leurs places ils oyent attentivement et en révérence le sermon.

Qu'il y ait aussi en chaque temple quelque Régent, et qu'il y soit d'heure, afin qu'il prenne garde sur sa troupe. Le sermon fini, si besoin est, qu'il fasse lire le rôle, et qu'il note les absents et ceux qui auront été nonchalants à écouter la parole de Dieu, lesquels le lendemain seront (s'ils se trouvent coupables) publiquement châtiés au Collège, selon leur démerite.

Que les écoliers se trouvent en leur auditoire, lundi, mardi, jeudi, et vendredi, à six heures du matin en été, et à sept heures en hiver.

Qu'en chaque classe ils soient partis par dizaines, et que chaque dizaine s'ordonne selon que chacun aura profité, sans avoir égard ni à l'âge, ni à la maison. Que chaque dizenier soit assis le premier en sa dizaine, et qu'il y soit comme superintendant.

Qu'étant assemblés chacun en son auditoire, ils commencent par la prière, qui est spécialement faite pour eux au Catéchisme, et que chacun la prononce à son tour dévotement. Après, que chacun soit appelé selon le rôle. S'il y en a quelques absents, ou qui viennent trop tard, que le Régent sache pourquoi, afin de les absoudre, ou s'ils ont failli, de les châtier doucement. Surtout qu'en cet endroit les mensonges soient punis.

Cela fait, qu'ils soient enseignés, en été, par l'espace d'une heure et demie ; puis qu'ils aient demi-heure pour déjeuner, sans bruit et avec prières. Conséquemment, qu'ils soient enseignés jusques à neuf heures. En hiver, qu'ils soient enseignés de sept jusques à huit, sans que le déjeuner rompe la leçon, en étant pris légèrement, durant que les enfants diront leur texte. Les leçons du matin achevées, que chacun à son tour récite en chaque classe l'oraison dominicale, avec quelque brève action de grâces. Finalement, après les avoir admonestés de leur devoir, qu'ils soient conduits en leurs maisons par deux Régents, à savoir des quatre plus basses classes, lesquels feront cet office deux à deux par semaine, ou par tour.

Qu'ils retournent au Collège, hiver et été, après dîner à onze heures, et que là ils s'exercent à chanter psaumes jusqu'à midi. Depuis midi qu'il leur soit fait une leçon jusqu'à une heure. De là, qu'ils emploient une heure en partie à goûter sans tumulte, et après avoir prié Dieu, en

partie aussi à écrire ou à vaquer à leurs études. Cela fait, qu'ils soient enseignés depuis deux heures jusques à quatre. Puis tous s'assembleront au son de la cloche en la salle commune ; et là s'il faut faire quelque châtiment public sur les délits notables, qu'il se fasse avec gravité modérée, présentent le Principal et les Régents, avec admonition telle que le cas le requerra. Finalement que trois, chaque jour et par rang, récitent en français l'oraison de notre Seigneur, la confession de foi, les dix commandements de la loi. Ce fait, que le Principal leur donne conge en les bénissant au nom de Dieu.

Que le mercredi, comme il a été dit, ils oyent le sermon au matin ; l'après-dinée, qu'ils fassent leurs questions depuis onze heures jusqu'à midi, étant arrangez par décuries selon leurs classes. Puis qu'ils aient conge de s'ébattre jusques à trois heures, mais que ce soit sans licence dissolue. Depuis trois jusques à quatre, qu'il se fasse quelque déclamation, deux fois le mois, par les écoliers de la première classe en l'assemblée commune du Collège. Que les deux autres mercredis les Régents donnent quelque thème chacun à ses écoliers pour les exercer à bien composer ; que le lendemain la composition de chacun soit rendue et corrigée. Que les enfants des basses classes profitent en quelque autre sorte, selon la discrétion de leurs maîtres.

Le samedi, qu'ils repètent leur semaine le matin. Après midi, qu'ils disputent une heure, comme il a été dit, puis qu'ils aient vacation jusqu'à trois heures. Depuis trois jusqu'à quatre (excepté en la première et en la seconde classe, lesquelles nous assignerons ci-après ce qu'elles auront à faire), qu'ils récitent ce qui devra être le lendemain traité au Catechisme, et que le sens leur en soit familièrement

exposé selon leur capacité. Cela fait, qu'on leur donne congé.

Que le jour du dimanche soit employé à ouïr et à méditer et recorder les sermons.

Que la semaine devant la Cène quelqu'un des Ministres de la parole de Dieu fasse une petite déclaration de la sainte Cène en la salle commune, exhortant les auditeurs à la crainte de Dieu et à concorde.

LES LOIS PARTICULIÈRES DE LA VII^e CLASSE.

Qu'on y enseigne les enfants à connaître leurs lettres et à assembler les syllabes selon l'A B C latin-français ; et puis à lire couramment. En la fin, qu'on les accoutume à prononcer en latin, leur baillant pour patron le Catéchisme latin-français.

Que ceux qui seront en âge, commencent aussi d'apprendre à écrire.

Les lois de la sixième classe.

Qu'on y enseigne ès six premiers mois de l'an les premiers rudimens des déclinaisons et conjugaisons, en la plus grande simplicité que faire se pourra. En l'autre demi-an, qu'il se fasse déclaration rude et familière de toutes les parties d'oraison, avec leurs accessoires, comparant toujours le français avec le latin, et conjoignant les exercices puériles de la langue latine.

Que les enfants soient avancés et confirmés à bien former leurs lettres, et soient aussi duits et accoutumés à parler latin.

Les lois de la cinquième.

Qu'on y expose plus diligemment les parties d'oraison et les plus simples rudimens de la syntaxe, prenant le patron sur les Bucoliques de Virgile. Que les enfans commencent petit à petit de s'exercer à écrire, ou composer.

Les lois de la quatrième classe.

Qu'on y montre les préceptes de la syntaxe en leur perfection, conjoignant les Épîtres de Cicéron les plus brèves et familières ; et qu'on propose aux enfans certains thèmes faciles sur le patron d'icelles.

Qu'on y enseigne aussi les quantités des syllabes comprises en peu de règles, avec les Elégies d'Ovide, *De tristibus*, et *De Ponto*. Finalement qu'on y apprenne les enfans à lire en grec, décliner et conjuguer le plus simplement que faire se pourra.

Les lois de la troisième classe.

Qu'on y enseigne la grammaire grecque d'une façon plus exquise, tellement que les enfans observent soigneusement les règles des deux langues, et exercent leur style par tour.

Des auteurs, ceux-ci leur soient lus principalement : les Épîtres de Cicéron, le livre de *Amicitia*, de *Senectute* en grec et en latin, l'Énéide de Virgile, les Commentaires de César, les Oraisons parénétiques d'Isocrate, selon qu'on verra être expédient.

Les lois de la seconde classe.

Qu'on y enseigne l'histoire en latin, prenant Tite Live pour auteur ; l'histoire en grec, prenant Xénophon, ou Polybe, ou Hérodian. Quant aux poètes, qu'on lise Homère de jour à autre. Qu'on expose les éléments dialectiques, à savoir la nature des propositions et les figures des arguments, sans passer outre. Qu'on leur explique le plus diligemment qu'il sera possible les propositions et les arguments, prenant le patron des auteurs qui leur seront lus. Surtout, les Paradoxes de Cicéron, ou de ses Oraisons les plus petites, sans s'amuser nullement à l'artifice de rhétorique.

Le samedi depuis trois jusqu'à quatre, qu'on leur lise l'Evangile St-Luc en grec.

Les lois de la première classe.

Qu'on ajoute ici aux rudiments dialectiques ce que la science porte des prédicaments, catégories, topiques, et élenches, et qu'on choisisse pour ce faire quelque abrégé bien troussé.

Qu'on y montre aussi les commencements de rhétorique, et principalement ceux qui appartiennent à bien orner et parer le langage.

Que l'usage de tous les préceptes soit continuellement et soigneusement montré et marqué ès Oraisons de Cicéron les plus artificielles, item ès Olynthiaques de Démosthène, et ès Philippiques, pareillement en Homère et Virgile. Et

que cela se fasse en tirant à part les propositions nues, et puis expliquant l'ornement qui y est, comparant le tout avec les préceptes.

Que les enfants exercent diligemment leur style, et, pour ce faire, qu'il y ait comme nous avons dit, déclamation deux fois le mois, à savoir le mercredi après dîner.

Le samedi, depuis trois heures jusques à quatre, qu'on leur lise quelque Epître des Apôtres.

DU RECTEUR.

Que le Recteur soit pris et choisi de la compagnie des Ministres et Professeurs, et qu'il soit élu par bon accord de tous. Mais qu'on prenne celui qui sera le plus suffisant, doué de crainte de Dieu et de bon savoir, lequel, étant présenté à Messieurs, soit établi par leur autorité.

Son office sera d'être superintendant sur toute l'Ecole, d'admonester et reprendre le Principal et les Régents, et les Professeurs publics, quand il les verra être nonchalants, et les avertir de mieux faire leur office. Item d'apaiser toutes querelles qui se pourraient elever entre les Regents, ou les autres gens d'étude : ou s'il est besoin de plus grande autorité, en remettre la décision aux ministres de la Parole, sauf toujours ce qui appartient au Magistrat.

Que tous les auditeurs publics, à savoir qui ne seront point des classes, viennent à lui, lequel avant toute chose les avertira qu'ils aient à se présenter devant nos magnifiques Seigneurs, pour être reçus habitants, ce qu'ayant été fait par ceux-ci, adonc il les fera souscrire à la confession de foi dont le formulaire est mis ci-après, et ainsi les recevra au rang des écoliers.

Qu'il ait aussi la charge de donner témoignage aux gens d'étude qui auront ici vécu, toutefois s'étant enquis diligemment tant de leur vie que de leur savoir.

Qu'il ne lui soit aucunement loisible de faire assemblée d'écoliers extraordinaire sans l'express congé de nos dits Seigneurs et supérieurs.

Que cet office soit pour deux ans, puis qu'on élise un successeur, ou que le premier même soit continué.

DES VACATIONS.

Qu'au temps de vendange on donne vacation de trois semaines pour toute l'Ecole.

Que les premiers vendredis de chaque mois les lecteurs publics aient vacation l'après-dînée, à cause des disputes qui se font en théologie.

DES PROMOTIONS.

Que chacun an, trois semaines devant le premier jour de mai, l'un des Professeurs publics (à savoir chacun en son tour), à douze heures, propose en la salle commune à tous les enfants du Collège un thème en français ; et eux étant arrangés par ordre selon les classes, l'écrivent sous lui, chacun selon sa portée. Ce qu'étant fait, qu'ils se retirent tous aux classes ; et promptement, sans regarder en pas un livre, tournent en latin dedans cinq heures le thème qui leur aura été proposé, chacun de soi-même et sans aide. Et afin qu'il ne s'y puisse faire aucune fraude, qu'il y ait changement de classes, tellement que le Régent de la seconde classe préside sur les écoliers de la première, et

celui de la première sur les écoliers de la seconde, et ainsi des autres suivans. Que ceux qui présideront prennent garde soigneusement à tout, et conduisent l'acte sans aucune fraude.

Que les Régents recueillent les thèmes chacun de la classe où il a présidé, et les ayant mis selon l'ordre des dizaines, les rendent fidèlement entre les mains du Principal.

Que le lendemain et autres jours suivans, jusques au premier jour de mai, le Recteur, appelant avec soi les Professeurs publics, examine par ordre les thèmes de chacune classe. Et les fautes étant marquées, et les écoliers appeles selon leurs dizaines, et ouïs en la présence de leur Regent, qu'il détermine, selon l'avis de ses assistants, à quel degré devra être avancé chacun des écoliers.

Que le premier jour de mai (sinon qu'il se rencontrât en un dimanche, car en tel cas l'acte se remettra au lendemain) tout le Collège s'assemble au temple de St-Pierre. Que là soit présent aussi (s'il semble bon à Messieurs) l'un des seigneurs Syndics ou Conseillers, avec les Ministres et Professeurs, le Principal et les Régents. En la présence desquels le Recteur fera quelque brève harangue pour recommander l'observation de ces lois, qui là seront récitées publiquement en la présence de toute la compagnie. En après, que, de chacune classe, les deux qu'on aura jugés les plus diligents et savans, soient là présentés, pour recevoir de la main du seigneur Syndic, ou Conseiller qui assistera, quelque petite étrenne, de tel prix qu'il plaira à Messieurs, et en la prenant qu'ils remercient Messieurs avec révérence. Lors, après que le Recteur aura en peu de paroles loué iceux écoliers, pour leur donner meilleur courage, et afin

que les autres à l'exemple de ceux-là soient incités à bien étudier, si les écoliers de la première et seconde classe ont quelque poésie ou autre écrit à réciter devant toute la compagnie, qu'ils le fassent avec honnêteté et révérence. Et puis, le Recteur ayant remercié l'assemblée, et les prières étant faites, chacun s'en ira.

Que ce jour-là il y ait vacation pour tout le Collège.

S'il se trouve quelque écolier qui semble à son Régent avoir si bien profité qu'il doive être avancé en plus haut degré devant l'an révolu, que le Régent en fasse le rapport au Principal, et que le Principal enregistre en un livre les noms de tous les écoliers desquels le rapport lui sera ainsi fait. Puis, le premier jour d'octobre, que le Recteur avec les Professeurs vienne au Collège, et ordonne ce qui en devra être fait. Et même si en quelque autre saison de l'année il s'en trouvait quelqu'un qui méritât d'être avancé extraordinairement, que le Recteur en fasse examen convenable, et qu'il soit avancé extraordinairement.

DES PROFESSEURS PUBLICS.

Que les trois Lecteurs publics, à savoir l'Hébreu et le Grec, et celui qui enseigne les arts, soient élus et confirmés ainsi qu'il a été dit des autres.

Le lundi, le mardi, et le jeudi, qu'ils lisent chacun deux heures, à savoir, l'une au matin, l'autre après dîner. Le mercredi et vendredi, chacun une heure, à savoir après dîner. Le samedi, qu'il n'y ait point de leçons. Le dimanche soit employé à ouïr les sermons.

Le vendredi, qu'ils se trouvent, tant qu'il leur sera possible, à la congrégation et au colloque des Ministres.

Que le professeur Hébreu expose le matin, incontinent après le sermon, quelque livre du Vieil testament, avec les commentaires des Hébreux. Après dîner, qu'il lise la grammaire hébraïque, en hiver depuis midi jusques à une heure, en été depuis une heure jusques à deux.

Que le Professeur Grec le matin entre après l'Hébreu, et expose quelque livre de philosophie qui concerne les mœurs : le livre sera d'Aristote, ou Platon, ou Plutarque, ou de quelque philosophe chrétien. Après dîner qu'il lise en hiver depuis une jusques à deux, en été depuis trois jusques à quatre quelque poète grec, ou quelque orateur ou historiographe, en un temps d'une sorte, et puis de l'autre, et choisissant des plus purs.

Que le professeur des arts le matin entre après le Grec, et lise quelque livre de physique, l'espace d'une demi-heure. Après dîner en hiver depuis trois jusques à quatre, en été depuis quatre jusqu'à cinq, qu'il expose doctement la Rhétorique d'Aristote, les Oraisons de Cicéron les plus renommées, ou les livres *De Oratore*.

Que les deux Professeurs de Théologie exposent les livres de la Sainte Ecriture, le lundi, mardi, et mercredi, depuis deux heures après dîner jusques à trois, chacun en sa semaine.

Des écoliers publics.

Que les écoliers publics, comme il a été dit ci-devant, viennent au Recteur pour faire écrire leurs noms, et signer de leur propre main la confession de leur foi. Qu'ils se portent modestement et en la crainte de Dieu.

Que ceux qui se voudront exercer ès saintes Ecritures

écrivent leurs noms en un catalogue, et le samedi, depuis deux heures jusqu'à trois, qu'ils traitent en lieu public quelque passage de l'Écriture, en la présence de quelqu'un des Ministres qui conduira le tout. Puis qu'ils écoutent la censure de la bouche du Ministre qui y aura présidé. En cette censure qu'il soit permis, à chacun de ceux qui seront là présents, de dire son avis modestement et en la crainte du Seigneur.

Que eux-mêmes par ordre dressent et écrivent par chaque mois certaines positions, qui ne soient ni curieuses, ni sophistiques, ni contenant fausse doctrine, et les communiquent de bonne heure au Professeur de Théologie. Puis qu'ils les soutiennent publiquement contre ceux qui argumenteront. Qu'il soit là permis à chacun de parler. Que toute sophisterie, curiosité impudente et audace de corrompre la parole de Dieu, semblablement toute mauvaise contention et opiniâtreté, en soient bannies. Que les points de la doctrine soient traités saintement et religieusement d'une part et d'autre des disputants. Que le Professeur de Théologie, qui présidera en la dispute, conduise le tout selon sa prudence, et donne par la parole de Dieu la résolution des difficultés qui seront mises en avant.

FORMULAIRE DE CONFESSION DE FOI,
QUE LES ÉCOLIERS AURONT A FAIRE ET SOUSCRIRE ENTRE
LES MAINS DU RECTEUR.

Je proteste de vouloir suivre et tenir la doctrine de foi telle qu'elle est contenue au Catéchisme de cette Eglise, et de m'assujettir aussi à la discipline, laquelle y est établie, et de n'adhérer ou consentir à nulles sectes qui soient pour

troubler la paix et union que Dieu a ici mise selon sa parole.

Et afin de mieux spécifier, et fermer la porte à tous subterfuges, je confesse qu'il y a un seul Dieu auquel il nous faut tenir, pour le servir, adorer, et y avoir notre fiance et refuge, et combien qu'il soit d'une simple essence, toutefois il ne laisse pas d'être distingué en trois personnes. Et déteste toutes les hérésies qui ont été condamnées, tant au premier concile de Nicée qu'au premier aussi d'Ephèse, et en celui de Chalcédoine. Item tous les erreurs qui ont été renouvelés par Servet et ses complices, me contentant de cette simplicité, qu'en l'essence unique de Dieu il y a le Père, qui a engendré de toute éternité sa Parole, et a aussi toujours eu son Esprit, et que chacune personne a tellement sa propriété que la divinité demeure toujours en son entier.

Je confesse aussi que Dieu a créé non seulement le monde visible, à savoir le ciel et la terre, et tout ce qui y est contenu, mais aussi les esprits invisibles, dont les uns ont persisté en son obéissance, et les autres de leur propre malice sont trébuchés en perdition : mais que la persévérance qui a été ès anges est venue de l'élection gratuite de Dieu, qui a continué son amour et sa bonté envers eux, en leur donnant fermeté immuable de persister toujours en bien. Parquoi je déteste l'erreur des Manichéens, qui ont imaginé que le diable était mauvais de nature, et même avait son origine et principe de soi-même.

Je confesse que Dieu a tellement créé le monde une fois qu'il en est toujours gouverneur, tellement que rien ne se fait et ne peut advenir que par son conseil et providence. Et quoique le diable et les réprouvés machinent de mettre

tout en confusion, même que les fidèles par les fautes qu'ils commettent pervertissent l'ordre de droiture, toutefois que Dieu ayant la supériorité souveraine par-dessus convertit le mal en bien, et, quoi qu'il en soit, qu'il dispose tout et conduit d'une bride secrète et d'une façon admirable, qu'il nous faut adorer en toute humilité, pource que nous ne la comprenons point.

Je confesse aussi que l'homme a été créé à l'image de Dieu en pleine intégrité de son esprit, volonté, et toutes les parties, facultés et sens de son âme, que toute la corruption et les vices qui sont en nous sont procédés de ce qu'Adam notre père s'est aliéné de Dieu par sa rébellion, et en délaissant la source de vie et de tous biens s'est asservi à toute misère. Ainsi que nous naissons en péché originel, et sommes tous maudits de Dieu et damnés dès le ventre de la mère, non pas seulement par la faute d'autrui, mais à cause de la malice qui est en nous, encore qu'elle n'y apparaisse point.

Je confesse aussi que le péché originel emporte aveuglement d'esprit et perversité de cœur, tellement que nous sommes dépouillés de tout ce qui appartient à la vie céleste, et même que tous les dons naturels sont dépravés et souillés en nous, qui est cause que nous ne saurions avoir nulle bonne pensée ni mouvement à bien faire. Et déteste ceux qui nous attribuent quelque franc arbitre pour aspirer à bien, pour nous préparer à être en la grâce de Dieu, ou coopérer comme de nous-mêmes à la vertu qui nous est donnée par le Saint-Esprit.

Je confesse aussi que, par la bonté inestimable de Dieu, Jésus-Christ nous a été donné pour remède, afin de nous ramener de mort à vie, et restaurer ce qui était déchu en

Adam ; et que pour ce faire, lui qui était la sagesse éternelle de Dieu son Père, et d'une même essence, a vêtu notre chair, tellement qu'il a été fait Dieu et homme en une seule personne. Sur quoi je déteste toutes les hérésies contrevenant à ce principe, comme de Marcion, Maniché, Nestorius, Eutychès, et leurs semblables. Item les rêveries que Servet et Schwenkfeld ont voulu remettre au-dessus.

Quant au moyen de notre salut, je confesse que Jésus-Christ en sa mort et en sa resurrection a parait et accompli tout ce qui était requis à effacer nos offenses, afin de nous reconcilier à Dieu son père ; et qu'il a surmonté la mort et le diable, afin que nous jouissions du fruit de sa victoire ; et aussi qu'il a reçu le Saint-Esprit en toute plénitude, afin d'en distribuer à chacun des siens selon la mesure que bon lui semble.

Je confesse donc que toute notre justice, par laquelle nous sommes agréables à Dieu, et en laquelle il nous faut du tout reposer, gît en la rémission des péchés, laquelle il nous a acquise au lavement que nous avons en son sang, et au sacrifice unique par lequel il a apaisé l'ire de Dieu envers nous. Et tiens pour une présomption détestable que les hommes s'attribuent aucun mérite, pour y mettre une seule goutte de la fiance de leur salut.

Je confesse cependant que Jésus-Christ non seulement nous justifie en couvrant toutes nos fautes et iniquités, mais nous renouvelle aussi par son Esprit ; et que ces deux choses sont inseparables, d'obtenir pardon de nos péchés et d'être reformés en sainte vie. Mais pource que, jusqu'à ce que nous sortions du monde, il demeure toujours beaucoup de pauvretés et vices en nous-mêmes (tellement que

toutes les bonnes œuvres que nous faisons par l'aide du Saint-Esprit sont entachées de quelque macule), il nous faut toujours avoir notre refuge à la justice gratuite procédant de l'obéissance que Jésus-Christ a rendue pour nous, d'autant que nous sommes acceptés en son nom et que Dieu ne nous impute point nos péchés.

Je confesse que nous sommes faits participants de Jésus-Christ et de tous ses biens par la foi de l'Evangile, quand nous sommes assurés d'une droite certitude des promesses qui sont là contenues. Et pource que cela surmonte toutes nos facultés, que nous ne la pouvons avoir sinon par l'Esprit de Dieu ; même que c'est un don spécial, qui n'est communiqué sinon aux élus, qui ont été prédestinés devant la création du monde à l'héritage de salut, sans aucun égard de leur dignité ni vertu.

Je confesse aussi que nous sommes justifiés par la foi, en tant que nous acceptons Jésus-Christ, qui nous est donné du Père pour médiateur, et sommes fondés sur les promesses de l'Evangile, par lesquelles Dieu nous testifie qu'il nous tient et avoue comme ses enfants, pour justes et purs de toute macule, en tant que nos péchés sont effacés par le sang de son fils. Sur quoi je déteste les rêveries de ceux qui veulent faire accroire que la justice essentielle de Dieu est en nous, ne se contentant point de l'acceptation gratuite, à laquelle seule l'Ecriture nous commande de nous arrêter.

Je confesse que la foi nous donne ouverture et accès pour invoquer Dieu ; et que nous le devons invoquer avec certitude d'être exaucés, selon qu'il nous a promis ; et que cet honneur lui doit être réservé à lui seul, comme le sacrifice souverain par lequel nous déclarons que nous tenons tout de lui. Et combien que nous ne soyons pas dignes de nous

présenter devant sa majesté, toutefois qu'ayant Jésus-Christ pour médiateur et avocat nous avons bien de quoi nous contenter. Sur quoi je déteste la superstition qui a été controuvée de s'adresser aux saints et aux saintes, afin de les avoir pour patrons qui intercèdent envers Dieu.

Je confesse que tant la règle de bien vivre que l'instruction de la foi sont contenues en l'Ecriture sainte, voire en toute perfection, tellement qu'il n'est licite de rien ajouter ni diminuer. Sur quoi je déteste tout ce que les hommes ont dressé de leur invention propre, tant pour en faire articles de foi que pour obliger les consciences à leurs lois et statuts. Et en général je rejette toutes les façons de faire qu'on a introduites pour le service de Dieu sans l'autorité de sa parole, comme sont toutes les cérémonies de la papauté. Et déteste tout le joug tyranique dont les pauvres âmes ont été oppressées, comme est la loi de se confesser, la défense du mariage, et choses semblables.

Je confesse que l'Eglise doit être gouvernée par les Pasteurs, qui ont la charge d'annoncer la parole de Dieu et administrer les sacrements ; et que nul ne s'y doit ingérer de soi-même sans élection légitime, pour éviter confusion ; et que si ceux qui sont appelés à cette charge ne l'exercent fidèlement, ils en doivent être déposés ; et que toute leur puissance et supériorité est de conduire ceux qui leur sont commis par la parole de Dieu, tellement que Jésus-Christ demeure toujours souverain Pasteur et seul maître de son Eglise, et qu'on n'écoute que sa voix. Sur quoi je déteste tout l'état de la papauté qu'ils appellent hiérarchie, comme une confusion infernale établie en dépit de Dieu, et en moquerie et opprobre de la chrétienté.

Je confesse qu'outre la prédication, à cause de notre

rudesse et infirmité. nous avons besoin des sacrements, comme de sceaux qui soient pour ratifier les promesses de Dieu en nos cœurs; et qu'il y en a deux qui nous ont été ordonnés de Jésus-Christ. à savoir le baptême et la Cène. et non plus; le premier, pour nous donner entrée en l'Eglise, le second, pour nous y entretenir. Et rejette les cinq sacrements que les papistes ont forgés de leur tête.

Et combien que les sacrements nous soient arrhes pour nous assurer de la grâce de Dieu, toutefois je confesse qu'ils nous seraient inutiles sinon d'autant que le Saint-Esprit les fait valoir comme instruments, afin que notre fiance ne soit nullement distraite de Dieu pour s'amuser aux créatures. Et même je confesse que les sacrements sont dépravés et corrompus quand on ne les rapporte point à ce but de chercher en Jésus-Christ tout ce qui appartient à notre salut, et qu'on les applique à autre usage que d'avoir notre foi du tout arrêtée en lui. Et d'autant que la promesse d'adoption s'étend à la race des fidèles. je confesse que les petits enfants doivent être reçus en l'Eglise par le baptême, et déteste sur cela l'erreur des Anabaptistes.

Quant à la Cène. je confesse que ce nous est un témoignage de l'unité que nous avons avec Jésus-Christ; d'autant qu'il n'est pas seulement une fois mort et ressuscité pour nous, mais aussi nous repaît vraiment et nourrit de sa chair et de son sang, à ce que nous soyons avec lui et que sa vie nous soit commune. Combien qu'il soit au ciel jusques à ce qu'il vienne pour juger le monde, toutefois je crois que par la vertu secrète et incompréhensible de son esprit il vivifie nos âmes de la substance de son corps et de son sang.

Et en général je confesse que, tant en la Cène qu'au

baptême. Dieu nous donne réellement et accomplit par effet ce qu'il y figure, mais que, pour obtenir un tel bien, il nous faut conjoindre la parole avec les signes. Sur quoi je déteste l'abus et corruption de la papauté, d'avoir ôté le principal des sacrements, à savoir la doctrine pour nous enseigner du vrai usage et du fruit qui en procède, et en avoir fait comme des charmes et sorcelleries.

Aussi je confesse que l'eau, étant un élément caduc, ne laisse pas de nous témoigner en vérité au baptême la vraie présence du sang de Jésus-Christ et de son Esprit, et qu'en la Cène le pain et le vin nous sont vrais gages et infailibles que nous sommes nourris spirituellement du corps et du sang de Jésus-Christ, et ainsi je conjoins avec les signes la possession et jouissance de ce qui nous y est présenté.

Et d'autant que la sainte Cène, selon qu'elle a été établie de Jésus-Christ, nous est un trésor inestimable et sacré, tant plus je déteste, comme un sacrilège insupportable, cette maudite abomination de messe, laquelle ne sert qu'à renverser tout ce que Jésus-Christ nous a laissé; tant en ce qu'on en fait un sacrifice pour les vivants et pour les morts, qu'en tout le reste qui contrevient à la pure institution du sacrement de la Cène.

Je confesse que Dieu veut que le monde soit gouverné par lois et police, afin qu'il y ait quelques brides pour réprimer les appetits désordonnés des hommes. Ainsi qu'il a établi les royaumes, principautés, et seigneuries, et tout ce qui appartient à l'état de justice; et en veut être reconnu auteur, afin qu'à cause de lui non seulement on endure que les supérieurs dominent, mais aussi qu'on les honore et prise en toute reverence, les tenant pour ses lieutenants et officiers, lesquels il a commis pour exercer une charge

légitime et sainte. Pourtant qu'il faut obéir à leurs lois et statuts, payer tributs et impôts, et autres devoirs, et porter le joug de sujétion d'une bonne volonté et franche, moyennant que l'empire souverain de Dieu demeure en son entier.

SERMENT POUR LE RECTEUR.

Je promets et jure de m'acquitter loyalement de mon devoir en la charge en laquelle je suis appelé, comme j'espère que Dieu m'en fera la grâce. C'est de veiller soigneusement sur l'état de l'Ecole, afin de pourvoir à tous les désordres qui pourraient survenir. Et le tout selon le contenu des ordonnances.

Item d'exhorter tous les écoliers qui ne seront point sous les Régents, mais seulement seront auditeurs des leçons publiques, de se maintenir sous la sujétion et obéissance de nos seigneurs et supérieurs. Et de ne point souffrir ceux qui seront dissolus et débauchés, mais en cas qu'ils ne se veuillent réduire par admonitions amiables, d'en avertir Messieurs, afin d'y pourvoir.

Finalemeut de procurer, selon qu'il me sera possible, que les écoliers vivent paisiblement, en toute modestie et honnêteté, à l'honneur de Dieu et au profit et repos de la ville.

SERMENT POUR LES PROFESSEURS ET RÉGENTS.

Je promets et jure de m'acquitter loyalement de la charge qui m'est commise, à savoir de travailler pour l'instruction des enfants et auditeurs, de faire les lectures qui me sont

ordonnées par les statuts de nos Seigneurs et supérieurs. Et en général, de mettre peine que l'Ecole soit conduite en bon ordre. Et de procurer, selon qu'il me sera possible, (comme j'espère que Dieu m'en fera la grâce) que les écoliers vivent paisiblement, en toute modestie et honnêteté, à l'honneur de Dieu, et au profit et repos de la ville.

LETTRES FRANÇAISES

INTRODUCTION

L'idée de publier, au moins en partie, les lettres de Calvin remonte au Réformateur lui-même. En 1575 on répondit à ce désir, qu'il avait exprimé peu de temps avant sa mort, en faisant paraître tout ce qu'on avait pu réunir de sa correspondance latine. Mais il n'y avait là qu'une faible partie du trésor et ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'une édition complète, de la correspondance française et latine, a pu voir le jour.

Cette correspondance est très considérable, quoiqu'il y ait bien plus de lettres perdues que de lettres conservées ; elle jette une vive lumière sur les hommes et les événements de cette époque mouvementée ; mais surtout elle nous fait bien connaître Calvin. Grâce à elle nous entrons dans l'intimité de l'homme lui-même. Nous ne le jugeons plus en bloc et d'après l'appréciation générale, forcément partielle ou injuste, de ses contemporains ; nous l'entendons lui-même : son âme se dévoile à nous. Bien des traits de son caractère qui n'apparaissaient pas dans son rôle public sont marqués ici. A côté de sa haute intelligence, de l'étendue et de la variété des connaissances, de l'autorité, c'est la sympathie, le cœur. A côté du prédicateur, du théologien, de l'homme de gouvernement, c'est le bon pasteur, l'ami qui n'oublie jamais ceux qui lui sont chers, le directeur de conscience sévère pour les autres comme pour lui-même ; c'est encore l'homme, l'homme tout simple, qui s'occupe des choses de la vie ordinaire ; l'homme pratique, qui se charge de commissions telles que de chercher un logement, d'en dire les avantages et les

inconvenients, d'en discuter le prix, aussi bien que de faire marché pour un tonneau de vin. C'est enfin l'homme de la famille : il donne des nouvelles de sa femme et transmet ses amitiés.

Ses correspondants sont divers comme les paroissiens d'un pasteur : sa paroisse à lui n'est-elle pas l'Europe réformée tout entière ? Ses lettres ne sont-elles pas comme des visites et ne font-elles pas partie de la cure d'âmes qu'il exerce de tous les côtes, au près et au loin ? Il écrit à des princes, Edouard VI, Marguerite de Valois, Jeanne d'Albret, la duchesse de Ferrare ; à des théologiens, Bucer, Mélanchthon ; aux réformateurs Farel, Knox, Viret ; puis à de simples chrétiens, inconnus ou peu connus, à un receveur des dîmes, à une dame captive. Il écrit enfin et surtout aux persécutés et aux martyrs, aux martyrs de Lyon, aux martyrs de Chambéry, jeunesse pleine de vaillance et de piété, pleine de promesses aussi, et que Calvin, le cœur serre, voit décimer par les ennemis de Dieu. A ceux-là il envoie la sympathie d'un cœur vaillant et le réconfort de sa foi qui, plus que son cœur, demeure calme au milieu de l'orage.

Les lettres qu'on insère dans le présent volume ne sauraient fournir qu'une faible idée de la valeur et de la variété de cette correspondance. Il est à souhaiter qu'il soit donné bientôt, dans une édition populaire, un choix des plus belles lettres françaises de Calvin. Elles constituent, en même temps qu'une lecture vivifiante, la meilleure apologie du Réformateur.

*

Les lettres françaises de Calvin ont été recueillies pour la première fois et publiées d'après les manuscrits originaux par Jules Bonnet (Paris, 1854, 2 vol., in-8°). Elles ont été reproduites dans l'édition de Brunswick (t. X à XX), et en partie (jusqu'à l'année 1544) dans la *Correspondance des Réformateurs*, publiée par Hermingard (Genève, 1878-1897). L'édition de Bonnet a été traduite en anglais par D. Constable (Édimbourg, 1854 ; Philadelphie, 1888). Tout récemment le pasteur Schwarz (de Basadingen, Thurgovie) a donné une traduction allemande des principales lettres françaises et latines de Calvin (Tubingue, 1909, 2 vol. gr. in-8°).

Ch. Gd.

LETTRES FRANÇAISES

CALVIN A M. DE RICHEBOURG

(De Ratisbonne, premiers jours d'avril 1541).

M. de Richebourg était un gentilhomme français, dont deux fils étudiaient à Strasbourg, sous la direction particulière de Claude Féray, et étaient en pension chez Calvin. Cl. Féray mourut en même temps qu'un des deux jeunes gens.

Quand les nouvelles me furent premièrement apportées de la mort de maître Claude et de votre fils Louis, je me trouvai tellement tout éperdu et confus en mon esprit que, par plusieurs jours, je ne pouvais rien faire sinon pleurer. Et, combien qu'en la présence de Dieu je me confortais aucunement en quelque mesure, et soulageais par les aides qu'il nous fournit en temps d'adversité, toutefois, devant les gens, il me semblait que je n'étais point moi-même. Pour vrai, quant à toute la besogne que j'ai accoutumé de faire, je ne m'y trouvais non plus disposé que si j'eusse été un homme demi-mort. Car, d'un côté, je me contristais d'avoir perdu un si bon et fidèle ami, au temps où il nous faisait plus de besoin : voire un personnage avec lequel j'avais si grande familiarité qu'il n'est pas possible de voir gens mieux unis ensemble que nous étions nous deux. D'autre part, me saisissait deuil et douleur qu'un jeune

enfant de si grande espérance, comme était votre fils, nous eût été ôté et emporté au commencement de la fleur de son âge : voire celui que j'aimais comme s'il eût été mon fils, pour ce qu'aussi, de son côté, il m'honorait comme si je lui eusse été un second père.

Or, qui plus est, cette tristesse tant amère était aussi accompagnée de grand souci et perplexité de pensées touchant ceux qu'il avait encore laissés en cette vie. J'entendais que notre maison était comme en debant, les uns étant écartés deçà, les autres delà. Le danger de Malherbe en partie m'affligeait grandement à cause de lui-même, en partie aussi m'avertissait de penser aux autres. Il me venait en l'esprit qu'il ne se pouvait faire que ma femme ne se trouvât abattue et pressée de grand ennui. Mais surtout j'avais incessamment comme devant mes yeux votre fils Charles. Car comme il est d'un bon naturel et a toujours eu envers son frère et son maître non seulement un amour naïf, mais aussi une honnêteté et révérence, je ne doutais point que le pauvre enfant d'angoisse ne fondît tout en larmes. Une seule chose me soulageait quelque peu, c'est que mon frère était avec lui, duquel j'espérais qu'il ne recevrait pas peu de consolation en telle calamité. Mais, d'autre part, je ne pouvais penser à cela que quant et quant il ne me vînt en l'entendement qu'eux deux aussi n'étaient pas encore échappés du danger. Aussi jusqu'à ce qu'autres lettres m'ont été depuis apportées, contenant que Malherbe était malade sans danger de mort, que Charles et mon frère avec ma femme et les autres se portaient bien, je suis lemeuré quasi accablé de tristesse et angoisse, sinon que, comme j'ai déjà dit, afin que je ne succombasse du tout, je me soutenais et confortais en la présence du Seigneur par

prières et saintes méditations qu'il nous fournit en sa parole.

Or je vous récite tout ceci afin que les remontrances et admonitions, desquelles je désire maintenant vous consoler, ne laissent d'être de grand poids envers vous, pource que par aventure il vous pourrait sembler qu'il m'est bien aisé d'être constant et vaillant, quand il est question de l'affliction d'autrui. Et de fait je ne mets point ici en avant ma constance en l'affliction d'autrui, mais, — d'autant que Dieu par sa bonté singulière m'a fait cette grâce de me délivrer en quelque partie ou alléger de l'affliction et douleur qui m'était commune avec vous quasi en même degré. — je délibère de vous communiquer, en tant qu'une lettre et brève lettre le peut porter, les remèdes que j'ai pris et que j'ai aperçu m'avoir beaucoup profité au milieu d'un tel ennui. Combien qu'en cet endroit je sais bien qu'il me faut tellement avoir égard à la tristesse que pouvez sentir en tel cas, que cependant il me souviennne que j'écris à un personnage grave, mûr en prudence et doué d'une grande constance. Car je n'ignore point comment vous êtes très bien fourni de toutes bonnes résolutions et aides propres pour porter patiemment quelque affliction et tenir toujours une bonne modération. Même je ne veux pas vous alléguer les consolations ordinaires qu'on amène coutumièrement entre gens de savoir et d'apparence selon le monde, à savoir que vous ne pleuriez point la mort de celui que vous savez bien avoir été engendré mortel, qu'en ce triste accident vous montriez un courage vertueux et magnanimité telle que requiert votre esprit excellent déjà en son naturel, et davantage poli par la connaissance de beaucoup de bonnes sciences, comme aussi le porte votre

âge et grande expérience de plusieurs affaires, bref la réputation en laquelle vous êtes. Je me déporte, dis-je, de vous faire ces remontrances et autres de semblable sorte.

Car il y a une consolation certaine et ferme, à laquelle il faut que vous avec vos semblables vous arrêtiez entièrement, laquelle procède de ce sentiment intérieur de la vraie connaissance de Dieu, dont je sais qu'avez en abondance. Ainsi donc voyez en un mot ce qu'il vous faut faire, c'est de ramener votre esprit aux considérations que notre bon maître nous chante et redit tant souvent en l'école de sa vraie religion. Or n'est-il point ici besoin que je vous en fasse une déduction, vu qu'elles vous sont toutes familières et connues comme à moi. Et toutefois je crois que par aventure, — suivant la vraie crainte de Dieu qui est en vous et l'amour que vous me portez de votre grâce, — vous serez très content et prendrez bien à gré de revoir en mes lettres ce que vous-même entendez assez, sans qu'on vous le remontre.

Le Seigneur a retiré à soi le fils qu'il vous avait donné et comme mis en garde entre vos mains. Ici défont et tombent tout à plat ces vaines complaints, mal dressées et déraisonnables, qu'on oit en la bouche des folles gens : O mort aveugle ! O inique destinée ! O désastre rigoureux, inévitable et obstiné ! O cruelle fortune ! Le Seigneur, qui l'avait pour un temps établi pour séjourner en cette vie, l'a maintenant rappelé. Quand nous oyons que c'est une chose que le Seigneur a faite, pensons quant et quant que ce n'est point témérairement ni à l'aventure, ou par cas tortuit, ni de quelque cause survenante d'ailleurs, mais par son conseil, par lequel il n'ordonne et ne fait rien, sinon ce qu'il prévoit être non seulement droit et juste, mais aussi

bon pour nous et notre salut. Là où il y a droiture, justice, équité, il n'est pas licite d'aller à l'encontre ou de contredire. Mais quand avec l'équité notre profit aussi est conjoint, lui tenant compagnie, quelle ingratitude serait-ce de ne recevoir pas paisiblement et en douceur d'esprit tout ce qui est du bon plaisir de notre Père? Combien que la seule providence de Dieu d'elle-même fournit assez abondamment et en toute suffisance confort et allègement aux fidèles, quoi qu'il leur puisse advenir. Car il n'y a rien qui nous mette en plus grand déconfort et abatte nos esprits que quand nous nous enveloppons en ces discours de plaintes et demandes : Pourquoi en cette sorte? Que n'a ce été d'une autre façon? Pourquoi en ce lieu là? Tels propos se pourraient dire et auraient quelque lieu, s'il y avait quelque faute de notre côté, et avions défailli à notre devoir, mais, quand nous n'y avons rien méfait, il n'est point question de telles plaintes.

C'est donc Dieu qui nous a redemandé le fils, lequel il nous avait baillé à nourrir, à la charge qu'il serait toujours sien. Et [il] l'a nommément retiré parce que d'un côté c'était son profit de partir de ce monde ; d'autre part il vous était bon que, vous étant ôté, ce vous fût un moyen ou de vous humilier, ou de pratiquer ce que c'est d'avoir patience. Maintenant, si vous ne pouvez comprendre qu'ainsi il vous fut bon et profitable, le premier est de prier Dieu qu'il le vous montre, et si même, en le vous cachant, il vous veut encore exercer et affliger plus avant, il lui faut faire cet honneur de croire qu'il est plus sage que ne peut porter la petitesse de notre entendement.

Quant à votre fils, si vous considérez en vous-même combien il est plus que difficile, en ce temps corrompu,

jusques au bout de bien conduire le cours entier de la vie, vous l'estimerez bienheureux qu'il en ait été délivré de bonne heure, avant qu'il lui fallût passer par tant de dangers qui n'étaient pas loin, et qui lui pouvaient survenir en l'âge où il entrait. Car c'est tout autant comme si, en une mer grandement émue de vents et tempêtes dangereuses, il advenait à quelqu'un d'être retiré incontinent au port en sûreté, avant que d'être porté bien loin en la haute mer. Car vivre longtemps est tellement un don de Dieu que ce n'est pas à dire que nous perdions rien, quand, après l'espace de quelque peu d'années, nous sommes retirés et transportés en une meilleure vie. Au reste, d'autant que le Seigneur lui-même, qui est notre Père à tous, avait voulu que Louis fût votre fils, il vous a fait cette grâce par sa libéralité infinie de voir, devant la mort d'icelui, le tant beau fruit de la bonne nourriture qu'en aviez fait. Il vous a, dis-je, fait cette grâce, afin que sachiez que vous avez part en sa bénédiction qui est : Je serai ton Dieu et [celui] de ta semence. Il a dès sa première enfance, selon que l'âge le pouvait porter, été enseigné ès bonnes lettres. En icelles il avait déjà si bien profité qu'il nous donnait occasion d'en avoir grande espérance à l'avenir. Ses mœurs et sa façon de faire étaient telles, que toutes gens de bien y prenaient plaisir. S'il lui advenait aucunes fois de faillir, non seulement il souffrait d'être admonesté et tancé, mais aussi se rendait docile et obéissant aux remontrances. Vrai est qu'il y avait quelquefois en son naturel quelques traits d'un esprit véhément, mais non pas pour venir jusques à opiniâtreté. Ainsi ces secousses, qui passaient un peu mesure, étaient réprimées incontinent sans grande difficulté.

Or, ce que nous devons estimer plus que tout, il était si

bien abreuvé de la première connaissance de la vraie piété, qu'il entendait ce qui concerne la droite religion. et avait en son cœur empreinte une crainte de Dieu naïve. Il faut bien, pour vrai, que cette tant excellente grâce de Dieu envers notre lignée ait plus de vertu pour adoucir l'amertume de la mort, que n'a pas la mort pour nous navrer de tristesse. Quant à de moi, si vos enfants n'eussent jamais pris le chemin pour venir ici où je suis, je ne sentirais maintenant rien de [la] douleur que j'ai de la mort de maître Claude et de] Louis. Toutefois le deuil bien grand que j'ai de l'un et de l'autre ne saurait jamais faire que je me puisse repentir du jour que, nous étant adressés de la main de Dieu, plutôt que guidés de leur propre mouvement, ils furent par moi reçus en amitié, qui non seulement a persévéré jusques à la fin, mais aussi croissait, augmentait et se renforçait de jour en jour. Ainsi donc de la sorte qu'ils ont été, je me réjouis de ce qu'ils ont vécu avec moi. Et puisqu'il leur fallait mourir, adonc je me réjouis même de ce qu'ils sont morts chez moi, où ils ont rendu plus paisiblement et en repos leurs âmes entre les mains de Dieu, que s'il leur fût advenu de mourir ès lieux où l'importunité de ceux qui devraient servir de secours leur eût donné plus de fâcherie et de mal que la mort même. Or est-il qu'entre les saintes remontrances et en la ferme invocation du nom de Dieu, ces âmes fidèles s'en sont allées de ce bas monde. allègres en la compagnie de Christ. Je ne voudrais pas même maintenant être exempt de toute cette tristesse, à la condition que jamais je ne les eusse connus. Car j'espère que je tiendrai jusques à la fin pour sainte, voire même douce et agréable, la mémoire d'eux.

Mais que me sert-il, direz-vous, que mon fils ait été un

enfant de grande espérance, vu qu'il m'a été enlevé en la première fleur de son âge? Voire comme si Christ par sa mort n'avait pas bien mérité d'avoir la domination sur les vivants et sur les morts : que si nous sommes à lui (comme il faut que nous soyons), pourquoi n'aura-t-il puissance sur nous et à vie et à mort? Comment qu'il en soit donc qu'à votre opinion ou à la mienne votre fils ait vécu peu de temps, il nous doit suffire qu'il a accompli le cours que le Seigneur lui avait déterminé. Pourtant ne pensons point qu'il soit déchu étant encor en fleur, vu qu'en la présence du Seigneur il était venu à être mûr. Or je dis tous ceux-là être venus à maturité, lesquels le Seigneur retire d'ici : si d'aventure nous ne voulons plaider contre lui, comme si à l'étourdie il emportait quelqu'un avant le temps. Et c'est...

(La copie française s'arrête ici. Nous retraduisons la suite d'après la version latine de Théodore de Bèze (Calvini *Epistole et Responsa*, 1575).

Et c'est vrai de tous, mais pour Louis cela est plus certain et plus juste encore. Il était à l'âge où il pouvait témoigner par signes certains qu'il appartenait à Christ. Après avoir porté de tels fruits, sa vie s'est éteinte, et il nous a été enlevé. Ou plutôt il a quitté la vie, qui s'enfuit et s'évanouit comme une ombre, et il est entre dans la vraie immortalité. Ne croyez pas que vous ayez perdu celui que vous recouvrirez, par la bienheureuse résurrection, dans le royaume de Dieu. Comme ils avaient vécu tous les deux, ainsi sont-ils morts, ensorte que je ne doute pas qu'ils ne soient auprès du Seigneur. Poursuivons donc notre course de telle sorte que nous parvenions au but qu'ils ont atteint. Il n'est pas douteux que Christ nous réunira alors eux et nous,

pour que nous ne soyons plus séparés, dans la participation à sa gloire incomparable. Gardez-vous donc de pleurer votre fils comme s'il était perdu ; vous reconnaissez que le Seigneur le garde pour qu'il soit éternellement à vous, celui qui vous avait été confié provisoirement et pour un peu de temps. Et ce n'est pas une faible consolation que vous trouverez, si vous considérez ce qui vous est laissé. Il vous reste Charles, qui est tel, selon notre jugement à tous, que chacun de nous souhaiterait d'avoir un tel fils. Ne pensez pas que je dise cela pour vous être agréable, ni que j'exagère : cela n'est ni dans mon caractère, ni dans mes habitudes. Je dirai tout simplement ce que je pense réellement, et ce que je dirais à n'importe quel étranger. Le jeune homme se distingue d'abord par une singulière pitié et une véritable crainte de Dieu, laquelle est la somme de notre sagesse ; puis aussi par la distinction de son esprit, par l'agrément de ses manières, par une modestie et une réserve peu communes. Je ne dis pas cela de lui par ouï-dire, ni pour me faire l'écho de l'opinion d'autrui, car j'ai toujours pris garde d'observer son caractère. J'ai noté la différence entre les deux frères, lorsqu'ils vivaient tous deux. Louis avait plus de promptitude d'esprit, Charles une beaucoup plus grande fermeté dans la compréhension et le jugement. Louis était plus habile à redire ce qu'il avait entendu et lu, Charles est plus lent et plus craintif. Louis était plus curieux d'acquiescer des connaissances nouvelles et plus vif pour l'action. Charles est plus réservé, mais plus persévérant. Toutes ces différences s'accordent avec leurs tempéraments. Louis, plus sanguin, avait naturellement plus de gaieté et d'entrain. Charles, plus mélancolique, ne s'ouvre pas aussi facilement. Sa plus grande modestie et son affabilité brillaient

particulièrement dans la manière dont il savait, avec son naturel tranquille, retenir la vivacité de son frère. Il lui est aussi bien supérieur par son calme, par un sérieux presque viril, et par une certaine égalité d'humeur qui se manifeste dans toute sa conduite. Combien un tel fils est précieux pour alléger le poids de la perte dont le Seigneur vous a affligé, vous le jugerez vous-même, et cela vous empêchera d'être ingrat envers Dieu à son sujet.

Mais, direz-vous, il est difficile de bannir ou de réprimer l'amour paternel et de n'éprouver aucune douleur de la mort d'un fils. En vérité je ne vous demande pas de ne pas souffrir. Nous n'apprenons pas, à l'école de Christ, une philosophie qui nous dépouillerait des sentiments humains que Dieu nous a donnés, et ferait qu'étant des hommes, nous devenions des pierres. Je ne vise qu'à un but, que vous modériez et adoucissiez votre très juste douleur, afin qu'ayant pleuré, comme cela est naturel à un père et comme il doit le faire, vous ne vous absorbiez pas dans votre douleur. Si j'interviens auprès de vous, ce n'est pas que je doute de votre prudence, de votre constance, ni de vos sentiments élevés, c'est simplement que je ne veux pas manquer à mon devoir envers vous. Quand même mes lettres vous seront peut-être superflues (je suis disposé à le croire), vous voudrez bien cependant, dans votre extrême bonté, prendre en bonne part ma sollicitude peut-être trop anxieuse, mais non indigne de votre pardon, puisqu'elle part de mon excessive affection pour vous. J'ai aussi demandé à Philippe Melanchthon et à Bucer de joindre leurs lettres aux miennes, parce que j'espérais que ce serait vous rendre service, si ces hommes vous donnaient, eux

aussi, quelque témoignage de la bienveillance qu'ils vous portent.

Adieu, homme très distingué et très honoré dans le Seigneur. Que le Christ, notre Seigneur, vous conserve, vous et les vôtres et vous gouverne tous et toujours par son esprit, jusqu'à ce que vous parveniez là où Louis et Claude vous ont devancés.

A MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE

De Genève, 28 avril 1545.

Cette princesse, sœur de François I^{er}, se montra de bonne heure amie de la Réforme. La cour de Nérac était l'asile des évangéliques persécutés. Deux des chefs de la secte des Libertins, Quintin et Pocque, étaient attachés à la maison de la reine. Calvin avait publié en 1544 un *Traité contre la secte fantastique et furieuse des Libertins qui se disent spirituels*. M. de Clérac, qui est mentionné dans la lettre, est Gérard Roussel, abbé de Clairac, prédicateur de la reine de Navarre.

Madame, j'ai reçu lettres d'un homme de cette ville, écrites comme il dit de votre commandement, par lesquelles j'entends qu'êtes fort mal contente de moi à cause d'un certain livre par moi composé, lequel j'ai intitulé *Contre les Libertins*. Il me fait mal de vous avoir contristée, sinon que ce fût pour votre salut, car telle tristesse, comme dit saint Paul, est si bonne qu'il ne se faut point repentir d'en avoir été cause. Mais je ne sais pas, Madame, com-

ment ce livre vous a pu tant animer. L'homme qui m'a récrit m'allègue la raison que c'est d'autant qu'il est composé contre vous et vos serviteurs. Quant est de vous, mon intention n'a pas été d'attoucher votre honneur, ni diminuer la révérence que tous fidèles vous doivent porter. Je dis outre celle que nous vous devons tous pour la majesté royale en laquelle notre Seigneur vous a exaltée, pour la maison dont vous êtes descendue, et pour toute l'excellence qui est en vous, quant au monde. Car ceux qui me connaissent savent bien que je ne suis pas tant barbare ni inhumain, que de mépriser ni tâcher de mettre en mépris les principautés, la noblesse terrienne, et ce qui appartient à la police humaine. Davantage, je connais les dons que notre Seigneur a mis en vous, et comment il s'est servi de vous, et vous a employée pour l'avancement de son règne, lesquelles choses me donnent assez d'occasion de vous honorer et avoir votre honneur en recommandation. Aussi, Madame, je vous prie de ne vous laisser point persuader par ceux qui, en vous enflambant contre moi, ne cherchent ni votre profit ni mon dommage, mais plutôt de vous aliéner de la bonne affection que vous portez à l'Eglise de Dieu, et vous ôter le courage de servir à notre Seigneur Jésus, et à ses membres, comme vous avez fait jusques à cette heure. Quant à vos serviteurs, je crois que vous n'estimez pas votre maison plus précieuse que celle de notre Seigneur Jésus, de laquelle un membre est nommé diable, voire un serviteur qui était assis à la table de son maître, et constitue en cet état tant honorable d'être ambassadeur du Fils de Dieu. Combien que je n'ai pas été si inconsidéré que de nommer votre maison, mais dissimulant que ceux dont j'avais à parler vous attouchassent en rien, ai parlé

en vérité, et comme devant Dieu. Il reste de regarder si j'ai pris plaisir à les diffamer, ou si j'ai été contraint, par grande et juste raison, voire par nécessité, à les taxer ainsi. Or, Madame, si vous êtes bien avertie de tout, j'estime bien tant de vous que non seulement vous excuserez ce que j'en ai fait, mais estimerez ma simplicité digne de louange.

Je vois une secte, la plus pernicieuse et exécrable qui fut onc au monde. Je vois qu'elle nuit beaucoup, et est un feu allumé pour détruire et gâter tout, ou comme une contagion pour infectionner toute la terre, si l'on n'y remédie. Puisque notre Seigneur m'a appelé à cet office, ma conscience me contraint d'y résister tant qu'il m'est possible. Il y a plus, qu'avec grandes obstestations et véhémentes je suis sollicité des pauvres fidèles, qui en voient le Pays-Bas de l'empereur tout corrompu, que bientôt et sans plus dilayer je mette la main à l'œuvre. Néanmoins, encore après telles requêtes, ai-je différé un an entier, pour voir si le mal se pourrait assoupir par silence. Si on m'allègue que je pouvais bien écrire contre la méchante doctrine, laissant les personnes là, j'ai mon excuse plus que raisonnable. C'est que sachant quelle ruine a faite messire Antoine Pocque au pays d'Artois et de Hainaut, selon la relation des frères qui sont expressément ici venus pour cela, l'ayant ouï même ici, sachant que Quintin ne prétend à autre fin que d'attirer les pauvres simples âmes à cette secte plus que brutale, et non point par rapport d'autrui, tant que par l'avoir ouï de mes oreilles, entendant qu'ils sont toujours âpres pour renverser la saine doctrine, tirer les pauvres âmes en perdition, engendrer au monde un contemnement de Dieu, jugez, Madame, s'il m'était licite de dissimuler. Un chien aboie, s'il voit qu'on assaille son maître ; je serais

bien lâche, si, en voyant la vérité de Dieu ainsi assaillie, je faisais du muet sans sonner mot. Je suis tout persuadé que vous n'entendez pas qu'en faveur de vous je trahisse la défense de l'Evangile que Dieu m'a commise. Parquoi je vous supplie, Madame, de ne vous point offenser, si, étant contraint par le devoir de mon office, sous peine d'encourir l'offense de Dieu, je n'ai point épargné vos serviteurs, sans toutefois m'adresser à vous.

Quant à ce que vous dites que vous ne voudriez avoir un tel serviteur que moi, je confesse que je ne suis pas pour vous faire grands services, car la faculté n'y est pas, et aussi vous n'en avez pas faute. Mais si est-ce que l'affection n'y défaut pas, et tant que je vivrai, je persisterai toujours en ce propos au plaisir de Dieu : et quoique vous dédaigniez mon service, cela ne m'empêchera pas que je ne sois votre humble serviteur de cœur et de bonne volonté. Au reste, ceux qui me connaissent savent bien que je n'ai jamais aspiré d'avoir entrée aux cours des princes, d'autant que je n'étais pas tente de parvenir aux états. Quand j'y eusse tâché, c'eût été possible en vain. Mais je remercie notre Seigneur que je n'en ai jamais été tente, car j'ai bien occasion de me contenter de servir à un si bon maître qui m'a accepté et retenu en sa maison, voire en me constituant en un office tant digne et excellent, quelque contemptible qu'il soit selon le monde. Je serais par trop ingrat si je ne préférerais cette condition à toutes les richesses et honneurs du monde. Quant à la reproche d'inconstance que vous me faites, d'autant que je me suis dédit, je vous avertis, Madame, qu'on vous a mal informée. Car jamais notre Seigneur ne m'a amené jusque-là, qu'on m'ait demandé confession de ma foi. Quand il lui eût plu m'éprouver en

cet endroit, je ne me vante pas de ce que j'eusse fait, mais je ne doute pas que, puisqu'il m'a donné cette constance d'exposer ma vie en danger pour autrui, au regard seulement de sa Parole, qu'il ne m'eût assisté par sa vertu, quand il eût été question de glorifier son nom. Tant y a qu'il m'a préservé de cette reproche que jamais je me sois dédit ni directement ni obliquement. Qui plus est, j'ai toujours eu en horreur une telle lâcheté que de renoncer Jésus-Christ pour sauver sa vie ou ses biens, je dis même du temps que j'étais en France, comme plusieurs en sont témoins. Mais afin que vous soyez plus acertinée que ceux qui vous ont fait tel rapport de moi ont abusé de votre audience trop humaine, je m'en rapporte à monsieur de Clérac, lequel vous pourra dire que c'est une fausse calomnie qu'on m'impose, laquelle je ne dois nullement porter, d'autant que le nom de Dieu en serait blasphémé. Car combien que je ne sois rien, toutefois puisqu'il a plu à Dieu d'user de moi, comme d'un de ses instruments à l'édification de son Eglise, je vois quelle conséquence tirerait un tel blâme, s'il était en ma personne pour diffamer l'Evangile. Mais je loue le Seigneur qui n'a pas tant permis sur moi à Satan, et même a supporté mon infirmité, en ce qu'il ne m'a jamais éprouvé par examen ni par prison.

Je vous prie de m'excuser en la brièveté et confusion de mes lettres ; car incontinent après avoir reçu les nouvelles de votre mécontentement, je me suis voulu efforcer de vous satisfaire en tant qu'en moi serait, non pour autre raison que pour éviter que je ne fusse cause de vous refroidir ou détourner de la bonne affection qu'avez montrée jusqu'ici envers les pauvres fidèles. Et sur ce, Madame, après m'être très humblement recommandé à votre bonne

grâce, je supplie le Seigneur Jésus de vous maintenir en sa garde et vous guider par son esprit, tant en prudence qu'en zèle, de poursuivre votre sainte vocation. De Genève, ce 28 d'avril 1545.

Votre très humble et obéissant serviteur en notre Seigneur,

Jean CALVIN.

A MADAME DE CANY

[De Genève], 29 avril 1549.

Récit de la mort édifiante d'Anne de la Vacquerie, femme de Laurent de Normandie, lieutenant du roi à Noyon et ami de Calvin. C'est lui qui avait instruit M^{me} de Cany dans la foi réformée. M^{me} de Cany jouissait à la cour d'un crédit dont elle usa toujours noblement.

Madame, combien que les nouvelles que je vous mande sont tristes, et pour contrister celui auquel je vous prierai les communiquer, toutefois j'espère que mes lettres ne laisseront pas d'être bien reçues de vous. Il a plu à Dieu de retirer de ce monde la femme de mon bon frère, M. de Normandie. La consolation est pour nous qu'il l'a recueillie à soi, car il l'a conduite jusques au dernier soupir, comme s'il lui eût visiblement tendu la main. Or pource qu'il faut que le père d'elle en soit averti, nous avons pensé qu'il n'y avait moyen plus propre que de vous requérir qu'il vous plaise prendre cette peine de l'appeler à vous, afin que la douleur soit adoucie par votre moyen. Ce que nous a

écrit le gentilhomme qui vous présenta naguère nos lettres nous a donné hardiesse de ce faire. C'est qu'aviez introduit le bon homme, dont est question, au droit chemin de salut, et lui aviez donné goût de la pure et saine doctrine à laquelle il nous faut tenir. Ainsi nous ne doutons pas que vous ne soyez prête à continuer, et même en telle nécessité comme cette-ci. Car nous ne pourrions mieux nous employer qu'à porter ce message au nom de Dieu, pour consoler celui auquel vous avez déjà fait tant de bien, à ce qu'il ne soit déconforté outre mesure. Or, Madame, je vous laisserai à lui amener les arguments et raisons que vous connaissez être propres à l'exhorter à patience. Seulement je vous réciterai en bref l'histoire, qui vous donnera assez ample matière de lui faire telle remontrance qu'il aura de quoi se contenter. Et selon votre prudence et la grâce que Dieu vous a faite, vous en puiserez ce que l'opportunité requerra.

Ayant entendu l'indisposition de la bonne femme, nous fûmes ébahis comment elle avait si bien porté le travail du chemin, car elle vint toute fraîche et sans montrer signe de lassitude. De fait elle reconnaissait bien que Dieu lui avait singulièrement aidé depuis ce temps-là, selon sa débilité. Elle se portait assez bien jusques un peu devant Noël. Toutefois le désir et zèle qu'elle avait d'ouïr la parole de Dieu la soutint jusques au mois de janvier. Alors elle commença à tenir la couche, non pas qu'on estimât encore le mal être mortel, mais afin de prévenir le danger qu'on y jugeait être à la longue. Tant y a qu'attendant bonne issue et espérant de recouvrer santé, elle se disposait néanmoins à mourir, disant souvent que, si ce n'était pour le coup, elle ne pouvait tarder longtemps. Quant aux remèdes, on y a

fait ce qu'on a pu. Et si elle a été servie de ce qui concernait le soulagement de son corps, ce qu'elle prisait le plus ne lui a pas défailli, à savoir saintes admonitions pour la confirmer en la crainte de Dieu, en la foi de Jésus-Christ, en patience, en espoir de son salut. De sa part elle a bien montré toujours qu'on ne travaillait pas en vain, car en tous ses propos vous eussiez vu qu'elle avait le tout imprimé au profond de son cœur. Bref, en tout le cours de sa maladie, elle s'est montrée une vraie brebis de notre Seigneur Jésus, se laissant paisiblement mener à ce bon pasteur. Deux ou trois jours devant la mort, comme elle avait le cœur plus élevé à Dieu, aussi parlait-elle d'une plus véhémente affection que jamais. Même le jour devant, comme elle exhortait ses gens, elle dit au serviteur qu'il se gardât bien de jamais retourner en lieu où il se polluât en idolâtrie, et puisque Dieu l'avait conduit en une église chrétienne, qu'il avisât d'y vivre saintement. La nuit suivante, elle fut fort pressée de grandes douleurs et continuelles. Toutefois jamais on n'ouït autres plaintes d'elle qu'en priant Dieu qu'il eût pitié d'elle et qu'il la délivrât de ce monde, lui faisant grâce de persévérer toujours en la foi qu'il lui avait donnée. Environ cinq heures du matin, je vins à elle. Après qu'elle eût ouï fort patiemment la doctrine que je lui proposai, selon que le temps le requérait, elle dit : — « L'heure approche, il faut que je parte du monde ; cette chair ne demande que de s'en aller en pourriture, mais je me tiens certaine que mon Dieu me retirera en son royaume. Je connais combien je suis pauvre pécheresse, mais je me confie en sa bonté et en la mort et passion de son Fils. Ainsi je ne doute point de mon salut, puisqu'il m'en a assurée. Je m'en vais à lui comme à mon Père. » — Comme

elle tenait ces propos, il arriva bonne compagnie. J'entrelaçais parfois quelques mots, selon qu'il me semblait être expédient. Et aussi nous faisons prières à Dieu selon l'exigence de sa nécessité. Après avoir montré derechef la connaissance qu'elle avait de ses péchés pour en demander pardon à Dieu, et la certitude qu'elle avait de son salut, mettant sa fiance en un seul Jésus et ayant à lui tout son refuge, sans être incitée de nul, elle commença à prononcer le *Miserere*, comme nous le chantons en l'église, et continua à haute voix et forte, non sans grand'peine, mais elle pria qu'on lui permît de continuer. Sur ce je lui fis un bref recueil de l'argument du psaume, voyant le goût qu'elle y prenait. Elle après, me tenant par la main, me dit : — « Que je suis heureuse, et que je suis bien tenue à Dieu, de ce qu'il m'a ici amenée pour y mourir. Si j'étais en cette malheureuse prison, je n'oserais ouvrir la bouche pour faire confession de ma chrétienté. Ici non seulement j'ai liberté de glorifier Dieu, mais j'ai tant de bonnes remontrances pour me confirmer en mon salut. » Quelquefois elle disait bien : « Je n'en puis plus. » Quand je lui répondais : « Dieu pourra pour vous, il le vous a bien montré jusques ici comme il assiste aux siens, » elle disait tantôt : « Je le crois, et me fait bien sentir son aide. » Son mari était là, s'évertuant en sorte qu'il nous faisait pitié à tous, et cependant nous faisait ébahir de sa constance. Car, menant un deuil tel que je sais, et étant pressé d'extrême angoisse, il avait gagné ce point sur soi d'exhorter sa bonne partie, aussi franchement comme s'ils eussent dû faire un voyage bien joyeux ensemble. Les propos que j'ai récités étaient au milieu des grands tourments d'estomac qu'elle endurait. Environ les neuf ou dix heures, ils s'apaisèrent. Cependant comme

ayant plus de relâche, elle ne cessait de glorifier Dieu, s'humiliant toujours pour chercher son salut et tout son bien en Jésus-Christ. Quand la parole lui fut faillie, elle ne laissa pourtant de parler de son visage, montrant signe combien elle était ententive tant aux prières qu'aux admonitions qu'on lui faisait. Au reste elle était si paisible qu'il n'y avait que la vue qui donnât apparence de vie. En la fin, pensant qu'elle fût passée, je dis : « Or prions Dieu qu'il nous fasse la grâce de la suivre. » Comme je me levais, elle tourna ses yeux sur moi, comme se recommandant à ce qu'on persévérât à prier et la consoler. Depuis n'aperçûmes nul mouvement, et trépassa aussi paisiblement, comme si elle se fût endormie.

Je vous prie, Madame, de m'excuser si j'ai été trop long, car j'ai pensé que le père serait tant mieux contenté, étant pleinement informé de tout, comme si lui-même eût été sur le lieu, et j'espère que pour une œuvre si sainte, vous ne trouverez rien fâcheux. Saint Paul, traitant de la charité, n'oublie point qu'il nous faut pleurer avec ceux qui pleurent, c'est-à-dire que si nous sommes chrétiens, nous devons avoir telle compassion et tristesse de nos prochains, que nous portions volontiers une partie de leurs larmes, pour les soulager d'autant. Il ne se peut faire que le bon homme ne soit de prime face navré de grand deuil. Toutefois il devait être préparé de longue main à recevoir ces nouvelles, attendu la maladie, qui avait déjà gagné tant en la personne de sa fille que les remèdes en étaient désespérés. Mais le principal est de l'exemple qu'elle lui a montré, et à nous tous, de nous ranger à la volonté de Dieu. Ainsi puisqu'elle s'est offerte si paisiblement à la mort, suivons-la en cet endroit, acquiesçant à ce que Dieu en a disposé. Et si le

père l'a aimée, qu'il déclare son amour en se conformant au désir qu'elle a eu de s'assujettir à Dieu. En voyant que son issue a été si heureuse, qu'il se réjouisse en la grâce que Dieu lui a faite, laquelle surmonte tous les biens que nous pouvons avoir en ce monde.

Sur quoi, Madame, après m'être humblement recommandé à votre bonne grâce, je supplie notre bon Dieu de vous être toujours protecteur, de vous augmenter en tous ses biens spirituels, et se servir de vous à glorifier son nom jusques à la fin. Ce pénultième d'avril 1549.

Votre humble serviteur et frère,

Charles d'ESPEVILLE.

AUX PRISONNIÈRES DE PARIS

De Genève, [16 septembre 1557].

Le 4 septembre 1557 une assemblée des évangéliques à Paris avait été surprise et près de 200 personnes, surtout des hommes âgés et des femmes, appartenant à la noblesse, avaient été emprisonnées après avoir été exposées aux outrages de la populace. C'est à ces femmes persécutées qu'est adressée la lettre du Réformateur.

Je ne m'ébahis point, très chères sœurs, si vous êtes étonnées en ces durs assauts et sentez les répugnances de votre chair, laquelle fait d'autant plus ses efforts que Dieu veut besogner en vous par son Saint-Esprit. Si les hommes sont fragiles et aisément troublés, la fragilité de votre sexe est encore plus grande, voire selon le cours de nature. Mais

Dieu, qui besogne ès vaisseaux fragiles, sait bien montrer sa vertu en l'infirmité des siens. Parquoi c'est à lui qu'il vous faut avoir votre recours, l'invoquant continuellement, et le priant que la semence incorruptible qu'il a mise en vous, et par laquelle il vous a adoptée s pour être au nombre de ses enfants, produise ses fruits au besoin, et que par icelle vous soyez fortifiées pour résister à toute angoisse et affliction. Vous savez ce que dit saint Paul : « que Dieu a élu les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et a élu les choses infirmes pour abattre les fortes, les choses contemptibles et méprisées pour détruire celles qui sont grandes et de haut prix. » Cela vous doit bien encourager, afin que la considération de votre sexe ne vous fasse défaillir, encore que souvent il soit méprisé par les hommes. Car quelque hautains et orgueilleux qu'ils soient, et que par mépris et dédain ils se moquent de Dieu et de tous ceux qui le servent, si sont-ils contraints d'avoir en admiration sa vertu et sa gloire, partout où ils la voient reluire. Et d'autant que le vaisseau par lequel Dieu besogne sera débile, d'autant seront-ils étreints et enserres en eux-mêmes de la vertu de Dieu, à laquelle ils ne peuvent résister.

Vous voyez que la vérité de Dieu, quelque part qu'elle se trouve, leur est odieuse, et qu'elle n'est pas moins haïe d'eux ès hommes qu'ès femmes, ès savants qu'ès idiots, ès riches qu'ès pauvres, ès grands qu'ès petits. Que s'ils prennent occasion du sexe, ou de la qualité extérieure, de nous courir sus davantage, comme nous voyons qu'ils se moquent des femmes et des pauvres gens mécaniques, comme s'il ne leur appartenait point de parler de Dieu, et connaître leur salut !, sachons que tout cela est en témoignage contre eux et à leur grande confusion.

Mais puisqu'il a plu à Dieu de vous appeler à soi aussi bien que les hommes (car il n'a égard ni à mâles ni à femelles), il est besoin que fassiez votre devoir pour lui donner gloire, selon la mesure de grâce qu'il vous a départie, aussi bien que les plus grands personnages qu'il a doués de haute science et vertu. Puisque Jésus-Christ est mort pour vous et par lui espérez salut, ayant été baptisées en son nom, il ne faut point être lâches à lui rendre l'honneur qui lui appartient. Puisque nous avons un salut commun en lui, il est nécessaire que tous d'un commun accord, tant hommes que femmes, soutiennent sa querelle. Quand il nous met au combat et à l'épreuve contre ses ennemis, d'alléguer là-dessus notre infirmité pour l'abandonner ou renier, il ne nous profite de rien, sinon pour nous condamner de déloyauté. Car celui qui nous met en bataille nous garnit et munit quant et quant d'armes nécessaires, et nous donne adresse pour en user. Il ne reste que de les accepter et nous laisser gouverner à lui. Il a promis de nous donner bouche et sagesse, à laquelle nos ennemis ne pourront résister. Il a promis de donner fermeté et constance à ceux qui se fient en lui. Il a épandu de son Esprit sur toute chair et fait prophétiser fils et filles, comme il avait prédit par son prophète Joël, qui est bien signe qu'il communique semblablement ses autres grâces nécessaires, et qu'il ne destitue ni fils ni filles, ni hommes ni femmes, des dons propres à maintenir sa gloire. Il ne faut donc être paresseux à les lui demander, ni lâches à les recevoir, et en user au besoin quand il nous les a départis.

Considérez quelle a été la vertu et constance des femmes à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ, et que, lorsque les apôtres l'avaient délaissé, elles ont persisté avec lui

en merveilleuse constance, et qu'une femme a été la messagère pour annoncer aux apôtres sa résurrection, laquelle ils ne pouvaient croire ni comprendre. S'il les a lors tant honorées et douées de telle vertu, estimez-vous qu'il ait moins de pouvoir maintenant et qu'il ait changé de volonté ? Combien y a-t-il eu de milliers de femmes qui n'ont épargné leur sang ni leur vie, pour maintenir le nom de Jésus-Christ et annoncer son règne ? Dieu n'a-t-il point fait profiter leur martyre ? Leur foi n'a-t-elle point obtenu victoire du monde, aussi bien que celle des martyrs ? Et sans aller plus loin, ne voyons-nous point encore devant nos yeux comment Dieu besogne journellement par leur témoignage et confond ses ennemis, tellement qu'il n'y a prédication de telle efficace que la fermeté et persévérance qu'elles ont eue à confesser le nom de Christ ? Ne voyez-vous pas comme cette sentence de notre Seigneur a été vivement enracinée en leurs cœurs, par laquelle il dit : « Celui qui me renonce devant les hommes, je le renoncerai devant Dieu mon Père ; et celui qui me confessera, je le confesserai aussi et avouerai devant Dieu mon père. » Elles n'ont pas eu crainte de laisser cette vie caduque pour en obtenir une meilleure, pleine de beatitude, qui dure à jamais. Proposez-vous donc ces exemples si excellents, tant anciens que nouveaux, pour assurer à votre faiblesse, et vous reposer en celui qui a fait si grands ouvrages par des vaisseaux fragiles, et connaissez l'honneur qu'il vous a fait, afin de vous laisser conduire à lui, étant bien assurées qu'il est puissant pour vous conserver la vie, s'il s'en veut encore servir ; ou bien, s'il en veut faire échange pour vous en donner une meilleure, vous êtes bienheureuses d'employer cette vie caduque pour sa gloire de si haut prix, et pour vivre

éternellement avec lui. Car à cela sommes-nous mis au monde et illuminés par la grâce de Dieu, à ce que nous le glorifions et en notre vie et en notre mort, et que nous soyons une fois pleinement conjoints à lui. Le Seigneur vous fasse la grâce de méditer attentivement ces choses et les bien imprimer en vos cœurs, afin de vous conformer du tout à sa bonne volonté. Ainsi soit-il. De Genève.

A GASPARD DE COLIGNY

[De Genève], 4 septembre 1558.

L'amiral de Coligny avait été fait prisonnier par les Espagnols après la prise de Saint-Quentin (27 août 1557). Il tomba malade pendant sa captivité et chercha la consolation dans la lecture des livres saints. Instruit des dispositions de l'amiral, Calvin se hâta de lui écrire une première lettre d'encouragement et de consolations.

Monseigneur, j'espère qu'après avoir lu la présente, d'autant qu'elle vous sera un témoignage du soin que j'ai de votre salut, vous ne trouverez pas mauvais que je vous l'aie écrite. Je n'eusse pas tant attendu de m'acquitter en cet endroit, si j'eusse eu facile accès, comme maintenant il m'est donné. Je ne vous ferai plus longue excuse, étant bien persuadé que la révérence que vous portez à mon Maître vous fera trouver bon ce que vous verrez être procédé de lui, et vous être proposé en son nom. Je n'userai pas non plus de longues exhortations pour vous confirmer en patience, pource que j'estime et même j'ai entendu que

notre bon Dieu vous y a tellement fortifié par la vertu de son Esprit, que j'ai plutôt occasion de lui en rendre louange que de vous inciter davantage. Et de fait, c'est ici surtout que la vraie magnanimité se doit montrer, de surmonter toutes nos passions, non seulement pour en être victorieux, mais pour offrir un vrai sacrifice d'obéissance à Dieu. Car ce n'est pas assez de se montrer vaillant, et de ne point défaillir ou perdre courage en adversité, sinon que nous ayons ce regard de nous soumettre du tout à la bonne volonté de Dieu, et nous y accorder paisiblement. Or puisqu'il vous a déjà donné telle constance, il n'est plus besoin, comme on dit, de vous y exhorter. Seulement, je vous prierai de penser plus outre, c'est que Dieu, en vous envoyant cette affliction, vous a voulu comme retirer à l'écart, pour être mieux écouté de lui. Car vous savez assez, Monsieur, combien il est difficile parmi les honneurs, richesses et faveurs du monde, de lui prêter l'oreille, pource qu'on est par trop distrait çà et là, et comme évanoui, sinon qu'il use de tels moyens pour recueillir ceux qui sont à soi. Non pas que les dignités, états et biens temporels soient incompatibles avec la crainte de Dieu, attendu même que selon qu'il élève les hommes, il leur donne occasion de s'approcher tant plus de lui, et d'être plus incités à l'honorer et le servir, mais je crois que vous avez expérimenté que ceux qui sont les plus avancés au monde y sont tellement occupés, et comme tenus captifs, qu'à grand'peine prennent-ils loisir de s'appliquer à bon escient à l'étude principale, qui est de rendre hommage à Dieu, de se dédier pleinement à lui et d'aspirer à la vie celeste. Parquoi, Monseigneur, je vous prie, d'autant que Dieu vous a donné cette opportunité de profiter en son école, comme s'il voulait parler à vous privé-

ment en l'oreille, d'être attentif à goûter mieux que jamais ce¹ que vaut sa doctrine, et combien elle nous doit être précieuse et amiable, et vaquer diligemment à lire sa sainte parole, pour en recevoir instruction, et pour prendre une racine vive de foi, afin que vous soyez confirmé pour le reste de votre vie à batailler contre toutes tentations.

Vous savez quelles corruptions il y a partout, et d'autant plus faut-il que les enfants de Dieu se gardent soigneusement de se mêler parmi, de peur d'en être souillés. Vrai est qu'aujourd'hui toutes choses seront plutôt permises que d'honorer purement Dieu, tellement que vous ne pouvez lui rendre fidèle devoir, qu'il ne vous faille soutenir beaucoup de larmes, ou pour le moins qu'il ne vous faille soutenir plusieurs murmures et menaces. Tant il y a que l'honneur de Dieu vous doit être tellement privilège que le reste soit mis bas au prix, et sa grâce mérite bien d'être préférée à toutes faveurs des créatures. Nous avons un grand avantage, que, si nous sommes débiles, il nous a promis de suppléer par sa vertu à notre défaut, comme aussi nos vraies armes sont d'avoir du tout notre refuge à lui, le priant qu'il soit notre force. Au reste, Monseigneur, combien que la gloire de Dieu et ce qui appartient à son règne doivent toujours aller devant, confiez-vous aussi à la promesse de notre Seigneur Jésus-Christ que le reste sera puis après ajouté. Ainsi ne doutez pas qu'en vous adonnant au service de Dieu, vous ne sentiez en toute sorte sa bénédiction, et qu'il ne vous montre par effet quel soin il a de ses enfants, pour leur donner ce qui leur est propre, même quant à la vie transitoire ; comme, à l'opposite, il n'y a nulle vraie prospérité sans sa grâce, et même quand ceux qui s'éloignent de lui croient avoir tout gagné qu'en la fin tout leur est converti

en malheur. Mais pource que ces choses n'entrent point aisément au sens des hommes, il est besoin de vous exercer en lecture, comme je crois que vous le faites et que vous êtes délibéré de poursuivre.

Sur ce, Monseigneur, après m'être humblement recommandé à votre bonne grâce, je supplie ce bon Dieu de vous avoir en sa sainte protection, vous gouverner par son Esprit, vous fortifier en toute vertu, et vous délivrer bientôt afin que nous ayons de quoi lui en rendre action de grâces.
Ce 4 septembre 1558.

AUX FRANÇAIS RÉFUGIÉS A WESEL

1554

Les réfugiés français chassés de Londres par la persécution de la reine Marie s'étaient dispersés en Hollande et en Allemagne. A Wesel, avant eu à souffrir de l'intolérance des autorités civiles et ecclésiastiques luthériennes, ils avaient demandé aide et conseil à Calvin.

La dilection de Dieu notre Père et la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ demeure toujours sur vous!

Très chers seigneurs et frères, il y a déjà longtemps que j'avais été requis par aucuns de vos bons amis de vous écrire, et en avais bonne volonté, selon que je vous ai non sans cause en singulière recommandation. Mais pource que j'avais été averti qu'autres bons personnages, qui étaient vos voisins de plus près, avaient prévenu, pensant que ma peine serait superflue je m'en étais déporté. Or maintenant ayant

derechef entendu que l'occasion n'était pas encore passée que mes lettres ne vous vinssent aussi bien à propos que jamais, je n'ai pas voulu défaillir à mon devoir, c'est de vous montrer qu'étant éloigné de corps arrière de vous, je ne laisse pas de vous avoir dedans mon cœur, et porter le soin de votre salut pour m'employer en tout ce que je pourrais à l'avancer.

Premièrement je remercie notre bon Dieu de ce qu'ayant permis que vous fussiez contraints d'abandonner le pays de votre naissance pour le témoignage de sa parole, il vous a donné lieu de refuge, où vous le puissiez servir en pure conscience, et même vous a recueillis ensemble comme en un petit nid, pour être en consolation mutuelle l'un à l'autre. Mais surtout je lui rends grâce de la constance qu'il vous donne, tellement que vous ne défaillez point en la persécution, que vous portez patiemment la perte des biens terriens, pensant à la récompense qui est au ciel, que vous ne regrettez point la diminution qui a été faite en vous quant au monde, puisque ç'a été pour augmenter l'honneur de Celui lequel ne demande d'être honoré de nous, sinon pour nous faire participants de sa gloire. Vu la fragilité qui est en nous, ce n'est pas un petit bien que Dieu nous fait de nous confirmer ainsi au besoin, et nous soutenir afin que nous ne soyions point vaincus d'aucune tentation. Or pource que ce n'est rien d'avoir commencé ni même poursuivi pour un temps, il vous faut tenir sur vos gardes, veiller diligemment, vous inciter par exhortations mutuelles, vous exercer en tout ce qui vous peut donner bon courage, mais surtout requérir instamment ce bon Dieu qu'il vous tienne toujours la main, pour vous conduire jusqu'au but où il nous appelle.

Même il vous faut penser, puisque vous avez été persécutés pour le nom de Jésus-Christ, qu'il vous a fait cet honneur de vous donner sa marque et sa livrée, afin que vous soyez d'autant mieux reconnus des siens. Et pour cela vous devez être incités à mettre tant plus grand-peine à le glorifier en toute votre vie, car vous entendez bien que si on ne vous voit cheminer comme il appartient à vrais fidèles, que le scandale en sera double, et en serez d'autant plus coupables devant Dieu. Que vous soyez donc en exemple à tous les autres, tellement qu'on ait occasion de glorifier Dieu en vous, et qu'on aperçoive que ce n'a point été en vain que vous avez souffert pour le témoignage de l'Évangile. Que vous ne fassiez point cette honte au Fils de Dieu notre rédempteur qu'il soit déshonoré par vos fautes ; et même, d'autant que vous êtes avec une nation étrange, laquelle se pourrait plus tôt offenser, si elle voyait quelques vices en vous, que cela vous soit un avertissement de cheminer en tant plus grande prudence, en obviant à tous scandales tant petits qu'ils soient. Et puisque surtout notre Seigneur nous recommande union et concorde, mettez peine de l'entretenir soigneusement entre vous, ce qui ne se peut faire sans vous supporter. Car si nous ne sommes humains à pardonner beaucoup de petites fautes, il est certain que nous aurons toujours matière de riottes et de piques. Mais le plus grand mal qui y soit, c'est quand chacun est adonné à son sens propre, et nul ne veut céder à son prochain. Parquoi, mes frères, gardez-vous de cela comme d'une peste mortelle. Mais plutôt soyez enclins de vous accommoder l'un à l'autre, de vous écouter patiemment, d'obéir plutôt à bon conseil que d'appéter d'être sages et bien avisés en vous-mêmes, d'user en toutes choses de commu-

nication fraternelle. Car, en ce faisant, vous sentirez que l'esprit de Dieu habitera au milieu de vous et vous sera conducteur en tous vos affaires. Et que toujours il vous souvienne qu'ambition est la mère d'envie. et que d'envie procèdent rancunes. détractions et telles choses, et que finalement le feu s'enflambe pour émouvoir contentions et débats, qui ne se peuvent pas apaiser, quand une fois ils sont émus.

Le principal moyen de vivre bien unis ensemble, tant en doctrine comme en tout le reste, est d'être diligents à fréquenter les sermons d'un bon accord, car comme en la guerre tous se retirent à l'enseigne, pour s'assister et tenir bon contre les ennemis, aussi notre Seigneur a voulu que sa parole nous fût une enseigne sous laquelle nous convenions. Autrement il faut que nous soyons pauvrement dissipés. Vous savez que, si les brebis sont égarées, qu'elles sont toutes exposées au danger des loups, et qu'il n'y a autre remède pour les tenir à sûreté que quand elles sont recueillies au troupeau sous la main du pasteur. Il est vrai que nous sommes tous sous un même pasteur, Jésus-Christ, lequel nous a pris en sa charge. Mais nous savons aussi qu'il a commis les ministres de sa parole pour exercer son office, et a établi cet ordre pour la conservation de son Eglise, comme saint Paul le montre au 4^{me} des Ephésiens. Estimez donc que notre Seigneur vous a fait une singulière grâce de vous donner cette commodité, que vous ayez sa parole qui vous soit prêchée. Et pourtant gardez-vous de la mépriser et d'être nonchalants à en user, car une telle ingratitude ne demeurerait point impunie. Nous voyons en quelle estime ce bon prophète David a eu les congregations saintes en son temps, tellement qu'il lui faisait plus mal

d'être banni d'icelles que d'être chassé de son pays, privé de femme et de ses biens. Et à bon droit, car nous ne pouvons assez réputer le profit qui nous provient de cette police, quand nous avons le moyen de convenir ensemble pour être instruits d'une même doctrine, pour invoquer le nom de Dieu d'un cœur et d'une bouche, pour nous confirmer en l'usage de ses sacrements, pour faire protestation de notre chrétienté devant les anges et devant les hommes. Bref c'est un exercice plus que nécessaire, parquoi la plus grande tentation et la plus périlleuse que Satan vous pourrait suggérer est de vous faire avoir en mépris un tel bien, ou de vous en distraire par quelque occasion ou couleur que ce soit. Ne soyons point plus sages que Dieu, nous faisant accroire qu'il y ait autre moyen de profiter en Jésus-Christ que celui qu'il a ordonné, et principalement quand il nous fait la grâce que nous l'avons à la main. Car je confesse bien qu'il sauve beaucoup de ses élus en la dissipation de Babylone, combien que selon les hommes et en apparence visible ils n'aient ni pasteur ni conduite. Mais c'est d'une façon extraordinaire et miraculeuse, et cependant c'est une verge de son ire qu'ils sont privés de la prédication de sa parole. Parquoi recevons le bien quand il nous est présenté, sachant que nous ne pouvons autrement répondre à la vocation de Dieu.

Si vous avez quelque difficulté quant à la doctrine, recourez à celui qui vous sera ordonné pour pasteur. Car, par conférence amiable, nous parvenons mieux en bonne résolution de ce qui nous est en doute. Au contraire c'est une peste merveilleusement pernicieuse que cette présomption qui est aujourd'hui entre beaucoup de gens de s'arrêter à ses fantaisies, et faire conclusion d'une chose devant que

l'avoir bien entendue, et se tenir à son propre sens, sans avoir communication avec plus savant.

Je sais bien qu'il ne nous faut être disciples que de Jésus-Christ seul, mais souviennet-vous qu'il se dit maître des humbles et des petits, et que ce n'est point nous soumettre à sa vérité que d'être si audacieux à suivre des opinions volages qu'il n'y ait nulle bride pour nous retenir. Surtout, mes frères, gardez-vous que Satan ne vous dégoûte de la simplicité de l'Evangile, pour vous faire décliner à des curiosités vaines. Ce que Dieu nous enseigne et ce qu'il veut que nous apprenions de lui, c'est ce qui nous peut servir en édification, à savoir que nous soyons instruits à le craindre et l'aimer, à mettre notre fiance en lui, à l'avoir pour notre refuge, à le glorifier, dédiant toute notre vie à son obéissance, et à chercher notre salut en la seule grâce de Jésus-Christ. C'est ce que dit saint Paul, que toute l'Ecriture est utile à enseigner, à exhorter, à admonester, et rendre l'homme de Dieu parfait à toutes bonnes œuvres. Parquoi ceux qui l'appliquent à des subtilités inutiles abusent méchamment d'icelle et sont sacrilèges. De fait nous voyons comment Dieu s'en venge à la rigueur. Car les erreurs et hérésies tant énormes qui règnent aujourd'hui au monde sont sorties de cette fontaine. Beaucoup d'esprits légers et vagabonds se sont plutôt adonnés à des questions subtiles qu'à solide doctrine et profitable, et n'ont cherché autre chose en l'Ecriture que ce qui servait à leur fol appétit. Notre Seigneur par une juste punition a permis qu'ils soient tombés en des rêveries tant absurdes que tout homme de bon sens en a horreur. Et de cela vous en avez assez de miroirs auprès de vous, car les pays circonvoisins de vous en ont été autant infectés que nuls autres. Parquoi soyez sur vos gardes, et

que Satan n'ait point d'entrée pour vous surprendre. Et sachez que notre Seigneur dégainé le glaive de sa parole pour votre défense et pour repousser les assauts de l'ennemi. quand il vous fait ce bien que vous ayez quelque docteur pour vous munir. afin que vous ne soyez point ébranlés par la cautèle et malice des séducteurs.

Pour obvier à tous dangers qui pourraient advenir. et pour réduire ceux qui déjà auraient erré. il serait bon que vous eussiez quelque police entre vous. c'est que vous eussiez quelque forme de discipline pour admonester ceux qui faillent. pour tenir les rebelles en bride. et ranger chacun à faire son office. Car comme nous avons été le temps passé sous cette malheureuse tyrannie du pape. aussi c'est bien raison que nous soyons maintenant sous le joug de Jesus-Christ. connaissant que la liberté qu'il nous donne n'est point une licence débridée. qui nous jette en désordre et confusion. mais plutôt que c'est pour nous tenir en son obéissance. Quand donc vous auriez quelque police décente. elle servirait non seulement pour remédier à la diversité des opinions. mais aussi pour reprimer les scandales et les vices. et les dissolutions qui se commettent en la vie. et Dieu serait de tant plus honoré entre vous.

Quand je vous ai allégué la nécessité que nous avons d'avoir forme d'Eglise pour nous assembler au nom de Dieu. en cela je comprends aussi l'usage des sacrements. Car ne pensons point que notre Seigneur les nous ait ordonnés comme choses superflues. et de fait si nous considérons bien notre infirmité. il nous sera facile de juger combien ils nous sont requis. Nous ne sommes pas spirituels. comme des anges de paradis. qui nous pussions passer de signes visibles. Or puisque Dieu par sa bonté infinie a supporté

notre rudesse jusque-là de nous donner des aides qui soient convenables à notre capacité, gardons-nous de les rejeter, ou de n'en tenir compte, si nous ne voulons provoquer son ire contre nous. Ainsi que vous ayez en singulière recommandation le baptême et la sainte cène. Combien que le baptême, que nous avons tous reçu une fois, nous soit un signe perpétuel de la grâce de Dieu et de notre adoption, par laquelle il nous a faits ses enfants, toutefois en ordonnant la cène pour une nouvelle confirmation, il a connu que le premier ne nous suffisait pas sans le second. et a déclaré qu'il le connaissait, afin de nous en avertir. Parquoi celui qui s'abstiendrait de la cène, sous ombre qu'il s'en pourrait bien passer, serait séduit et aveuglé de Satan, se méconnaissant soi-même. Et à cela il n'est jà métier de longs arguments, car si nous ne voulons démentir Jésus-Christ, il nous faut reconnaître qu'en nous instituant sa cène, il a déclaré que ce nous était un aide nécessaire. Celui qui sera en un désert ou enclous en une prison s'en pourra bien passer, je le confesse, voire d'autant qu'il ne la peut avoir, et Dieu supplée bien ce défaut par la grâce de son esprit, car je n'entends point que l'esprit de Dieu soit attaché aux sacrements, mais tant y a que ce sont les moyens ordinaires par lesquels il lui plaît besogner en nous pendant qu'il nous les donne. Ainsi maintenant puisque vous avez la commodité d'en user, gardez qu'en la méprisant vous n'encouriez devant lui cette condamnation d'avoir refusé sa grâce au lieu de l'accepter. Qu'il vous souvienne combien vous avez soupiré et gémé après, du temps que vous étiez en Babylone. Pensez qu'il y a encore un nombre infini de bons fidèles épars ça et là, qui incessamment avec un ardent désir regrettent qu'ils n'en peuvent avoir la jouissance.

J'ai bien entendu que vous avez quelque difficulté, laquelle jusques ici vous a empêchés, c'est à cause des cérémonies, lesquelles on vous a voulu mettre sus pour vous faire accommoder à la façon commune de la ville où vous êtes. Quant à cela je confesse que le moins de cérémonie serait le meilleur, car nous voyons par expérience quel danger il y a qu'elle n'engendre superstition. Mais encore quand la chose n'est pas en notre liberté, si ne faut-il pas que cela nous retarde d'aspirer toujours au principal. Ce n'est pas chose de si grande conséquence que nous devions à cette occasion nous priver volontairement de la sainte cène du Seigneur. Désirons toujours ce que nous connaissons être le meilleur : procurons qu'il se fasse en tant qu'en nous est. S'il n'est pas en notre puissance d'en venir à bout, supportons quelques imperfections sans les approuver, moyennant qu'il n'y ait point d'impiété, ni chose qui soit répugnante à la parole de Dieu. Comme s'il y avait quelque apparence d'idolâtrie, nous devrions bien y résister jusques à la mort. Mais puisque la doctrine est saine et pure, et que les cérémonies ne sont que pour une honnêteté civile, nous les pouvons bien passer, plutôt que d'émouvoir grand trouble et contention.

Mes frères, comme vous êtes persuadés que je vous porte un amour cordial, aussi je vous prie au nom de Dieu vous tenir assures que je n'ai regardé en ces admonitions qu'à votre bien et salut. Parquoi recevez-les humainement, et pesez le tout mûrement avec humilité et modestie, vous gardant d'être préoccupés de quelque obstination qui vous empêche à recevoir ce qui vous est utile. Cependant, après m'être affectueusement recommande à vos oraisons, je prierai notre bon Dieu qu'il|| vous accroisse de plus en plus

en tous biens spirituels, vous adressant en toute sagesse et prudence, vous fortifiant en patience et constance, tellement qu'il soit glorifié de vous jusques à la fin, et que nous en recevions tous ensemble consolation.

De Genève (1554).

A LA DUCHESSE DE FERRARE, A MONTARGIS

8 janvier 1564.

La duchesse de Ferrare avait séjourné à Paris. Le fait que d'autres évangéliques assistaient au culte dans sa maison ayant suscité des troubles, elle était retournée à Montargis. La médaille d'or que Calvin envoya à la duchesse avait été frappée par Louis XII, son père, à l'époque de ses démêlés avec le pape Jules II, avec cet exergue : *Perdam Babylonis nomen*. Ce don, remis par le porteur de la lettre, Jean Budé, sieur de Vérace, fut très agréable à la duchesse. Le ministre François de Morel (de Coulonges) s'était plaint des difficultés qu'il rencontrait dans l'application de la discipline ecclésiastique à la petite cour de Montargis.

Madame, je crois que vous avez reçu mes dernières lettres, desquelles j'attends réponse, pour m'acquitter de mon devoir touchant ce qu'il vous avait plu m'écrire. Cependant je n'ai pas voulu perdre l'occasion de vous adresser ce porteur, afin que vous entendiez par lui de l'état de par deçà, car il vaut mieux le remettre à vous en conter de bouche que d'en charger le papier, vu qu'il est l'un des plus familiers amis que j'aie, et homme sûr, auquel on peut se fier jusqu'au bout. Il est fils de feu Monsieur Budé, maître des requê-

tes du Roi, lequel a été fort renommé pour son savoir. Au reste, Madame, vous avez bien montré par effet que la demeure de la ville de Paris ne vous plaisait guère. Vrai est qu'il serait à souhaiter que vous fussiez toujours en cour pour le soulagement des pauvres Églises, mais je ne suis pas ébahi que vous cherchiez meilleur repos.

Maintenant, puisque Dieu vous a ramenée en votre ville, il vous convient redoubler le soin de bien régler tant vos sujets que votre maison. Je sais, Madame, combien le peuple est revêché, et combien vous avez travaillé par ci-devant à le réduire sans grand fruit. Quoi qu'il en soit, je vous prie de parachever en cet endroit la doctrine de saint Paul, de ne vous lasser point en bien faisant, quelque malice qu'il y ait pour vous refroidir. Surtout que votre maison soit un miroir pour donner exemple à ceux qui se rendent aucunement dociles, et rendre confus ceux qui sont incorrigibles et endurcis du tout. Pour ce faire, Madame, je vous prie de tenir la main, en tant qu'en vous sera, qu'il y ait bonne police pour réprimer les vices et scandales. Je n'entends pas quant à la police terrienne, mais aussi quant au consistoire de l'Église, et que ceux qui sont établis pour avoir l'œil sur les mœurs soient gens craignant Dieu, de vie sainte, et de telle sincérité et rondeur que rien ne les empêche de faire leur office, ayant zèle tel qu'il appartient à maintenir l'honneur de Dieu en son entier. Et que nul, en quelque degré qui soit ou état, ou quelque crédit qu'il ait envers vous, ou en quelque réputation que vous le teniez, n'ait honte de se soumettre à l'ordre que le Fils de Dieu a lui-même mis, et ployer le col pour recevoir son joug. Car je vous assure, Madame, que sans ce remède il y aura une licence débordée pour engendrer une horrible confusion. Ceux qui font quel-

que protestation de chrétienté seront pour la plupart dissolus. Bref il y aura un évangile volage et comme bizarre, car on voit comme chacun se flatte et se dispense à suivre ses appétits. C'est merveille que ceux qui se sont volontairement assujettis à la tyrannie du Pape ne peuvent souffrir que Jésus-Christ domine amiablement sur eux à leur salut. Mais pour vrai le diable use de cet artifice afin de mettre la vérité de Dieu en opprobre, faire vilipender la pure religion et blasphémer le nom sacré de notre Rédempteur. Ainsi, Madame, pour avoir Eglise dûment réformée, il est plus que requis d'avoir gens qui aient la superintendance de veiller sur la vie de chacun. Et afin que nul ne se sente grevé de rendre compte devant les anciens auxquels telle charge sera commise, qu'ils soient élus de l'Eglise, comme c'est bien raison que cette liberté soit gardée, et aussi que cela serve à choisir avec plus grande discrétion ceux qui sont propres et idoines, et approuvés tels de la Compagnie.

Je ne doute pas, Madame, que vous n'ayez aidé notre frère de Coulonges de votre autorité à dresser tel ordre. Mais sachant à combien de corruptions les cours des princes sont sujettes, il m'a semblé qu'il ne serait point superflu de vous exhorter à le maintenir. Même il est bon que vous soyez avertie d'une chose, c'est que de tout temps le diable s'est efforcé de rendre par rapports sinistres et détractions les ministres de l'Evangile contemptibles, ou qu'on les haït ou qu'on en fût dégoûté ; parquoi tous fidèles ont bien à se garder de telle astuce. Car de fait, en se fâchant de la pâture de salut, c'est se dépiter plus que contre son ventre, vu qu'il est question de la vie des âmes. Quoi qu'il en soit, Madame, s'il y en avait qui tendissent, et fût-ce obliquement, à vous décourager de poursuivre comme vous avez si bien

commencé, vous avez à les fuir comme pestes mortelles. Et de fait le diable les suscite pour les aliéner obliquement de Dieu, lequel veut être reconnu en ses serviteurs.

Surtout, Madame, ne vous laissez jamais persuader de rien changer de l'état de l'Eglise, tel que le Fils de Dieu l'a dédié par son sang. Car c'est celui devant lequel tout genou doit ployer. Si pour vous amadouër on vous allègue que votre maison doit être privilégiée, pensez qu'on ne vous saurait faire plus grand déshonneur que de la retrancher du corps de l'Eglise, comme à l'opposite vous ne pouvez être mieux honorée que quand votre maison sera bien purgée de toutes souillures. Je vous prie, Madame, où doit-on plus tôt appliquer les remèdes que là où les maladies ont plus de vogue ? Or je vous laisse juger si les cours ne sont point plus aisées à se déborder que les petits ménages, sinon qu'on y pourvoie. Je ne dis pas que s'il y a quelques scandales entre vos gens, vous qui êtes le principal membre de l'Eglise, n'en soyez avertie la première, pour aviser de bon accord à la correction, mais que votre autorité n'empêche point le cours de la discipline, vu que si vos domestiques étaient épargnés, toute la révérence du consistoire s'écoulerait comme eau.

Madame, j'entrerais en autre propos. Il y a jà longtemps que j'avais bonne dévotion de vous faire présent d'une pièce d'or. Avisez si je suis hardi ; mais pour ce que je doutais si vous en aviez de pareille, je m'en suis déporté jusques ici, car il n'y a rien que la nouveauté qui lui donne grâce. En la fin je l'ai baillée à ce porteur, afin de vous en faire montre, et si ce vous est chose nouvelle, ou bien qu'il vous plaise la retenir, ce sont les plus belles étrennes que je vous puisse faire.

Madame, après m'être très humblement recommandé à votre bonne grâce, je supplierai notre bon Dieu vous tenir en sa sainte garde et vous accroître en tout bien et prospérité.

Ce 8 janvier 1564.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-Propos.	
PRÉFACE DU LIVRE DES PSAUMES (1557), Introduction par E. C.	1
ÉPITRE AU ROI DE FRANCE (1535), (Préface de l'Institution chrétienne). Introduction par E. C.	25
TRAITÉ DE LA SAINTE-CÈNE (1541). Introduction par Henri Heyer, pasteur	59
TRAITÉ DES RELIQUES (1543). Introduction par Henri Den- kinger, pasteur	101
PRÉFACE DE LA LITURGIE ET DU PSAUTIER (1542, 1545). Intro- duction par E. C.	165
PRÉFACE DU NOUVEAU TESTAMENT (1535, 1543). Epître aux fidèles montrant comment Christ est la fin de la loi. Introduction par Frédéric Ferrier, pasteur	177
AVERTISSEMENT CONTRE L'ASTROLOGIE JUDICIAIRE (1548). Intro- duction par John Gaillard, pasteur.	205
QUATRE SERMONS (1552). Introduction par Théodore Bret, pasteur	245
I Contre l'idolâtrie	252
II De souffrir persécution.	274
III D'être en l'Eglise	297
IV De servir Dieu librement.	318
Exposition sur le Psaume LXXXVII	340
L'ORDRE DU COLLÈGE DE GENÈVE (1559). Introduction par E. C.	355
LETRES FRANÇAISES DE CALVIN. Introduction par Charles Genequand, pasteur.	385

THEODORE BRET

LIBRARY

1554.10.11

